This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

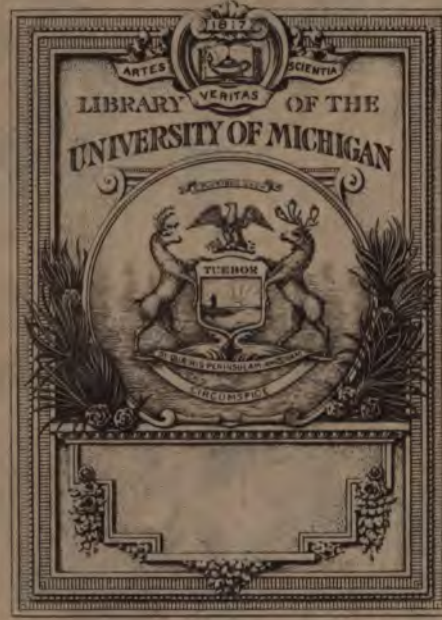
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

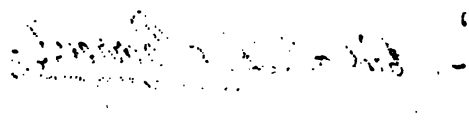

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

B
2145
T 11

first edition. 2 volumes in 1
The Edinburgh imprint is fictitious
This volume was printed in Lyons.

TABLEAU

NATUREL.



Saint-Martin, Louis Claude de

TABLEAU NATUREL

des Rapports qui exiſtent entre DIEU, l'Homme & l'Univers.

..... Expliquer les choſes par l'homme & non l'homme par les choſes.
Des Erreurs & de la Vérité, par un PH... INC... p. 9.

Premiere Partie.

Ex libris J. L. Borrens

A EDIMBOURG.

1782.

Rom. Sang
Bérès
2-7-42
44562

Avis des Editeurs.

Sur les marges du Manuſcrit de cet Ouvrage, que nous tenons d'une perſonne inconnue, il exiſtoit un grand nombre d'Additions d'une écriture différente. Ayant obſervé que non ſeulement ces Additions ne lioient point le diſcours, mais que quelquefois même elles en interrompoient le fil; que d'ailleurs elles étoient d'un genre particulier qui ſemble différer de celui de l'Ouvrage, nous avons cru devoir les déſigner par des guillemets placés au commencement & à la fin des différens morceaux de ce genre: en ſorte que s'ils ne ſont point de l'Auteur, & qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il auroit confié ſon Manuſcrit, chacun pourra facilement les diſcerner.

Table.

Premiere Partie.

	Page
1	1
2	18
3	37
4	58
5	76
6	93
7	113
8	133
9	160
10	192
11	219
12	243

Seconde Partie.

13	1
14	28
15	52
16	77
17	101
18	129
19	154
20	172
21	204
22	227

TABLEAU

Naturel

Des Rapports qui exiſtent entre DIEU, l'HOMME & l'UNIVERS.

I.

LES Vérités fécondes & lumineuſes, exiſteroient moins pour le bonheur de l'homme que pour ſon tourment, ſi l'attrait qu'il ſe ſent pour elles, étoit un penchant qu'il ne pût jamais ſatisfaire. Ce ſeroit même une contradiction inexplicable, dans le premier *Mobile*, auquel tiennent radicalement ces Vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards, il les eût écrites dans tout ce qui nous environne, ainſi qu'il l'a fait dans la force vivante des élémens ; dans l'ordre & l'harmonie de toutes les actions de l'univers, & plus clairement encore, dans le caractere diſtinctif qui conſtitue l'homme.

Il eſt bien plus conforme aux loix de cette Cauſe primitive, de penſer qu'elle n'a pas multiplié à nos yeux les rayons de ſa propre

telle&uelles ont un pouvoir réel ſur mes ſens, en ce qu'elles en étendent les forces & l'uſage par les différens exercices que ma volonté peut leur impoſer; au lieu que mes ſens n'ont qu'un pouvoir paſſif ſur ces facultés, celui de les abſorber: parce qu'enfin, en Géométrie, la préciſion la plus ſcrupuleuſe & la plus ſatisfaiſante pour les ſens, laiſſe toujours quelque choſe à deſirer à la penſée, comme dans cette multitude de figures dont nous connoiſſons les rapports & les relations corporelles; mais dont les nombres & les rapports vrais ſont abſolument hors du ſenſible.

Cette marche des œuvres de l'homme doit nous éclairer ſur des objets d'un ordre ſupérieur; car ſi nos faits les plus matériels & les plus éloignés de la *Vie*, tiennent ainſi leur être, de puiſſances ſtables & permanentes qui en ſont les agens néceſſaires, pourrions-nous refuſer d'admettre que des réſultats matériels plus parfaits, tels que l'exiſtence de la Nature phyſique générale & particuliere, ſont également le produit de Puiſſances ſupérieures à ces réſultats? Plus une œuvre renferme de perfections, plus elle en indique dans ſon Principe générateur. Pourquoi nous défierions-nous donc de cette idée à la fois ſimple & vaſte, qui nous offre une ſeule & même loi pour la production des choſes, quoi-

qu'elles ſoient toutes diſtinguées par leur action & par leur caractere fondamental ?

La ſupériorité des productions de la Nature ne les diſpenſe donc pas d'être le réſultat de Puiſſances ou facultés analogues, en eſſence & en vertu, à celles qui ſe manifeſtent néceſſairement dans l'homme, pour la production de toutes ſes œuvres. Car, quoique ces œuvres ne ſoient formées que par des tranſpoſitions ou modifications, on ne peut ſe diſpenſer de les regarder comme des eſpeces de créations, puiſque par ces divers arrangemens & combinaiſons de ſubſtances matérielles, nous réaliſons des objets qui n'exiſtoient auparavant que dans leurs principes.

Si l'édifice univerſel de la Nature ne peut être que l'œuvre viſible de facultés antérieures à ſa production, nous avons la même certitude de l'exiſtence de ces facultés, que de la réalité de celles qui ſe manifeſtent en nous ; & nous pouvons affirmer que les faits de la Nature étant matériels comme les nôtres, quoique d'un ordre ſupérieur, les organes phyſiques de la Nature univerſelle ne doivent pas plus connoître les facultés qui les ont créés & qui les dirigent, que ni nos œuvres, ni notre corps ne connoiſſent celles que nous ſavons évidemment exiſter en nous.

De même l'œuvre univerſelle de ces facultés

inviſibles, leur réſultat, la Nature enfin pourroit n'avoir jamais exiſté, elle pourroit perdre l'exiſtence qu'elle a reçue, ſans que les facultés qui l'ont produite, perdiſſent rien de leur puiſſance ni de leur indeſtructibilité, puiſqu'elles exiſtent indépendamment de leurs productions matérielles, comme mes facultés inviſibles exiſtent indépendamment des œuvres que je produis.

„ Arrêtons-nous un moment, & liſons dans l'Univers même, la preuve évidente de l'exiſtence de ces Puiſſances Phyſiques, Supérieures à la Nature."

„ Quel que ſoit le centre des révolutions des Aſtres *errans*, leur loi leur donne à tous une tendance à ce centre commun, par lequel ils ſont également attirés."

„ Cependant nous les voyons conſerver leur niſtance de ce centre, s'en approcher tantôt plus, tantôt moins, ſelon des loix régulieres, & ne jamais le toucher, ni s'unir à lui."

„ Envain l'on oppoſe l'attraction mutuelle de ces Aſtres planétaires, qui fait que ſe balançant les uns par les autres, ils ſe ſoutiennent mutuellement & réſiſtent tous par-là à l'attraction centrale; il reſteroit toujours à demander, pourquoi l'attraction mutuelle & particuliere de ces Aſtres, ne les joint pas d'abord les uns aux autres, pour les précipiter tous enſuite vers le centre commun

de leur attraction générale ; car ſi leur balancement & leur ſoutien dépend de leurs différens aſpects, & d'une certaine poſition reſpective ; il eſt ſûr que par leurs mouvemens journaliers cette poſition varie, & qu'ainſi depuis long-temps, leur loi d'attraction auroit du être altérée, de même que le phénomene de permanence qu'on leur attribue."

„ On pourroit avoir recours aux Etoiles fixes, qui, malgré l'énorme diſtance où elles ſont des autres Aſtres, peuvent influer ſur eux, les attirer comme ceux-ci attirent leur centre commun, & les ſoutenir ainſi dans leurs mouvemens. Cette idée paroîtroit grande, ſage ; elle ſembleroit entrer naturellement dans les loix ſimples de la ſaine phyſique. Mais dans le vrai, elle ne feroit que réculer la difficulté."

„ Quoique les Etoiles fixes paroiſſent conſerver la même poſition, nous ſommes ſi éloignés d'elles, que nous n'avons ſur ce point qu'une ſcience de conjecture."

„ En ſecond lieu, quand il ſeroit vrai, qu'elles ſont fixes, comme elles le paroiſſent, on ne pourroit nier, qu'en différens endroits du Ciel, il n'ait paru de nouvelle Etoiles, qui enſuite ont ceſſé de ſe montrer ; & je ne cite que celle qui fût remarquée par pluſieurs Aſtronomes en 1572, dans la conſtellation de Caſſiopée ; elle égala

d'abord en grandeur la claire de la Lyre, puis Sirius, & devint preſque auſſi grande que Venus Périgée, de ſorte qu'on la voyoit à la vue ſimple en plein midi. Mais ayant perdu peu à peu ſa lumiere, on ne l'a plus revue. D'après d'autres obſervations, on a préſumé qu'elle avoit fait des apparitions précédentes, que ſa période pourroit être de trois cents & quelques années, & qu'ainſi elle pourroit reparoître ſur la fin du dix-neuvieme ſiecle."

„ Si nous obſervons de telles révolutions, de tels changemens, parmi les Etoiles fixes, on ne peut douter que quelques-unes d'entr'elles n'aient un mouvement. Il eſt certain auſſi que la variation d'une ſeule de ces Etoiles doit influer ſur la région à laquelle elle appartient, & y porter aſſez de prépondérance pour en déranger l'harmonie locale."

„ Si l'harmonie locale peut ſe déranger dans une des régions des Etoiles fixes, ce dérangement peut s'étendre à toutes leurs régions. Elles pourroient donc ceſſer de garder conſtamment leur poſition reſpective, & céder à la force de l'attraction générale qui les réuniſſant comme tous les autres Aſtres à un centre commun, anéantiroit ſucceſſivement le ſyſtême de l'Univers."

„ On ne voit point arriver de ſemblables dé-

ſaſtres; & ſi la Nature s'altere, c'eſt d'une maniere lente, qui laiſſe toujours un ordre apparent régner devant nos yeux. Il y a donc une force phyſique inviſible, ſupérieure aux Etoiles fixes, comme celles-ci le ſont aux planettes, & qui les ſoutient dans leur eſpace, comme elles ſoutiennent tous les Etres ſenſibles renfermés dans leur enceinte. Joignant donc cette preuve aux raiſons d'analogie que nous avons déja établies, nous repeterons que l'univers n'exiſte que par des facultés créatrices, inviſibles à la Nature, comme les faits matériels de l'homme ne peuvent être produits que par ſes facultés inviſibles; qu'au contraire les facultés créatrices de l'univers ont une exiſtence néceſſaire & indépendante de l'univers, comme mes facultés inviſibles exiſtent néceſſairement & indépendamment de mes œuvres matérielles. "

Tout ſe réunit ici pour démontrer la ſupériorité de l'homme, puiſqu'il trouve dans ſes propres facultés, de quoi s'élever juſqu'à la démonſtration du Principe actif & inviſible dont l'univers reçoit l'exiſtence & ſes loix; puiſque dans les œuvres même matérielles qu'il a le pouvoir de produire, il trouve la preuve que ſon Etre eſt d'une nature impériſſable.

Qu'on n'oppoſe point à ces réflexions, les actes

ſenſibles & matériels qui ſont communs à l'homme & à la bête. En parlant de ſes œuvres, nous n'avons point eu en vue ces actes naturels qui l'aſſimilent aux animaux, mais ces actes de génie & d'intelligence, qui le diſtingueront toujours par des caracteres frappans & par des ſignes excluſifs.

Cette différence de l'être intellectuel de l'homme d'avec ſon être ſenſible, ayant été démontrée avec une entiere évidence, dans l'écrit dont j'ai tiré l'épigraphe de cet Ouvrage, nous nous bornerons à faire remarquer ici, que nous ne pouvons faire exécuter la moindre de nos volontés, ſans nous convaincre que nous portons par-tout avec nous-mêmes *le Principe de l'être & de la vie*. Or comment *le Principe de l'être & de la vie* pourroit-il périr ?

Cependant, malgré ce caractere diſtinctif, l'homme eſt dans une dépendance abſolue, relativement à ſes idées phyſiques & ſenſibles. On ne peut nier qu'il ne porte en lui toutes les facultés analogues aux objets qu'il peut connoître ; car que ſont toutes nos découvertes, ſinon la vue intime & le ſentiment ſecret du rapport qui exiſte entre notre propre lumiere & les choſes mêmes ; néanmoins nous ne pouvons avoir l'idée d'aucun objet ſenſible, ſi cet objet ne nous communique ſes impreſſions ; & nous en avons la

preuve en ce que le défaut de nos ſens nous prive, ſoit en entier, ſoit en partie, de la connoiſſance des objets qui leur ſont relatifs.

Il eſt vrai que ſouvent, par comparaiſon, par la ſeule analogie, les idées premieres nous conduiſent à des idées ſecondes, & que par une ſorte d'induction, la connoiſſance des objets préſens nous fait former des conjectures ſur des objets éloignés; mais alors nous ſommes encore ſoumis à la même loi, puiſque c'eſt toujours le premier objet connu, qui ſert de mobile à ces penſées, & que ſans lui, ni l'idée ſeconde, ni l'idée premiere n'auroient été produites en nous.

Il eſt donc certain, qu'en ce qui concerne les objets ſenſibles & les idées qui leur ſont analogues, l'homme eſt dans une véritable ſervitude; principe dont nous tirerons dans la ſuite de nouvelles lumieres ſur ſa véritable loi.

Indépendamment des idées que l'homme acquiert journellement des objets ſenſibles, par l'action de ces objets ſur les ſens, il a des idées d'une autre claſſe; il a celle d'une loi, d'une Puiſſance qui dirige l'univers & ces mêmes objets matériels; il a celle de l'ordre, qui doit y préſider; il tend enfin, comme par un mouvement naturel, vers l'harmonie, qui ſemble les engendrer & les conduire.

Il ne peut ſe créer une ſeule idée; & cependant il a celle d'une force & d'une ſageſſe ſupérieure, qui eſt à la fois comme le terme de toutes les actions & de toutes les loix, le lien de toute harmonie, le pivot & le centre d'où émanent & où aboutiſſent toutes les *Vertus* des Etres. Car tel eſt le véritable réſultat de tous les ſyſtêmes, de tous les dogmes, de toutes les opinions, même les plus abſurdes, ſur la nature des choſes & ſur celle de leur Principe. Il n'eſt aucune doctrine, ſans en excepter l'Athéiſme, qui n'ait pour but cette étonnante *Unité*, comme nous le verrons dans la ſuite.

Si ces dernieres idées forment une claſſe abſolument différente de celles que nous avons des choſes matérielles: ſi aucun des objets ſenſibles ne peut les produire; puiſque les animaux les plus parfaits n'en annoncent point de ſemblables, quoiqu'ils vivent tous, ainſi que l'homme, au milieu de ces objets; ſi, en même temps, aucune idée dans l'homme ne ſe réveille que par des moyens qui ſont hors de lui, il réſulte que l'homme eſt dans la dépendance, pour ſes idées intellectuelles, comme pour ſes idées ſenſibles; & que, dans l'un & l'autre ordre, quoiqu'il ait en lui le germe de toutes ces idées, il eſt forcé d'attendre que des réactions extérieures viennent les animer & les faire naître. Il n'en eſt ni le maître,

ni l'auteur, & avec le deſſein de s'occuper d'un objet quelconque, il ne peut, malgré ſes efforts, s'aſſurer de remplir ſon but, & de n'en être pas detourné par mille idées étrangeres.

Nous ſommes tous expoſés à recevoir involontairement de ces idées déréglées, pénibles & importunes, qui nous pourſuivent, comme malgré nous, par des inquiétudes, par des doutes de toute eſpece, & qui viennent ſe mêler à nos jouiſſances intellectuelles les plus ſatisfaiſantes.

De tous ces faits, il réſulte que ſi les œuvres matérielles de l'homme ont démontré en lui des facultés inviſibles & immatérielles, antérieures & néceſſaires à la production de ces œuvres; & que, par la même raiſon, l'œuvre matérielle univerſelle, ou la Nature ſenſible, nous ait démontré des facultés créatrices, inviſibles & immatérielles, extérieures à cette Nature, & par leſquelles elle a été engendrée; de même, les facultés intellectuelles de l'homme ſont une preuve inconteſtable qu'il en exiſte encore d'un ordre bien ſupérieur aux ſiennes, & à celles qui créent tous les faits matériels de la Nature: c'eſt-à-dire, qu'indépendamment des facultés créatrices univerſelles de la nature ſenſible, il exiſte encore hors de l'homme, des facultés intellectuelles & penſantes, analogues à ſon être, & qui produiſent en lui les penſées; car les mo-

tres Etres ; car étant lui-même ſa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter, & ſa liberté n'eſt expoſée à aucune entrave ou impulſion étrangere. Ainſi il n'a pas cette faculté funeſte, par laquelle l'homme peut agir contre le but même de ſon exiſtence. Ce qui démontre la ſupériorité infinie de ce Principe univerſel, & Créateur de toute loi.

Ce Principe ſuprême, ſource de toutes les Puiſſances, ſoit de celles qui vivifient la penſée dans l'homme, ſoit de celles qui engendrent les œuvres viſibles de la nature matérielle ; cet Etre néceſſaire à tous les autres Etres, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les exiſtences ; ce terme final, vers lequel elles tendent, comme par un effort irréſiſtible, parce que toutes recherchent *la Vie* ; cet Etre, dis-je, eſt celui que les hommes appellent généralement DIEU.

Quelles que ſoient les idées étroites que la groſſiere ignorance s'en eſt formée chez les différens Peuples, tous les hommes qui voudront deſcendre en eux-mêmes, & ſonder le ſentiment indeſtructible qu'ils ont de ce Principe, reconnoîtront qu'il eſt le BIEN par eſſence, & que tout bien provient de lui ; que le mal n'eſt que ce qui lui eſt oppoſé ; qu'ainſi il ne peut pas vouloir

le

le mal, & qu'au contraire il procure ſans ceſſe à ſes productions, par l'excellence de ſa nature, toute l'étendue de bonheur dont elles ſont ſuſceptibles, relativement à leurs différentes claſſes, quoique les moyens qu'il emploie ſoient encore cachés à nos regards.

Je ne tenterai pas de rendre plus ſenſible la nature de cet Être, ni de pénétrer dans le Sanctuaire des *Facultés divines ;* il faudroit, pour y parvenir, connoître quelqu'un des nombres qui les conſtituent : or comment ſeroit-il poſſible à l'homme de ſoumettre la Divinité à ſes calculs & de fixer ſon NOMBRE principal ? Pour connoître un nombre principal, il eſt néceſſaire d'avoir au moins une de ſes aliquotes : & quand, pour repréſenter l'immenſité des Puiſſances divines, nous remplirions un livre, tout l'Univers, de ſignes numériques, nous n'en aurions pas encore la premiere aliquote, puiſque nous pourrions toujours y ajouter de nouveaux nombres, c'eſt-à-dire, que nous trouverions toujours dans cet Etre, de nouvelles *Vertus.*

D'ailleurs il faut dire ici de DIEU, ce que nous aurions pu dire de l'Etre inviſible de l'homme. Avant de ſonger à découvrir ſes rapports & ſes loix, nous avons dû nous convaincre de ſon exiſtence, parce que, être, ou avoir tout en ſoi, ſelon ſa claſſe, ce n'eſt qu'une ſeule &

même choſe ; en ſorte qu'avoir reconnu la néceſſité & l'exiſtence du Principe éternel de l'infini, c'eſt lui avoir attribué en même temps toutes les facultés, perfections & puiſſances, que doit avoir en ſoi cet Etre univerſel, quoiqu'on ne puiſſe en concevoir ni le nombre ni l'immenſité. Ces premiers pas étant aſſurés, eſſayons de découvrir de nouveaux rapports par la conſidération de la Nature phyſique.

2.

Pourrions-nous contempler ſans admiration le ſpectacle de l'Univers ? Le cours régulier de ces flambeaux errans, qui ſont comme les ames viſibles de la Nature ; cette eſpece de création journaliere que leur préſence opere ſur toutes les Régions de la Terre, & qui ſe renouvelle dans les mêmes climats à des époques conſtantes ; les loix inaltérables de la peſanteur & du mouvement, rigoureuſement obſervées dans les chocs les plus confus, & dans les révolutions les plus orageuſes. Voilà ſans doute des merveilles qui ſembleroient donner à l'Univers des droits aux hommages de l'homme.

Mais en nous offrant ce ſpectacle majeſtueux d'ordre & d'harmonie, il nous manifeſte encore plus évidemment les ſignes de la confuſion, &

nous ſommes obligés de lui donner, dans notre penſée, le rang le plus inférieur: car il ne peut influer ſur les facultés actives & créatrices auxquelles il doit l'exiſtence, & il n'a pas de rapport plus direct & plus néceſſaire avec Dieu, à qui appartiennent ces facultés, que nos œuvres matérielles n'en ont avec nous. L'Univers eſt, pour ainſi dire, un être à part; il eſt étranger à la Divinité, quoiqu'il ne lui ſoit ni inconnu, ni même indifférent. Enfin, il ne tient point à l'eſſence divine, quoique Dieu s'occupe du ſoin de l'entretenir & de le gouverner. Ainſi il ne participe point à la perfection, que nous ſavons appartenir à la Divinité; il ne forme point unité avec elle; par conſéquent il n'eſt pas compris dans la ſimplicité des loix eſſentielles & particulieres à la Nature Divine.

Auſſi apperçoit-on par-tout dans l'Univers, des caracteres de déſordre & de difformité; ce n'eſt qu'un aſſemblage violent de ſympathies & d'antipathies, de ſimilitudes & de différences, qui forcent les Etres à vivre dans une continuelle agitation, pour ſe rapprocher de ce qui leur convient, & pour fuir ce qui leur eſt contraire: ils tendent ſans ceſſe à un état plus tranquille. Les corps généraux & particuliers n'exiſtent que par la ſubdiviſion & le mêlange de leurs principes conſtitutifs; & la mort de ces corps n'arrive que

lorſque les émanations de ces principes, qui étoient mutuellement combinées, ſe dégagent & rentrent dans leur unité particuliere. Enfin, pourquoi tout ſe dévore-t-il dans la création, ſi ce n'eſt parce que tout tend à l'unité d'où tout eſt ſorti ?

" Nous voyons même un Type frappant de la confuſion & de la violence où eſt toute la Nature, par cette loi phyſique qui, quatre fois par jour, agite le baſſin des mers, & ne leur a pas laiſſé un inſtant de calme depuis l'origine des choſes; image caractériſtique par laquelle l'homme peut, au premier coup d'œil, expliquer l'énigme de l'Univers. "

Comment s'eſt-il donc trouvé des hommes aſſez peu attentifs, pour aſſimiler à Dieu, cet Univers phyſique, cet être ſans penſée, ſans volonté, à qui l'action même qu'il manifeſte eſt étrangere ; cet être, enfin, qui n'exiſte que par des diviſions & par le déſordre ?

Les mêlanges dont la Nature phyſique eſt formée, ont-ils quelques rapports avec le caractere conſtitutif de l'Unité univerſelle ? & l'exiſtence de cet être mixte & borné, ſujet à tant de viciſſitudes, peut-elle jamais ſe confondre avec le Principe UN, éternel & immuable, ſource de

la vie, & dont l'action indépendante s'étend ſur tous les Etres, & les a tous précédés.

L'imperfection attachée aux choſes temporelles, prouve qu'elles ne ſont ni égales ni coéternelles à Dieu, & démontre en même temps qu'elles ne peuvent être permanentes comme lui; car leur nature imparfaite ne tenant point de l'eſſence de Dieu, à laquelle ſeule appartient la perfection & la *Vie*, doit pouvoir perdre la vie ou le mouvement qu'elle a pu recevoir; car le véritable droit que Dieu ait de ne pas ceſſer d'être, c'eſt de n'avoir pas commencé.

Et, en effet, ſi la *vie* ou le mouvement étoit eſſentiel à la matiere, il n'auroit pas fallu, comme l'ont fait les plus fameux Philoſophes, demander, pour former un Monde, de la matiere & du mouvement; puiſque d'après ce principe, en obtenant l'une, ils auroient eu néceſſairement l'autre.

Si les hommes ont erré ſur ces objets, c'eſt qu'ils ont fermé les yeux ſur les grandes loix des Etres, & qu'ils ont méconnu juſqu'aux caracteres eſſentiels qui doivent, dans la penſée de l'homme, ſéparer l'Univers & Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, c'eſt le ſupérieur qui nourrit l'inférieur; c'eſt le Principe de toute exiſtence qui entretient dans tous les Etres la vie

qu'il leur a donnée ; c'eſt de la ſource premiere de la vérité, que l'homme intellectuel reçoit journellement ſes penſées, & la lumiere qui l'éclaire.

Or ce Principe ſupérieur n'attendant ſa vie, ni ſon ſoutien, d'aucune de ſes productions, recevant tout de lui-même, trouvant tout en lui-même, eſt à jamais à l'abri de la privation, de la diſette & de la mort.

Au contraire, dans toutes les claſſes de l'ordre phyſique, c'eſt l'inférieur qui nourrit & alimente le ſupérieur ; le végétal, l'animal, le corps matériel de l'homme, nous en fourniſſent les preuves les plus évidentes. La Terre elle-même n'entretient-elle pas ſon exiſtence par le ſecours de ſes propres productions ? N'eſt-ce pas de leurs débris qu'elle reçoit ſes engrais & ſes alimens ? Et les pluies, les roſées, les neiges qui la fertiliſent, ſont-elles autre choſe que ſes propres exhalaiſons, qui retombent ſur ſa ſurface, après avoir reçu dans l'atmoſphere, les *Vertus* néceſſaires pour opérer ſa fécondation ?

C'eſt donc là l'image la plus frappante de ſon impuiſſance, & la preuve la plus certaine de la néceſſité de ſa deſtruction ; car, ne pouvant conſerver ſa *vertu* génératrice & ſon exiſtence, que par le ſecours de ſes propres productions, on ne ſauroit la croire impériſſable, ſans lui reconnoître, comme dans Dieu, la faculté eſſentielle &

ſans limites d'engendrer ; & alors on ne verroit jamais en elle & ſur ſa ſurface, ni ſtérilité, ni ſéchereſſe.

Mais la Terre donne journellement des témoignages qu'elle peut devenir ſtérile ; puiſque des contrées entieres ſe trouvent dénuées des plantes & des productions qu'elles ont poſſédées autrefois avec abondance.

Or la terre pouvant tomber dans la ſtérilité, & cependant ne pouvant être alimentée que par ſes propres fruits, de quoi ſe nourrira-t-elle, lorſqu'elle ceſſera d'en produire ? & comment conſervera-t-elle alors *ſes vertus* & ſon exiſtence, ſi l'exiſtence d'aucun être ne peut ſe conſerver ſans alimens ?

Pouvons-nous donc concevoir rien de plus difforme, qu'un être dont la vie eſt fondée ſur les viciſſitudes, la deſtruction & la mort ; qu'un être qui, comme la *Matiere*, comme le temps, comme le Saturne de la Fable, n'exiſte qu'en ſe nourriſſant de ſes propres enfans ; qui ne peut en conſerver une partie, ſans ſacrifier l'autre ; en un mot, qui ne peut maintenir leur exiſtence, qu'en leur faiſant dévorer leurs propres freres ?

C'eſt ici le lieu d'obſerver les réſultats de toutes les recherches qui ont été faites ſur Dieu & ſur la matiere. Dans tous les temps on a cherché à ſavoir ce que c'eſt que la matiere, &

on n'a pu le concevoir encore : il y a même des Langues très-ſavantes qui n'ont point de mot pour l'exprimer. Au contraire, parmi ceux qui ont pris Dieu pour objet de leurs réflexions, il n'en eſt aucun qui ait pu dire ce qu'il n'étoit pas ; car il n'y a point de dénominations poſitives, exprimant un attribut réel ou une perfection, qui ne conviennent à cet Etre univerſel, puiſqu'il eſt la premiere baſe de tout ce qui eſt. Et ſi les hommes lui donnent quelquefois des dénominations négatives, telles qu'*Immortel*, *Infini*, *Indépendant*, nous verrons, en examinant leur véritable ſens, qu'elles expriment des attributs très-poſitifs, puiſqu'en effet ces dénominations ne ſervent qu'à annoncer qu'il eſt exempt des ſujettions & des bornes de la matiere.

Dans le Principe ſuprême, qui a ordonné la production de cet Univers, & qui en maintient l'exiſtence, tout eſt eſſentiellement ordre, paix, harmonie ; ainſi on ne doit pas lui attribuer la confuſion qui regne dans toutes les parties de notre ténébreuſe demeure ; & ce déſordre ne peut être que l'effet d'une cauſe inférieure & oppoſée à ce Principe. Cauſe inférieure & corrompue, qui ne peut agir que ſéparément & hors du Principe du bien : car il eſt encore plus certain qu'elle eſt nulle & impuiſſante, relativement à la Cauſe

premiere, qu'il ne l'eſt qu'elle ne peut rien ſur l'eſſence même de l'Univers matériel.

Il eſt impoſſible que ces deux Cauſes exiſtent enſemble hors de la claſſe des choſes temporelles. Dès que la Cauſe inférieure a ceſſé d'être conforme à la loi de la Cauſe ſupérieure, elle a perdu toute union & toute communication avec elle; parce qu'alors la Cauſe ſupérieure, Principe éternel de l'ordre & de l'harmonie, a laiſſé la Cauſe inférieure, oppoſée à ſon unité, tomber d'elle-même dans l'obſcurité de ſa corruption, comme elle nous laiſſe tous les jours perdre volontairement de l'étendue de nos facultés, & les reſſerrer, par nos propres actes, dans les bornes des affections les plus viles, au point de nous éloigner abſolument des objets qui conviennent à notre nature.

Ainſi, loin que la naiſſance du mal, & la création de l'enceinte dans laquelle il a été renfermé, aient produit dans l'ordre vrai, un plus grand enſemble de choſes, & ajouté à l'Immenſité, elles n'ont fait que particulariſer ce qui par eſſence devoit être général; que diviſer des actions qui devoient être unies; que contenir dans un point ce qui avoit été ſéparé de l'univerſalité, & devoit circuler ſans ceſſe dans toute l'économie des Etres; que *ſenſibiliſer* enfin ſous des formes matérielles ce qui exiſtoit déja en

ſupérieure & comment il ſe peut que le mal exiſte en préſence des choſes divines, ſans que les choſes divines y participent. La conſidération des phénomenes matériels peut nous aider dans cette recherche. Obſervons d'abord la différence qui eſt entre ces êtres matériels & les productions intellectuelles de l'Infini.

L'Etre créateur produit ſans ceſſe des Etres hors de lui, comme les principes des corps produiſent ſans ceſſe hors d'eux leur action.

Il ne produit point des aſſemblages, puiſqu'il eſt UN & ſimple dans ſon eſſence. Par conſéquent, ſi, parmi les productions de ce premier Principe, il en eſt qui puiſſent ſe corrompre, elles ne peuvent au moins ſe diſſoudre ni s'anéantir, comme les productions corporelles & compoſées. Voilà déja une grande différence, quant à la nature de ces deux ſortes d'Etres. Nous en trouverons une plus grande encore dans le genre de corruption dont ils ſont ſuſceptibles.

La corruption, le dérangement, le mal enfin des productions matérielles, eſt de ceſſer d'être ſous l'apparence de la forme qui leur eſt propre. La corruption des productions immatérielles eſt de ceſſer d'être dans la loi qui les conſtitue.

Cependant la deſtruction des productions matérielles, lorſqu'elle arrive dans ſon temps &

naturellement, n'eſt point un mal; elle n'eſt déſordre, que dans les cas où elle eſt prématurée : & même le mal eſt moins alors dans les êtres livrés à la deſtruction, que dans l'action déréglée qui l'occaſionne.

Les Etres immatériels, au contraire, n'étant pas des aſſemblages, ne peuvent jamais être pénétrés par aucune action étrangere ; ils ne peuvent en être décompoſés, ni anéantis. Ainſi, la corruption de ces Etres ne ſauroit provenir de la même ſource que celle des productions matérielles ; puiſque la loi contraire, qui agit ſur elles, ne peut agir ſur des Etres ſimples.

A qui cette corruption doit-elle donc être attribuée ? Car les productions, ſoit matérielles, ſoit immatérielles, puiſant la vie dans une ſource pure, chacune ſelon ſa claſſe, ce ſeroit injurier le *Principe*, que d'admettre la moindre ſouillure dans leur eſſence.

De la différence extrême qui exiſte entre les productions immatérielles & les productions matérielles, il réſulte que celles-ci étant paſſives, puiſqu'elles ſont compoſées, ne ſont point les agens de leur corruption elles n'en peuvent donc être que le ſujet, puiſque ce déſordre leur vient néceſſairement du dehors.

Au contraire, les productions immatérielles, en qualité d'Etres ſimples, & dans leur état

primitif & pur, ne peuvent recevoir ni dérangement, ni mutilation, par aucune force étrangere; puiſque rien d'elles n'eſt expoſé, & qu'elles renferment toute leur exiſtence & tout leur être en elles-mêmes, comme formant chacune leur unité: d'où il réſulte que s'il en eſt qui ont pu ſe corrompre, non-ſeulement elles ont été le ſujet de leur corruption, mais encore elles en ont dû être l'organe & les agens: car il étoit de toute impoſſibilité que la corruption leur vint d'ailleurs; puiſque aucun être ne pouvoit avoir priſe ſur elles, ni déranger leur loi.

Il y a des Obſervateurs qui ne conſidérant l'homme que dans ſon état actuel de dégradation, eſclave des préjugés & de l'habitude, dominé par ſes penchans, livré aux impreſſions ſenſibles, en ont conclu qu'il étoit également néceſſité dans toutes ſes actions intellectuelles ou animales, d'où ils ſe ſont crus autoriſés à dire que le mal provient en lui, ou de l'imperfection de ſon eſſence, ou de Dieu, ou de la Nature; en ſorte que ſes actes en eux-mêmes ſeroient indifférens. Appliquant enſuite à tous les Etres, la fauſſe opinion qu'ils ſe ſont formée de la liberté de l'homme, ils ont nié l'exiſtence d'aucun Etre libre, & de leur ſyſtême il réſulte que le mal exiſte eſſentiellement.

Sans nous arrêter à combattre ces erreurs, il

nous ſuffira de faire remarquer qu'elles ne viennent que de ce qu'on a confondu dans les actes de l'Etre libre, les motifs, la détermination, & l'objet : or, en reconnoiſſant que le Principe du mal n'a pu employer ſa liberté que ſur un objet quelconque, il n'en ſeroit pas moins certain qu'il fût l'auteur du motif de ſa détermination ; car l'objet ou le ſujet ſur lequel nous exerçons notre détermination peut être vrai, & nos motifs ne l'être pas ; chaque jour, par rapport aux meilleures choſes, nous nous formons des motifs faux & corrompus ; il ne faut donc pas confondre l'objet avec le motif ; l'un eſt externe, l'autre naît en nous.

Ces obſervations nous conduiſent à découvrir la vraie ſource du mal. En effet, un Etre qui approche & qui jouit de la vue des *Vertus* du ſouverain Principe ; peut-il y trouver un motif prépondérant oppoſé aux délices de ce ſublime ſpectacle ? S'il détourne les yeux de ce grand objet, ou ſi, les portant ſur ces productions pures de l'Infini, il cherche, en les contemplant, un motif faux & contraire à leurs loix, peut-il le trouver hors de ſoi-même, puiſque ce motif eſt le mal, & que ce mal n'exiſtoit nulle part pour lui avant que cette penſée criminelle l'eût fait naître, comme nulle production n'exiſte avant ſon Principe générateur ?

Voilà comment l'état primitif, ſimple & pur de tout Etre intellectuel & libre, prouve que la corruption ne peut naître dans lui-même, ſans que lui-même en produiſe volontairement le germe & la ſource. Voilà comment il eſt clair que le Principe divin ne contribue point au mal & au déſordre qui peuvent naître parmi ſes productions; puiſqu'il eſt la pureté même. Voilà, enfin, comment il n'y participe point; puiſqu'étant ſimple, comme ſes productions, & de plus, étant lui-même la loi de ſa propre eſſence & de toutes ſes œuvres, il eſt, à plus forte raiſon, impaſſible, comme elles, à toute action étrangere.

Eh! par quels moyens le déſordre & la corruption parviendroient-ils juſqu'à lui, tandis que, dans l'ordre phyſique même, les pouvoirs des Etres libres & corrompus, ainſi que tous les droits de leur corruption, ne s'étendent que ſur les objets ſecondaires, & non ſur les Principes premiers? Les plus grands dérangemens qu'ils peuvent opérer ſur la Nature phyſique, n'altereront que ſes fruits & ſes productions, & n'atteignent point juſqu'à ſes colonnes fondamentales, qui ne recevront jamais d'ébranlement que par la main qui les a poſées.

La volonté de l'homme diſpoſe de quelques-uns des mouvemens de ſon corps; mais il ne peut

peut rien ſur les actions premieres de ſa vie animale, dont il lui eſt impoſſible d'étouffer les beſoins. S'il porte ſon action plus loin, en attaquant la baſe même de ſon exiſtence vitale, il peut, il eſt vrai, en terminer le cours apparent, mais il ne pourra jamais anéantir, ni le principe particulier qui avoit produit cette exiſtence, ni la loi innée de ce principe, par laquelle il devoit agir pendant un temps hors de ſa ſource.

Elevons-nous d'un degré; contemplons les loix qui s'operent en grand dans la Nature univerſelle, nous y verrons la même marche.

Les influences du ſoleil varient ſans ceſſe dans notre atmoſphere: tantôt les vapeurs de la région terreſtre nous les dérobent, tantôt la fraîcheur des vents les tempere & les arrête: l'homme même peut augmenter ou diminuer localement l'action de cet aſtre, en raſſemblant ou en interceptant ſes rayons. Cependant l'action du ſoleil eſt toujours la même: il *projette* ſans ceſſe autour de lui la même lumiere; & ſa vertu active ſe répand toujours avec la même force, avec la même abondance, quoique, dans notre région inférieure, nous en éprouvions ſi diverſement les effets.

Tel eſt le vrai tableau de ce qui ſe paſſe dans l'ordre immatériel. Quoique les Etres libres,

diſtincts du grand Principe, puiſſent écarter les influences intellectuelles, qui deſcendent continuellement ſur eux; quoique ces influences intellectuelles reçoivent peut-être dans leur cours quelque contraction qui en détourne les effets, celui qui leur envoie ces préſens ſalutaires ne ferme jamais ſa main bienfaiſante. Il a toujours la même activité. Il eſt toujours également fort, également puiſſant, également pur, également impaſſible aux égaremens de ſes productions libres, qui peuvent ſe plonger d'elles-mêmes dans le crime, & enfanter le mal par les ſeuls droits de leur volonté. Il ſeroit donc abſurde d'admettre aucune participation de l'Etre divin aux déſordres des Etres libres, & à ceux qui en réſultent dans l'Univers; en un mot, Dieu & le mal ne peuvent jamais avoir le moindre rapport.

Ce ſeroit avec auſſi peu de fondement qu'on attribueroit le mal aux êtres matériels, puiſqu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, & que toute leur action vient de leur principe individuel, lequel eſt toujours dirigé ou réactionné par une force ſéparée de lui.

Or, s'il n'y a que trois claſſes d'Etres; Dieu, les Etres intellectuels & la Nature phyſique: ſi l'on ne peut trouver l'origine du mal dans la premiere, qui eſt excluſivement la ſource de tout bien; ni dans la derniere, qui n'eſt ni

libre, ni penſante ; & que cependant l'exiſtence du mal ſoit inconteſtable ; on eſt néceſſairement forcé de l'attribuer à l'homme, ou à tout autre Etre, tenant comme lui un rang intermédiaire.

En effet, l'on ne peut nier que la Nature phyſique ne ſoit aveugle & ignorante, & cependant qu'elle n'agiſſe réguliérement & dans un certain ordre : ce qui eſt une nouvelle preuve qu'elle agit ſous les yeux d'une Intelligence ; car, ſi elle n'agiſſoit pas ſous les yeux d'une Intelligence, elle n'auroit qu'une marche déſordonnée. On ne peut nier auſſi que l'homme ne faſſe tantôt bien, tantôt mal ; c'eſt-à-dire, que tantôt il ne ſuive les loix fondamentales de ſon être, & que tantôt il ne s'en écarte : quand il fait bien, il marche par la lumiere & le ſecours de l'intelligence ; & quand il fait mal, on ne peut l'attribuer qu'à lui ſeul, & non à l'intelligence, qui eſt la ſeule voie, le ſeul guide au bien, & par laquelle ſeule l'homme & tous les êtres peuvent bien faire.

Quant au mal, pris en lui-même, nous eſſaierions en vain de faire connoître ſa nature eſſentielle. Pour que le mal pût ſe comprendre, il faudroit qu'il fût vrai, & alors il ceſſeroit d'être mal, puiſque le vrai & le bien ſont la même choſe ; or, nous l'avons dit, comprendre, c'eſt

appercevoir le rapport d'un objet avec l'ordre & l'harmonie dont nous avons la regle en nous-mêmes. Mais, ſi le mal n'a aucun rapport avec cet ordre, & qu'il en ſoit préciſément l'oppoſé, comment pourrions-nous appercevoir entr'eux, quelque analogie ; comment par conſéquent pourrions-nous le comprendre ?

Le mal a cependant ſon poids, ſon nombre & ſa meſure, comme le bien : & l'on peut même ſavoir en quel rapport ſont ici-bas le poids, le nombre & la meſure du bien, avec le poids, le nombre & la meſure du mal, & cela en quantité, en intenſité, & en durée. Car le rapport du mal au bien, en quantité eſt de *neuf* à *un*, en intenſité de *zéro* à *un*, & en durée de *ſept* à *un*.

Si ces expreſſions paroiſſoient embarraſſantes au Lecteur, & qu'il en deſirât l'explication, je le prierois de ne pas la demander aux Calculateurs de la matiere ; ils ne connoiſſent pas les rapports poſitifs des choſes.

Nous avons aſſez indiqué comment l'homme auroit pu ſe convaincre de l'exiſtence immatérielle de ſon Etre, & de celle du Principe ſuprême ; & ce qu'il devoit obſerver pour ne pas confondre ce Principe avec la matiere & la corruption, ni attribuer aux choſes viſibles cette Vie impériſſable, qui eſt le plus beau privilege de l'Etre qui n'a point commencé, & auquel ſes produc-

tions immédiates ſeules, participent par le droit de leur origine.

Par la marche ſimple de ces obſervations, nous développerons bientôt des idées ſatisfaiſantes ſur la deſtination de l'homme, & ſur celle des autres Etres.

3.

LORSQU'UN homme produit une œuvre quelconque, il ne fait que peindre & rendre viſible le plan, la penſée ou le deſſein qu'il a formé. Il s'attache à donner à cette copie autant de conformité qu'il lui eſt poſſible avec l'original, afin que ſa penſée ſoit mieux entendue.

Si les hommes dont l'homme veut ſe faire entendre, pouvoient lire dans ſa penſée, il n'auroit aucun beſoin des ſignes ſenſibles pour en être compris : tout ce qu'il concevroit ſeroit ſaiſi par eux, auſſi promptement & avec autant d'étendue que par lui-même.

Mais étant liés comme lui par des entraves phyſiques, qui bornent les yeux de leur intelligence, il eſt forcé de leur tranſmettre phyſiquement ſa penſée : ſans quoi, elle ſeroit nulle pour eux, en ce qu'elle ne pourroit leur parvenir.

Il n'emploie donc tous ces moyens phyſiques,

il ne produit toutes ces œuvres matérielles que pour annoncer ſa penſée à ſes ſemblables, à des Etres diſtincts de lui, ſéparés de lui; que pour tâcher de les rapprocher de lui, de les aſſimiler à lui, de les réunir avec lui, en étendant ſur eux une image de lui-même, & en s'efforçant de les envelopper dans ſon unité, dont ils ſont ſéparés.

C'eſt ainſi qu'un Ecrivain, qu'un Orateur, manifeſte ſenſiblement ſa penſée, pour engager ceux qui le liſent, ou qui l'écoutent, à ne faire qu'un avec lui, en ſe rendant à ſon opinion.

C'eſt ainſi qu'un Souverain raſſemble des armées, éleve des remparts & des fortereſſes, pour imprimer aux Peuples la perſuaſion de ſa puiſſance, & pour leur en inſpirer en même temps la terreur; afin que, convaincus comme lui, de cette puiſſance, ils en aient abſolument la même idée, & que demeurant attachés à ſon parti, ſoit par admiration, ſoit par crainte, ils ne forment qu'un tout avec lui. A défaut de ces ſignes viſibles, l'opinion de l'Orateur & la puiſſance du Souverain demeureroient concentrées dans eux-mêmes, ſans que perſonne en eût connoiſſance.

Il en eſt ainſi des faits de tous les autres hommes, ils n'ont & n'auront jamais pour but que de faire acquérir à leurs penſées, le privilege de la domination, de l'univerſalité, de l'unité.

C'eſt cette même loi univerſelle de réunion, qui produit l'activité générale, & cette voracité que nous avons remarquée précédemment dans la Nature phyſique ; car on voit une attraction réciproque entre tous les corps, par laquelle, en ſe rapprochant, ils ſe ſubſtantient & ſe nourriſſent les uns les autres ; c'eſt par le beſoin de cette communication, que tous les individus s'efforcent de lier à eux les Etres qui les environnent, de les confondre en eux, & de les abſorber dans leur propre unité, afin que les ſubdiviſions venant à diſparoître, ce qui eſt ſéparé ſe réuniſſe ; ce qui eſt à la circonférence revienne au centre ; ce qui eſt caché parvienne à la lumiere ; & que par-là l'harmonie & l'ordre ſurmontent la confuſion qui tient tous les Etres en travail.

Pourquoi, ſi toutes les Loix ſont uniformes, n'appliquerions-nous pas à la création de l'Univers, le même jugement que nous avons porté ſur nos œuvres ? Pourquoi ne les regarderions-nous pas comme l'expreſſion de la penſée de Dieu, puiſque la penſée de l'homme s'exprime dans ſes ouvrages matériels & groſſiers ? Enfin, pourquoi ne croirions-nous pas que l'œuvre univerſelle de Dieu a pour objet l'extenſion & la domination de cette unité, que nous nous propoſons nous-mêmes dans toutes nos actions ?

Rien ne s'oppoſe à ce que nous nous attachions à cette analogie entre Dieu & l'homme, puiſque nous en avons reconnu entre les ouvrages de l'un & de l'autre : en effet, ſi toutes les œuvres ſoit de Dieu, ſoit de l'homme, ſont néceſſairement précédées par des actes intérieurs & par des facultés inviſibles, dont on ne peut conteſter l'exiſtence, nous ſommes fondés à croire que, ſuivant la même loi dans leurs productions, ils ont auſſi le même but & le même objet.

Sans nous arrêter à de nouvelles recherches, nous admettrons que tous les Etres viſibles de l'Univers ſont l'expreſſion & le ſigne des facultés & des deſſeins de Dieu, de même que nous avons regardé toutes nos productions comme l'expreſſion ſenſible de notre penſée & de nos facultés intérieures.

Lorſque Dieu a eu recours à des ſignes viſibles, tels que l'Univers, pour communiquer ſa penſée, il n'a pu les employer qu'en faveur d'Etres ſéparés de lui. Car, ſi tous les Etres fuſſent reſtés dans ſon unité, ils n'auroient pas eu beſoin de ces moyens pour s'en rapprocher & pour y lire. Dès-lors nous reconnoîtrons que ces Etres corrompus, ſéparés volontairement de la cauſe premiere, & ſoumis aux loix de ſa juſtice dans l'enceinte viſible de l'Univers, ſont tou-

jours l'objet de ſon amour, puiſqu'il agit ſans ceſſe pour faire diſparoître cette ſéparation ſi contraire à leur bonheur.

C'étoit donc, en effet, par amour pour ces Etres ſéparés de lui, que Dieu avoit manifeſté dans tous ſes ouvrages viſibles, ſes facultés & ſes *Vertus*, afin de rétablir entr'eux & lui une correſpondance ſalutaire, qui les aidât, qui les guérît, qui les régénérât par une nouvelle création; c'étoit pour répandre ſur eux cette effuſion de *vie* qui pouvoit ſeule les retirer de l'état de mort où ils languiſſoient depuis qu'ils étoient *iſolés de lui*; enfin, c'étoit pour former leur réunion à la ſource divine, & pour leur imprimer ce caractere d'unité, auquel nous tendons nous-mêmes avec tant d'activité dans toutes nos œuvres.

Si l'Univers démontre l'exiſtence de la corruption, puiſqu'il la reſſerre & l'enveloppe, nous devons comprendre quelle pouvoit être la deſtination de la Nature phyſique, relativement aux Etres ſéparés de l'unité: „ & ce n'eſt pas ſans but & ſans motif, que la maſſe terreſtre, que tous les corps ſont comme autant d'éponges imbibées d'eau, & qu'ils la rendent violemment par la preſſion des Agens ſupérieurs. "

La loi de tendance à l'unité s'appliquant à toutes les Claſſes & à tous les Etres, il réſulte

que le moindre des individus a le même but dans ſon eſpece : c'eſt-à-dire, que les principes univerſels, généraux & particuliers, ſe manifeſtent chacun dans les productions qui leur ſont propres, afin de rendre par-là leurs *vertus* viſibles aux Etres diſtincts d'eux, qui étant deſtinés à recevoir la communication & les ſecours de ces *vertus*, ne le pourroient ſans ce moyen.

Ainſi, toutes les productions, tous les individus de la Création générale & particuliere, ne ſont, chacun dans leur eſpece, que l'expreſſion viſible, le tableau repréſentatif des propriétés du principe ſoit général, ſoit particulier qui agit en eux. Ils doivent tous porter ſur eux les marques évidentes de ce principe qui les conſtitue. Ils doivent en annoncer clairement le genre & les *vertus*, par les actions & les faits qu'ils operent. En un mot, ils doivent en être le ſigne caractériſtique, &, pour ainſi dire, l'image ſenſible & vivante.

Tous les Agens & tous les faits de la Nature portent avec eux la démonſtration de cette vérité. Le ſoleil eſt le caractere du feu *principe*, la lune celui de l'eau *principe*, & notre planete celui de la terre *principe* : tout ce que la terre produit & renferme en ſon ſein, manifeſte également cette Loi générale. Le raiſin indique la vigne ; la datte, un palmier ; la ſoie,

un ver ; le miel, une abeille. Chaque minéral annonce quelle eſt l'eſpece de terre & de ſel qui lui ſert de baſe & de lien ; chaque végétal, quel eſt le germe qui l'a engendré ; ſans parler ici d'une multitude d'autres ſignes & caracteres naturels, fondamentaux, relatifs, fixes, progreſſifs, ſimples, mixtes, actifs & paſſifs dont l'enſemble de l'Univers eſt compoſé, & qui offrent par-là le moyen d'expliquer toutes ſes parties les unes par les autres.

Nous en pouvons dire autant des productions de nos Arts & de toutes les inventions de l'homme. Toutes ſes œuvres annoncent les idées, le goût, l'intelligence, la profeſſion particuliere de celui qui en eſt l'agent ou le producteur ; une ſtatue offre l'idée d'un Sculpteur ; un tableau, celle d'un Peintre ; un palais, celle d'un Architecte ; parce que toutes ces productions ne ſont que l'exécution ſenſible des facultés propres au génie, ou à l'Artiſte qui les a opérées ; comme les productions de la Nature ne ſont que l'expreſſion de leur principe, & n'exiſtent que pour en être le vrai caractere.

Nous devons combattre ici un faux ſyſtême, renouvelé dans ces derniers temps, ſur la nature des choſes, dans lequel on ſuppoſe pour elles une perfectibilité progreſſive, qui peut ſuc-

ceſſivement porter les claſſes & les eſpeces les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des Etres : de façon que, ſuivant cette doctrine, on ne ſait plus ſi une pierre ne pourroit pas devenir un arbre : ſi l'arbre ne deviendroit pas un cheval ; le cheval, un homme ; & inſenſiblement un Etre d'une nature encore plus parfaite. Cette conjecture dictée par l'erreur, & par l'ignorance des vrais principes, ne ſubſiſte plus dès qu'on la conſidere avec attention.

Tout eſt réglé, tout eſt déterminé dans les eſpeces, & même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui exiſte, une loi fixe, un nombre immuable, un caractere indélébile, comme celui de l'*Etre principe*, en qui réſident toutes les loix, tous les nombres, tous les caracteres. Chaque claſſe, chaque famille a ſa barriere, que nulle force ne pourra jamais franchir.

Les différentes mutations que les inſectes ſubiſſent dans leur forme, ne détruiſent point cette vérité ; puiſqu'on obſerve d'ailleurs une loi conſtante dans les diverſes eſpeces d'animaux parfaits, qui, chacun dans leur claſſe, naiſſent, vivent & périſſent ſous la même forme ; puiſque les inſectes même, malgré leurs mutations, ne changent jamais de regne : en effet, dans leur plus grand abaiſſement, ils ſont tou-

jours au deſſus des plantes & des minéraux ; & dans leur maniere d'être la plus diſtinguée, ils ne montrent jamais ni le caractere, ni les loix par leſquelles ſont dirigés les animaux plus parfaits. Tout ce qu'on peut ſe permettre à leur égard, c'eſt d'en former un type, un regne, un cercle à part & très-ſignificatif, mais duquel ils ne ſortiront jamais, & dont ils ſuivront néceſſairement toutes les loix, comme font tous les autres Etres, chacun ſelon leur claſſe.

Si l'exiſtence de toutes les productions de la Nature n'avoit pas un caractere fixe, comment pourroit-on en reconnoître l'objet & les propriétés ? Comment s'accompliroient les deſſeins du grand Principe qui, en déployant cette Nature aux yeux des Etres ſéparés de lui, a voulu leur préſenter des indices ſtables & réguliers, par leſquels ils puſſent rétablir avec lui leur correſpondance & leurs rapports ? Si ces indices matériels étoient variables ; ſi leur loi, leur marche, leur forme même n'étoient pas déterminées, l'œuvre de ce Peintre ne ſeroit qu'un tableau ſucceſſif d'objets confus, ſur leſquels l'intelligence ne trouveroit point à ſe repoſer, & qui ne pourroit jamais montrer le but du grand Etre.

Enfin ce grand Etre lui-même n'annonceroit que l'impuiſſance & la foibleſſe, en ce qu'il ſe

lui-même dans ſes ouvrages. Il ne ceſſe de multiplier ſa propre image par la Peinture & la Sculpture, & dans mille productions des Arts les plus frivoles : enfin, il donne aux édifices qu'il éleve, des proportions relatives à celles de ſon corps. Vérité profonde, qui pourra découvrir un eſpace immenſe à des yeux intelligens ; car ce penchant ſi actif à multiplier ainſi ſon image, & à ne trouver le beau que dans ce qui s'y rapporte, doit à jamais diſtinguer l'homme de tous les Etres particuliers de cet Univers.

Lorſqu'on s'abuſe juſqu'à vouloir attribuer tous ces faits au jeu de nos organes matériels, on ne fait pas attention qu'il faudroit ſuppoſer alors que l'eſpece humaine eſt invariable dans ſes loix & dans ſes actions, comme le ſont tous les animaux chacun ſelon leur claſſe. Car les différences individuelles, qui ſe rencontrent entre les animaux de la même eſpece, n'empêchent pas qu'il n'y ait pour chacune un caractere propre, & une maniere de vivre & d'agir uniforme & commune à tous les individus qui la compoſent, malgré la diſtance des lieux, & les variétés opérées par la différence des climats ſur tous les Etres ſenſibles & matériels.

Au lieu de cette uniformité, l'homme n'offre preſque que des différences & des oppoſitions ; il n'a

n'a, pour ainſi dire, de rapports avec aucun de ſes ſemblables. Il differe d'eux par les mœurs, par les goûts, par les uſages, par les connoiſſances. Lorſqu'il eſt abandonné à lui-même, il les combat tous dans l'ambition, dans la cupidité, dans les poſſeſſions, dans les talens, dans les dogmes; chaque homme eſt ſemblable à un Souverain dans ſon Empire; chaque homme tend même à une domination univerſelle.

Que dis-je? non ſeulement l'homme differe de ſes ſemblables, mais à tout inſtant encore il differe de lui-même. Il veut & ne veut pas; il hait & il aime; il prend & rejette preſque en même temps le même objet; preſque en même temps il en eſt ſéduit & dégoûté. Bien plus, il fuit quelquefois ce qui lui plaît; s'approche de ce qui lui répugne; va au devant des maux, des douleurs, & même de la mort.

Si c'étoit le jeu de ſes organes; ſi c'étoit toujours le même mobile qui dirigeât ſes actes, l'homme montreroit plus d'uniformité en lui-même & avec les autres; il marcheroit par une loi conſtante & paiſible; & quand il ne feroit pas des choſes égales, il feroit au moins des choſes ſemblables, & dans leſquelles on reconnoîtroit toujours un ſeul principe. Comment eſt-on donc parvenu à enſeigner que les ſens reglent tout, qu'ils enſeignent tout; puiſqu'au contraire il eſt évident

que parmi les choſes corporelles mêmes, ils ne peuvent rien meſurer avec juſteſſe ?

Ainſi l'on peut dire que dans ſes ténébres, comme dans ſa lumiere, l'homme manifeſte un principe tout-à-fait différent de celui qui opere & entretient le jeu de ſes organes : car, nous l'avons déja vu, l'un peut agir par délibération, & l'autre ne le peut jamais que par impulſion.

Les proportions du corps de l'homme démontrent le rapport de ſon Etre intellectuel avec un Principe ſupérieur à la nature corporelle.

Si l'on décrit un cercle, dont la hauteur de l'homme ſoit le diametre, la ligne de ſes deux bras étendus étant égale à ſa hauteur, peut être auſſi regardée comme un diametre de ce même cercle : or demandons s'il eſt poſſible de tracer deux diametres dans un même cercle, ſans les faire paſſer par le centre de ce cercle.

Notre corps, il eſt vrai, n'offre pas ces deux diametres paſſant par le centre d'un même cercle, puiſque le diametre de ſa hauteur n'eſt pas coupé ſur ſon corps en parties égales, par le diametre horizontal que forment ſes bras étendus : & par-là l'homme eſt, pour ainſi dire, lié à deux centres ; mais cette vérité ne prouve qu'une tranſpoſition dans les *vertus* conſtitutives de l'homme, & non une altération dans l'eſſence

même de ces *vertus* conſtitutives, ainſi elle ne détruit point le rapport que nous établiſſons; & quoique ces dimenſions fondamentales ne ſoient plus à leur place naturelle, l'homme peut toujours trouver dans les proportions de ſa forme corporelle les traces de ſa grandeur & de ſa nobleſſe.

Les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme par leur conformation, en different abſolument en ce point; car leurs bras étendus donnent une ligne beaucoup plus grande que celle de la hauteur de leur corps.

Ces proportions attribuées excluſivement au corps de l'homme, le rendent comme la baſe commune & fondamentale de toutes les proportions & de toutes les *vertus* des autres Etres corporels, deſquels on ne devroit jamais juger que relativement à la forme humaine.

Mais ces merveilles d'intelligence, & ces rapport corporels, dont nous venons de préſenter le tableau, ne ſont pas les plus eſſentiels de ceux qu'on peut appercevoir dans l'homme. Il a encore d'autres facultés & d'autres droits pour ſe placer au deſſus de tous les Etres de la Nature.

De même qu'il n'eſt aucune ſubſtance élémentaire qui ne renferme en elle des propriétés utiles, ſuivant ſon eſpece; de même il n'eſt point

d'homme en qui l'on ne puiſſe faire développer des germes de juſtice, & même de cette bienfaiſance qui fait le caractere primitif de l'Etre néceſſaire, ſouverain Pere & Conſervateur de toute légitime exiſtence.

Les conſéquences contraires que l'on a prétendu tirer des éducations infructueuſes, ſont nulles & abuſives: pour qu'elles euſſent quelque valeur, il faudroit que l'Inſtituteur fût parfait, ou au moins qu'il eût les qualités analogues aux beſoins de ſes Eleves; il faudroit qu'il fût exercé dans l'art de ſaiſir leurs caracteres & leurs beſoins, pour leur préſenter, d'une maniere attrayante, l'eſpece d'appui ou de *vertu* qui leur manque; ſans quoi leur inſenſibilité morale ne fera que s'accroître; ils s'enfonceront de plus en plus dans les vices & la corruption, & l'on rejettera ſur l'imperfection de leur nature ce qui n'eſt qu'une ſuite de l'inhabilité & de l'inſuffiſance du Maître.

Si l'on excepte donc quelques monſtres, qui même ne ſont devenus inexplicables, que parce que dans le principe l'on a mal cherché le nœud de leur cœur, il n'exiſtera pas un Peuple, pas un homme en qui l'on ne puiſſe trouver quelques veſtiges de *vertu*. Les aſſociations les plus corrompues ont pour baſe la juſtice, & ſe couvrent au moins de ſes apparences; & pour obtenir le ſuc-

cès de leurs projets déſordonnés, les hommes les plus pervers empruntent le nom & les dehors de la ſageſſe.

La bienfaiſance naturelle à l'homme ſe manifeſteroit auſſi univerſellement, ſi l'on en cherchoit les ſignes ailleurs que dans des beſoins qui nous ſont étrangers, parce qu'il faut qu'elle puiſſe s'exercer ſur des objets réels, pour déterminer & développer les vraies *vertus* qui appartiennent à notre eſſence.

Mais, indépendamment de ce que les Obſervateurs établiſſent ſans ceſſe leurs expériences ſur des beſoins faux, & ſur des bienfaits également imaginaires, ils oublient que l'homme, livré à lui-même, ſe borne ordinairement à quelque *vertu*, pour laquelle il néglige & perd de vue toutes les autres. On ne l'apprécie alors que ſur celle qu'il a adoptée; & ainſi ne trouvant pas les mêmes vertus dans tous les individus & chez tous les Peuples, on ſe hâte de décider que, n'étant point générales, elles ne peuvent être de l'eſſence de l'homme.

C'eſt une mépriſe impardonnable de conclure de différens exemples particuliers, à une loi générale pour l'eſpece humaine. Nous le répétons; l'homme a en lui les germes de toutes les vertus; elles ſont toutes dans ſa nature, quoiqu'il ne les manifeſte que partiellement, de-là vient que

ſouvent lorſqu'il ſemble méconnoître ſes vertus naturelles, il ne fait que les ſubſtituer les unes aux autres.

Le Sauvage, qui viole la fidélité du mariage, en prêtant ſa femme à ſes hôtes, ne voit que la bienfaiſance & le plaiſir d'exercer l'hoſpitalité.

Les veuves Indiennes, qui ſe précipitent dans le bûcher, ſacrifient la voix de la Nature au deſir de paroître tendres & ſenſibles, ou à celui d'entrer en poſſeſſion des biens que leurs dogmes religieux leur font eſpérer dans l'autre vie.

Les Prêtres même qui ont profané leurs Religions par des ſacrifices humains, ne ſe ſont abandonnés à ces crimes abſurdes, que pour faire éclater leur piété par la nobleſſe de la victime, ſe perſuadant que par ce culte terrible, ils étendoient l'idée de la grandeur & de la puiſſance de l'Agent ſuprême, ou qu'ils le rendoient favorable à la Terre, lorſqu'ils le croyoient irrité contr'elle.

Il eſt donc bien certain, malgré les erreurs des hommes, que toutes leurs ſectes, que toutes leurs inſtitutions, que tous leurs uſages s'appuient ſur une vérité, ou ſur une vertu.

Prendrons-nous pour exemple, les conventions ſociales de l'homme & ſes établiſſemens politiques? Ils tendent tous à réparer quelque dé-

ſordre moral ou phyſique, réel ou conventionnel. Il a, ou au moins il feint d'avoir pour objet dans toutes ſes loix, de remédier à quelques abus, de les prévenir, de procurer à ſes concitoyens & à lui-même, quelque avantage qui puiſſe contribuer à les rendre heureux.

Alors n'eſt-ce pas avouer que ſupérieur aux Etres phyſiques concentrés dans eux-mêmes, il a ici-bas à remplir des fonctions différentes des leurs ? N'eſt-ce pas faire connoître par ſes propres actions qu'il eſt chargé d'un emploi divin, puiſque Dieu étant le Bien par eſſence, la réparation continuelle du déſordre, & la conſervation de ſes ouvrages, doit être en effet l'œuvre de la Divinité?

Enfin, nous voyons généralement établies ſur la Terre, des Inſtitutions ſacrées, auxquelles l'homme ſeul participe parmi tous les Etres ſenſibles; nous trouvons dans tous les temps & dans toutes les contrées de l'Univers, des dogmes religieux, qui enſeignent à l'homme qu'il peut porter ſes vœux & ſes hommages juſques dans le Sanctuaire d'une Divinité qu'il ne connoît pas, mais dont il eſt parfaitement connu, & dont il peut eſpérer de ſe faire entendre.

Par-tout, ces dogmes enſeignent que les décrets divins ne ſont pas toujours impénétrables à

l'homme ; qu'il peut, dans ce qui le concerne, participer en quelque ſorte à la force & aux *vertus* ſuprêmes : & par-tout on a vu des hommes véridiques, ou impoſteurs, s'annoncer pour en être les Miniſtres & les organes.

Les traces même de ces droits ſublimes s'apperçoivent non ſeulement dans tous les cultes publics des différentes Nations ; non ſeulement dans ce qu'elles ont appellé *Sciences occultes*, où il s'agit de cérémonies myſtérieuſes, de certaines formules auxquelles on ſuppoſe des pouvoirs ſecrets ſur la nature, ſur les maladies, ſur les génies bons & mauvais, ſur les penſées des hommes ; mais encore dans les ſimples actes civils & juridiques des puiſſances humaines, qui, prenant leurs loix conventionnelles pour arbitres, les regardent & les conſultent comme les décrets de la vérité même ; & ne craignent point, en agiſſant d'après ces loix, de ſe dire en poſſeſſion d'une autorité éclairée, d'une ſcience certaine, & à couvert de toute erreur.

S'il eſt vrai que l'homme n'ait pas une ſeule idée à lui ; & que cependant l'idée d'un tel pouvoir & d'une telle lumiere ſoit, pour ainſi dire, univerſelle ; tout peut être dégradé dans la ſcience & la marche ténébreuſe des hommes, mais tout n'y eſt pas faux. Cette idée annonce donc qu'il y a dans eux quelque analogie, quel-

ques rapports avec l'action ſuprême, & quelques veſtiges de ſes propres droits ; comme nous avons déja trouvé dans l'intelligence humaine, des rapports évidens avec l'Intelligence infinie & avec ſes *vertus*.

A tous ces indices, nous eſt-il poſſible encore de méconnoître le Principe de l'homme ? Si tous les Etres qui ont reçu la vie, n'exiſtent que pour manifeſter les propriétés de l'agent qui la leur a donnée, peut-on douter que l'Agent dont l'homme a reçu la ſienne, ne ſoit la Divinité même ; puiſque nous découvrons en lui tant de marques d'une origine ſupérieure & d'une Action divine ?

Raſſemblons donc ici les conſéquences de toutes ces preuves que nous venons d'établir ; & dans l'Etre qui a produit l'homme, reconnoiſſons une ſource inépuiſable de penſées, de ſcience, de *vertus*, de lumiere, de force, de pouvoirs ; enfin, un nombre infini de facultés, dont aucun Principe de nature ne peut offrir l'image ; facultés que nous ferons toutes entrer dans l'eſſence de l'Etre néceſſaire, quand nous voudrons en contempler l'idée.

Puiſqu'aucun de ces droits ne paroît nous être étranger ; puiſqu'au contraire, nous en trouvons des traits multipliés dans les facultés de l'homme, il eſt évident que nous ſommes deſtinés à les

poſſéder tous, & à les manifeſter aux yeux de ceux qui les ignorent, ou qui veulent les méconnoître. Avouons-le donc hautement; ſi chacun des Etres de la Nature eſt l'expreſſion d'une des *vertus* temporelles de la ſageſſe, l'homme eſt le ſigne ou l'expreſſion viſible de la Divinité même: c'eſt pour cela qu'il doit avoir en lui tous les traits qui la caractériſent; autrement la reſſemblance n'étant pas parfaite, le modele pourroit être méconnu. Et ici nous pouvons déja nous former une idée des rapports naturels qui ſont entre Dieu, l'homme & l'Univers.

4.

LES principes que j'ai expoſés ſur la ſublime deſtinée de l'homme, doivent d'autant plus mériter notre confiance, que lui-même en manifeſte la vérité preſque dans tous ſes actes. Porté par un inſtinct ſecret à dominer, ſoit par la force, ſoit par la juſteſſe apparente de ſa doctrine, il ſemble par-là n'être occupé qu'à prouver l'exiſtence d'un Dieu, & à le montrer à ſes ſemblables.

Ceux-mêmes qui ſe déclarent contre un Etre éternel, infiniment juſte, ſource de toute félicité

& de toute lumiere, ne font que changer le nom de cet Etre, & en mettre un autre à ſa place. Loin de détruire ſon indeſtructible exiſtence, ils démontrent ſa réalité & toutes les facultés qui lui appartiennent. Car ſi l'Athée & le Matérialiſte répugnent à croire au Dieu inviſible, au Dieu qui s'eſt peint dans leur ame, ils ne font, lorſqu'ils lui ſubſtituent la matiere, que tranſporter ſur elle les attributs du Principe vrai, dont leur eſſence les rend à jamais inſéparables: ainſi cette idole eſt toujours un Dieu, qu'ils nous annoncent.

D'ailleurs, en élevant ainſi la matiere, c'eſt moins, en effet, le regne de cette matiere, que le leur propre qu'ils prétendent établir. Car les raiſonnemens, dont ils tâchent d'appuyer leurs ſyſtêmes, l'enthouſiaſme qui les anime, toutes leurs déclamations, n'ont-elles pas pour but de nous perſuader qu'ils ſont poſſeſſeurs de la vérité? Or, d'après les rapports intimes que nous ſentons exiſter entre Dieu & la vérité, être poſſeſſeur de la vérité, ſeroit-ce autre choſe qu'être Dieu?

L'Athée confeſſe donc, malgré lui, l'exiſtence de cet Etre ſuprême; car il ne peut entreprendre de prouver qu'il n'y a point de Dieu, qu'en ſe préſentant comme étant un Dieu lui-même.

Comment, en effet, pourroit-il ne pas indiquer l'exiſtence du Principe ſuprême, puiſque tous les Etres de la Nature étant l'expreſſion viſible des facultés créatrices de ce Principe, l'homme doit être à la fois, & de ſes facultés créatrices, & de ſes facultés penſantes. L'Impie ne peut donc ſe ſouſtraire à une loi qui lui eſt commune avec tout ce qui eſt contenu dans la région temporelle. Nous entrerons dans quelque détail ſur ce ſujet. Que ſa profondeur n'effraie point; il eſt important d'y pénétrer, & l'iſſue en ſera heureuſe.

Avant que les choſes temporelles puiſſent avoir eu l'exiſtence qui nous les rend ſenſibles, il a fallu des élémens primitifs & intermédiaires entr'elles & les facultés créatrices dont elles deſcendent, parce que ces choſes temporelles & les facultés dont elles deſcendent, ſont d'une nature trop différente pour pouvoir exiſter enſemble ſans intermede; ce qui nous eſt phyſiquement répété par le ſoufre & l'or, par le mercure & la terre, leſquels ne peuvent s'unir que par la même loi d'une ſubſtance intermédiaire.

Ces élémens inconnus aux ſens, mais dont l'intelligence atteſte la néceſſité & l'exiſtence, ſont déterminés & fixés dans leur eſſence & dans leur *nombre*, comme toutes les loix & tous les

moyens que la Sageſſe met en uſage pour l'accompliſſement de ſes deſſeins. Enfin, ils peuvent être regardés comme les premiers ſignes des facultés ſupérieures auxquelles ils tiennent immédiatement.

Dès-lors, tout ce qui exiſte dans la nature corporelle, toutes les formes, les moindres traits, ne ſont & ne peuvent être que des réunions, des combinaiſons, ou des diviſions de ces ſignes primitifs: & rien ne peut paroître parmi les choſes ſenſibles, qui ne ſoit écrit en eux, qui ne deſcende d'eux & qui ne leur appartienne, comme toutes les figures poſſibles de la Géométrie ſeront toujours compoſées de points, de lignes, de cercles, ou de triangles.

L'homme lui-même, dans ſes œuvres matérielles, qui ne ſont que des œuvres ſecondes par rapport aux œuvres de la Nature, eſt lié, comme tous les autres Etres, à ces ſignes primitifs; il ne peut rien élever, rien tracer, rien conſtruire; il ne peut, dis-je, imaginer aucune forme, exécuter même un ſeul mouvement volontaire ou involontaire, qui ne tienne à ces modeles excluſifs, dont tout ce qui ſe meut, tout ce qui vit dans la Nature, n'eſt que le fruit & la repréſentation. S'il en pouvoit être autrement, l'homme ſeroit créateur d'une autre Nature & d'un autre ordre de choſes, qui n'appartiendroient point au Principe pro-

les mots que nous voudrons compoſer, imaginer & fabriquer, ſeront toujours des aſſemblages tirés de ces caracteres primitifs, puiſque, ne pouvant ſortir de la loi qui les a produits, nous ne ſaurions jamais rien trouver hors d'eux, & qui ne ſoit, pour ainſi dire, eux-mêmes.

Ces ſons & ces caracteres primitifs étant les vrais ſignes ſenſibles de nos penſées, ils doivent être auſſi les ſignes ſenſibles de l'unité penſante: car il n'y a qu'une ſeule idée, comme il n'y a qu'un ſeul Principe de toutes choſes.

Ainſi les productions les plus défigurées, que nous puiſſions manifeſter par la parole & par l'écriture, portent toujours ſecondairement l'empreinte de ces ſignes primitifs; & par conſéquent celle de cette unique idée, ou de l'unité penſante: ainſi l'homme ne peut proférer une ſeule parole, tracer un ſeul caractere, qu'il ne manifeſte la faculté penſante de l'Agent ſuprême; comme il ne peut produire un ſeul acte corporel, un ſeul mouvement, ſans en manifeſter les facultés créatrices.

L'uſage même le plus inſenſé, le plus orgueilleux, le plus corrompu qu'il faſſe de ces inſtrumens primitifs de la penſée, dans ſon langage ou dans ſes écrits, ne détruit point ce que nous avançons. Dès qu'il n'y a point d'autres matériaux que ces caracteres primitifs, l'homme eſt forcé

forcé de s'en ſervir, lors même qu'il veut élever des remparts contre l'unité qu'ils repréſentent, & s'en déclarer l'ennemi.

C'eſt avec les armes de cette unité, qu'il veut la combattre : c'eſt avec les forces de cette unité, qu'il veut en prouver la foibleſſe : enfin, c'eſt avec les propres ſignes de ſon exiſtence, qu'il veut établir qu'elle n'eſt qu'un néant & un fantôme. Si l'Athée veut attaquer, en quelque maniere que ce ſoit, le premier Principe de tout ce qui exiſte, qu'il s'interdiſe donc tout acte, toute parole, & même que tout ſon Etre deſcende dans le néant; car, dès qu'il ſe montre, dès qu'il écrit, dès qu'il parle, dès qu'il ſe meut, il prouve lui-même celui qu'il voudroit anéantir.

Nous ſommes donc fondés à dire que l'homme eſt deſtiné à être le ſigne & l'expreſſion parlante des facultés univerſelles du Principe ſuprême, dont il eſt *émané*; comme tous les Etres particuliers ſont, chacun dans leur claſſe, le ſigne viſible du principe particulier qui leur a communiqué la vie.

Ce mot, *émané*, peut contribuer à jeter un nouveau jour ſur notre nature & ſur notre origine; car, ſi l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce

n'eſt que parce qu'ils ont laiſſé matérialiſer tout leur Etre. Ils ne voient dans l'émanation qu'une ſéparation de ſubſtance, telle que dans les évaporations des corps odorans, & dans les diviſions d'une ſource en pluſieurs ruiſſeaux: tous exemples pris de la matiere, dans leſquels la maſſe totale eſt réellement diminuée, quand quelques parties conſtituantes en ſont retranchées.

Lorſqu'ils ont voulu prendre une idée de l'émanation dans des objets plus vivans & plus actifs, tels que le feu, qui ſemble produire une multitude de feux ſemblables à lui, ſans ceſſer d'être égal à lui-même, ils ont cru avoir atteint le but. Mais cet exemple n'en eſt pas moins étranger aux véritables idées que nous devons nous former de l'émanation immatérielle; & il n'eſt propre qu'à entraîner dans l'erreur ceux qui négligeroient de l'approfondir.

Le feu matériel ne nous étant viſible que par la conſommation des corps, ne peut nous être connu qu'autant qu'il repoſe ſur une baſe qu'il dévore; au lieu que le feu divin vivifie tout. En ſecond lieu, lorſque ce feu matériel produit en apparence d'autres feux, il ne les tire point de lui-même, comme le feu divin : il ne fait que réactionner ſur les germes de feu, innés dans les corps qu'il approche, & en favoriſer l'exploſion; nous en avons la preuve, en ce qu'il lui eſt

impoſſible d'enflammer les cendres, parce que le feu *principe* en eſt diſparu.

Ces différences ſont trop frappantes, pour que l'homme ſage s'arrête à des comparaiſons ſi abuſives.

Tous les Etres de la Nature matérielle, ne montrant que des faits phyſiques, & n'agiſſant que pour les ſens corporels, n'annoncent que le principe phyſique vivant dans ces Etres & les faiſant mouvoir: ils n'indiquent point aſſez clairement un Principe ſaint & divin, pour en prouver immédiatement l'exiſtence. Auſſi, les preuves priſes dans la matiere, ſont-elles très-inſuffiſantes pour démontrer Dieu, & par conſéquent pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du ſein de la Divinité.

Mais, puiſque nous avons déja découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a conſtitué ce qu'il eſt; c'eſt dans l'homme lui-même, c'eſt dans l'eſprit de l'homme que nous devons trouver les loix qui ont dirigé ſon origine. Enfin, l'homme étant un Etre réel, on ne devroit jamais juger de lui par comparaiſon, comme on peut faire des Etres corporels dont les qualités ſont relatives.

Que nous annoncera-t-il donc, en le conſidérant ſous ce point de vue? Il nous annoncera par ſes propres faits, qu'il peut être émané des facul-

tés divines, ſans que les facultés divines aient éprouvé ni ſéparation, ni diviſion, ni aucune altération dans leur eſſence.

Car, lorſque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorſque je communique à l'un de mes ſemblables la plus profonde de mes penſées, ce mobile que je porte dans ſon Etre, qui va le faire agir, peut-être lui donner une *vertu* : ce mobile, dis-je, quoique ſorti de moi, quoiqu'étant, pour ainſi dire, un extrait de moi-même & ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de penſées, la même volonté, la même action ; & cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communiquant une idée, une puiſſance qui n'étoit rien pour lui, avant que j'euſſe fait en ſa faveur, l'eſpece d'émanation dont je ſuis ſuſceptible. Nous ſouvenant toutefois qu'il n'y a qu'un ſeul Auteur & Créateur de toutes choſes, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs paſſageres ; au lieu que cet Auteur univerſel communique l'exiſtence même, & la vie impériſſable.

Mais, ſi dans l'opération qui m'eſt commune avec tous les hommes, on ſait évidemment que les émanations de mes penſées, volontés & actions, n'alterent en rien mon eſſence ; à plus forte raiſon la vie divine peut ſe communiquer

par des émanations : elle peut produire ſans nombre & ſans fin, les ſignes & les expreſſions d'elle-même, & ne jamais ceſſer d'être le foyer de la *vie*.

Si l'homme eſt émané de la Divinité, c'eſt donc une doctrine abſurde & impie, que de le dire tiré du néant & créé comme la matiere : ou il faudroit alors regarder la Divinité elle-même comme un néant ; elle qui eſt la ſource vivante & incréée de toutes les réalités & de toutes les exiſtences. Par une conſéquence auſſi naturelle, l'homme tiré du néant devroit néceſſairement rentrer dans le néant. Mais le néant eſt un mot vuide & nul, dont aucun homme n'a l'idée ; & il n'en eſt point qui puiſſe ſans répugnance s'appliquer à la concevoir.

Eloignons donc de nous les idées criminelles & inſenſées de ce néant, auquel des hommes aveugles enſeignent que nous devons notre origine. N'aviliſſons pas notre Etre : il eſt fait pour une deſtination ſublime, mais elle ne peut l'être plus que ſon Principe ; puiſque, ſelon les ſimples loix phyſiques, les Etres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils ſont deſcendus. Et cependant ces loix ceſſeroient d'être vraies & univerſelles, ſi le Principe de l'homme étoit le néant. Mais tout nous annonce aſſez nos rapports avec le centre même, producteur de l'univerſalité immatérielle, & de l'univerſalité corporelle, puiſ-

que tous nos efforts tendent continuellement à nous les approprier l'une & l'autre, & à en attacher toutes les *vertus* autour de nous.

Obſervons encore que cette doctrine, ſur l'émanation de l'Etre intellectuel de l'homme, s'accorde avec celle qui nous enſeigne que toutes nos découvertes ne ſont en quelque ſorte que des réminiſcences. On peut dire même que ces deux doctrines ſe ſoutiennent mutuellement : car, ſi nous ſommes émanés d'une ſource univerſelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paroître nouvelle ; & réciproquement, ſi aucune vérité ne nous paroît nouvelle, mais que nous n'y appercevions que le ſouvenir ou la repréſentation de ce qui étoit caché en nous, nous devons avoir pris naiſſance dans la ſource univerſelle de la vérité.

Nous voyons, dans les loix ſimples & phyſiques des corps, une image ſenſible de ce principe, que l'homme n'eſt qu'un Etre de réminiſcence.

Lorſque les germes matériels produiſent leur fruit, ils ne ſont que manifeſter viſiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les loix conſtitutives de leur eſſence. Lorſque ces germes, lorſque le gland, par exemple, étant parvenu à ſon exiſtence individuelle, étoit ſuſpendu à la branche du chêne qui l'avoit produit, il étoit, pour ainſi dire, partici-

pant à tout ce qui s'opéroit dans l'athmoſphere; puiſqu'il recevoit les influences de l'air ; puiſqu'il exiſtoit au milieu de tous les Etres vivans corporellement ; qu'il étoit en aſpect du ſoleil, des aſtres, des animaux, des plantes, des hommes ; en un mot, de tout ce qui agit dans la ſphere temporelle.

Il eſt vrai qu'il n'étoit préſent que paſſivement à toutes ces choſes, parce qu'il n'avoit qu'une exiſtence inactive, liée à celle du chêne ; & que n'ayant point encore une vie diſtincte de celle de ſon principe, il vivoit de la vie de ce principe, mais ſans pouvoir rien opérer.

Lorſque ce gland, parvenu à la maturité, tombe ſur la terre, ou eſt placé dans ſon ſein par la main de l'homme, & qu'ayant produit un arbre, il vient à manifeſter ſes propres fruits, il ne fait que répéter ce qui avoit déja été opéré par l'arbre même dont il eſt provenu ; il ne fait que remonter par ſes propres facultés, au point d'où il étoit deſcendu ; que renaître dans la région qu'il avoit occupée précédemment ; en un mot, que ſe produire, parmi les mêmes choſes, parmi les mêmes Etres, parmi les mêmes phénomenes, dont il avoit déja été environné.

Mais il y a alors une différence frappante: c'eſt que dans ce ſecond état, il exiſte d'une maniere active, étant agent lui-même ; au lieu que dans

le premier, il n'étoit que paſſif, & ſans action diſtincte de celle de ſon principe.

Nous pouvons penſer la même choſe de l'homme intellectuel. Par ſa primitive exiſtence, il a dû ſelon la loi univerſelle des Etres, tenir à ſon arbre générateur; il étoit, pour ainſi dire, le témoin de tout ce qui exiſtoit dans ſon atmoſphere: & comme cette atmoſphere eſt autant au deſſus de celle que nous habitons, que l'intellectuel eſt au deſſus du matériel, de même les faits auxquels l'homme participoit, étoient incomparablement ſupérieurs aux faits de l'ordre élémentaire: & la différence des uns aux autres, eſt celle qu'il y a entre la réalité des Etres qui ont une exiſtence vraie & indélébile, & l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie dépendante & ſecondaire. Ainſi, l'homme étant lié à la *vérité*, participoit, quoique paſſivement, à tous les faits de la *vérité*.

Après avoir été détaché de l'*arbre univerſel*, qui eſt ſon arbre générateur, l'homme ſe trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumieres, & à manifeſter les *vertus* & les facultés analogues à ſa vraie nature, il ne fait que réaliſer & repréſenter par lui-même ce que ſon Principe avoit déja montré à ſes yeux: il ne fait que

recouvrer la vue d'une partie des objets qui avoient déja été en ſa préſence; que ſe réunir à des Etres, avec leſquels il avoit déja habité; enfin, que découvrir de nouveau, d'une maniere plus intuitive, plus active, des choſes qui avoient déja exiſté pour lui, dans lui, & autour de lui.

Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les Etres créés & émanés dans la région temporelle, & l'homme par conſéquent, travaillent à la même œuvre, qui eſt de recouvrer leur reſſemblance avec leur Principe, c'eſt-à-dire, de croître ſans ceſſe juſqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les ſiens en eux. Voilà pourquoi auſſi, l'homme ayant la réminiſcence de la lumiere & de la vérité, prouve qu'il eſt deſcendu du ſéjour de la lumiere & de la vérité.

Rentrons ici dans notre ſujet, & annonçons de nouveau que l'homme eſt né pour être le chiffre univerſel, le ſigne vivant & le tableau réel d'un Etre infini. Il eſt né, dis-je, pour prouver à tous les Etres qu'il y a un Dieu néceſſaire, lumineux, bon, juſte, ſaint, puiſſant, éternel, fort, toujours prêt à revivifier ceux qui l'aiment, toujours terrible pour ceux qui veulent le combattre ou le méconnoître. Heureux l'homme, s'il n'eût jamais

annoncé ce Dieu qu'en *manifeſtant* ſes puiſſances & non pas en les *uſurpant !*

Et ne ſoyons point étonnés de voir l'homme porter une telle empreinte. Les facultés de l'Etre néceſſaire ſont infinies comme lui : & dès qu'il a mis ſur nous l'expreſſion de ſon nombre, il faut que nous ayions en nous les traces de ſon univerſalité.

Quant à la crainte de ravaler ce Principe ſuprême, en portant juſqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préſerver ; puiſque toutes les productions ſont inférieures à leur Principe générateur ; puiſque nous ne ſommes que l'expreſſion des Facultés divines & du *Nombre divin*, & non pas la nature même de ces facultés, & de ce *Nombre* qui eſt le caractere propre & diſtinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliſer ſur la grandeur excluſive du Principe ſuprême & ſur ſa gloire. A quelque point que nous montions, il ſera éternellement & infiniment au deſſus de nous, comme au deſſus de tous les Etres. „ C'eſt même l'honorer que d'ennoblir ainſi notre propre eſſence ; parce que nous ne pouvons nous élever d'un degré, que nous ne l'élevions en même temps dans un rapport quadruple ; puiſque toute action, comme tout mouvement, toute progreſſion eſt quaternaire, & que nous ne pouvons nous *mouvoir* que

ſelon l'immutabilité de ſes loix. Enfin, ſi nous deſcendons de la Divinité, ſi elle eſt le principe immédiat de notre exiſtence, plus nous nous en rapprochons, & plus nous l'agrandiſſons aux yeux de tous les Etres; puiſqu'alors nous faiſons ſortir d'autant plus l'éclat de ſes Puiſſances & de ſa ſupériorité. "

Nous croirions même avoir rendu un ſervice eſſentiel aux hommes, ſi nous pouvions leur faire porter la vue ſur des vérités auſſi ſublimes. C'eſt le vrai moyen de nous humilier à nos propres yeux que de contempler de tels objets; parce qu'en comparant avec nous-mêmes, leur force & leur grandeur, nous ſommes obligés de reſter dans un profond abaiſſement. C'eſt ainſi qu'il eſt bon de jeter continuellement les yeux ſur la ſcience, pour ne pas ſe perſuader qu'on ſait quelque choſe; ſur la juſtice, pour ne pas ſe croire irréprochable; ſur toutes les *vertus*, pour ne pas penſer qu'on les poſſede. Car en général, l'homme ne vit dans la quiétude, & n'eſt content de lui-même, que quand il n'enviſage pas les objets qui ſont au deſſus de lui; & ſi nous voulons nous préſerver de toutes les illuſions, & ſur-tout des amorces de l'orgueil par leſquelles l'homme eſt ſi ſouvent ſéduit, ne prenons jamais les hommes, mais toujours *Dieu* pour notre terme de comparaiſon.

5.

En nous élevant juſqu'à ce Principe ſuprême, ſans lequel la Vérité même ne ſeroit pas, nous y verrons que toutes ſes *Facultés* doivent être réelles, fixes, poſitives, c'eſt-à-dire conſtituées par leur propre eſſence : ce qui les ſouſtrait à jamais à toute deſtruction ; puiſque c'eſt en elles ſeules que réſide toute leur loi, ainſi que la voie qui mene au ſanctuaire de leur exiſtence.

En effet, cet Etre étant la ſource premiere de toutes les puiſſances, comment concevroit-on une puiſſance qui ne ſeroit pas de lui ? Par où, par qui, comment pourroit-il être vaincu ou altéré, ſi tous les Etres ſont ſortis de ſon ſein médiatement ou immédiatement, & s'ils n'ont de facultés & de pouvoirs réels que ceux qu'il leur a donnés ? Car il faudroit ſuppoſer alors qu'il pourroit s'attaquer lui-même.

D'autres preuves nous démontrent que nul Etre ne peut, ni ne pourra jamais rien contre Dieu ; c'eſt que s'il en eſt qui ſe déclarent ſes ennemis, il n'a beſoin pour les vaincre, que de les laiſſer dans leurs propres ténebres ; ceux qui le

veulent attaquer, deviennent aveugles par cela ſeul qu'ils veulent l'attaquer. Ainſi, par le fait même, tous leurs efforts ſont ſans ſuccès, & toutes leurs forces deviennent nulles & impuiſſantes, puiſqu'ils ne voient plus par où les diriger.

Mais pour que le premier des hommes pût manifeſter cet Etre majeſtueux & invincible, pour qu'il pût ſervir de ſigne de la Divinité ſuprême, il falloit qu'il eût la liberté de voir & de contempler les droits réels, fixes & poſitifs qui ſont en elle ; il falloit qu'il eût un titre qui lui donnât entrée dans ſon Temple, afin de jouir du ſpectacle de toute ſa grandeur.

Sans cela, comment auroit-il pu en repréſenter le moindre trait avec exactitude ; & s'il ne l'eût repréſenté qu'imparfaitement, comment ceux qui avoient perdu de vue l'Etre ſuprême, auroient-ils été coupables de continuer à le méconnoître ?

Mais s'il eſt poſſible que l'homme, en qualité d'Etre libre, ait ceſſé de ſe préſenter au Temple avec l'humilité du Lévite ; qu'il ait voulu mettre la Victime à la place du Sacrificateur, & le Prêtre à la place du Dieu qu'il ſervoit, l'entrée du Temple a dû ſe fermer pour lui ; puiſqu'il y portoit & qu'il venoit y chercher une autre lumiere que celle qui en remplit ſeule toute l'immenſité. Il n'a

fallu rien de plus pour lui faire perdre à la fois, & la connoiſſance & la vue des beautés du Temple ; puiſqu'il ne pouvoit les voir que dans leur propre ſéjour, & que lui-même s'en étoit interdit l'entrée.

Il ſe flatta de trouver la lumiere ailleurs que dans l'Etre qui en eſt le ſanctuaire & le foyer, & qui pouvoit ſeul l'y faire pénétrer : il crut pouvoir l'obtenir par une autre voie que par elle-même : il crut, en un mot, que des facultés réelles, fixes & poſitives, pouvoient ſe rencontrer dans deux Etres à la fois. Il ceſſa d'attacher la vue ſur celui en qui elles vivoient dans toute leur force & dans tout leur éclat, pour la porter ſur un autre *Etre*, dont il oſa croire qu'il recevroit les mêmes ſecours.

Cette erreur, ou plutôt ce crime inſenſé, au lieu d'aſſurer à l'homme le ſéjour de la paix & de la lumiere, le précipita dans l'abyme de la confuſion & des ténebres : & cela ſans qu'il fût néceſſaire que le Principe éternel de la vie fît le moindre uſage de ſes puiſſances, pour ajouter à ce déſaſtre. Etant la félicité par eſſence, & l'unique ſource du bonheur de tous les Etres, il agiroit contre ſa propre loi, s'il les éloignoit d'un état propre à les rendre heureux. Enfin, ne pouvant être, par ſa nature, que bien, paix & jouiſſance, s'il envoyoit lui-même les maux, le déſordre & les privations, il produiroit des choſes que l'Etre parfait ne doit point connoître ;

be qui démontre qu'il n'eſt & ne peut être l'auteur de nos ſouffrances.

Nous verrons, au contraire, dans la ſuite de cet ouvrage, qu'il n'eſt aucune des *Puiſſances* de cette main bienfaiſante, qu'elle n'ait employée & qu'elle n'emploie pour nous ſoulager. Nous apprendrons, dis-je, à connoître que ſi les *vertus* de cet Agent ſuprême combattent ſans ceſſe depuis l'origine des choſes, c'eſt pour nous, & non pas contre nous.

Nous verrons quelle eſt la différence de cet Etre à nous, puiſque quand nous faiſons le mal, c'eſt nous qui en ſommes les auteurs, & que nous avons quelquefois l'injuſtice de le lui imputer; au lieu que quand nous faiſons le bien, c'eſt lui qui le fait en nous & pour nous, & qu'après l'avoir fait en nous & pour nous, il nous en récompenſe encore, comme ſi nous l'euſſions fait nous-mêmes.

Nous verrons enfin que ſi l'homme donnoit, à ſatisfaire ſes vrais beſoins, l'attention qu'il donne à ſes beſoins imaginaires, il obtiendroit bien plutôt l'objet de ſes deſirs; ,, & s'il m'eſt permis d'en dire la raiſon, c'eſt que le *Bien* & le *Mal* nous pourſuivent à la vérité; mais le premier nous pourſuit avec *quatre forces*, & le ſecond ne nous pourſuit qu'avec *deux*; or l'homme devant avoir auſſi *quatre forces*, on voit quelle ſeroit la

célérité de la jonction, s'il marchoit ſans s'arrêter vers *celui* qui a le *même nombre*."

Puiſque l'Etre divin eſt le ſeul Principe de la lumiere & de la vérité; puiſqu'il poſſede ſeul les *facultés* fixes & poſitives, dans leſquelles réſide excluſivement la vie réelle & par eſſence: dès que l'homme a cherché ces *facultés* dans un autre Etre, il a dû de toute néceſſité les perdre de vue, & ne rencontrer que le ſimulacre de toutes ces *vertus*.

Ainſi l'homme ayant ceſſé de lire dans la vérité, il n'a pu trouver autour de lui que l'incertitude & l'erreur. Ayant abandonné le ſeul ſéjour de ce qui eſt fixe & réel, il a dû entrer dans une région nouvelle, qui, par ſes illuſions & ſon néant, fût toute oppoſée à celle qu'il venoit de quitter. Il a fallu que cette région nouvelle, par la multiplicité de ſes loix & de ſes actions, lui montrât en apparence une autre unité que celle de l'Etre ſimple, & d'autres vérités que la ſienne. Enfin, il a fallu que le nouvel appui ſur lequel il s'étoit repoſé, lui préſentât un tableau fictif de toutes les facultés, de toutes les propriétés de cet Etre ſimple, & cependant qu'il n'en eût aucune.

„ Et ici ſe trouve déja une explication des nombres *quatre* & *neuf*, qui ont pu embarraſſer dans l'Ouvrage

l'Ouvrage déja cité. L'homme s'eſt égaré en allant de *quatre* à *neuf*; c'eſt-à-dire, qu'il a quitté le centre des vérités fixes & poſitives, qui ſe trouvent dans le nombre *quatre*, comm'étant la ſource & la correſpondance de tout ce qui exiſte; comme étant encore, même dans notre dégradation, le nombre univerſel de nos meſures, & de la marche des Aſtres; vérité divine dont les hommes des derniers ſiecles ont fait l'application la plus heureuſe, pour déterminer les loix des mouvemens céleſtes, quoiqu'ils n'euſſent été conduits à cette immortelle découverte que par la ſeule force de leurs obſervations, & par le flambeau des ſciences naturelles. C'eſt-à-dire, enfin, que l'homme s'eſt uni au nombre *neuf* des choſes paſſageres & ſenſibles, dont le néant & le vuide ſont écrits ſur la forme même circulaire ou neuvaire, qui leur eſt aſſignée, & qui tient l'homme comme dans le preſtige. "

Voilà, en effet, quels ſont les droits qu'ont aujourd'hui ſur l'homme toutes les choſes de cette région temporelle. Comme chacun des Etres qui la compoſent, eſt complet & entier dans ſon eſpece, les yeux de ce malheureux homme demeurent fixés ſur des objets qui repréſentent en effet l'unité, mais qui ne la repréſentent que par des images très-fauſſes & très-défectueuſes; puiſ-

qu'ils ſont tous formés par des aſſemblages ; puiſque, dès qu'ils peuvent être vus par nos yeux de matiere, ils ſont néceſſairement compoſés, attendu que nos yeux matériels ſont compoſés eux-mêmes, & qu'il n'y a de relation qu'entre les Etres de même nature.

L'homme eſt donc réduit, en demeurant dans cette région temporelle, à n'appercevoir que des unités apparentes ; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut plus connoître aujourd'hui que des poids, des meſures, & des nombres relatifs, au lieu des poids, des meſures & des nombres fixes qu'il employoit dans ſon lieu natal : & il en a la preuve dans les expériences les plus communes ; car il lui ſeroit de toute impoſſibilité de fixer une portion de matiere qui fût égale en poids, en nombre & en meſure à une autre portion ; attendu qu'il lui faudroit connoître le poids, le nombre & la meſure fixe de la premiere, & qu'il a quitté le ſéjour de tout ce qui eſt fixe.

Toutefois ces choſes ſenſibles, qui ne ſont qu'apparentes & nulles pour l'eſprit de l'homme, ont une réalité analogue à ſon Etre ſenſible & matériel. La Sageſſe eſt ſi féconde, qu'elle établit des proportions dans les *vertus* & dans les *réalités*, relativement à chaque claſſe de ſes productions.

Voilà pourquoi il y a une convenance & même une loi inſurmontable, attachée au cours des choſes ſenſibles, ſans laquelle leur action, quoique paſſagere & temporelle, ne pourroit jamais avoir le moindre effet. Ainſi, il eſt très-vrai, pour les corps, que les corps exiſtent, qu'ils ſe nourriſſent, qu'ils ſe choquent, qu'ils ſe touchent, qu'ils ſe communiquent, & qu'il y a un commerce indiſpenſable entre toutes les ſubſtances de la Nature matérielle.

Mais auſſi cela n'eſt vrai que pour les corps: car toutes les actions matérielles, n'opérant rien d'analogue à la véritable nature de l'homme, ſont en quelque ſorte ou peuvent être étrangeres pour lui, quand il veut faire uſage de ſes forces & ſe rapprocher de ſon élément naturel. Enfin, la matiere eſt vraie pour la matiere, & ne le ſera jamais pour l'eſprit. Diſtinction importante avec laquelle on auroit terminé depuis long-temps les diſputes de ceux qui ont prétendu que cette matiere n'étoit qu'apparente, & de ceux qui ont prétendu qu'elle étoit réelle.

„ Les choſes corporelles & ſenſibles n'étant rien pour l'Etre intellectuel de l'homme, on voit comment doit s'apprécier ce que l'on appelle la mort, & quelle impreſſion elle peut produire ſur l'homme ſenſé, qui ne s'eſt point identifié avec les illuſions de ces ſubſtances corruptibles. Car le

corps de l'homme, quoique vrai pour les autres corps, n'a comm'eux aucune réalité pour l'intelligence, & à peine doit-elle s'appercevoir qu'elle s'en ſépare: en effet lors qu'elle le quitte, elle ne quitte qu'une apparence, ou pour mieux dire, elle ne quitte rien.

Au contraire, tout nous annonce qu'elle doit gagner alors, au lieu de perdre; car, avec un peu d'attention, nous ne pouvons que nous pénétrer de reſpect pour ceux que leur loi délivre de ces entraves corporelles, puiſqu'alors il y a une illuſion de moins entr'eux & le *vrai*. A défaut de cette utile réflexion, les hommes croient que c'eſt la mort qui les effraie, tandis que ce n'eſt point d'elle, mais de la *vie*, qu'ils ont peur.

Si le preſtige des choſes temporelles ne ſuffiſoit point encore, pour nous démontrer la différence de l'état actuel de l'homme à ſon état primitif, il faudroit jeter les yeux ſur l'homme lui-même; car autant il eſt vrai que l'étude de l'homme nous a fait découvrir en nous de rapports avec le Premier de tous les Principes, & de traces d'une origine glorieuſe, autant elle nous en laiſſe appercevoir d'une horrible dégradation. Il ne faut, pour nous en convaincre, que nous confronter avec le Principe, dont nous devrions,

par notre nature, repréſenter les *Facultés* & les *vertus* ; il faut voir quel eſt celui de nous qui pourra juſtifier ſes TITRES ; il faut voir ſi nous ſommes conformes à l'Etre dont nous ſommes deſcendus, & qui n'a exprimé dans nous l'image de ſa ſageſſe & de ſa ſcience, qu'afin que nous le fiſſions honorer.

Nous cherchons, & il poſſede ; nous étudions, & il connoît ; nous eſpérons, & il jouit ; nous doutons, il eſt lui-même l'évidence ; nous tremblons de crainte, & il n'a d'autre inquiétude que celle de l'amour, dont il eſt encore plus embraſé pour l'homme, que l'homme ne l'eſt pour ſes propres penſées & pour ſes propres émanations. L'un eſt grand, en multipliant ſes images dans tous les Etres & dans l'homme ; l'autre met ſouvent ſa gloire à les exterminer & à les détruire. Non ſeulement l'Auteur des choſes a fait exiſter pour nous & pour nos beſoins, tous ces élémens, & tous ces agens de la Nature, dont nous pervertiſſons l'uſage ; mais il a même produit en nous ces facultés qui devoient être le ſigne de ſa grandeur, & que nous employons à l'attaquer & à le combattre ; de façon que les hommes, qui devoient être les *Satellites* de la vérité, en ſont plutôt les perſécuteurs ; & qu'à juger l'homme rampant aujourd'hui dans la réprobation, dans le crime & dans l'erreur, celui qui n'avoit été émané

que pour montrer qu'il y a un Dieu, paroîtroit plus propre à montrer qu'il n'y en a point.

Car, lorſqu'en répétition du premier crime, l'homme uſurpe ſi ſouvent les droits de la Divinité ſur la Terre, ce n'eſt que pour en profaner le Nom, & l'avilir par une nouvelle proſtitution. Sous ce Nom ſacré, il décide, il égare, il trompe, il tyranniſe, il égorge, il maſſacre. Eh! envers qui ce Dieu ſi étrange exerce-t-il des droits plus étranges encore? C'eſt envers l'homme, envers ſon ſemblable, envers un Etre de ſon eſpece, & qui par conſéquent a le même droit que lui au titre de Dieu.

Ainſi, mettant en contradition ſes actions avec ſon orgueil, l'homme efface en lui ce titre glorieux, en même temps qu'il veut s'en revêtir. Ainſi, il prend la voie la plus ſûre, pour détruire autour de lui toute idée du vrai Dieu, en ne préſentant lui-même qu'un Être de menſonge, de fureur, de dévaſtation; un Être qui n'agit que pour tout dénaturer, pour tout corrompre; & qui ne démontre la ſupériorité de ſa puiſſance, que par la ſupériorité de ſes folles injuſtices, de ces crimes & de ſes atrocités.

On pourroit donc s'écrier avec raiſon: Hommes, c'étoit par vous que les *Impies* devoient connoître la juſtice, & vous pouvez à peine répondre, quand on vous demande ce que

c'eſt que la juſtice ; c'étoit par vous qu'ils devoient être ramenés dans les ſentiers de la lumiere, & vous employez tous vos efforts à obſcurcir cette lumiere & à en corrompre les voies. C'étoit par vous que la vérité devoit paroître, & vous n'offrez que le menſonge. Comment la juſtice, la lumiere & la vérité ſeront-elles donc connues, ſi l'Etre prépoſé pour les exprimer, non-ſeulement n'en a pas conſervé l'idée, mais s'efforce même de détruire les traces qui en étoient écrites dans lui & ſur toute la Nature ? Comment ſaura-t-on que le Principe néceſſaire eſt *Saint* & *Eternel*, ſi vous profeſſez le culte & la doctrine de la matiere ? Comment ſaura-t-on qu'il n'eſt occupé qu'à pardonner, & qu'il brûle d'amour pour les hommes, ſi vous ne reſpirez que la haine & ſi vous ne payez ſes bienfaits que par des blaſphêmes ? Enfin, comment croira-t-on à l'*ordre* & à la *vie*, ſi vous ne montrez en vous que la *confuſion* & la *mort* ?

Quoique nous ne puiſſions comparer nos titres avec l'ignominie qui nous couvre, ſans nous incliner vers la terre, & ſans chercher à nous enſevelir dans ſes abymes, cependant on a voulu nous perſuader que nous étions heureux ; comme ſi l'on pouvoit anéantir cette vérité univerſelle,

vie corporelle, les uns errent comme des ſpectres ſur cette ſurface, pour y être ſans ceſſe livrés à des beſoins, à des infirmités; les autres n'y ſont déja plus: ils ont été comme le ſeront leurs deſcendans, entraînés dans le torrent des ſiecles; leurs ſédimens amoncelés, formant aujourd'ui le ſol de preſque toute la Terre, l'on n'y peut faire un pas ſans fouler aux pieds les humilians veſtiges de leur deſtruction. L'homme eſt donc ici-bas ſemblable à ces criminels, que chez quelques Nations la Loi faiſoit attacher vivans à des cadavres.

Portons-nous les yeux ſur l'homme invifible? Incertains ſur les temps qui ont précédé notre Etre, ſur ceux qui le doivent ſuivre, & ſur notre Etre lui-même, tant que nous n'en ſentons pas les rapports, nous errons au milieu d'un ſombre déſert, dont l'entrée & l'iſſue ſemblent également fuir devant nous. Si des éclairs brillans & paſſagers ſillonnent quelquefois dans nos ténebres, ils ne ſont que nous les rendre plus affreuſes, ou nous avilir davantage, en nous laiſſant appercevoir ce que nous avons perdu; & encore, s'ils y pénetrent, ce n'eſt qu'environnés de *vapeurs nébuleuſes* & *incertaines*, parce que nos ſens n'en pourroient ſoutenir l'éclat, s'ils ſe montroient à découvert. Enfin, l'homme eſt, par rapport aux impreſſions de la vie ſupérieure, comme le ver

qui ne peut ſoutenir l'air de notre atmoſphere.

Que dis-je, des *animaux féroces* nous environnent au milieu de ces ténebres ; ils nous fatiguent de leurs *cris irréguliers* & *lugubres;* ils *s'élancent* ſubitement ſur nous, & nous dévorent avant que nous les ayions *apperçus.* Des *ſoufres enflammés* tonnent ſur nos *têtes*, & par leurs *éclats impoſans* ſemblent prononcer mille fois ſur nous l'*arrêt de mort.* La *Terre* même eſt toujours prête à frémir ſous nos *pieds ;* & nous ne ſavons jamais ſi dans l'inſtant qui ſuivra celui où nous ſommes, elle ne *s'entr'ouvrira* pas pour nous *engloutir* dans ſes *abymes.*

Ce lieu ſeroit-il donc en effet le véritable ſéjour de l'homme, de cet Etre qui correſpond au centre de toutes les ſciences & de toutes les félicités ? Celui qui par ſes penſées, par les actes ſublimes qui émanent de lui, & par les proportions de ſa forme corporelle, s'annonce comme le repréſentant du Dieu vivant, ſeroit-il à ſa place dans un lieu qui n'eſt couvert que de lépreux & de cadavres ; dans un lieu que l'ignorance & la *nuit* ſeules peuvent habiter ; enfin, dans un lieu où ce malheureux homme ne trouve pas même où *repoſer ſa tête ?*

Non, dans l'état actuel de l'homme, les plus vils inſectes ſont au deſſus de lui. Ils tiennent au

moins leur rang dans l'harmonie de la Nature; ils s'y trouvent à leur place, & l'homme n'eſt point à la ſienne.

Tous les Etres de l'Univers ſont dans une continuelle action. Ils jouiſſent ſans interruption de la portion de droits qui eſt attribuée à chacun d'eux, ſelon le cours & les loix de leur exiſtence: comme ils ne ſubſiſtent que par le mouvement, tant qu'ils exiſtent, le mouvement ne s'interrompt jamais pour eux. Auſſi, les plantes, les animaux, toutes les *vertus* de la Nature ſont dans une activité qui ne ceſſe point; car ſi elle ceſſoit un inſtant, toute la Nature ſeroit détruite.

Eh bien, parmi ces Etres, qui ſont toujours dans la jouiſſance & dans la vie, un Etre incomparablement plus noble, l'homme, la penſée de l'homme, ſon intelligence, ſont aſſujettis à des intervalles, à des repos, à des ſuſpenſions, c'eſt-à-dire, à l'inaction & au néant.

Ceſſons donc de croire que l'homme ſoit à ſa place ici-bas. „ Il eſt attaché ſur la terre, comme Promethée, pour y être comme lui déchiré par le *Vautour.*" Sa paix même n'eſt pas une jouiſſance; ce n'eſt qu'un intervalle entre des tortures.

6.

CE ſeroit ici le lieu de jeter du jour ſur le premier crime de l'homme : nous pourrions même remarquer à ce ſujet, que l'homme n'apporte au monde que des regrets, & non pas des remords ; encore ces regrets ſont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connoît, parce qu'on ne peut connoître & ſentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, & que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime ſi incertaine à leurs yeux, tandis que ſes effets ſont ſi manifeſtes.

Je pourrois ajouter que dans l'ordre ſocial, quand un homme a manqué à l'honneur, on le renvoie dans la claſſe de ceux qui n'ont point d'honneur ; qu'ainſi, en obſervant ici-bas quel eſt le principal attribut qui manque aux Etres avec leſquels nous ſommes confondus, il doit être facile d'appercevoir quelle eſt la nature du premier crime.

Mais, ſans diſcuter les différentes opinions

qui ont régné ſur cet objet, nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abuſé de la connoiſſance qu'il avoit de l'union du Principe de l'Univers avec l'Univers. Nous ne pouvons douter même, que la privation de cette connoiſſance ne ſoit la vraie peine de ſon crime; puiſque nous ſubiſſons tous cette irrévocable punition, par l'ignorance où nous ſommes ſur les liens qui attachent notre Etre intellectuel à la matiere.

La preuve manifeſte que cette connoiſſance ne peut nous être parfaitement rendue, pendant notre ſéjour ſur la Terre, c'eſt que n'étant dans ce bas Monde, que pour ſubir la privation de la lumiere que nous avons laiſſé échapper, ſi nous pouvions y recouvrer pleinement cette lumiere, nous ne ſerions plus en privation, & par conſéquent nous ne ſerions plus dans ce bas Monde.

En effet, les obſervations les plus ſimples ſur la lumiere élémentaire, nous montrent à quel degré il faudroit nous élever pour atteindre à la lumiere intellectuelle; car les loix de ces deux ſortes de lumiere ſont ſemblables. Outre la néceſſité d'un Principe primordial & générateur, il faut à l'une & à l'autre une baſe, une réaction, & une claſſe d'Etres ſuſceptibles d'en être les témoins & de participer à ſes effets; ce qui annonce que la lumiere ſenſible, & la

lumiere intellectuelle n'agiſſent, ne procedent, & ne ſe manifeſtent que par un quaternaire. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que la lumiere élémentaire eſt au rang des plus admirables phénomenes de la nature matérielle, puiſqu'elle ne peut être complette dans ſon action & dans ſes effets, ſans exercer, & mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création univerſelle.

En ne la conſidérant que dans ſes effets relatifs aux trois regnes terreſtres, nous remarquerons que les minéraux étant enfouis dans la terre ſont totalement privé de cette lumiere; que les végétaux n'en ſont point privés, mais qu'ils la reçoivent ſans la voir & ſans en jouir; que les animaux la voient & en jouiſſent, mais qu'ils ne peuvent ni la contempler, ni pénétrer dans la connoiſſance de ſes loix; enfin que ce dernier privilege eſt réſervé à l'homme ſeul, ou à tout Etre doué comme lui des facultés de l'intelligence.

C'eſt là où nous apprendrons à reconnoître tout ce qui nous manque pour poſſéder la lumiere intellectuelle; il y a des Etres intelligens qui ſont totalement ſéparés de cette lumiere, il y en a qui n'en ſont point ſéparés, mais qui ne participent à ſes effets qu'extérieurement; il y en a qui en reçoivent intérieure-

ment les rayons, mais qui ſont dans une ignorance abſolue des voies par leſquelles elle ſe propage ; il n'y a donc que ceux qui ſont admis à ſon conſeil, ou à la ſcience même de celui d'où tout deſcend, qui puiſſent recouvrer cette connoiſſance primitive, parce que ce n'eſt que là où ils peuvent à la fois recevoir la lumiere, la voir, en jouir & la comprendre ; enfin c'eſt là où ſe déploient avec une efficacité ſupérieure tous les pouvoirs du grand quaternaire, parce que dans cette claſſe ſuprême réſident tous les types des quatre points cardinaux du monde élémentaire.

L'homme n'a point ſu conſerver cette ſublime jouiſſance qui fut jadis ſon apanage, il a voulu tranſpoſer l'ordre de ces quatre points fondamentaux de toute lumiere, & de toute vérité ; or les tranſpoſer, c'eſt les confondre ; & les confondre, c'eſt les perdre, & s'en priver.

C'eſt pour cela que l'homme eſt aujourd'hui ravalé dans les claſſes inférieures, où non ſeulement il ne connoît plus cette lumiere intellectuelle qui malgré tous nos crimes conſerve éternellement ſa ſplendeur, mais encore où il a peine à l'appercevoir quelquefois, & où il devient ſouvent pour elle ce que ſont les minéraux par rapport à la lumiere élémentaire.

C'eſt cependant au milieu de cette privation

que

que les hommes imprudens ſe laiſſent aller à concevoir des idées ſi hazardées ſur leur nature, à bâtir des ſyſtêmes aveugles ſur les liens qui nous retiennent en eſclavage ; à nous perſuader même que par le ſuicide nous pouvons parvenir à les briſer.

Si Dieu ſeul connoît les chaînes qui lient notre Être intellectuel avec la région temporelle, lui ſeul ſans doute a la puiſſance d'en opérer la rupture : mais ne craignons point de dire qu'il n'en a pas la volonté ; attendu qu'il agiroit alors contre ſa juſtice.

L'homme, au contraire, peut bien avoir la volonté de ſe délivrer de ces entraves étrangeres à ſa propre nature, mais il n'en a pas la puiſſance ; car les malheureux qui ſe donnent la mort, croient en vain échapper aux maux & aux pâtimens : ils ne peuvent détruire ni éviter une loi qui condamne l'homme injuſte à ſouffrir.

Et en effet, les hommes impurs peuvent être ſéparés de leur corps, ſans être pour cela ſéparés de leur ame ſenſible ; puiſque, ſelon les principes précédens, ſi leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'eſt qu'apparent pour leur Etre intellectuel, ils doivent être, après qu'ils ſe ſont délivrés de ce corps, ce qu'ils étoient pendant qu'ils y étoient renfermés.

Si c'étoit donc la foibleſſe à ſupporter les douleurs ; ſi c'étoit le poiſon des vices & les *vapeurs* du crime, qui leur rendroient la vie corporelle inſupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur ſituation intellectuelle ; ils ſont encore rongés par les mêmes poiſons ; ils ont encore les mêmes *vapeurs* à reſpirer, les mêmes langueurs à ſubir ; „ en un mot, ils ſont comme ces fruits peu mûrs & déja gâtés, dont la qualité mal ſaine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, & qui recevant par-là plus immédiatement l'action de l'*air*, ne font que ſe corrompre davantage. "

En outre, l'homme pouvant ſe ſouiller de pluſieurs crimes pendant ſa vie, & s'identifier avec une multitude d'objets contraires à ſon être, il doit, après la mort, éprouver ſucceſſivement toutes les impreſſions relatives à ces objets ; il doit ſe nourrir encore des affections & des goûts qui lui ont paru les plus innocens pendant ſa vie, mais qui n'ayant point à lui offrir un but ſolide & vrai, laiſſent ſon Etre dans l'inaction & le néant.

Ce ſont toutes ces *ſubſtances* étrangeres qui font alors le tourment du Suicide, comme de tout autre coupable privé de la vie : „ & peut-être trouverions-nous ici quelque explication du ſyſtême de la Métempſycoſe, dans lequel les

hommes, après leur mort, ſont encore liés à différens objets élémentaires, & même ſont tranſformés en plantes & en vils animaux ; expreſſions qui ne ſont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont l'homme a fait ſes idoles ſur la Terre " : car qui ſont ceux dont l'Etre, après la mort, ſera aſſailli par les tourmens & les illuſions de leur ame ſenſible ? Enfin, qui ſeront ceux dont l'Etre vivra ſenſiblement, quoique ſéparé de leur corps ? ce ſeront ceux qui ici-bas auront vécu ſéparés de leur Etre ?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le ſuicide ſe précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'eût-il commis que ce ſeul crime, s'expoſe ſans doute à des pâtimens plus effrayans, que s'il y fût arrivé avec les forces acquiſes dans la région viſible par ſa conſtance à cultiver les *facultés* avec leſquelles il devoit y combattre. Il eſt ſemblable à un priſonnier, qui, pour ſe remettre en liberté, démoliroit ſa priſon par les fondemens, & la feroit s'écrouler ſur lui. Ainſi tout acte de notre part, qui n'a pas l'aveu de la nature & de l'ordre, augmente encore les maux & les ſouffrances attachées à la condition de notre malheureuſe poſtérité.

D'après ces Principes, nous pouvons déja reconnoître la ſageſſe & la bonté de l'Etre di-

vin, dont tous les décrets portent le caractere de l'amour. Il ne commande aux hommes que ce qui peut les rappocher de lui, il ne leur défend que ce qui les en éloigne: & ſi toutes les loix de la Nature & de la raiſon proſcrivent le ſuicide, c'eſt qu'il trompe l'homme, au lieu de le rendre plus heureux.

Je pourrois faire voir que cette ſageſſe & cette bonté ſe manifeſtent également par la naiſſance de l'homme à la vie terreſtre; puiſque c'eſt le mettre à portée de ſoulager, par ſes combats & ſes efforts, une partie des maux que le premier crime a occaſionnés ſur la terre; puiſque c'eſt lui confier le ſecret & l'œuvre de la Divinité même, que de l'admettre à pouvoir concourir, dans ſa ſphere particuliere, à la réparation des déſordres de l'eſpece humaine. Enfin quelque rigoureux que ſoient les maux qui nous attendent ici bas, il ſuffiroit de penſer qu'il eſt poſſible à l'homme de n'en être point abattu; que c'eſt à ſes erreurs & à ſes foibleſſes qu'il en doit attribuer la plus grande partie; que dès-lors il ſe pourroit qu'ils fuſſent nuls & apparens pour lui; & qu'ainſi c'eſt peut-être l'homme qui leur donne toute leur valeur. Mais, pour concevoir de ſemblables vérités, il faudroit s'élever à une ſublimité très-étrangere à la plupart des hommes, qui ont peine à ſe former des idées vraies & conſtantes, ſur les

réſultats même les plus ſimples d'une juſtice matérielle ; ainſi je ne m'étendrai point ſur cet objet.

L'homme, en s'uniſſant par une ſuite de la corruption de ſa volonté aux choſes mixtes de la région apparente & relative, s'eſt aſſujetti à l'action des différens *principes* qui la conſtituent, & à celle des différens agens prépoſés pour les ſoutenir, & pour préſider à la défenſe de leur loi : & ces choſes mixtes ne produiſant par leur aſſemblage que des phénomenes temporels, lents, & ſucceſſifs, il en réſulte que le temps eſt le principal inſtrument des ſouffrances de l'homme, & le puiſſant obſtacle qui le tient éloigné de ſon Principe ; „ le temps eſt le venin qui le ronge, tandis que c'étoit lui qui devoit purifier & diſſoudre le temps : le temps enfin, ou la région qui ſert de priſon à l'homme, eſt ſemblable à l'eau dont le pouvoir eſt de tout diſſoudre, d'altérer plus ou moins vîte la forme de tous les corps, & dans laquelle on ne peut plonger l'*or*, ſans qu'il n'y ſoit privé du *dix-neuvieme* de ſon poids ; phénomene qui ſelon des *calculs integres* repréſente au naturel notre véritable dégradation. "

En effet le temps n'eſt que l'intervalle entre deux actions : ce n'eſt qu'une contr'action, qu'une ſuſpenſion dans l'action des facultés d'un Etre

Auſſi, chaque année, chaque mois, chaque ſemaine, chaque jour, chaque heure, chaque moment, le Principe ſupérieur ôte & rend les puiſſances aux Etres, & c'eſt cette alternative qui forme le temps. Je puis ajouter, en paſſant, que l'étendue éprouve également cette alternative, qu'elle eſt ſoumiſe aux mêmes progreſſions que le temps : ce qui fait que le temps & l'eſpace ſont proportionnels.

Enfin, conſidérons le temps comme l'eſpace contenu entre deux lignes formant un angle. Plus les Etres ſont éloignés du ſommet de l'angle, plus ils ſont obligés de ſubdiviſer leur action, pour la completter ou pour parcourir l'eſpace d'une ligne à l'autre ; au contraire, plus ils ſont rapprochés de ce ſommet, plus leur action ſe ſimpliſie : jugeons par-là quelle doit être la ſimplicité d'action dans l'Etre Principe qui eſt lui-même le ſommet de l'angle. Cet Etre n'ayant à parcourir que l'unité de ſa propre eſſence, pour atteindre la plénitude de tous ſes actes & de toutes ſes puiſſances, le temps eſt abſolument nul pour lui.

Au contraire, tout le poids du temps ſe fait ſentir à celui qui, étant né pour l'unité d'action, eſt placé à l'extrêmité des deux lignes. Voilà pourquoi de tous les Etres ſenſibles, l'homme eſt celui qui s'ennuie le plus ; car, étant celui dont

l'action naturelle eſt aujourd'hui la plus diſtante de celle de ſon Principe ; étant le ſeul Etre dont l'action ſoit étrangere à cette région terreſtre, cette action eſt perpétuellement ſuſpendue & diviſée en lui.

On ne peut douter que la véritable action de l'homme n'étoit pas faite pour être aſſujettie à la région ſenſible ; puiſque la lumiere fait des progrès pour ſe communiquer à lui, à meſure que l'action ſenſible l'abandonne & qu'il s'en dépouille ; & puiſque loin qu'il doive attendre tout de ſes ſens, il n'a rien que quand ils ſont calmes & dans une eſpece de néant pour ſon intelligence.

Car ce ſeroit une erreur de le juger ſubordonné au ſenſible, parce que ſon eſprit ſuit communément la croiſſance & la dégradation du corps. Cela peut être vrai dans l'enfance, où chaque homme devant ſubir les premiers effets de ſa dégradation, préſente l'exemple d'un aſſerviſſement total à l'action des Etres temporels.

Cela peut être vrai, auſſi dans un âge plus avancé, ſi l'homme n'a pas employé ſa volonté & ſon jugement à évaluer les effets des actions ſenſibles. Mais, de ce que le ſenſible peut nuire à l'intellectuel & en ſuſpendre l'activité, il ne faudroit pas en conclure que les facultés intellectuelles de l'homme ſoient le fruit de

ſes ſens, & la production des principes matériels qui agiſſent en lui : car ne pas tuer, ou donner la vie, ſont deux choſes très-différentes. Et l'on ne dira jamais qu'un voile épais eſt le principe de ma vue, parce que je ne puis rien diſtinguer quand il couvre mes yeux.

D'ailleurs n'avons-nous pas reconnu qu'au lieu d'apprendre, nous ne faiſons que nous rappeller, pour ainſi dire, ce que nous ſavions déjà, & qu'appercevoir ce qui n'avoit jamais ceſſé d'être devant nous ; qu'ainſi les objets ſenſibles ne nous donnant rien, mais pouvant au contraire nous enlever tout, notre tâche, en ſéjournant parmi eux, eſt bien moins d'acquérir que de ne rien perdre ?

En effet, ſi les loix des Etres ſont qu'ils manifeſtent toutes leurs facultés, ſans ſe confondre avec aucune ſubſtance hétérogene ; ſi tous les Etres phyſiques ſuivent exactement ces loix, chacun ſelon leur claſſe, quand ils ne ſont point gênés dans leurs actes, pourquoi l'homme ſeroit-il ſeul privé de ce pouvoir ?

En appercevant tant de beautés dans les productions des Etres phyſiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme feroit éclore en lui, s'il ſuivoit la loi de ſa vraie nature, & qu'à l'image de la main qui l'a formé,

il tâchât, dans toutes les circonſtances de ſa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait.

Son Etre intellectuel arriveroit au dernier terme de ſa carriere temporelle, avec la même pureté qu'il avoit en en commençant le cours. On le verroit dans la vieilleſſe unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de ſon premier âge. Tous les pas de ſa vie auroient fait découvrir en lui la lumiere, la ſcience, la ſimplicité, la candeur, parce que toutes ces choſes ſont dans ſon eſſence. Enfin, le germe qui l'anime, ſe ſeroit étendu, ſans s'altérer; & il rentreroit, avec le calme de la *vertu*, dans la main qui le forma, parce qu'en lui repréſentant, ſans aucune altération, le même caractere & le même ſceau qu'il en avoit reçu, elle y reconnoîtroit encore ſon empreinte, & y verroit toujours ſon image.

On peut dire que ſi la plupart des hommes ſont tant éloignés d'un pareil calme au moment de cette importante ſéparation, c'eſt qu'ils n'ont pas été pendant leur vie aſſez ingénieux ni aſſez fiers pour appercevoir leur grandeur & pour la conſerver, en ſorte que s'étant confondus avec les choſes mixtes & temporelles, ils croient qu'ils vont ceſſer d'être quand celles-ci viennent à les abandonner.

Le nombre des temps que l'homme doit ſubir pour accomplir ſon œuvre, eſt propor-

tionné au nombre des degrés, au deſſous deſquels il eſt deſcendu : car, plus le point d'où une force tombe eſt élevé, plus il lui faut de temps & d'efforts pour y remonter.

Mais pour que l'homme pût acquérir des lumieres ſur cet objet, il faudroit qu'il nombrât les forces, les facultés & les droits qui lui manquent. C'eſt ſur ce nombre que poſe la meſure de ſon échelle de régénération, ainſi que le poids ou le réſultat qui en doit provenir. Or l'homme peut voir d'un coup d'œil quel eſt l'abyme où il eſt deſcendu, puiſqu'il lui manque autant de *vertus* qu'il y a d'*aſtres* au deſſus de ſa tête.

En outre, l'action du temps ſur l'homme eſt proportionnée à la grandeur des *vertus* inhérentes aux degrés qu'il doit parcourir, parce que plus elles ſont puiſſantes & néceſſaires à l'homme, plus la privation doit en être longue, pénible & douloureuſe pour lui. C'eſt là ce qui rend ſon état ſi cruel & ſi affligeant; car ſi ces degrés ſont l'expreſſion & la force des *vertus* divines, s'ils ſont animés des rayons de la vie même, s'ils portent en eux un feu primitif & néceſſaire à l'exiſtence de tous les Etres, il ſuit que l'homme en étant ſéparé, ſa privation eſt entiere & abſolue.

Quand l'homme ſeroit aſſez heureux pour ſe former, pendant ſon ſéjour ſur la terre, un

enſemble de lumieres & de connoiſſances, qui embraſsât une ſorte d'*unité*, il ne pourroit encore ſe flatter d'avoir le complément des véritables jouiſſances, puiſqu'elles ſont ſupérieures à l'ordre terreſtre : il n'auroit que l'eſquiſſe & la repréſentation de ces vraies lumieres, puiſqu'ici tout étant relatif, il n'y peut, pour ainſi dire, poſſéder rien de réel & de vraiment fixe.

„ Que l'homme intelligent médite ici ſur les loix de l'Aſtre lunaire, qui nous repréſentent, ſous mille faces, notre privation ; qu'il examine pourquoi cet Aſtre ne nous eſt viſible que pendant *ſes jours de matiere ;* & pourquoi nous le perdons de vue le vingt-huitieme jour de ſon cours, quoiqu'il ſe leve également ſur notre horiſon. "

Tout ſe réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieuſement cette ſurface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes & plus poſitifs, qui aient plus d'analogie avec les vérités ſimples & fondamentales dont le germe eſt dans ſa nature. Enfin, il faut à la mort, qu'il réaliſe la connoiſſance des objets, dont il n'a pu appercevoir ici que l'apparence.

„ Je peux convenir que ces connoiſſances ſupérieures conſiſtent dans l'intelligence & l'uſage de deux *langues* au deſſus des langues communes & vulgaires, puiſqu'elles tiennent aux jouiſ-

ſances primitives de l'homme. La premiere a pour objet les choſes Divines & n'a que *quatre Lettres* pour tout alphabet ; la ſeconde en a *vingt-deux* & s'applique aux productions, ſoit intellectuelles, ſoit temporelles du grand Principe : le même crime a privé l'homme de ces deux langues. S'il y avoit une nouvelle prévarication, il ſe formeroit pour lui une troiſieme langue qui auroit *quatre-vingt-huit Lettres*, & qui le reculeroit encore plus de ſon terme."

„ J'ajouterai qu'il y a des langues fauſſes & oppoſées aux trois dont je viens de parler. Celle qui correſpond à la langue Divine, a un alphabet de *deux* lettres ; celle qui correſpond à la ſeconde, en a *cinq* ; enfin, s'il y avoit une nouvelle prévarication, la langue fauſſe qui l'accompagneroit, auroit *cent dix* lettres dans ſon alphabet."

„ La connoiſſance des deux langues pures que l'homme acquiert à ſa ſéparation d'avec les objets terreſtres, doivent produire ſur lui des effets plus ſatisfaiſans que tout ce que nous pouvons éprouver ici-bas : elles doivent étendre ſes jouiſſances, comme ayant une action plus vivante que les objets de la Nature viſible. Mais auſſi, s'il doit encore éprouver des ſuſpenſions dans ſa marche, ces obſtacles deviennent plus douloureux pour lui, parce qu'à meſure qu'une force approche de ſon centre, ſa tendance augmente,

& le choc des réſiſtances devient plus violent.”

Cependant il eſt inévitable pour l'homme qu'il ſubiſſe des ſuſpenſions, en parcourant les nouveaux degrés de ſa réhabilitation; puiſqu'ils ne ſont que la continuation de cette barriere terrible qui le ſépare de la grande lumiere, & que la terre n'eſt que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un eſpace entre la priſon de l'homme & ſon lieu natal, il eſt indiſpenſable qu'il le parcoure, & qu'il en éprouve ſucceſſivement toutes les actions.

Si un voyageur agile & curieux arrivoit au pied d'un grouppe de montagnes entaſſées les unes ſur les autres, & qu'il voulût porter ſes pas juſqu'au ſommet de la derniere, cachée dans les nues; il faudroit, qu'après avoir gravi ſur la premiere de ces montagnes, il ceſſât de monter, & allât horizontalement gagner le pied de la ſeconde, pour la franchir à ſon tour, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ſes deſirs. Image ſenſible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sageſſe bienfaiſante accompagner ſes pas, pendant qu'il ſubit les loix de la juſtice; car, lors même que par les différentes ſuſpenſions, elle paroît retarder nos jouiſſances, elle ne ſe propoſe que de ménager nos forces, & de nous donner le temps de les renouveller & de les accroître.

L'homme ne peut parcourir les régions fixes

& réelles de purification, ſans acquérir une exiſtence plus active, plus étendue, plus libre; c'eſt-à-dire, ſans *reſpirer un air plus pur*, & découvrir un *horiſon* plus vaſte, à meſure qu'il approche du ſommet deſiré; comme nous voyons que plus les principes des corps ſe ſimplifient, plus ils acquierent de vertus; & comme l'air groſſier, qui dégagé des ſubſtances matérielles, remplit un eſpace ſi prodigieux relativement à celui qu'il occupoit dans les corps, que l'imagination en eſt preſque effrayée.

Au reſte, comme les vérités fixes & réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui eſt le ſeul vrai; il n'eſt pas étonnant que, tant que nous ſommes enſevelis dans notre matiere, qui eſt relative & apparente, nous ne nous appercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déja ſéparés de leurs corps, quoique la ſeule lumiere de l'intelligence nous en démontre évidemment la néceſſité; & le même exemple du voyageur peut encore nous ſervir d'indice ſur cet objet; car ceux qui demeurent au pied de la montagne, le perdent de vue, lorſqu'il eſt parvenu à une certaine hauteur, & ne peuvent cependant former aucun doute ſur ſon élévation & ſur ſon exiſtence, quoique leurs yeux corporels ne le puiſſent plus ſuivre dans ſa marche.

C'eſt-là ce qui rend nos jugemens ſi incertains ſur le ſort des hommes, après la ſéparation de leur Etre intellectuel d'avec leur corps ; puiſque nous ne pourrions juſtifier de pareils jugemens, qu'en les appuyant ſur une baſe fixe & déterminée, & que nous n'en poſſédons que d'apparentes & de relatives ; ,, car il en eſt de cette claſſe intellectuelle & inviſible comme du ſimple phyſique élémentaire; toute la Nature eſt volatile, & ne tend qu'à s'évaporer ; elle le feroit même en un inſtant, ſi le fixe qui la contient lui appartenoit ; mais ce fixe n'eſt point à elle, il eſt hors d'elle, quoiqu'agiſſant violemment ſur elle ; & elle ne forme jamais d'alliance avec lui, qu'elle ne commence par une diſſolution ; or, comme dans les deux claſſes, phyſique & intellectuelle, il y a pluſieurs degrés de diſſolutions, il y a auſſi pluſieurs degrés d'alliances & d'amalgames. "

Tout ce que nous pouvons donc nous permettre, ſur des objets de cette importance, c'eſt de tirer quelques inductions, d'après de fidelles obſervations ſur la loi des corps.

Ainſi, ſemblables à ces globules d'air & de feu qui s'échappent des ſubſtances corporelles en diſſolution, & qui s'élevent avec plus ou moins de viteſſe, ſelon le degré de leur pureté & l'étendue de leur action ; nous ne pouvons douter qu'à

leur mort, les hommes qui n'auront point laiſſé *amalgamer* leur propre eſſence avec leur habitation terreſtre, ne s'approchent rapidement de leur région natale, pour y briller, comme les Aſtres, d'une ſplendeur éclatante ; que ceux qui auront fait quelque mêlange d'eux-mêmes avec les illuſions de cette ténébreuſe demeure, ne traverſent avec plus de lenteur l'eſpace qui les ſépare de la région de la vie ; & que ceux qui ſe ſeront identifiés avec les ſouillures dont nous ſommes environnés, n'y demeurent enſevelis dans les ténebres & dans l'obſcurité, juſqu'à ce que les moindres de ces ſubſtances corrompues ſoient diſſoutes, & qu'elles faſſent diſparoître avec elles une corruption qui ne peut ceſſer qu'autant qu'elles finiront elles-mêmes.

Et pour donner plus de poids à ces vérités, je dirai qu'à la mort, les Criminels reſtent ſous leur propre juſtice, que les Sages ſont ſous la juſtice de Dieu, & que les *Réconciliés* ſont ſous ſa miſéricorde.

Mais ce qui ne nous permet pas de prononcer ſur la meſure ſelon laquelle s'operent ces différens actes, ou ces différens nombres de temps, c'eſt que la juſtice n'agit pas ſeule, & qu'il y a d'autres *vertus*, qui ſe combinant avec elle, ne ceſſent d'en diriger l'action vers le plus grand bien des Etres, qui eſt leur retour à la lumiere.

7.

SANS nous occuper davantage de ces travaux futurs, auxquels l'homme a livré ſa poſtérité, conſidérons ceux auxquels il eſt condamné ſur la terre par une ſuite de ſon incorporiſation matérielle.

L'homme n'avoit reçu l'Etre que pour exercer ſon action ſur l'univerſalité des choſes temporelles, & il n'a voulu l'exercer que ſur une partie; il devoit agir pour l'intellectuel contre le ſenſible, & il a voulu agir pour le ſenſible contre l'intellectuel; enfin, il devoit régner ſur l'Univers; mais, au lieu de veiller à la conſervation de ſon Empire, il l'a dégradé lui-même, & l'Univers s'eſt écroulé ſur l'Etre puiſſant qui devoit l'adminiſtrer & le ſoutenir.

Par une ſuite de cette chûte, toutes les *vertus* ſenſibles de l'Univers, qui devoient agir d'une maniere ſubordonnée à l'homme dans la circonférence temporelle, ont agi en confuſion ſur lui, & l'ont comprimé avec toute leur force & toute leur puiſſance. Au contraire, toutes les *vertus* intellectuelles, avec leſquelles il devoit agir de

concert, & qui devoient lui préſenter une unité d'action, ſe ſont trouvées partagées pour lui, ſéparées de lui, & ſe ſont renfermées chacune dans leur ſphere & dans leur région ; de façon que ce qui étoit ſimple & un pour lui, eſt devenu multiple & ſubdiviſé ; ce qui étoit ſubdiviſé & multiple, s'eſt congloméré & l'a écraſé de ſon poids ; c'eſt-à-dire, que pour lui le ſenſible a pris la place de l'intellectuel, & l'intellectuel celle du ſenſible.

Il eſt des rapports non équivoques, qui nous indiquent en effet que toutes les forces phyſiques de la Nature ſervirent d'entraves à ce malheureux homme au moment de ſa chûte ; & de même que le corps que nous portons & qui nous aſſervit, eſt un extrait de tous les fluides, feux, liqueurs & autres ſubſtances de l'individu corporel qui l'a engendré, de même les chaînes du premier homme coupable furent compoſées de l'extrait de toutes les parties du *grand-Monde :* ce qui fait que ſecondairement à lui, nous pouvons regarder notre corps comme étant auſſi une image de cet Univers matériel.

En s'aſſerviſſant au ſenſible, non ſeulement l'homme a été ſéparé des *vertus* intellectuelles & ſupérieures, avec leſquelles il concouroit par ſa puiſſance, mais il a même laiſſé mêlanger & amalgamer ſes propres *vertus* avec toutes les par-

ties de ſa priſon, & nous avons des indices de ce mêlange, & de l'origine matérielle du premier homme, dans la loi de génération particuliere par laquelle l'homme actuel parvient à la vie.

Le corps de l'homme, avant ſa formation individuelle, eſt répandu dans toute la forme du pere; il eſt uni à toutes les puiſſances qui ſont dans ſon principe générateur. Quand le moment de la naiſſance eſt arrivé, le germe corporel répandu dans la forme univerſelle du pere, ſe concentre, ſe raſſemble en un point. Alors il s'exile & s'enſevelit, dans le ſein ténébreux de la femme, où mêlangé avec des fluides impurs & enveloppé de mille barrieres, il n'a pas même la jouiſſance de l'air; où ſes organes les plus parfaits ſont ſans fonction, & où il reçoit la vie & les ſecours des élémens que par un point paſſif, tandis que la deſtination de l'homme étoit de correſpondre activement avec toute la Nature.

Telle eſt l'image du premier état corporel de l'homme coupable, qui, banni de ſa ſphere univerſelle, fut jeté ignominieuſement dans la forme ou la priſon matérielle dès hommes; qui n'éprouvant-là qu'une oppoſition univerſelle à ſa véritable action, y fut réduit à la privation la plus entiere, & n'offrit plus qu'un mêlange

honteux de ſes propres *vertus* avec toutes les ſubſtances hétérogenes qui formoient ſon obſcure demeure.

Dans cet état, quels ont dû être les premiers mouvemens de l'homme ? Ç'a été de ſe dégager de ces maſſes étrangeres qui l'accabloient ; ç'a été de ſéparer péniblement ſes propres *vertus* d'avec toutes ces matieres impures avec leſquelles elles étoient confondues ; enfin, ç'a été de réunir toutes ſes forces pour ſortir de deſſous les décombres de l'Univers.

Mais des loix poſitives s'oppoſant à ce qu'un Etre puiſſe s'allier avec ce qui lui eſt contraire, ſans porter l'empreinte & les traces de ſon amalgame, il fut impoſſible au premier homme de ſortir de ſon cloaque avec la même pureté, la même agilité qu'il avoit avant de s'y précipiter ; & voilà pourquoi l'homme particulier, après avoir ſéjourné dans le ſein de la femme, après y avoir exercé l'action dont il eſt alors ſuſceptible pour démêler ſon germe ſenſible d'avec tous les liens & les entraves qui le reſſerrent, paroît au jour renfermé dans une forme plus opaque que le fluide ſubtil qui enveloppoit ſon propre germe.

Après que l'homme primitif eut ſurmonté cet obſtacle, il lui reſta un pas très-conſidérable à faire ; ce fut de s'unir ſucceſſivement aux forces

des divers *élémens* qui agiſſoient dans ſon atmoſphere ; telle eſt auſſi la tâche de l'homme particulier, qui, après avoir été admis à la lumiere élémentaire, languit encor longtemps, avant d'accoutumer ſes yeux à ſon éclat, ſon corps aux impreſſions de l'air, & ſes organes aux différentes loix établies pour les formes corporelles.

Nous ne voyons juſqu'ici pour l'homme qu'un travail corporel & phyſique : toutes ces choſes ſe paſſant dans l'ordre élémentaire, & par des cauſes non libres, on n'y diſtingue point les ſignes vrais des travaux de l'homme intellectuel ; mais on y découvre au moins leur loi & leur néceſſité ; & de même qu'en recevant la naiſſance, l'homme eſt cenſé avoir raſſemblé en lui ſes *vertus* phyſiques & particulieres, avec leſquelles il peut parvenir à participer aux *forces univerſelles* de l'atmoſphere, qu'il a quittées & qui ſont extérieures à lui ; de même l'homme intellectuel, délivré de ſa premiere priſon, & admis avec ſa forme matérielle ſur la terre, doit travailler à recouvrer ſucceſſivement ſes propres forces & ſes propres *vertus* intellectuelles, avec leſquelles il peut tendre à recouvrer celles dont il a été ſéparé par le crime.

Mais ce que l'homme phyſique fait d'une maniere paſſive & aveugle dans le corporel,

l'homme intellectuel doit le faire par les efforts conſtans & libres de ſa volonté. C'eſt par-là qu'il peut ſe délivrer de la mort à laquelle il s'étoit dévoué en ſe concentrant dans une action particuliere. Car les corps eux-mêmes ſe détruiſent quand leur action ſe porte en un ſeul point & abandonne les autres parties de la forme. Or, de même que les corps affectés de maladie ne peuvent échapper à la mort, que quand l'action qui s'eſt iſolée en eux redevient générale; de même l'homme intellectuel, qui s'eſt réduit volontairement à une claſſe inférieure & bornée, doit généraliſer tout ſon Etre, & en étendre les *vertus* juſqu'aux extrémités de ſon enceinte particuliere, s'il veut atteindre juſqu'à cette enceinte univerſelle & ſacrée dont il s'eſt banni.

Enfin, la volonté étant en quelque ſorte le *ſang* de l'homme intellectuel & de tout Etre libre; étant l'agent par lequel ſeul ils peuvent effacer en eux & autour d'eux les traces de l'erreur & du crime, la révivification de la volonté eſt la principale tâche de tous les Etres criminels: & vraiment, c'eſt un ſi grand œuvre, que toutes les puiſſances y travaillent depuis l'origine des choſes, ſans avoir encore pu l'opérer généralement.

Il y auroit ici à préſenter de nouveaux rapports très-exacts entre l'incorporiſation matérielle

de l'homme particulier & celle de l'homme général ; & l'on pourroit, en ſuivant les loix de la génération dans tout ſon cours, s'inſtruire d'une maniere poſitive ſur la punition du premier coupable, ſur le temps qu'il a ſéjourné dans ſa premiere priſon, ſur le moment fixe où il en eſt ſorti. „ On pourroit & découvrir l'origine de l'Univers même, & l'action des agens de toutes les claſſes, en y voyant opérer tous *les nombres* : on y apprendroit la différence de la diviſion réguliere du cercle d'avec ſa diviſion irréguliere, pourquoi la groſſeur du placenta eſt en raiſon inverſe de l'accroiſſement du fœtus ; pourquoi les mouvemens de ce fœtus ne ſont jamais ſenſibles avant le terme de trois mois, ni plus tard que celui de ſix ; pourquoi il prend d'abord dans le ſein de ſa mere une forme ſphérique ; pourquoi, à un terme plus avancé, il ſe trouve avoir la tête en haut, la face en avant ; pourquoi, vers la fin du huitieme mois, il ſe proſterne, & ſe diſpoſe à venir ramper ſur la terre ; enfin, pourquoi il a tant de penchant au ſommeil après ſa naiſſance.

Mais, pour faire les rapprochemens de ces faits à leurs types, il faut être habitué à un genre d'obſervations peu connu de la plupart des Lecteurs, & dont ils ne ſentiroient pas les réſultats, dès qu'ils n'en poſſedent pas les baſes.

Bornons-nous donc à remarquer que le premier travail que l'homme intellectuel ait à faire, après avoir ſéparé & dégagé péniblement ſes propres *vertus* enſevelies ſous les ruines de ſon trône, c'eſt de s'unir à celles de l'Etre le plus voiſin de lui, où à celles de la *Terre*; & de même que l'homme corporel enfant eſt obligé pendant un temps de tirer ſa ſubſiſtance du lait de la femme, de même l'homme intellectuel eſt obligé de commencer par la *Terre*, à recouvrer les lumieres qu'il a perdues & qui ſont aujourd'hui ſubdiviſées pour lui dans toutes les régions; car la *Terre* eſt la *mere* & la *racine* de l'Univers.

Toutes les loix phyſiques & intellectuelles que nous venons de préſenter ſur la marche néceſſaire de l'homme dégradé, lui ſont ſi naturelles, que dans l'ordre humain même, l'homme temporel les met tous les jours en action; & démontre ſans ceſſe cette activité eſſentielle à notre Etre, quoiqu'il ſe trompe ſi ſouvent ſur ce qui devroit en être l'objet.

Quand l'homme ambitieux & avide cherche avec tant d'ardeur à ſe diſtinguer de ſes ſemblables; quand les hommes privés & les Souverains reculent les limites de leurs Domaines & de leur empire, & voudroient les porter juſqu'aux extrémités du Monde, ils ne font que ſuivre, d'une maniere fauſſe, la loi de leur nature, qui répugne

à des bornes & à des entraves ; c'eſt-à-dire, qu'ils repréſentent ce que l'homme vrai devroit faire, en reportant juſqu'aux confins de ſon domaine, ces bornes phyſiques & matérielles qui auroient dû toujours conſerver relativement à lui leur diſtance naturelle. C'eſt même cette loi ineffaçable, qui opérant avec toute ſon intégrité ſur les enfans, leur donne cette activité tumultueuſe, cette impulſion deſtructive que les hommes peu réfléchis taxent de vice & de méchanceté, tandis qu'elle n'eſt que l'effet de l'oppoſition néceſſaire qu'un Etre vrai & univerſel doit éprouver de la part de tous les objets faux & rétrécis avec leſquels il eſt empriſonné.

Quand, d'un autre côté, l'homme curieux, l'homme induſtrieux cherche à raſſembler autour de lui les productions précieuſes de la Nature ; qu'il ne craint point de ſe tranſporter juſqu'aux lieux les plus éloignés, pour en rapporter des raretés de toute eſpece, & les réunir ſous ſes yeux ; quand le ſavant Naturaliſte fait voyager ſa penſée dans tous les climats ; qu'il pourſuit toutes les découvertes, & qu'il impoſe par-là une ſorte de tribut univerſel ſur la Nature terreſtre ; quand enfin le Chymiſte cherche par la deſtruction des enveloppes des corps, à pénétrer juſques aux *Principes* auxquels ils doivent l'exiſtence, tous ces travaux ne ſont que l'image

de ce que l'homme doit faire ici-bas; & lui enſeignent qu'il eſt deſtiné à rapprocher de lui toutes les parties de ſon empire.

Il eſt donc vrai qu'après avoir reçu dans un lieu ténébreux une enveloppe groſſiere, après avoir rallié en lui les forces intellectuelles qui lui ſont propres, l'homme a encore à multiplier ces mêmes forces, en les réuniſſant à celles qui ſont extérieures à lui; il a, dis-je, à recueillir les *vertus* de tous les *regnes terreſtres*; à diſtinguer toutes les *eſpeces* de chaque *regne*, & même les *caracteres particuliers* de chaque *individu*; il a enfin à ſcruter juſqu'aux *entrailles de la Terre*, pour y apprendre à connoître les déſordres qui ſont l'horreur & la honte de notre triſte demeure, leſquels nous ſont indiqués ſoit par les *métaux* qui n'ont point d'*huile*, ſoit par la fureur des *volcans*, ſoit par le grand nombre d'*inſectes* & d'*animaux malfaiſans* & *vénéneux*, qui ſont bannis de deſſus la terre, & ſe cachent dans ſes gouffres, comme ſi le jour leur étoit interdit.

Et c'eſt ici où les travaux de l'homme dans ſon ſéjour terreſtre, ſe peignent avec toute leur âpreté; car, en rappellant l'exemple temporel de l'homme avide, ambitieux, curieux, induſtrieux & adonné aux ſciences vulgaires, on voit les énormes obſtacles, qu'il doit journellement rencontrer avant de pouvoir ſatisfaire ſes deſirs.

Des *mers à traverſer*, *des précipices à franchir*, des *Nations entieres à réduire*, des *intempéries de tout genre à éprouver*, des *régions impures à parcourir*, des *privations* & des *lenteurs* à ſubir par les *retards* & les *varietés des ſaiſons*; voilà l'état journalier de l'homme intellectuel, dont l'homme temporel eſt l'image.

Ce qui rend ces travaux ſi impoſans, c'eſt que ſi l'homme laiſſe écouler en vain le nombre de temps accordé pour les accomplir, il lui faut un ſecond nombre de temps plus conſidérable, plus pénible que le premier; attendu qu'il a alors & la premiere & la ſeconde force à acquérir. Si pendant ce ſecond nombre de temps, ce malheureux homme ne remplit pas mieux ſa tâche qu'il ne l'a fait dans le premier, il en faut néceſſairement un troiſieme encore plus rigoureux que les deux autres, & ainſi de ſuite, ſans qu'on puiſſe fixer d'autres termes à ſes maux, que ceux qu'il leur fixera lui-même, en ſacrifiant toutes les *vertus* qui ſont en lui.

S'il dérobe une partie de l'holocauſte, celui qui le reçoit, lui retient auſſi une partie de la récompenſe, juſqu'à ce qu'il ſe ſoumette à payer ſans réſerve un tribut qu'il ne peut rendre efficace & complet, qu'en y faiſant contribuer tout ſon Etre.

Cependant ce tribut, ce ſacrifice, cette œuvre enfin, l'homme n'a que le moment de ſa vie cor-

poreſſe pour le déterminer ; car la vie terreſtre eſt la matrice de l'homme futur ; & de même que les Etres corporels apportent & conſervent ſur cette terre, la forme, le ſexe & les autres ſignes qu'ils ont puiſés dans le ſein de leur mere ; de même l'homme portera dans une autre *terre*, le *plan*, la *ſtructure*, la maniere d'être qu'il ſe ſera fixée lui-même pendant ſon ſéjour ici-bas.

S'il en parcourt inutilement l'intervalle, loin de ſe revivifier, il ne fait que de ſe rendre inhabile à connoître jamais la *vie*, comme ces plantes maigres & viciées, qui non-ſeulement voient paſſer en vain ſur elles les rayons du ſoleil, mais qui ne ſont que ſe deſſécher d'autant plus à ſa chaleur, & perdre le peu de ſuc qui leur reſtoit pour s'améliorer & devenir fertiles.

Tels ſont les dangers qui nous menacent, depuis la corruption & la chûte du premier coupable ; tel eſt l'état de l'homme dans ſon ſéjour ténébreux, où non-ſeulement il ne connoît pas ſon propre *nom*, mais encore, où preſſé du poids de toutes les *ſpheres* & de toutes les *actions* auxquelles il s'eſt aſſujetti, il peut en être opprimé, s'il n'emploie utilement tous les efforts de ſa volonté, & le ſecours favorable qui lui eſt encore offert, pour ſoutenir leur violence & pour en diriger les effets à ſon avantage. Car l'activité de ces Puiſſances formidables eſt d'autant plus

douloureuſe pour lui, tant qu'il eſt réduit à lui-même, que ne jouiſſant pas de leur lumiere, il ne ſait où fuir pour en éviter le choc & la pourſuite ; enfin, placé entre des abymes & des forces impoſantes qui le compriment, il eſt à chaque inſtant expoſé à être froiſſé, déchiré, ou à tomber dans les précipices qui ſont toujours ouverts ſous ſes pas.

Dans cette affligeante dégradation, n'appercevant plus les propriétés fixes & ſimples de l'unité, il eſt réduit à errer autour du temple qui les renferme, & dont il s'eſt lui-même interdit l'accès ; s'il peut ſeul, par ſa perſévérance, parvenir quelquefois juſqu'au pied de cette auguſte enceinte, & entendre de loin le ſon des cantiques, que des voix pures y prononcent avec des paroles de feu ; ces voix ne trouvant plus la même pureté dans la ſienne, ne peuvent lui permettre de s'unir avec elles, ni de ſe mêler à leurs concerts. Et voilà quelles ſont les ſuites du premier crime de l'homme, par rapport à toute ſa poſtérité.

Ces ſuites funeſtes ne ſe bornent pas à l'homme, elles s'étendent ſur tous les Etres ſenſibles & ſur toutes les parties de l'Univers ; puiſque rien de ce qui compoſe le temps, ne peut ſe ſouſtraire aux ſouffrances, conformément à la définition que nous avons donnée du temps.

En effet, l'homme choiſi par la Sageſſe ſu-

prême pour être le ſigne de ſa juſtice & de ſa puiſſance, devoit reſſerrer le mal dans ſes limites, & travailler ſans relâche à rendre la paix à l'Univers. Et ſa ſublime deſtination annonce aſſez quelles doivent être ſes *vertus;* puiſque lui ſeul devoit poſſéder toutes les forces partagées entre tous les Etres rebelles.

Mais, s'il a laiſſé corrompre ſa virtuelle activité; ſi au lieu de ſubjuguer le déſordre, il a fait alliance avec lui, ce déſordre a dû s'accroître & ſe fortifier, au lieu de s'anéantir; & cette enceinte univerſelle, qui ſervoit de borne au *Mal*, a dû être d'autant plus expoſée à ſes attaques & à ſon action. Ce qui doit faire concevoir comment tous les Etres de la région ſenſible peuvent être aujourd'hui dans un plus grand pâtiment, ou un plus grand travail, qu'ils ne l'étoient avant le crime de l'homme.

Il faut convenir néanmoins que les pâtimens naturels de ces Etres ſenſibles ne peuvent ſe comparer à ceux de l'homme; parce que l'homme ayant un principe de plus qu'eux, eſt ſuſceptible de peines & de plaiſirs qui leur ſont tout-à-fait inconnus.

Il ſeroit à préſumer auſſi qu'il exiſte des différences entre les pâtimens des Etres qui compoſent la claſſe matérielle. Si la plante ſouffroit, ce ſeroit moins que l'animal: ſi le minéral ſouffroit, ce

ce ſeroit moins que la plante & l'animal, vu la différence des principes qui conſtituent ces trois regnes. Mais, pour ne point ralentir notre marche, nous comprendrons ſous la dénomination d'Etres ſenſibles & corporels, tout ce qui eſt en action dans la Nature, & tout ce qui eſt corps de matiere, laiſſant à l'intelligence du Lecteur à faire les diſtinctions particulieres que l'immenſité des détails peut exiger.

On ſe demandera comment il ſe peut que les Etres ſenſibles & corporels de la Nature, qui ne ſont pas libres, ſoient ſoumis ſans injuſtice aux ſuites du déſordre ?

Les Etres ſenſibles & corporels de la Nature ne ſont que des Etres d'action : comme tels, ils ne ſont pas ſuſceptibles de bien ni de mal par eux-mêmes, & on ne peut leur appliquer aucune des loix de la moralité. Tout ce que les notions naturelles nous font comprendre, c'eſt que le Principe ſuprême ne les aſtreint pas à des actions plus fortes que celles qu'il leur a accordées. Ainſi, à quelque degré que ſoit portée cette action, comme elle ne peut excéder leurs pouvoirs, la Sageſſe eſt à couvert de l'injuſtice. Car toutes les puiſſances exiſtantes venant d'elle, ſont ſoumiſes à ſes droits & à ſon uſage, quand la loi de ſon conſeil lui demande de les employer.

D'ailleurs, cette Sageſſe meſure & diſpoſe

toutes les forces & toutes les puiſſances, ſur la regle de ſa propre gloire : ainſi elle iroit directement contre ſes intérêts, ſi elle pouvoit permettre à ces puiſſances de s'étendre au-delà de leurs bornes, puiſque ce ſeroit les diſſoudre & les détruire.

Le pâtiment des Etres ſenſibles ne nous paroît donc plus choquer la juſtice ; puiſque ces Etres ne ſont que les inſtrumens de la Sageſſe, & les moyens temporels qu'elle emploie pour arrêter les progrès du mal. Car leur loi particuliere & eſſentielle, fondée ſur la baſe inébranlable de toutes les loix, répugne abſolument à l'action rebelle & déſordonnée, qui tend ſans ceſſe à déranger cet ordre en eux : auſſi ne ſont-ils jamais altérés dans leur principe, quoiqu'ils le ſoient ſouvent dans les réſultats & les effets de ce principe.

Dans ce ſens, lorſque les Etres ſenſibles ſont en pâtiment, le décret temporel de la juſtice eſt dans la force de ſon accompliſſement : parce que leur loi combat plus vigoureuſement contre la force oppoſée, qui cherche à les détruire & à faire parvenir le déſordre juſques dans le principe de leur action.

On voit par-là, commment les pâtimens des Etres matériels tournent à l'avantage & au maintien de la loi qui les conſtitue, & comment ils rempliſſent

pliſſent les Décrets de la Juſtice divine ſur les puiſſances ennemies, qui n'éprouvent dans ces combats & dans leurs ſuites, que contrariétés & tourmens inexprimables. Car quel plus grand ſupplice peut-on concevoir que de perſévérer dans des efforts opiniâtres, mais impuiſſans ; qui plus ils ſont ſoutenus, plus ils tournent à la honte & à la rage de ceux qui s'y abandonnent ?

Si des hommes imprudens, obſervant les pâtimens des Etres ſenſibles, ont oſé condamner les voies de Dieu & le taxer d'injuſtice, c'eſt qu'ils n'ont jamais fait attention que l'homme étant deſtiné à repréſenter la Divinité dans ſes actions, il la repréſentoit auſſi dans les moyens par leſquels ces actions ſe manifeſtent ; quoique toutes les claſſes étant deſcendues, ces rapports ne ſe découvrent preſque plus aujourd'hui que matériellement, ce qui néanmoins eſt ſuffiſant pour lever la difficulté.

En effet, qu'un pere voie ſon fils attaqué par des malfaiteurs, ou menacé de quelque danger conſidérable, ce pere tendre volera ſans doute à ſon ſecours, & ne craindra pas, pour le ſauver, de mettre en uſage toutes les forces, & tous les organes de ſa propre forme corporelle & ſenſible. Cependant les membres de ce tendre pere ne ſont pour rien dans les déſordres contre leſquels il les emploie ; & quoiqu'ils

puiſſent être maltraités, bleſſés, nous n'y voyons pour eux aucune injuſtice, parce qu'ils ne ſont que des êtres ſubordonnés, & que l'amour paternel qui les commande, juſtifie toutes les actions qu'il en exige.

Poſons pour un moment, que les Etres ſenſibles univerſels ſont par rapport à la Divinité, ce que ſont les organes matériels dans l'exemple cité, & nous ne ſerons plus étonnés qu'elle les emploje pour venir au ſecours de l'homme; quoique ces êtres, ou ces organes ſenſibles n'aient point coopéré aux crimes qui ont expoſé l'homme à la mort.

Mais comme l'emploi des êtres ſenſibles, dans le grand œuvre de la Sageſſe Divine, tient à des loix & à des connoiſſances ſupérieures, ce ſujet eſt trop au deſſus de la portée du grand nombre, pour eſpérer qu'en portant plus loin nos réflexions, elles fuſſent entendues généralement.

D'ailleurs, indépendamment des ſouffrances attachées par les loix de la Nature, à tous les êtres ſenſibles, ils en éprouvent de très-conſidérables qui ſemblent naître d'une cauſe étrangère à ces loix; telles ſont les ſouffrances qui réſultent de l'empire de l'homme ſur les animaux, & de l'emploi qu'il en fait, ſoit dans les ſacrifices religieux, ſoit pour ſes beſoins alimentaires, ſoit pour différents ſervices &

uſages ; ſoit enfin pour ſes amuſements.

Si, pour juſtifier ce nouveau genre de pâtimens que les religions, les beſoins, la cruauté, & la dépravation des ſociétés peuvent ajouter aux ſouffrances naturelles des animaux, je retraçois encore les droits de l'homme ; ſi je rappellois l'étendue de ſon autorité, l'abus qu'il en fait envers les Etres ſenſibles, n'en paroîtroit pas ſans doute plus excuſable, ni les animaux moins innocents.

Telle eſt néanmoins l'immenſité de ſes pouvoirs, qu'il aſſervit à ſon action tout ce qui eſt deſtiné à en être l'objet, & de même qu'il ne tiendroit qu'à lui de *légitimer* juſqu'aux moindres actes de ſa puiſſance, de même il peut les rendre nuls, criminels, & pernicieux.

Mais pour calmer toutes les difficultés ſur cette vérité profonde, nous ajouterons ici que les *vertus ſupérieures* qui n'ont point participé au crime de l'homme, participent cependant aux ſuites laborieuſes que ce crime entraîne après lui : & ſi l'homme a pu porter les influences pénibles de ſes déſordres juſques ſur des Agents libres, ſur les Miniſtres de la Sageſſe Divine, il n'eſt pas étonnant qu'il puiſſe les étendre auſſi ſur de ſimples objets paſſifs, ſur des objets de dépendance & de ſervitude.

Or ce que nous avons dit des différens pâtimens des Etres corporels, en raiſon des différens principes qui les conſtituent, nous pourrions le dire également des Etres qui ſont au deſſus de l'ordre élémentaire, & au deſſus de l'homme. Nous pourrions montrer quelle eſt leur ſouffrance, ou plutôt la vivaçité de leur zele & de leur ardeur pour le rétabliſſement de l'ordre, puiſqu'ils communiquent à tous les *Principes* & à toutes les *Puiſſances*. Nous dirions que plus un Etre eſt voiſin de la *Vérité*, plus il ſouffre de ceux qui la nient & qui la combattent.

Et en effet, il la voit : premiere cauſe de pâtiment & d'affliction, quand il apperçoit que des Etres qui tiennent d'elle toute leur force & juſqu'à leur moindre mouvement, ſont aſſez inſenſés pour prétendre en détruire les pouvoirs & l'exiſtence.

En ſecond lieu, il la ſent ; il en connoît, par une jouiſſance continue, toute la douceur : nouvelle cauſe de pâtiment & d'affliction ; quand il voit des Etres *divins* par leur origine, s'éloigner de la ſource de leur vie, & vouloir, pour ainſi dire, le forcer à ſe ſéparer d'elle & à s'en arracher avec eux.

On pourroit juger de là, quelles doivent être les douleurs que produiſent l'intérêt & l'amour dans des Etres qui touchent à la *Vérité* même ; qui

ſont comme unis & confondus avec elle; & qui étant deſtinés à en contempler en paix, l'ordre & l'harmonie, ſont forcés de détourner leurs regards de ce ſpectacle raviſſant, pour les porter ſur le déſordre & la confuſion.

Quel crime peut donc égaler celui de l'homme, s'il n'eſt rien dans la Nature matérielle & immatérielle qui ne s'en reſſente, & ſi toute la chaîne des Etres en eſt ébranlée?

8.

LAISSONS tomber le voile ſur cet abyme de déſordres & de douleurs, & arrêtons nos yeux ſur les ſecours qui nous environnent, pour y découvrir combien il nous reſte encore d'eſpérances. La loi univerſelle de réaction, en nous ſervant de guide dans cette ſublime carriere, nous convaincra de l'étendue des jouiſſances de celui de qui nous tenons notre origine, & de ſon amour extrême pour ſes productions.

Dans l'ordre des générations, les Agens d'action & de réaction ont beſoin d'être diſtincts par leurs *vertus*, mais il faut qu'ils ſoient de la même

eſſence & de la même nature, pour que leur œuvre leur ſoit ſenſible.

C'eſt pour cela que la génération des plantes n'eſt pas ſenſible pour elles, parce qu'elle s'opere par la réaction de l'eau, ou par celle d'autres ſucs terreſtres très-inférieurs & très-différens d'elles.

C'eſt pour cela que la réproduction de la plupart des animaux ſe fait avec une grande ſenſibilité pour eux, parce qu'ils ont pour agens de réaction des Etres de leur eſpece.

C'eſt pour cela que les fruits de la penſée & les actes de l'intelligence ſont ſi ſéduiſans pour l'homme, parce que toutes ces choſes s'operent ſur lui par des *Agens* de ſa propre nature, & analogues à lui, quoiqu'il ſoit actuellement ſéparé d'eux.

Que l'on conçoive donc quelles doivent être l'activité & les délices de l'exiſtence de Dieu, qui ne ceſſe de produire hors de lui l'immenſité des Etres; & qui, pour les produire, n'emploie que ſes propres facultés & ſa propre eſſence, c'eſt-à-dire, des agens de réaction non ſeulement qui lui ſont relatifs, mais encore qui lui ſont égaux, qui ſont confondus avec lui, qui ſont lui-même. De façon que produiſant des œuvres au deſſus de tout ce que les ſens & la penſée peuvent nous offrir, & réuniſſant en lui ſeul tous les agens & toutes leurs jouiſſances, il devient à nos yeux le ſuprême foyer de toutes les

félicités, & le centre univerſel où réfléchit l'ardeur de toutes les affections de la *vie*.

Ce rapport inconteſtable influe néceſſairement ſur les liens qui uniſſent les productions temporelles à leur Principe générateur : liens qui ſont plus ſenſibles, à meſure que l'œuvre elle-même eſt plus conſidérable ; puiſque ces liens ſont nuls pour ainſi dire, entre l'arbre & le fruit, ſi nous conſidérons ceux qui ſe trouveront entre les animaux & leurs petits : & ils paroiſſent bien moindres encore, lorſqu'on les compare à ceux qui ont lieu entre notre Etre intellectuel & les productions qui lui ſont propres.

Que doivent donc être ceux qui correſpondent de Dieu à l'homme ? Quelle doit être l'ardeur de ſon amour pour nous, puiſque l'homme étant la plus ſublime des productions, & Dieu le plus ſublime de tous les Principes producteurs, tous les liens d'amour & d'union que nos plus hautes penſées puiſſent nous faire concevoir, exiſtent entre ces deux Etres.

Il y auroit ici une infinité d'autres rapports à expoſer ſur les loix de la conception des Etres, ſur leur ſimplicité, à meſure qu'ils s'élevent & ſe rapprochent de la premiere ſource, & ſur la ſubdiviſion à laquelle ils ſont ſoumis, à proportion qu'ils s'en éloignent & qu'ils deſcendent.

On verroit la raiſon pour laquelle, hors du temps, toutes les facultés ſont dans le même Etre ; au lieu que, pour les Etres dans le temps, ces facultés demandent autant d'agens diſtincts : on pourroit faire connoître la cauſe finale de cette grande & magnifique loi par laquelle les animaux parfaits naiſſent avec la ſimilitude de leur Principe générateur ; au lieu que les animaux imparfaits, tels que les inſectes, éprouvent pluſieurs mutations ſenſibles dans leur forme, avant de parvenir à cette reſſemblance : on pourroit obſerver que notre corps paſſant par toutes les révolutions de la matiere, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un inſecte, par rapport à notre Etre intellectuel, qui, dès l'inſtant de ſon émanation, a reçu le complément de ſon exiſtence : on pourroit enfin remarquer que notre Etre intellectuel lui-même, dans ſon état préſent, eſt une eſpece d'inſecte, relativement aux Etres à qui la corruption & le temps ne ſont pas connus.

Car, quoiqu'il ait reçu avec l'émanation le complément de ſon exiſtence, il eſt aſſujetti, depuis ſa chûte, à une tranſmutation continuelle de différens états ſucceſſifs, avant d'arriver à ſon terme : tandis que le premier Auteur de tout ce qui exiſte, fut & ſera toujours ce qu'il eſt & ce qu'il devoit être. Mais ces détails nous entraîneroient dans des ſentiers ſans nombre & ſans limites.

Il nous ſuffit de rappeller ici que l'homme porte en lui un germe inviſible, incorruptible, dont il a droit d'attendre des fruits analogues à ſa propre eſſence, comme lorſque nous ſemons des germes végétatifs, nous en obtenons des fruits analogues aux principes dont ils ſont ſortis. Il ſuffit de remarquer que ſi nous voulons voir nos travaux couronnés par le ſuccès, il faut par exemple, qu'après avoir ſemé des fleurs, nous les cultivions avec l'attention la plus aſſidue; & quand le terme de leur croiſſance eſt rempli, c'eſt alors que nous dédommageant de nos ſoins, elles nous rendent pour tribut, les douceurs de toutes les propriétés qui ſont en elles; elles flattent nos yeux par leurs couleurs, & notre odorat par leurs parfums; elles peuvent même porter la joie & le bien-être dans tout notre individu, par les ſucs & les baumes ſalutaires qu'elles y font couler.

Ces images doivent nous faire comprendre que le bon ou le mauvais état des Etres, dépendant preſque toujours de l'eſpece de réaction qu'ils reçoivent, nous ne ſommes placés ici-bas que pour nous défendre des mauvaiſes réactions, & nous en procurer d'avantageuſes: que ſi ce n'étoit pas la main de la Sageſſe qui cultive ſa propre ſemence, & qui réactionne le germe ſacré qu'elle a placé dans nous, en

vain prétendrions-nous produire des fruits analogues à l'arbre qui nous a engendrés ; en vain pourrions-nous jamais eſpérer de voir s'exhaler de nous ces *vertus* actives dont tous les Etres ſont dépoſitaires, chacun ſelon leur claſſe ; ces *vertus*, qui circulant ſans ceſſe du Principe ſuprême à ſes productions, & des productions à leur Principe, forment cette chaîne vivante & non interrompue, où tout eſt action, tout eſt force, tout eſt jouiſſance.

Mais indépendamment du beſoin que nous avons de la réaction ſupérieure, nous voyons l'impoſſibilité que cette réaction n'ait pas lieu pour nous, quoique nous en négligions ſi ſouvent les effets.

Et vraiment, ſi la nature eſſentielle & primitive de l'homme l'avoit appellé à être l'image & l'expreſſion des *vertus* du grand Principe, & que la nature des Etres ſoit indeſtructible, quoique leurs faits & leurs propriétés s'alterent ou ſe détruiſent, l'homme n'a pu effacer la loi & la convention qui le conſtituent : il doit donc toujours lui reſter les moyens d'en opérer l'accompliſſement ; & quel que ſoit le ténébreux abyme où l'homme eſt tombé, l'eſſence divine ne peut ceſſer de faire couler juſqu'à lui des ruiſſeaux de ſa gloire.

En effet, la Sageſſe ſuprême étant l'unique ſource de tout ce qui exiſte de vrai, ſi rien ne

peut être qui ne vienne d'elle & qui ne tienne à elle, dès qu'un Etre vrai exiſte, il eſt néceſſairement ſon image: or cette ſource univerſelle ne ſuſpendant jamais l'action par laquelle elle ſe reproduit elle-même, ne ceſſe par conſéquent jamais de reproduire univerſellement ſes propres images. Où l'homme pourroit-il donc aller qu'il ne les rencontrât & qu'il n'en fût environné? En quel exil pourroit-il être banni, qui n'en portât pas quelque empreinte?

Nous devons même en dire autant du Principe du mal, dont l'exiſtence eſt atteſtée par la contr'action pénible qu'il opere ſur notre penſée. Les rayons actifs de la lumiere pénetrent ſans doute juſqu'à lui: car ſi nous voyons que les eaux douces ne ſe bornent point à féconder la terre, en ſe ſubdiviſant en mille ruiſſeaux ſur ſa ſurface, mais qu'elles ſe rendent juſqu'à la mer, pour contribuer, avec les autres cauſes naturelles, à tempérer ſon âcreté, & à l'empêcher de ſe convertir en une maſſe inutile de ſel, n'eſt-ce pas nous indiquer que de même les *vertus* ſupérieures, après avoir vivifié & rempli le cœur de l'homme, qui eſt leur réſervoir naturel, débordent, pour ainſi dire, & deſcendent juſqu'au foyer de la corruption, afin d'en adoucir l'amertume, & d'empêcher que l'ardeur de ce feu impur ne deſſeche tellement le germe du crime,

fice, & examinons quelles ſont les voies que la Sageſſe ne ceſſe d'employer pour procurer à l'homme cette réaction ſupérieure, ſans laquelle tous les fruits de ſa nature ſeroient étouffés dans leur germe.

Si l'homme s'étant exclu du ſéjour où réſide la lumiere, ne peut plus aujourd'hui contempler la penſée, la volonté & l'action ſuprême, dans leur enſemble ou dans leur unité, il peut les reconnoître encore dans une ſubdiviſion relative à lui ſeul, c'eſt-à-dire, dans une multitude d'images de tous genres, qui l'environnent, qui ſont deſtinées à le réactionner & à lui faire ouvrir les yeux à la vérité; car, ſans cette réaction, l'homme ne ſeroit point coupable de reſter dans les ténèbres, & de ne pas recouvrer l'idée des facultés de ſon modele.

En effet, ſi parmi les Êtres matériels, il n'en eſt aucun qui puiſſe manifeſter ce qui eſt en lui ſans une réaction, il y a de même une réaction pour l'eſprit de l'homme, puiſqu'il a comme eux un Principe générateur.

Auſſi l'homme ne peut-il porter ſes regards autour de lui ſans appercevoir les images les plus expreſſives de toutes les vérités qui lui ſont néceſſaires.

Le Principe ſuprême manifeſte d'abord l'exiſtence de ſes facultés créatrices par l'exiſtence de

matiere, puiſque tout individu matériel n'eſt & ne peut être qu'une production. Il manifeſte en outre la loi progreſſive de l'action de ces facultés, par les actions ſucceſſives & génératrices des élémens. Voici l'ordre de ces dernieres.

Il y a un feu principe inviſible, incoërcible; d'où proviennent toutes les ſubſtances particulieres qui conſtituent les corps. Ce feu principe eſt indiqué par le Phlogiſtique qui s'exhale des matieres en diſſolution. Il produit trois actes ſenſibles.

Par le premier il engendre le feu matériel & viſible, qui dans les animaux ſe repréſente par le ſang; & ce feu groſſier eſt triple, en ce qu'il contient en lui de l'eau & de la terre: mais cette triplicité eſt ſimple, parce qu'il n'y a point encore de ſéparation.

La ſeconde opération ſépare de ce feu viſible & matériel un fluide aqueux beaucoup plus groſſier, repréſenté par le germe animal, qui eſt extrait du ſang, ou du principe univerſel repandu dans la forme. Ce fluide aqueux, ce germe, cette eau eſt double, en ce qu'elle eſt unie avec de la terre, & en ce qu'elle eſt produite par la ſeconde action.

La troiſieme action ſépare de cette eau la

terre, le ſolide ou la forme. Cette forme paroît ſimple ou une à nos yeux: mais cette ſimplicité eſt triple par ſes dimenſions & par ſon rang d'émanation; & en cela elle eſt l'oppoſé du feu, dont la triplicité eſt ſimple.

Voilà la loi progreſſive & numérique des actes ſenſibles, généraux & particuliers des facultés créatrices univerſelles. On y voit comment les choſes deviennent phyſiques & groſſieres, à meſure qu'elles deſcendent: on y voit d'où viennent les diſputes des Philoſophes, qui ont prétendu, les uns, que tout venoit de l'eau; les autres, du feu; les autres, du mercure ou de la terre. Chacun d'eux a eu raiſon, & tout dépend du degré de la progreſſion, auquel ils ſe ſont arrêtés.

Il y a auſſi une loi aſcendante, par laquelle les émanations de ces facultés remontent à leur Principes générateur, & cette loi eſt l'inverſe de la premiere: mais agiſſant circulairement l'une & l'autre, elles ſe ſuccedent ſans ſe nuire, & elles operent de concert, ſelon la raiſon double qui conſtitue le temps.

Par cette loi aſcendante la forme ſolide & terreſtre diſparoît, en ſe liquéfiant ou devenant eau; l'eau ſe volatiliſe & diſparoît, étant dévorée par le feu élémentaire; le feu élémentaire diſparoît, rentrant dans ſon feu *principe*, dont l'action vorace, mais inviſible, eſt démontrée

montrée par celle du feu élémentaire lui-même, qui conſume ſous nos yeux tous les objets qu'il a produits.

Les forces deſcendantes & aſcendantes des facultés créatrices univerſelles, étant perpétuellement en action devant nous, nous pouvons donc toujours découvrir la ſource d'où les choſes proviennent, & où elles doivent rentrer : car chacun des degrés que nous venons d'obſerver, eſt comme un fanal qui éclaire les points ſupérieurs & inférieurs, au milieu deſquels il eſt placé dans la progreſſion circulaire.

Mais conſidérons ces objets élémentaires dans la claſſe terreſtre : quoique nous n'y puiſſions pas atteindre leur Principe générateur, nous pouvons au moins en appercevoir & en admirer les loix.

En effet, ſi l'on contemple les corps & les élémens, dans leurs faits & dans leurs actes temporels terreſtres, on y pourra reconnoître une image de l'activité continue de ces facultés créatrices univerſelles, par cet état perpétuel d'effluves & de tranſpirations, où ſont à la fois les Etres de toutes les claſſes de notre région.

On verra que parmi les trois élémens, le feu monte, la terre deſcend, & l'eau parcourt la ligne horizontale, pour nous apprendre que l'ac-

tion des facultés ſupérieures, dont les élémens ſont les organes, remplit & meſure toute l'étendue de la circonférence univerſelle.

Si nous conſidérons les propriétés des trois regnes, nous y trouverons l'indice des *Pouvoirs* cachés, dont ils ſont l'emblême & l'expreſſion.

L'or, par ſon étonnante ductilité, nous indique la prodigieuſe extenſion des forces de la Nature, qui par des efforts infinis tranſmet ſes *vertus* juſqu'aux Etres les plus éloignés, & établit par-là une correſpondance univerſelle.

Les plantes abſorbent toutes les vapeurs impures de l'atmoſphere; & en les combinant avec leurs émanations, elles les diſſolvent, & nous les renvoient avec des qualités moins malfaiſantes, pour nous enſeigner de nouveau, & phyſiquement, que l'exiſtence de tous les Etres de la Nature n'a pour but que de tempérer les maux & les déſordres.

Si les plantes produiſent des effets différents pendant la nuit, ou même pendant le jour, lorſqu'elles ne ſont pas expoſées aux rayons du Soleil, c'eſt que tenant parmi les trois regnes, le même rang que l'eau parmi les trois élémens, elles ſont particuliérement, comme l'eau, un type double, & elles peuvent montrer alternativement les effets avantageux opérés par un Agent qui eſt en aſpect de ſon Principe de réaction,

& les effets funeſtes auxquels eſt réduit celui qui en eſt ſéparé.

Quant au regne animal, on y voit une repréſentation active de la célérité avec laquelle la vie du grand Etre, ſe communique à toute la chaîne de ſes productions par ce mouvement rapide & un, qui tranſmet à la fois l'action du ſang dans toutes les arteres, & qui n'a beſoin d'aucune progreſſion, ni d'aucun intervalle pour paſſer du centre aux extrêmités les plus éloignées.

Enfin l'air, cet être à part des éléments, ce ſymbole ſenſible de la *vie* inviſible, dont la deſtination eſt de purifier la terre, puiſque ſon action eſt plus réglée & plus conſtante, ſelon que les climats où il agit, ſont plus ou moins expoſés à des exhalaiſons corrompues ; cet air, dis-je, opere, à l'image de l'action ſupérieure, la réaction générale des corps, en pénétrant juſqu'au ſein de tous les germes ; & il devient ainſi un mobile univerſel, où tous les Etres trouvent ce qui doit contribuer ſoit à leur exiſtence, ſoit à leur *ſalubrité*. Car il y a un air pour la terre, un air pour l'eau, & un air pour le feu.

Il eſt donc vrai que quelque obſcure que ſoit notre demeure actuelle, nous n'y pouvons faire un pas, ſans avoir autour de nous les ſignes viſibles de ces mobiles créateurs & vivans qui nous ſont encore inconnus.

LA Nature céleſte nous préſentera la même vérité. Quoique nous ſoyons privés de la vue du Principe qui meut les aſtres, quoique nous ſoyons même prodigieuſement éloignés d'eux, nous jouiſſons de leur lumiere, nous recevons les émanations de leur feu ; nous pouvons même former des conjectures hardies & lumineuſes ſur l'ordre qu'ils ont reçu lors de leur origine, & ſur le véritable objet de leur exiſtence ; juſques-là que les Sages penſent que toutes les loix des Etres ſenſibles ſont écrites ſur ce vaſte & magnifique Tableau, & que la main divine n'en a pour ainſi dire enveloppé la terre, qu'afin que ceux qui l'habitent puiſſent y lire à tous les inſtans les ſignes & les caracteres de la vérité.

Ainſi, l'enſemble de l'Univers matériel nous peint dans un pompeux éclat, la Majeſté des Puiſſances ſuprêmes. Nous y voyons des aſtres brillans diſtribuer leur lumiere au Monde, les Cieux corporels imprimer les loix & les modeles des Etres ſur l'air de l'atmoſphere, celui-ci apporter ces plans à la terre, & la terre les exécuter avec une ardeur & une activité qui ne ſe repoſent jamais.

Il eſt donc vrai que la Nature univerſelle eſt pour l'homme comme un grand arbre, dont il peut aſſez contempler & s'avouer les fruits, pour ſe conſoler de ne pouvoir encore en découvrir les *germes* & les *racines*.

Non ſeulement la Nature préſente à l'homme, par ces tableaux, les traces de celui qu'il a pu contempler dans ſon origine : elle lui apprend encore à fixer ſa vue ſur ce Tableau primitif, & ſur les moyens qu'il doit prendre pour en réacquérir la jouiſſance. En effet, les loix des Etres de la région ſenſible fourniſſent à l'homme autant d'inſtructions parlantes de ce qu'il a journellement à faire pour recouvrer ſa ſplendeur & ſa gloire.

Tous les corps de la Nature tendent à ſe dépouiller de leurs écorces groſſieres, pour rendre au Principe qui les anime, l'éclat qu'il porte en lui-même. Le feu particulier à chacun de ces corps, coopere ſans ceſſe à ce grand œuvre, en purifiant continuellement les ſubſtances dont ils ſe nourriſſent.

Notre ſang même, eſt deſtiné à remplir ſans relâche cette importante fonction ; il doit élaborer nos boiſſons, nos alimens ; en ſéparer le pur de l'impur, & employer ſon action à éloigner tout ce qu'ils ont de malfaiſant & de trop matériel.

C'eſt enſeigner ſans doute à l'homme, quel doit être l'emploi des deux principaux agens qui ſont en lui, ſon *intelligence* & ſa *volonté* ; il doit exercer leur *feu* ſur les ſubſtances intellectuelles qui lui ſont offertes, en ſéparer tout ce qui n'eſt

point analogue à ſon Etre penſant, afin de n'y laiſſer entrer que des ſucs vivifians & purs comme lui, & avec leſquels il puiſſe former cette union, cette harmonie, cette unité qui fait à la fois l'objet & le terme de toutes les actions & de tous les Etres de la Nature.

Quant au feu en général, il apprend aux hommes ce que ſeroient leurs jouiſſances & leurs lumieres, s'ils exerçoient avec perſévérance les facultés qui ſont en eux, & s'ils en portoient l'action juſqu'au point où leur eſſence leur permet d'atteindre. Le feu a le pouvoir de vitrifier tous les corps, c'eſt-à-dire, de tellement les purger de leurs ſcories & de leurs écorces, que leur principe radical parvienne en quelque ſorte à ſa pureté & à ſa ſimplicité naturelle.

Par-là ces corps que leur opacité rendoit impénétrables à notre vue, & qui nous interceptoient les autres objets; ces corps, dis-je, acquierent une clarté viſible, une tranſparence dont les effets ne la ſſent plus de bornes à nos deſirs & à nos connoiſſances.

Ils donnent à l'homme le moyen de jouir de la lumiere des aſtres, ſans reſſentir les rigueurs de l'atmoſphere, & d'exiſter au milieu des intempéries de cette région terreſtre, ſans en recevoir les atteintes, comme ſi en effet elles n'avoient

pas lieu pour lui ; image groſſiere, mais inſtructive d'une autre eſpece de lumiere & d'une autre eſpece de ſécurité, que l'homme peut également ſe procurer au milieu des *tempêtes* qui grondent dans cette orageuſe demeure.

Ces corps lui donnent le moyen de pénétrer, pour ainſi dire, dans les myſteres de la Nature ; d'appercevoir d'une part, des merveilles que la petiteſſe des objets ſembloit avoir exclues pour jamais de ſes connoiſſances ; & de l'autre, de diriger ſes yeux juſqu'à la région la plus élevée des aſtres. Ils le mettent à portée d'en meſurer les dimenſions, d'en calculer tous les mouvemens, & de lire, comme à découvert, les loix de ces grands mobiles, dont il eſt ſéparé par une diſtance ſi prodigieuſe, que pluſieurs échappant à la vue ſimple, il n'avoit pu même en ſoupçonner l'exiſtence.

Tous ces faits ſont pour l'homme autant de ſignes qui lui démontrent que s'il avoit le courage d'amener ſa volonté à ſon vrai point d'épurement, il rendroit à ſon Etre intellectuel, une clarté, une *tranſparence* analogue à ſa claſſe ; il lui procureroit un degré de *purification* qui lui feroit non ſeulement découvrir la marche des Etres immatériels qui l'environnent, mais même l'aideroit à s'élever juſqu'à l'ordre intellectuel le plus ſupérieur à lui, juſqu'à cet ordre

vivant dans lequel il a puiſé ſon origine, mais dont il eſt aujourd'hui tellement éloigné, qu'il le regarde comme inacceſſible à ſa vue. Car dans le ſenſible & dans l'intellectuel, il eſt certain qu'il n'y a que le groſſier, que la ſouillure qui forment pour l'homme, les ténebres, les éloignemens & les diſtances, & que tout eſt clair pour lui, tout eſt près de lui, quand tout eſt pur en lui.

MALGRÉ toutes les beautés écrites dans la création temporelle, convenons que nous n'y voyons que des loix de rigueur & de violence, que des faits non libres, & qui ne démontrent pas même une intelligence dans les agens qui les operent, quoiqu'il y en ait néceſſairement une hors de ces agens, qui les commande dans tous leurs actes, puiſque ces actes s'exécutent avec ordre & régularité.

Ce ſeroit donc en vain que nous chercherions dans la matiere, des images réelles & permanentes du Principe de la vie, duquel nous ſommes malheureuſement ſéparés; & ſi l'homme n'eût pas eu d'autres ſignes que les objets matériels pour recouvrer la connoiſſance de ce Principe, ſa Juſtice divine auroit peu de choſes à lui recommander.

Nous avons déja remarqué, que dans l'homme,

quelque corrompu qu'il puiſſe être, il ſe trouvoit toujours des traces de vertus & facultés étrangeres à toute la Nature matérielle ; nous avons vu que dans tous les ſiecles, chez tous les Peuples, les idées de la juſtice & de la bienfaiſance ont été connues, quoiqu'ils les aient ſi ſouvent défigurées ; & qu'ils en aient même appliqué les noms reſpectables à des objets criminels.

Bien plus, en conſidérant ſa forme corporelle, l'homme pourra ſe prouver qu'il poſſede des *vertus* plus actives encore que ces vertus dont nous venons de parler.

On peut dire qu'il porte ſur lui des ſignes vivans de tous les Mondes & de tous les Univers ; & ſi l'on conſidere intellectuellement trois des principaux organes dont ſa tête eſt ornée, on verra pourquoi l'organe de l'ouie eſt abſolument paſſif, recevant les impreſſions & ne rendant rien ; pourquoi les yeux ſont actifs & paſſifs, exprimant au dehors les affections internes, & communiquant à l'intérieur les impreſſions des objets extérieurs ; enfin, pourquoi la langue eſt un organe abſolument actif, & ayant le double pouvoir de peindre avec la même facilité les opérations de la penſée ou du raiſonnement, & les mouvemens ou paſſions de l'ame.

Nous pouvons même porter nos obſervations intellectuelles juſqu'au centre inviſible qui anime

ces trois organes ; juſqu'à ce ſéjour caché de la penſée, qui a ſon ſiege dans l'intérieur de la tête, comme la Divinité ſuprême a mis le ſien dans un ſanctuaire impénétrable, quoique ſes attributs en manifeſtent l'exiſtence & l'action à tous les Etres.

Nous trouverons dans cet homme inviſible, le nombre des trois facultés du Principe divin, qui forment le type de tous les Etres. Quoiqu'elles n'agiſſent plus dans nous que par une ſucceſſion lente & pénible, elles y ſont abſolument indiviſibles comme dans la Divinité : elles devroient avoir abſolument le même objet ; & ſi l'homme n'avoit le droit funeſte de s'égarer par le ſeul pouvoir de ſa volonté, *il en eſt* qui ne reconnoîtroient pas ſa différence d'avec ſon modele.

Indépendamment des objets de la Nature dont l'homme eſt environné, & qui lui peignent ſon Principe, il a donc le moyen plus avantageux & plus vrai de le reconnoître en lui-même & dans ſes ſemblables. Il eſt certain que Dieu s'étant peint lui-même dans toutes les œuvres de la Nature, & plus particuliérement dans l'homme, il n'exiſte rien dans nos ténebres qui ne porte ſon ſigne, & l'immenſité des Etres n'eſt autre choſe que l'immenſité des images de Dieu. Vérité lumineuſe qui doit ſervir de

guide assuré pour découvrir toutes celles qui peuvent remplir les desirs de l'homme.

Dans l'union de l'homme à l'Univers, peut-on se dispenser d'appercevoir une esquisse active de l'harmonie divine, dans laquelle le premier Etre se représente à nous, comme dominant sur toutes les intelligences, & recevant d'elles le tribut & l'hommage qu'elles doivent à sa grandeur ? En effet quel est le rang que l'homme occupe sur la terre Tous les Etres de la Nature sont en action autour de lui, tous travaillent pour lui ; l'air, le feu, les astres, les vents, les mers, les élémens, tout agit, tout contribue à son bien-être, tout concourt au soutien de son existence ; lui seul au milieu de ce vaste empire a le privilege de pouvoir être supérieur à cette action temporelle ; il peut, s'il le veut & qu'il en ait le courage, n'avoir d'autre occupation que de s'approprier tous les dons & toutes les *Vertus* de l'Univers.

Le seul tribut que la Sagesse exige de l'homme en lui laissant l'usage de ces bienfaits, c'est qu'il lui rende gloire, & qu'il la reconnoisse comme étant le souverain arbitre de tout ce qui existe ; c'est qu'il rétablisse dans ses facultés, la même loi, le même ordre, la même régularité par laquelle il voit que tous les Etres de la Na-

ture ſont dirigés ; c'eſt, en un mot, qu'au lieu d'agir en ſon propre nom, ainſi qu'il le fait ſans ceſſe, il agiſſe toujours, comme ces Etres, au ſeul nom du Dieu vivant qui l'a créé.

C'eſt-là le grand œuvre, ou ce changement de volonté pour lequel nous avons dit que toutes les *Puiſſances* de la Nature étoient employées depuis l'origine des choſes, ſans avoir encore pu l'opérer.

„ Mais cette ſupériorité de l'homme ſur la Nature ſe démontre d'une maniere plus active par les ſimples manipulations qu'il peut faire ſur la matiere, & qui doivent nous donner encore une plus grande idée de l'étendue de ſes droits".

„ Il n'eſt aucun corps matériel, tel dur, tel cryſtalliſé qu'il ſoit, dont on ne puiſſe extraire les principes qui ſervent à engendrer tous les corps des trois regnes. Il ſuffit pour cela de prendre une marche oppoſée à celle que le corps dur a ſuivie lui-même pour parvenir à ſon état de ſolidité. Il faut donc commencer par travailler à ſa diſſolution".

„ Quoique l'homme ſache opérer fort peu de ces ſortes de diſſolutions, il n'en eſt pas moins vrai qu'elles ſont poſſibles, puiſque la Nature, par ſes opérations ſecondes, nous en fournit tous les jours la preuve & les moyens. Car

à défaut de *ſcience*, on peut au moins profiter des exemples de la Nature, qui eſt toujours prête à ſuppléer à notre foibleſſe & à notre ignorance. Mais il faut ſe ſouvenir que les productions qui réſulteront de nos procédés, ſeront toujours inférieures à celles que la Nature opere immédiatement, leſquelles méritent ſeules les Noms attachés à leur regne, comme en portant ſur elles les grands caracteres".

„ Sans perdre de vue cette prudente obſervation, pulvériſons le ſel le plus compact, le marbre, le granit le plus dur. Expoſons cette poudre, que l'on ne peut rendre trop fine, ſi l'on veut réuſſir, expoſons-la à l'air libre de l'atmoſphere, ſans eau, à couvert autant qu'il eſt poſſible, de la pluie, de la pouſſiere & des corps étrangers déja déterminés; peu-à-peu l'acide de l'air agira ſur ce ſel pulvériſé. Il en extraira les ſubſtances qui lui ſont analogues, & abandonnera les autres, qui à la longueur du temps ſe convertiront entiérement en terre végétale".

„ Dès que l'on eſt en poſſeſſion de cette terre végétale, toutes les découvertes ſont faites; l'humidité de l'air ſe joint à elle, & en fait naître de petites plantes".

„ Ces plantes arrivées à leur point de maturité, ſubiront une nouvelle opération, ou diſſolution plus naturelle que celle de la groſſiere infuſion,

& l'on en verra naître des inſectes, & même des eſpeces de métaux, ſi l'on ſait procéder, & ce ſera là une démonſtration complette que le Principe univerſel de vie eſt répandu dans tous les corps".

„ Qu'on ne croie pas que je contrediſe ici ce qui a été avancé précédemment ſur la fixité des caracteres des Etres, qui ne peuvent jamais s'élever à un autre rang que celui qui leur a été donné par la Nature. Dans les procédés dont nous parlons, les tranſmutations n'ont lieu, que parce que les différens germes innés dans chaque corps ſe ſéparent les uns des autres pour agir librement ſelon leur loi, mais aucun d'eux ne ſort de ſon regne. Il faut remarquer encore que les réſultats des tranſmutations vont toujours en dégénérant, & que plus on repete le procédé ſur les mêmes ſubſtances, plus les productions qui en proviennent ſont affoiblies, ce qui les rend de plus en plus inférieures aux productions premieres de la Nature".

„ Nous pouvons néanmoins admirer les droits de l'homme, puiſque, par l'uſage qu'il lui eſt libre de faire des différentes ſubſtances matérielles, il a le pouvoir de tranſmuer, pour ainſi dire, tout ce qui ſe trouve dans ſon enceinte, de convertir les terres en minéraux, les plantes en inſectes, ceux-ci en une nouvelle terre d'où réſulteront

de nouvelles combinaiſons ; puiſqu'enfin il peut transformer par un ſeul procédé les animaux & les plantes en minéraux & en ſels, les rochers les plus durs en corps organiſés & vivans, & en quelque façon faire changer de face à tout ce qui l'approche ".

„ N'héſitons pas d'appliquer ces obſervations aux objets immatériels. Ils ſont tous pour lui, ou ſéparés ou comme engagés dans des ſubſtances & dans des enveloppes qui ſemblent gêner leur action. Mais comme il eſt lui-même un *diſſolvant univerſel*, il pourroit en quelque ſorte, s'il jouiſſoit des droits de ſon intelligence, opérer dans la claſſe des objets intellectuels, ce qu'il fait ſur les corps par le moyen des agens ſenſibles & corporels ".

„ Tout nous engage donc à croire que l'homme rétabli dans ſes droits, pourroit agir tant ſur les Etres immatériels corrompus, que ſur les Etres purs dont il eſt actuellement ſéparé par de fortes barrieres ; à l'image de l'Agent ſuprême, il auroit le pouvoir de diſſoudre, de décompoſer les *enveloppes*, de mettre à découvert les principes qui y ſont contenus & concentrés, de leur fournir par-là les moyens de produire les fruits de tous les *regnes* qui leur ſont propres, de *recompoſer* ceux qui ſont *ſimples*, de tenir dans l'inaction ceux qui ſont *mal ſains*,

c'eſt-à-dire, de faire ſuccéder par-tout l'abondance à la ſtérilité, la lumiere aux ténebres, la vie à la mort, & de transfigurer tellement tout ce qui l'environne, que ſon ſéjour reſſemblât à celui de la Vérité même.

9.

NE nous abuſons point ; le ſpectacle merveilleux de l'action non interrompue des Etres corporels, " celui même de la ſupériorité que l'homme devroit avoir ſur eux par l'uſage & l'application qu'il peut faire de leur loi" n'eſt ſans doute qu'une repréſentation très-foible & très-inférieure de cette harmonie divine qui lie les *trois facultés premieres* à tous les Etres intelligens.

Dans cette claſſe divine, tout eſt ſaint, tout eſt vrai, tout agit de concert, & tend à un ſeul but. Le Chef divin au centre de ſes pures émanations, répandant juſques dans leur ſein, les douceurs de ſon exiſtence & de ſes *Vertus*, les unit à lui par tous les droits de l'amour & de la félicité.

Là, les Sujets ne peuvent jamais s'élever au deſſus

deſſus de leur Souverain, & ſi quelques-uns d'entr'eux furent aſſez malheureux pour ſe révolter contre ſes loix, ils ne purent jamais porter leurs attaques juſqu'à lui, puiſqu'à l'inſtant qu'ils conçurent cette horrible penſée, ils perdirent de vue ſa préſence. D'ailleurs quels que ſoient les crimes, la clémence du Maître n'abandonne point les coupables : il tempere ſa juſtice, plutôt qu'il ne l'excite ; il cherche à gagner les criminels, plutôt qu'à les ſubjuguer ; il enveloppe, pour ainſi dire, ſa puiſſance de ſon amour, pour leur épargner la terreur de ſon nom, & pour leur montrer qu'il eſt plus jaloux de régner ſur eux par l'amour que par la puiſſance.

Il n'en eſt pas ainſi dans la claſſe temporelle : le Sujet & le Maître y ſont preſque toujours confondus. Tous ces Etres corporels, tous ces agens de la Nature, deſtinés au ſervice de l'homme, lui font continuellement la guerre ; & quand il eſt abandonné à lui-même, loin de le regarder comme le Roi de l'Univers, on le prendroit plutôt pour un proſcrit, ou pour le vil eſclave de ceux qu'il devroit commander ; & même lorſqu'il uſe de ſes droits, & que ſon empire paroît le mieux réglé, il ne nous offre que des figures de ce véritable empire dont nous venons de tracer un foible tableau ; la puiſſance & l'étendue de ſes facultés ne ſont ni conſtantes, ni inaltérables :

& s'il annonce en effet une repréſentation des trois facultés divines, on peut dire qu'elle n'en eſt qu'une eſquiſſe preſque méconnoiſſable.

Non ſeulement ſa penſée n'eſt pas à lui, non ſeulement ſa volonté n'eſt pas conſtamment pure, mais ſon action même eſt incertaine, & n'a ni l'aſſurance, ni l'autorité du Maître & du Souverain, en ſorte qu'on ne peut preſque y reconnoître aucun des traits vivans de la troiſieme *Vertu* divine que cette action devroit repréſenter.

Cependant, c'eſt par notre reſſemblance avec cette troiſieme faculté que nous devons commencer à corriger les difformités qui nous défigurent; car la loi par laquelle le premier Principe nous laiſſe ici-bas appercevoir ſon image, étant liée à un ordre temporel & ſucceſſif, nous devons travailler à manifeſter les droits & la *vie* de l'action divine, avant de prétendre à manifeſter les deux facultés qui la précedent, puiſque dans toute progreſſion aſcendante, il faut paſſer par l'inférieur, avant d'aller au ſupérieur.

Toutefois, ces mots de ſupérieur & d'inférieur ne doivent être employés que pour ſe prêter aux bornes qui reſſerrent aujourd'hui notre intelligence. Dans Dieu rien n'eſt ſupérieur, rien n'eſt inférieur; tout eſt un dans l'indiviſible, tout eſt ſemblable, tout eſt égal dans l'unité.

Mais les ſuites des écarts de l'homme n'ont

pas ſeulement fait ſubdiviſer les *Vertus* temporelles des Etres de la création, elles ont même engagé la Divinité à ne plus montrer que ſucceſſivement les *Vertus* de ſa propre eſſence à cet Etre coupable, & c'eſt là une nouvelle preuve de l'amour qu'elle a pour lui, puiſque l'homme n'ayant plus la force néceſſaire pour contempler l'unité divine ſans péril, elle ſe partage, pour ainſi dire, en ſa faveur, afin qu'il ait toujours quelques moyens de la reconnoître, & qu'elle ne l'éblouiſſe pas, comme il arriveroit, ſi elle ſe préſentoit à lui dans tout ſon éclat.

Or dans cette eſpece de ſubdiviſion qui n'eſt relative qu'à l'homme ſeul, la troiſieme faculté divine, ou l'*action*, eſt celle dont nous devons d'abord nous approcher, puiſque ſon ombre la place après les deux autres, & par conſéquent plus près de nous.

Si l'on trouve trop de difficultés à concevoir ces mots, *action*, *volonté*, *penſée*, que je préſente comme diſtinctes les unes des autres, tandis que ces trois facultés ſont unes dans leur eſſence, il ſuffira pour avoir la parfaite intelligence de cet écrit, de s'en tenir à cette idée générale, que par ſon crime l'homme ayant perdu de vue l'unité des puiſſances divines, ne peut plus les contempler que ſéparément; que ces puiſſances, en ſe

communiquant à lui, ne peuvent ſe montrer que ſous une multitude innombrable de faits, de ſignes, d'emblêmes; ſous une complication d'Agens & de moyens, qui faſſe ſentir à l'homme la privation où il eſt de cette unité & des délices dont elle eſt la ſource & le foyer.

Si dans l'eſpece humaine, conſidérée relativement à l'ordre phyſique, nous voyons des hommes remarquables par la beauté & la proportion de leur corps, par leur force, leur agilité, & les différens avantages de la forme & des organes, nous devons penſer qu'il en eſt de même dans l'ordre de leurs facultés intellectuelles, & que ſi le plus grand nombre eſt en effet réduit aux notions les plus communes & les moins élevées, il a dû en exiſter dans tous les temps qui ont été diſtingués parmi leurs ſemblables, & qui ſe ſont plus approchés qu'eux de la lumiere; différences qui s'obſervent encore tous les jours, par rapport à ce qu'on appelle vulgairement *Sciences*.

Quoique tous les hommes de la terre ſoient deſtinés à manifeſter, même ici-bas, quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques-uns d'entr'eux ſont appellés à cette œuvre avec une détermination plus poſitive que les autres hommes, & qu'ils ont à opérer des faits plus vaſtes & plus conſidérables.

Les uns, chargés ſeulement de leur propre régénération, n'ont, pour ainſi dire, qu'à contempler le tableau des ſecours que la Sageſſe ſuprême leur préſente, & à tâcher de s'en appliquer les fruits. Les autres, deſtinés à répandre ces ſecours, doivent avoir des forces plus grandes & des dons plus étendus.

Pour fixer notre penſée ſur cet objet, nous regarderons tous les hommes de la terre comme des Elus, mais diviſés en deux claſſes, celle des *Elus particuliers*, & celle des *Elus généraux*.

Nous ajouterons que difficilement les Elus généraux peuvent deſcendre au rang des Elus particuliers; mais qu'il eſt donné à tous ceux-ci de s'élever au rang des premiers, par leur courage & par les efforts ſoutenus de leur volonté: parce qu'il eſt plus difficile à un homme conſommé dans la Science, d'oublier ce qu'il ſait, qu'à un homme ignorant d'acquérir des connoiſſances.

Ceci nous force d'examiner un inſtant le ſyſtême de la prétendue fatalité attachée à la deſtinée de l'homme.

Les difficultés qui ſe ſont élevées ſur cette matiere, viennent de ce qu'on attribue aux Elus particuliers, ce qui n'a été dit que des Elus généraux.

Il eſt clair que ceux-ci, vu l'immenſité de

leurs avantages, peuvent ſe regarder comme prédeſtinés ſelon la notion vulgaire. Mais de ce qu'il y auroit dans l'eſpece humaine, quelques Etres privilégiés & deſtinés à de plus grandes œuvres, faudroit-il en conclure que tous les hommes doivent l'être, puiſqu'il eſt clair que la plupart demeurant dépoſitaires de leur libre arbitre, demeurent auſſi dépoſitaires de leurs actions, & par conſéquent du réſultat qui doit les ſuivre. On auroit tort, en un mot, d'aſſimiler tous les Elus, & de conclure du petit nombre à l'univerſalité des hommes.

On ne s'en tiendra pas là ſans doute, & l'on demandera pourquoi un tel homme a été choiſi de préférence parmi tous les autres, & placé au rang des Elus privilégiés ou généraux.

Pour atteindre au nœud de cette difficulté, il faudroit s'élever juſqu'aux loix ſimples, mais univerſelles de la Sageſſe divine, qui ayant marqué ſon empreinte ſur tous ſes ouvrages, l'a gravée ſur l'eſpece humaine comme ſur ſes autres productions. Ajoutons que la Nature humaine étant le tableau figuratif univerſel de la Divinité, ainſi que de ſes *Vertus* & *Puiſſances*, doit voir répéter tous ces types par les différens individus de ſa propre eſpece.

Voilà pourquoi il doit y avoir des hommes chargés de manifeſter les choſes divines; d'au-

tres, les choſes intellectuelles, d'autres, les choſes phyſiques & naturelles; ſans parler d'une autre ſorte de manifeſtation, dont la néceſſité eſt également abſolue parmi les hommes, mais qu'il ne ſeroit pas prudent de révéler à la multitude.

La loi qui dirige ces ſortes d'élections, eſt ſemblable à la loi qui conſtitue la Divinité même: elle a pour baſe la propriété ſacrée des facultés du premier principe, & l'ordre numérique agiſſant ſur tous les Etres qui doivent les repréſenter. Propriété coéternelle avec l'eſſence ſuprême, & dont il ne peut y avoir d'autre raiſon que celle de ſon exiſtence, puiſque cette raiſon & ſon exiſtence ſont une même choſe. Et c'eſt par cette ſeule connoiſſance que nous pourrions comprendre ce que nous avons nommé *liberté* dans ce grand Etre.

Ainſi l'on ne pourroit ſavoir pourquoi certains hommes ont tels ou tels types à manifeſter par préférence à d'autres hommes, ſans connoître auparavant loi numérique à laquelle la Sageſſe ſuprême a aſſujetti leur origine; ou plutôt il faudroit ſavoir pourquoi les facultés divines ſont elles-mêmes diverſes, quoiqu'intimément unies & à jamais inſéparables; pourquoi enfin la penſée n'eſt pas la volonté, la volonté n'eſt pas l'action, & l'action n'eſt ni la penſée, ni la volonté.

Mais, ſi à la rigueur ces queſtions ne ſont pas au deſſus de l'intelligence de l'homme, elles ſont au moins inutiles & ſouvent très-dangereuſes pour lui, ſur-tout quand il ne les pourſuit pas par le véritable ſentier, qui eſt l'*action*. Car ſi cette *action* eſt le germe eſſentiel de notre réhabilitation, il faut d'abord que ce germe opere, pour nous procurer enſuite les connoiſſances & les lumieres qui ſont ſes véritables fruits. Demeurant donc fideles à cette *action*, nous reconnoîtrons que c'eſt à elle ſeule à confirmer toutes les vérités expoſées juſqu'ici, & à diſſiper toutes nos obſcurités.

Rentrons dans notre ſujet, & découvrons les voies phyſiques & intellectuelles par leſquelles les Elus généraux ou privilégiés ont été admis à ce titre ſublime.

S'ils n'avoient eu que les ſecours naturels & humains dont nous avons parcouru ci-devant le tableau; ſi même ils n'avoient jamais eu que les ſecours des autres hommes privilégiés comme eux, ils n'auroient vu là que des types ſeconds & inférieurs, par leſquels ils n'auroient pas découvert pourquoi l'homme exiſte. Et ne connoiſſant point en ore les *Vertus* efficaces du grand Principe, il leur eût été impoſſible de remonter au rang ſublime d'où ils étoient deſcendus, & Dieu auroit

porté ſur l'homme un décret qui n'auroit jamais pu s'accomplir.

Il faut donc, ſelon l'ordre de l'immutabilité divine, que la Sageſſe ſuprême ait préſenté à ces Elus privilégiés des *ſignes actifs*, *frappans* & *directs* de ces *vertus* & facultés par leſquelles l'homme doit commencer le cours de ſa régénération.

Enfin, il eſt indiſpenſable que les *Vertus* mêmes de la Sageſſe divine ſe ſoient rapprochées de ces hommes privilégiés; qu'elles leur aient fait toucher, pour ainſi dire, ſa propre ſubſtance, afin de leur fournir les moyens de manifeſter leur action, & de commencer à remplir la tâche pour laquelle ils avoient reçu leur exiſtence temporelle.

Nous n'aurons aucun doute ſur ces vérités, quand nous réflechirons que les *Vertus* divines rayonnant dans tous les ſens comme le feu ſolaire, ſont dans une continuelle activité qui les fait procéder à la fois dans toutes les progreſſions de l'Infini: qu'ainſi il faut néceſſairement qu'elles rencontrent l'homme dans leur cours, & que plus cet homme eſt analogue à elles, plus elles tendent à s'unir à lui par les rapports eſſentiels de leur nature.

Et c'eſt là cette réaction, qui indépendamment de l'univerſalité de l'action divine, ſe prouve en

particulier ſur chacun de nous ; en ce que l'homme n'ayant pas la penſée à lui, il reçoit cependant chaque jour des penſées vives & lumineuſes. Car ſi quelqu'homme ſe plaint de n'en pas recevoir de ſemblables, cette diſette n'eſt pas un vice de ſa nature, mais une ſuite de ſa négligence à n'avoir pas ſaiſi les rayons qui lui avoient été offerts dans ſon premier âge, & qui ne s'étoient préſentés à lui que comme des guides, qui devoient le conduire à la jouiſſance habituelle d'une plus grande lumiere.

Lorſque nous diſons que les *Puiſſances* de Dieu ſe communiquent indiſpenſablement aux hommes, nous parlons d'une néceſſité appuyée ſur les loix fondamentales que Dieu imprime aux Etres, & ſur l'immutabilité de ſes décrets. Ainſi elle ne doit point affoiblir à nos yeux la grandeur de ſon amour, & encore moins nous faire croire que nous ſoyions diſpenſés de concourir à l'œuvre avec lui, comme s'il devoit l'opérer ſeul & ſans le concours de notre libre volonté.

En faiſant une claſſe à part des *Elus généraux*, qui étant toujours unis avec le grand Principe même, ne nous laiſſent point de diſtinction à faire entre ſon Action divine & leur libre Arbitre, nous dirons qu'il en eſt de l'amour comme de la juſtice ; l'un & l'autre ne ſont que des

appuis qui nous ſont préſentés pour nous aider à ſortir de l'abyme, mais qui nous laiſſent ordinairement la plus entiere liberté pour nous en ſaiſir, ainſi que pour les fuir & les abandonner.

Quoique les ſecours que la Sageſſe ſuprême accorde à l'homme ſoient une ſuite néceſſaire de l'amour qui la conſtitue, il doit encore lui demander la force même d'en faire uſage, il doit employer toutes les *Puiſſances* de ſon Etre, pour que ces ſecours ne lui ſoient pas donnés en vain. Car cette Sageſſe exigeant toujours de l'homme un travail, met par-là une condition à ſes graces, c'eſt à la volonté de l'homme enſuite à en déterminer l'efficacité ; enfin, ſemblables à ces traits de lumiere colorée, qui ſe prolongent quand ils trouvent des milieux trop diviſées & trop foibles pour pouvoir s'y appuyer & ſe réfléchir, les rayons ſuprêmes frappent inutilement ſur l'homme & le laiſſent loin derriere eux, quand il n'a en lui aucune baſe pour les fixer.

Si les hommes pouvoient agir, ſuivant leur véritable loi, ſans le ſecours de Dieu, ou ſi Dieu devoit agir en eux ſans leur concours, les Théologiens & les Philoſophes ſeroient fondés à faire tant de queſtions ſur le libre arbitre, & ſur les effets de la grace divine, qui n'eſt autre choſe que l'amour. Mais comme le bon uſage du libre arbitre attire cette grace ou cet amour, & comme

réciproquement cet amour dirige le libre arbitre & le purifie, il eſt viſible qu'on ne doit jamais les ſéparer ; il eſt clair que l'amour & la liberté ſe ſecondent continuellement l'un & l'autre, & que ces deux actions, quoique diſtinctes, ſont toujours liées par des rapports intimes & reſpectifs.

Cependant il ne faut pas croire que la volonté humaine puiſſe rendre nuls, les décrets des manifeſtations de la Puiſſance ſuprême, qui devroient ſe faire par l'organe de l'homme ; parce que ſi l'homme ne remplit pas le but de ſon émanation, c'eſt cette Puiſſance qui ſe montre elle-même. Ainſi ceux qui doivent en être l'objet, ne peuvent jamais manquer de l'avoir préſente devant eux, ſoit pour leur avantage, ſoit pour leur moleſtation. Suivons notre ſujet.

Il ne ſuffiſoit pas que les Puiſſances divines en ſe ſubdiviſant, apportaſſent juſqu'auprès de l'homme les *Vertus* qui les conſtituent, il falloit encore que chacune d'elles le fît d'une maniere proportionnée à la région ténébreuſe qu'il habite ; il falloit qu'elles employaſſent, pour ainſi dire, les moyens même qu'il avoit pris pour y deſcendre ; qu'elles paſſaſſent par les mêmes voies ; qu'elles ſe couvriſſent des mêmes couleurs que lui, & qu'elles ſuiviſſent les loix de la

même apparence qui l'environne, & cela par les rapports que je ferai appercevoir dans la ſuite entre le corps de l'homme, l'origine des langues & les caracteres de l'écriture.

Sans cela, ſa vue affoiblie n'auroit pu ſupporter l'éclat de ces *Puiſſances*; ou, n'appercevant en elles aucune analogie avec lui-même, elles lui auroient parues étrangeres, ou trop au deſſus de lui, il en auroit pris de l'ombrage, & détournant les yeux, il auroit perdu les ſeuls & uniques moyens qu'il pût attendre pour ſe rappeller ſon premier état.

C'eſt ainſi que le feu des aſtres nous ébloui-roit ou nous conſumeroit, s'il pouvoit parcourir l'eſpace qui les ſépare de nous, ſans traverſer les fluides de l'atmoſphere, qui par leur nature humide & denſe, moderent à la fois & ſon activité & ſa ſplendeur.

C'eſt ainſi que ces fluides eux-mêmes, trop ſubtils & trop raréfiés pour notre région, ſeroient inutiles & même nuiſibles à la terre, s'ils pouvoient deſcendre ſur ſa ſurface, ſans ſe condenſer encore en roſée, en pluie, en neige, & ſans ſe raſſembler en globules ſenſibles & analogues aux ſubſtances qu'ils viennent fertiliſer.

Enfin, c'eſt ainſi que la penſée de l'homme ſeroit nulle pour ſes ſemblables, s'il n'employoit d'abord des formes ou des caracteres ſenſibles

pour la communiquer. Or ces moyens néceſſaires à l'homme dans ſon état actuel, ne ſont qu'une image de ce qui ſe paſſe en réalité pour lui, dans un ordre plus vaſte & plus élevé, puiſque tout doit être ſenſible ici-bas; vérité qui ſera plus développée dans la ſuite.

En un mot, c'eſt une loi conſtante & invariable que, conformément aux claſſes dans leſquelles elles pénetrent, toutes les *vertus*, toutes les *actions*, toutes les *facultés* ſe proportionnent & ſe modifient aux canaux par leſquels elles paſſent, & aux objets qu'elles ont pour but d'identifier avec elles-mêmes; & tel eſt l'état violent des choſes temporelles, que tous les *Principes* qui y deſcendent, ne le peuvent ſans des canaux ſenſibles qui les préſervent, tandis qu'ils devroient par leur nature ſe communiquer ſans intermede: car étant obligés de ſe produire eux-mêmes ces enveloppes préſervatives, l'action qu'ils emploient à cette œuvre, eſt toujours aux dépens de leur véritable action.

Nous appercevons donc déja la néceſſité qu'il ait paru parmi les hommes des *ſignes* viſibles, des *Agents* ſubſtantiels, & des Etres réels, revêtus comme nous de formes ſenſibles; mais en même temps des Etres qui fuſſent dépoſitaires de ces *Vertus* premieres que l'homme avoit per-

dues, qu'il cherchoit ſans ceſſe autour de lui, dont il ne pouvoit voir que des indices foibles & impuiſſans dans tout ce qui l'environnoit, & qui, quoique ſubdiviſées, devoient être repréſentées à l'homme avec leur caractere primitif.

Il ſe pourroit même, que parmi ces ſignes, parmi ces agens, il y en eût qui euſſent exiſté, & qui exiſtaſſent encore au milieu des hommes ſans que ceux qui ſont ignorants ou corrompus s'en apperçuſſent. Leur action, leur marche ne devant ſe découvrir qu'à ceux qui ſont aſſez purs pour les ſaiſir, elles ſont preſque toujours nulles pour les autres; comme tous mes actes intellectuels ſont inconnus à la matiere dont mon corps eſt formé, parce qu'il n'y a rien en eux qui ne lui ſoit étranger; & c'eſt-là ce qui jette tant d'obſcurité, de doutes & d'incertitudes ſur l'exiſtence de ces *ſignes* & de ces *Agens*.

Expoſons une troiſieme loi également indiſpenſable; c'eſt que ſi par la deſtination ſublime ſur laquelle eſt fondée l'origine de l'homme, non ſeulement il étoit néceſſaire que même après ſon crime, les *Vertus* de la Sageſſe parviniſſent viſiblement juſqu'auprès de lui, & priſſent le ſoin de lui retracer ſon modele, il falloit encore que les dépoſitaires de ces dons l'inſtruiſiſſent des voies par leſquelles il pouvoit ſe régénérer

dans ſon premier état. Il falloit que ces *Agens* rempliſſent leur deſtination par des actes ſenſibles, puiſqu'ils habitoient auprès d'un Etre ſenſible & obſcurci par ſa matiere ; il falloit enfin qu'ils miſſent cet homme à portée de pouvoir exercer & tranſmettre à ſon ſemblable, les dons & les connoiſſances qu'il avoit reçues d'eux autant pour l'inſtruction & l'avantage des autres hommes que pour la ſienne propre ; ce qui nous conduit à reconnoître la néceſſité d'un culte ſenſible & phyſique ſur la Terre, & nous découvre en même temps l'objet pour lequel il y a des Elus qui ont été privilégiés.

Dans ſa vraie définition, un culte n'eſt que la loi par laquelle un Etre, en cherchant à s'approprier les choſes dont il a beſoin, ſe rapproche des Etres vers leſquels ſon analogie le rappelle à chaque inſtant, & fuit ceux qui lui ſont contraires. Ainſi la loi d'un culte eſt fondée ſur une vérité premiere & évidente, c'eſt-à-dire, ſur la loi qui réſulte eſſentiellement de l'état des Etres & de leurs rapports reſpectifs.

Dans l'état des choſes ici-bas, il n'eſt aucun Etre qui ſoit ſans beſoins ; puiſque tout y étant ſéparé & diviſé, ils ſont tous dans le cas de chercher à ſe réunir, & à rallier leur *action diſperſée* ; ils ſont tous mus par l'impulſion de leur analogie

analogie mutuelle, qui les force à tendre ſans ceſſe les uns vers les autres; ſelon les loix & le vœu de leur nature.

De-là, ſi l'on ne peut accorder préciſément le nom de culte, aux loix des Etres matériels & non libres, au moins doit-on reconnoître que tous ces Etres, de quelque claſſe qu'ils ſoient; que notre ſang, que nos corps placés parmi toutes les productions de cet Univers, ont des actes à opérer, & un ordre à ſuivre, ſoit pour ſatisfaire au but de leur exiſtence, ſoit pour ſe guérir ou ſe préſerver des différentes maladies auxquelles les influences élémentaires les expoſent continuellement.

Cependant ſur quoi eſt fondée cette loi, ſi ce n'eſt ſur l'analogie qui ſe trouve, par exemple, entre nos corps & les alimens ou les remedes, dont l'action & les *Vertus* viennent ranimer, renouveller nos forces & nous rendre la ſanté?

Or l'analogie entre notre Etre intellectuel & les autres *Vertus* de la Divinité, étant reconnue; éprouvant en outre qu'il exiſte hors de nous une ſource de penſées fauſſes & déſordonnées qui nous obſedent, & font que l'eſprit de l'homme eſt, pour ainſi dire, expoſé à autant de maladies que ſon propre corps, il ſuit que nos rapports naturels avec les *Vertus* divines, nous mettent à leur égard dans la même dépendance

& le même beſoin où ſont nos corps relativement aux ſubſtances alimentaires ; il ſuit que pour ces *Vertus* divines, nous ſommes également aſſujettis à un culte ou à une loi, qui nous procure de leur part les *ſecours* que nous en attendons ; il ſuit enfin qu'ayant à guérir ou à préſerver notre Etre des influences intellectuelles qui nous ſont nuiſibles, comme nos corps des influences corporelles mauvaiſes, nous devons par une néceſſité évidente chercher les *ſecours* analogues à ce beſoin intellectuel, & les employer *activement* quand nous les avons trouvés.

Ce ne peut être que le défaut de ces réflexions, qui ait conduit dans tous les temps les hommes des diverſes Religions, à l'indifférence ſur ces objets ; & leur ait fait non ſeulement négliger les ſubſtances, les temps & les formes qui doivent entrer dans leur culte, mais la priere même, ſous prétexte que le premier Etre n'en a pas beſoin, & qu'il ſuffit aux hommes de ne pas faire ce qu'ils appellent du mal, tandis que la priere eſt pour leur Etre intellectuel ce que la reſpiration eſt pour leur corps.

Peut-être auroient-ils raiſon, ſi leur penſée pouvoit lire dans la penſée ſuprême, comme celle-ci lit dans la leur ; parce qu'alors leurs jouiſſances étant complettes & aſſurées, ils n'auroient d'autre occupation que de les ſavou-

rer, & d'en célébrer la douceur, ſans aucun combat pour les obtenir ; mais dans l'état actuel de l'homme, il y a entre la penſée ſuprême & la ſienne, *une action* qui les empêche de ſe réunir, & il ne peut démolir & détruire cette *Barriere* que par un moyen analogue à elle, c'eſt-à-dire, par *une action.*

Enfin, nous appercevons dans la Nature phyſique même, des preuves que tous les Etres doivent rendre un hommage au Principe de la *vie*, s'ils veulent en recevoir des ſecours & des bienfaits. Pour que la terre produiſe, il faut que des vapeurs s'élevent hors de ſon ſein ; qu'elles aillent s'unir aux *Vertus* céleſtes, & qu'enſuite elles deſcendent ſur ſa ſurface pour l'humecter de cette roſée féconde, ſans laquelle elle ne peut rien engendrer. Leçon vivante qui apprend à l'homme qu'il a une loi à ſuivre, s'il veut connoître les droits & les douceurs de ſon exiſtence.

Il n'y pourra jamais parvenir que quand ſon ardeur pour le vrai fera ſortir de lui de violens deſirs ; quand des vœux & des mouvemens, pour ainſi dire, créateurs, s'éleveront de toutes les facultés de ſon Etre, qu'ils monteront juſqu'à la ſource de la lumiere, & qu'après en avoir reçu l'onction ſalutaire & ſacrée, ils lui rapporteront ces influences vivifiantes, qui doivent

faire germer en lui les tréſors de la Sageſſe & de la Vérité.

Mais en faiſant dériver le culte de l'homme, de ſes beſoins, & de la néceſſité de combattre l'obſtacle qui lui ſert de barriere, je paroîtrois admettre une multiplicité innombrable de différens cultes ; puiſqu'en général l'homme étant expoſé à des beſoins auſſi différens, auſſi variés dans ſon Etre intellectuel que dans ſon Etre corporel, vouloir preſcrire une loi uniforme pour ces différentes eſpeces de beſoins, ce ſeroit marcher contre l'ordre & contre la raiſon. Quelques mots ſuffiront pour faire diſparoître cette difficulté.

Si l'unité d'un culte eſt une vérité inconteſtable, & fondée ſur l'unité même de celui qui doit en être l'objet, cette unité n'exclut pas la multiplicité des moyens auxquels la variété infinie de nos beſoins nous oblige de recourir ; alors ce culte pourroit recevoir des extenſions ſans nombre dans les détails, & ne pas ceſſer pour cela d'être parfaitement ſimple, & toujours *un* dans ſon objet, qui eſt de rapprocher de nous ce qui manque à notre Etre, & ce qui eſt néceſſaire à ſon exiſtence.

Auſſi, quels ſont les Dieux de l'homme dans ſon enfance & dans ſa jeuneſſe? Ce ſont les objets naturels & phyſiques ; ce ſont ceux qui lui

en dévoilent la beauté ; ce ſont ſes pere & mere ; ce ſont ceux qui le guidant & le ſoutenant dans tous ſes pas, deviennent pour lui des agens viſibles de la Divinité, parce que n'ayant point encore l'intelligence ouverte aux grandes vérités, il ne peut en recevoir les notions que par des ſignes & des agens corporels & ſenſibles comme lui.

Dans l'âge mûr, l'homme ſage prenant des idées plus juſtes ſur la Divinité, ne tarde pas à reconnoître que ceux qui ont été ſes Dieux dans ſa jeuneſſe, ſont ainſi que lui, infirmes & impurs, qu'ils ſont auſſi dans la dépendance d'un Etre intelligent & inviſible, qui ſe démontre à lui par la penſée, & qui lui fait comprendre qu'il n'a reçu la vie & l'intelligence que pour manifeſter à ſon tour les titres de ſon véritable Auteur.

Il conçoit alors qu'étant lui-même chargé de ſon œuvre, c'eſt à ſes propres efforts à la produire, à ſa propre intelligence à la diriger ; que l'Etre ſuprême étant pur & ſans tache, il doit avoir des Miniſtres purs & incorruptibles, ſur leſquels la confiance de l'homme puiſſe repoſer ſans riſque & ſans inquiétude.

Mais quoique, dans ces différents états, nous voyions le culte de l'homme ſe diverſifier, ou plutôt s'étendre & s'élever à proportion qu'il

découvre mieux l'étendue & la nature de ſes vrais beſoins ; ce culte, tant qu'il eſt conforme à l'ordre naturel, eſt toujours un, puiſqu'il tend continuellement au même but, qui eſt de pourvoir aux beſoins de l'homme, ſelon les divers états où il paſſe, & de le faire par les moyens les plus vrais & les plus naturels dont il ſoit ſuſceptible.

Car les voies de la Sageſſe ſont ſi fécondes qu'elle ſe transforme à chaque inſtant pour ſe proportionner à toutes nos ſituations ; & ſi par la plénitude de ſes facultés, elle embraſſe tous les Etres, tous les temps, tous les eſpaces, dans quelque poſition que nous nous trouvions, elle ne peut jamais laiſſer épuiſer la ſource de ſes dons, & quelque multipliés qu'ils ſoient, ils ont tous la même unité pour principe & pour fin.

D'après cela, quelque ſupériorité qu'un culte préſente, il ſeroit imprudent de proſcrire ceux qui, ne l'ayant pas encore atteint, en exerceroient de moins parfaits, parce que non ſeulement les loix de la réhabilitation des hommes ſe combinant avec les loix des choſes ſenſibles, ſont aſſujetties à des temps & à un ordre ſucceſſif, mais encore parce que nous ignorons s'il ne ſe trouve pas des lumieres cachées &

de ſecretes *vertus* ſous des apparences peu impoſantes.

Enfin, l'homme n'eſt point le juge de la priere ; il n'en eſt que le générateur & l'organe : & de même que les *émanations* des corps terreſtres, en s'élevant dans les airs, diſparoiſſent pour nos yeux matériels, & nous laiſſent dans l'incertitude, tant ſur leur cours que ſur la place qui les attend dans l'immenſité des réſervoirs de la Nature, de même les prieres des hommes, ne ſéjournant pas ſur la terre, deviennent inacceſſibles à notre vue, à nos jugemens, & nous ne pouvons prononcer ni ſur leur valeur, ni ſur le cours qu'elles ſuivent, pour s'approcher de la lumiere, ni ſur le rang que le premier des Principes leur deſtine autour de ſon Trône.

Malgré la ſupériorité d'un culte ſur les autres cultes, peut-être la Terre entiere participe-t-elle aux droits qui diſtinguent le culte parfait ; peut-être, chez tous les Peuples, & dans toutes les inſtitutions religieuſes, y a-t-il des hommes qui trouvent accès auprès de la Sageſſe ; &, loin de vouloir diminuer le nombre des vrais Temples de l'Eternel, nous devons croire qu'après les dons univerſels qu'il a répandus ſur notre demeure, il n'eſt aucun homme ſur la terre, qui ne pût, s'il le vouloit, ſervir de Temple à ce grand Etre. Car en quelque lieu que l'homme

aille, quelque iſolé qu'il ſoit, *ils ſont* toujours *trois enſemble ;* & ce nombre eſt ſuffiſant pour conſtituer un Temple.

Ceſſons donc de juger les voies de la Sageſſe, & de circonſcrire des limites à ſes *Vertus.* Croyons que les hommes lui ſont tous également chers ; que ſi elle en a comblé quelques-uns de ſes faveurs les plus précieuſes & les plus gratuites, c'eſt une raiſon de plus pour eux d'imiter ſon exemple, en employant envers leurs ſemblables, la même indulgence : enfin, que cette indulgence, qui n'eſt autre choſe que l'amour divin, eſt douce, bienfaiſante, & qu'elle ne proſcrit point, lors même qu'elle laiſſe les Etres dans la privation.

Eh ! comment cette *Vertu* pourroit-elle proſcrire ? Elle eſt vivante par elle-même, & elle ne tend qu'à multiplier à l'infini, l'ordre & la vie qui ſont en elle. C'eſt la ſeule, par laquelle l'homme puiſſe acquérir une idée véritable & intime de ſon Etre, tant dans ſon état actuel, que dans ſon état à venir. C'eſt la ſeule qui étende à la fois toutes les facultés de l'homme. Enfin, c'eſt la ſeule, peut-être, par laquelle le premier de tous les Principes puiſſe ſe comprendre lui-même, & s'aſſurer de toute ſa grandeur.

Du point où nous ſommes parvenus, le Lec-

teur peut voir s'étendre le tableau des rapports qui exiſtent entre Dieu, l'homme & l'Univers; puiſque le culte vrai, & les Agens prépoſés pour le répandre, n'ont eu pour but que de rétablir l'harmonie entre ces trois Etres, de montrer à l'homme l'emploi de toutes les ſubſtances de la Nature & leurs *proprietés*; de lui peindre viſiblement celles qui ſont en lui-même, & qui combinées avec toutes les autres *vertus* naturelles, devoient être l'image & l'expreſſion complette du grand Etre dont tout eſt deſcendu.

Nous ne pouvons méconnoître en effet cette chaîne immenſe, qui lie les Etres de toutes les claſſes, & qui diſtribue ſur chacun d'eux les *Vertus* qui leur ſont néceſſaires.

Dans l'ordre phyſique, nous voyons les facultés créatrices du grand Principe produire & vivifier les mobiles de la Nature, & ceux-ci retracer l'activité de leurs modeles juſques dans les dernieres ſubdiviſions de l'Univers ſenſible, céleſte & terreſtre.

Dans l'ordre ſupérieur au phyſique, nous voyons les *vertus* penſantes de ce même Principe univerſel, ſe repoſer ſur des Agens intellectuels, d'où elles ſe tranſmettent à des hommes privilégiés, & à tous les rejetons de la poſtérité de l'homme.

Enfin, l'homme lui-même repréſente en nature cette double activité ; il eſt un tableau vivant de ces deux loix fécondes qui ſervent à ſubſtancier tous les Etres.

De l'intérieur de ſa tête, émane ſans ceſſe un fluide puiſſant & ſenſitif, qui, deſcendant ſucceſſivement dans les différentes régions de ſon économie animale, communique ſa force & ſon action juſqu'à ſes fibres les plus tenues & les plus éloignées de leur ſource radicale.

De l'intérieur de ce même organe, l'homme ſage & pur ſent naître des penſées lumineuſes & profondes ; & les exprimant au dehors par ſes diſcours, il peut par leur moyen vivifier les hommes qui l'environnent, & faire parvenir ſucceſſivement ſes propres lumieres à tous les points du cercle qu'il habite.

Il eſt donc clair que l'homme préſente en tout, l'empreinte de ſon Principe, & qu'il en eſt l'expreſſion dans l'Univers phyſique & dans l'Univers intellectuel.

Nous appercevons auſſi quel eſt le but de la Sageſſe dans la diſtribution de ſes dons bienfaiſans, & quel eſt l'objet de ſon action conſtante & continue. De même que les exhalaiſons mal ſaines de la terre, ſont perpétuellement corrigées par les influences phyſiques ſupérieures, de même les penſées fauſſes & criminelles des hommes, &

celles des Etres corrompus qui ſéjournent avec lui, ſont contenues & purifiées par les impreſſions actives de la *vie*, ou par ces *Agens virtuels* que nous devons regarder comme les organes premiers & néceſſaires du culte & des moyens ſenſibles accordés à l'homme pour l'aider à accomplir encore les Décrets ſuprêmes.

Il ne faut point cacher ici que ce culte & ces moyens ſenſibles, tranſmis à l'homme par des Agens purs, demandent de ſa part une attention très-vigilante, une fermeté invincible, & un diſcernement très-délié pour ne pas confondre les *actions* vraies qui doivent animer ſon culte, avec les *actions* fauſſes qui tendent continuellement à le défigurer, & qui ſont toujours prêts à égarer l'homme, ſoit viſiblement, ſoit inviſiblement. Car dans l'intellectuel comme dans le phyſique, pluſieurs *exhalaiſons mal ſaines* ſe dérobant à l'*action pure* qui les combat, s'élevent ſouvent au deſſus de la région où elles devroient reſter enſevelies; & c'eſt-là ce qui dans l'une & l'autre claſſe, engendre les orages & les tempêtes.

Si l'on demandoit, à quels indices on doit reconnoître la qualité bonne ou mauvaiſe des *actions intellectuelles*, je renverrois à une étude particuliere de ces différentes impreſſions, ſoit de

penſée, ſoit de ſentimens, auxquelles nous ſommes journellement expoſés, & qui par leur variété nous occaſionnent tant d'incertitudes.

On découvriroit par-là que quand l'homme eſt borné aux impreſſions ſenſibles matérielles, ou à l'impreſſion intellectuelle fauſſe, il ne peut être ſûr de rien ; parce que ces deux claſſes étant ſoumiſes à pluſieurs actions toutes relatives, ſans qu'il y en ait aucune de fixe, expoſent les Etres qui en reçoivent les attaques, à ne rien diſtinguer de poſitif, à ne porter que des jugemens confus, ou à reſter dans le doute le plus ténébreux.

Mais quand l'homme reçoit l'impreſſion intellectuelle bonne, il ne peut tomber dans les mêmes erreurs, parce que l'action de l'Etre intellectuel pur, étant ſimple, porte avec elle-même la preuve de ſa ſimplicité, de ſon unité, par conſéquent de ſa réalité. On verroit donc que cette réalité, ne ſe trouvant que dans l'Etre pur & vrai qui en eſt dépoſitaire, c'eſt en lui ſeul & par lui ſeul que nous pouvons apprendre à le connoître.

On verroit auſſi que quand de ſemblables impreſſions s'operent, l'homme eſt à l'abri de toute incertitude & de toute mépriſe ; car les yeux impurs ſont ſujets à ſe tromper, attendu qu'ils ne voient que des réſultats mixtes & compoſés ;

mais les yeux purs de l'intelligence ne ſe trompent jamais, parce qu'ils voient les *principes* qui ſont ſimples.

Enfin, l'on ſauroit que par une de ces faveurs qui ont été accordées à l'homme dans ſa pénible carriere pour lui ſervir de guide, les impreſſions intellectuelles fauſſes ſont aſſujetties à des loix ſemblables à celles de l'ordre phyſique & matériel; & qu'ainſi que les corps, après avoir montré une apparence gracieuſe & reguliere, finiſſent par devenir hideux & difformes, de même dans la claſſe intellectuelle, les *Tableaux impurs* les plus ſéduiſants, ne tardent pas à ſe décompoſer, & à déceler leur illégitimité. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce point.

Réſumons en peu de mots toutes les vérités qui viennent d'être expoſées.

Elles nous apprennent que par une ſuite de l'amour que la Sageſſe a pour l'homme, elle dut, lors même qu'il détourna pour la premiere fois les yeux de ſa lumiere, lui en conſerver des rayons proportionnés à la foibleſſe de ſa vue, & qu'à quelque degré que ſon crime l'eût fait deſcendre, il ne pouvoit tomber que dans les mains de ſon Dieu.

Et même n'étant pas gêné, comme nous, par les idées fauſſes & les voiles ténébreux que ſa

Tel eſt le Tableau des loix & des vérités que nous avons établies ſolidement, en les appuyant ſur les rapports & la nature des Etres. Cherchons à en confirmer l'évidence par l'univerſalité des ſignes & des traces viſibles qu'elles nous offrent parmi tous les Peuples de la Terre.

IO.

LA ſublime origine de l'homme, ſa chûte, l'horreur de ſa privation actuelle, la néceſſité indiſpenſable que des Agens viſibles aient apporté des ſecours ſupérieurs ſur la Terre, & qu'ils aient employé des moyens ſenſibles pour en rendre les vertus efficaces, voilà autant de vérités tellement gravées dans l'homme, que tous les Peuples de l'Univers les ont célébrées, & nous ont laiſſé des traditions qui les confirment.

Tous les récits hiſtoriques, allégoriques & fabuleux, renfermés dans ces traditions, parlent du premier état de l'homme dans ſa pureté, des crimes & de la punition de l'homme coupable & dégradé; ils expoſent avec une égale évidence les bienfaits des Divinités envers lui, pour

pour adoucir ſes maux & le délivrer de ſes ténebres.

Ce n'eſt point aſſez qu'on y ait déifié les hommes vertueux qui ont donné à leurs ſemblables des exemples de juſtice & de bienfaiſance, & qui ont retracé par leurs actions quelques veſtiges de notre premiere loi ; on n'a pas craint d'y faire deſcendre ſur la Terre les Divinités mêmes, pour apporter à l'homme les *ſecours ſupérieurs*, que des Héros mortels ne pouvoient lui faire connoître, & pour l'engager à devenir ſemblables à elles, comme l'unique moyen de ſe rendre heureux.

En même temps, ceux qui ont eu ſoin de nous tranſmettre de tels récits, s'accordent à nous repréſenter ces Divinités bienfaiſantes ſous des formes ſenſibles, & analogues à la région que nous habitons ; parce que ſans cela leurs ſecours auroient été en quelque ſorte perdus pour des Etres auſſi groſſiérement corporiſés que nous le ſommes.

Enfin, chez toutes les Nations, les ſecours de ces Divinités bienfaiſantes ont été célébrés par des cultes. Qui oſeroit aſſurer même que toutes les loix, tous les uſages, toutes les conventions ſociales, civiles, politiques, militaires, religieuſes que l'on voit établies ſur la Terre, ne ſoient pas des traces parlantes de ces inſtitutions primitives ;

qu'elles ne ſoient pas des émanations, altérations ou dégradations de ces premiers préſens faits à l'homme après ſa chûte, pour le ramener à ſon Principe ? Car il ne faut pas oublier que les hommes peuvent tout altérer, qu'ils peuvent tout corrompre, mais qu'ils ne peuvent rien inventer.

Nous aurions donc ſous les yeux un moyen de plus, pour lire & pour reconnoître dans toutes les œuvres de l'homme, la loi qui le concerne & à laquelle il devroit s'attacher ; attendu que malgré les différences infinies que nous offre la forme de ces inſtitutions humaines dans tous les lieux de la Terre, elles ont toutes le même but, le même objet, & que ce but perce par-tout ſes enveloppes.

Il faut convenir néanmoins que les traditions allégoriques & fabuleuſes, à force de vouloir aſſimiler les Dieux à l'homme, leur ont donné ſouvent ſes paſſions & ſes vices ; qu'elles les ont fait agir comme les Etres les plus corrompus ; & que les aviliſſant ainſi à nos yeux, elles ont en quelque ſorte perdu tous leurs droits à notre croyance.

Mais ne doit-on pas ſentir que ſi la Mythologie s'annonce ſous des apparences ridicules, telles que ces fureurs, cette jalouſie, cette ardeur

des ſens qui paroît y être preſque le ſeul mobile des Dieux & des Héros, c'eſt qu'étant un tableau univerſel, elle doit offrir les maux & les biens, l'ordre & le déſordre, les vices & les vertus qui circulent dans la ſphere de l'homme.

D'ailleurs l'abus des mots, & l'ignorance de leur véritable ſignification, ont donné à ces récits emblématiques, une multitude de ſens louches & forcés qu'ils n'avoient pas dans l'origine, où ils peignoient des objets auſſi réguliers, auſſi élevés, auſſi reſpectables que ces emblêmes paroiſſent aujourd'hui imparfaits, ridicules & dignes de mépris.

C'eſt par-là qu'on peut expliquer en partie les contradictions que préſente la Mythologie. L'ignorance du vrai ſens des noms, a porté à attribuer au même Etre, à un Héros, à une Divinité, des faits & des actions qui appartenoient à des Etres différens : on ne doit donc pas être ſurpris d'y voir le même perſonnage montrer dans ſes actions, tantôt l'orgueil & l'ambition des Etres les plus coupables, tantôt l'excès de la débauche la plus honteuſe, tantôt les vertus des Héros & des Dieux : il ne faut point s'étonner d'y voir Jupiter maître du Ciel, Chef des Dieux terreſtres, ſes freres, & Jupiter livré aux paſſions les plus vicieuſes : d'y voir Saturne être à la fois le Pere des Dieux, & manger ſes enfans ; enfin, d'y

voir Vénus Uranie, & Vénus Déeſſe de proſtitution ; ainſi, quoiqu'on trouvé raſſemblés dans la Mythologie, tous les faits & tous les types; quoiqu'elle préſente pluſieurs tableaux oppoſés ſous les mêmes noms, l'intelligence doit en diſcerner les couleurs & les véritables ſujets.

Au reſte, j'indiquerai tout à l'heure un point de vue lumineux ſur cet objet important, par lequel on découvrira des ſolutions plus ſatisfaiſantes, parce que l'on y verra ſortir de l'homme même la vraie ſource de toutes les Mythologies: car il ne faut pas chercher ailleurs que dans lui, l'origine naturelle de tous les faits ſoumis à ſes ſpéculations.

Si l'on réfléchit ſur l'univerſalité des opinions des Peuples relativement aux manifeſtations viſibles des Puiſſances divines, ſur les preuves que nous avons données de la néceſſité de ces manifeſtations pour l'accompliſſement des Décrets ſuprêmes, & ſur les traces qui nous en reſtent dans toutes les inſtitutions quelconques établies ſur la Terre, nous ſerons très-diſpoſés à croire que ces manifeſtations ont eu lieu en effet parmi les hommes.

L'on ſe confirmera dans cette idée, ſi l'on conſidere que de pareilles traditions ſe ſont trouvées chez les Peuples ſéparés de notre con-

tinent par des diſtances conſidérables & par des mers immenſes: chez des Nations qui ont reſpiré le même air que nous, qui ont joui du même ſoleil pendant nombre de ſiecles, ſans nous connoître & ſans nous être connus.

Les différens Peuples de l'Amérique avoient des idées uniformes ſur la création de l'Univers, & ſur le *nombre* qui en a dirigé l'origine; ils admettoient, comme les anciens Peuples, une multitude de Dieux bienfaiſans & malfaiſans dont il étoit rempli, & auxquels ils offroient de nombreuſes victimes en ſacrifice; ils étoient d'accord avec tous les Peuples, ſur la perfection d'un état antérieur pour l'homme, ſur ſa dégradation, ſur ſa deſtinée future des bons & des méchans: ils avoient des Temples, des Prêtres, des Autels; un feu ſacré entretenu par des Veſtales, ſoumiſes à des loix ſéveres, comme elles l'étoient chez les Romains. Les Péruviens eurent des Chefs viſibles, leſquels, comme Orphée, ſe dirent enfans du Soleil & obtinrent les hommages de leurs contrées: ils avoient une idole dont le nom, ſelon les Interprêtes, ſignifie *trois en un*: les Méxicains en avoient une qu'ils regardoient tous comme un Dieu qui s'étoit corporifié en faveur de leur Nation. Enfin, il ſuffiroit peut-être de changer les noms, pour trouver chez ces Peuples la même théogonie,

& les mêmes traditions qui ſont de toute antiquité dans l'ancien Monde.

Si la perſuaſion des manifeſtations viſibles des Puiſſances divines & de leur néceſſité, n'étoit pas dans l'homme un ſentiment eſſentiel & analogue à ſa propre nature, ces opinions ne ſe ſeroient communiquées que par tradition, de proche en proche. Elles n'auroient point exiſté chez ces Peuples, s'ils n'ont jamais tenu à nous par aucun lien : ou elles ſe ſeroient effacés de leur ſouvenir par la longueur des temps depuis notre ſéparation, ſi primitivement nous les avions partagées avec eux.

Nous ne prétendons point, par cette alternative, fortifier les incertitudes & les ſoupçons qui ont pu régner ſur la diverſité d'origine de tous ces Peuples. On ne doute plus aujourd'hui que le Nord de l'Aſie ne communique de très-près au Nord de l'Amérique ; que le détroit qui ſépare ces continens ne ſoit rempli d'Isles, qui en rendent la communication plus facile ; enfin, que leurs habitans ne commercent enſemble, & que même dans le Nord de l'Aſie, il n'y ait des Peuplades Américaines.

Indépendamment de cette voie de communication entre les deux continens, il faut croire que dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis les pre-

miers ſiecles, pluſieurs Navigateurs, ſoit de l'Orient, ſoit de l'Occident, ont été jetés ſur ces plages inconnues, où produiſant en divers lieux différentes Peuplades, ils leur auront tranſmis les vices & les vertus, l'ignorance & les lumieres qu'ils avoient apportées avec eux.

Car ſi l'on conſidere la diverſité des Nations qui habitoient l'Amérique, la variété extrême de leurs mœurs, de leurs uſages, de leurs langues, & même de leurs facultés phyſiques; ſi l'on conſidere que la plupart de ces Nations ou familles étoient inconnues les unes aux autres, & ne montroient aucun indice qu'il y eût jamais eu de relation entr'elles, on ſe démontrera ſans peine qu'elles doivent leur exiſtence à divers naufrages, ou à des émigrations de l'ancien continent, & que leurs peres ont été jetés ſur ces rivages à des époques différentes & dans des ſiecles éloignés.

Sans nous arrêter plus long-temps à cette queſtion, & quelle que ſoit la maniere dont cette population a eu lieu, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître une unité d'origine primitive, à des Peuples dont les diverſes eſpeces engendrent avec nous, & dont les fruits provenant de ces alliances, engendrent à leur tour; à des Peuples, chez qui l'on découvre les traces des vérités que nous avons annoncées ſur la né-

ceſſité de la manifeſtation des facultés & puiſſances de l'Etre divin dans cet Univers & devant les hommes ; enfin , à des Peuples qui ſont abſolument ſemblables à nous par leur nature, par leurs idées fondamentales, & par leurs traditions.

Diſons plus : quand même leur origine primitive ne ſeroit pas commune avec la nôtre, dès qu'ils nous reſſemblent, ils doivent participer aux mêmes avantages. Enfin, s'ils ſont hommes, s'ils ſont comme nous dans la privation & le beſoin de l'ETRE ſupérieur & univerſel qui les a formés, cet ETRE tient à eux, comme à toutes ſes autres productions. Ainſi, quand ils n'auroient jamais eu de communication avec notre continent, cet ETRE auroit toujours pu leur faire parvenir des preuves & des manifeſtations de ſon amour & de ſa ſageſſe.

Quant à l'antiquité des temps, où les manifeſtations de ces *Vertus* ſupérieures ont commencé à s'opérer parmi les hommes, les traditions de la plupart des anciens Peuples nous offrent encore les indices les plus ſûrs.

L'origine de ces Peuples eſt preſque toujours enveloppé d'un voile merveilleux & ſacré. Ils ſe diſent preſque tous protégés, & même deſ-

cendans de quelque Divinité, qui a préſidé à leur naiſſance, qui a fondé leur établiſſement, & qui les ſoutient par un pouvoir inviſible.

N'eſt-ce pas nous annoncer depuis quel temps l'œil de la Sageſſe veille ſur l'homme, malgré ſon crime? N'eſt-ce pas nous dire que, dès l'inſtant que l'homme eſt devenu coupable & malheureux, la lumiere s'eſt empreſſée de venir au devant de lui, en ſe partageant, pour ainſi dire, afin de ſe mettre à ſa portée, & n'a ceſſé depuis de répandre les mêmes bienfaits ſur toute ſa poſtérité?

Il ne ſeroit pas auſſi facile de déterminer, d'après les traditions, le nombre des actes ſolemnels de manifeſtation que les Puiſſances divines ont faites parmi les hommes, depuis cette premiere époque.

Les doctrines anciennes, ne s'accordant point à cet égard, font naître des doutes ſur la plupart des Agens qu'elles nous préſentent; en ſorte qu'on eſt réduit à penſer qu'il peut y en avoir dont la tradition ne nous a pas tranſmis la mémoire, & que pluſieurs de ceux qu'elles nous annoncent comme de vrais Agens de ces facultés ſuprêmes, n'ont jamais exiſté, ou n'étoient peut-être que des impoſteurs.

Des obſervations bien attentives, & fondées ſur la connoiſſance des véritables loix des Etres,

pourroient ſans doute nous guider pour *nombrer* ces manifeſtations & pour en calculer les époques : car, ſelon les notions les plus naturelles, elles doivent être égales & relatives au *nombre* des *facultés* & des *vertus* que l'homme avoit abandonnées ; c'eſt-à-dire, analogues à la véritable nature de l'homme, dont par leur *nombre* elles doivent opérer le *complément* & la *juſteſſe*. Mais la génération préſente n'en eſt pas encore là ; les fauſſes idées qu'elle a priſes de l'homme & de ſa deſtination, lui ferment encore les routes qui menent au Sanctuaire de la Vérité.

Par les mêmes raiſons on ne doit point être ſurpris, ſi le ſens ſublime que nous faiſons entrevoir dans les traditions mythologiques des anciens Peuples, paroît imaginaire à la plupart des hommes. Ils ont tellement perdu de vue la ſcience de leur Etre & celle de leur Principe, qu'ils ne connoiſſent plus aucun des rapports qui les lieront éternellement l'un à l'autre.

En effet, le vulgaire ne voit dans les récits mythologiques que le jeu de l'imagination des Ecrivains, ou la corruption des traditions hiſtoriques, ou peut-être les effets de l'idolâtrie, de la crainte, ou du penchant des Peuples pour les faits merveilleux. Ainſi, en exceptant quelques

allégories ingénieuſes, tout dans la Fable lui paroît bizarre, ridicule, extravagant.

Des hommes eſtimables, & placés dans la claſſe des Savans, ont employé la plus vaſte érudition, à établir à cet égard des ſyſtêmes plus ſenſés que l'opinion commune : mais, comme ils n'ont point aſſez approfondi la nature des choſes, leur doctrine, toute impoſante qu'elle puiſſe être, reſte au deſſous des traditions qu'ils ont eſſayé d'interpréter.

En effet, l'on ne peut porter un autre jugement de ceux qui ont borné exclufivement à un objet inférieur & iſolé, le ſens des traditions mythologiques, qui ſe ſont efforcés d'y faire voir par-tout le ſyſtême particulier qu'ils avoient embraſſé, & qui n'ont point apperçu que ces traditions, n'ayant pas toutes le même caractere, ne pouvoient ſupporter la même explication ; que les unes, tenant à la haute antiquité, renfermoient les emblêmes des vérités les plus profondes ; que d'autres, beaucoup plus modernes, ne devoient leur exiſtence qu'à la ſuperſtition & à l'ignorance des Peuples, qui n'ayant pu comprendre les traditions primitives, les ont altérées & confondues avec les traditions poſtérieures & particulieres à chaque Nation ; que le mêlange de ces traditions, les préjugés des Hiſtoriens, & les fruits de l'imagination des Poëtes, avoient

augmenté l'obſcurité. En ſorte que loin de vouloir concentrer la Mythologie dans un objet particulier, on devroit plutôt convenir qu'elle préſente des faits qui n'ont aucune analogie.

Enfin, s'il eſt permis à tous les Obſervateurs d'y chercher des rapports avec la claſſe des choſes qui leur ſont connues, la raiſon défend d'être aſſez aveugle pour n'y voir rien au-delà, & pour réduire à un objet inférieur & borné, des emblêmes qui peuvent avoir un but plus vaſte & plus élevé : elle s'oppoſe, bien plus encore, à ce qu'on donne à ces traditions & à ces emblêmes, un ſens & des alluſions qui n'ont jamais pu leur convenir.

Ce ſont ces applications fauſſes & rétrécies que nous nous propoſons de détruire, afin d'élever la penſée de l'homme à des interprétations plus juſtes, plus réelles & plus fécondes.

Cependant, pour ne point nous écarter de notre marche, à laquelle ces remarques ne ſont qu'acceſſoires, nous nous bornerons à examiner les deux principaux ſyſtêmes mythologiques ; ce qui ſuffira pour fixer l'opinion que l'on doit avoir de tous les autres.

Le premier de ces ſyſtêmes préſente dans toutes les Fables de l'Antiquité, les emblêmes des

travaux champêtres, les indices des temps & des ſaiſons propres à l'Agriculture, & toutes les loix, que la Nature terreſtre & céleſte eſt forcée de ſuivre, pour l'accroiſſement, l'entretien & la vie des productions végétatives.

Ce ſyſtême une fois conçu par les Obſervateurs, ils ont fait des efforts étonnans pour le juſtifier, & pour y trouver des rapports avec tous les détails de la Mythologie : mais pour en appercevoir le défaut, la plus legere attention ſera ſuffiſante.

En aucun temps, chez aucun Peuple, on n'a vu faire uſage de figures plus belles & plus nobles que les choſes figurées. Ne ſeroit-ce pas renverſer toutes les notions que nous avons de la marche de l'eſprit de l'homme, que de prétendre qu'il a employé le ſupérieur pour emblême de l'inférieur, & qu'il a imaginé des ſymboles & des hiéroglyphes plus élevés & plus ſpirituels que l'objet qu'il vouloit déſigner.

N'eſt-il pas certain, au contraire, que le vrai but de l'*emblême* eſt de voiler aux yeux du vulgaire quelque vérité, dont l'abus ou la profanation ſeroient à craindre, ſi elle étoit révélée ; de faire en ſorte qu'il ſoit difficile à celui qui n'eſt pas digne de cette vérité, de la découvrir ou d'y remonter par l'emblême, tandis que ceux qui ſont heureuſement diſpoſés, appercevront

d'un coup d'œil tous les rapports qu'il renferme.

N'eſt-il pas certain auſſi que les *ſymboles* & les *hiéroglyphes* ſont des tableaux ou des ſignes deſtinés à rendre ſenſibles au plus grand nombre les vérités & les Sciences utiles, & à les faire comprendre à ceux dont l'eſprit borné ne pourroit les appercevoir, ni en conſerver le ſouvenir, ſans le ſecours de ces ſignes groſſiers?

Ces définitions ſimples démontrent aſſez que les emblêmes, les figures, les ſymboles ne peuvent être ni ſupérieurs, ni même égaux à leurs types; parce qu'alors la copie s'éleveroit au deſſus de ſon modele, ou pourroit ſe confondre avec lui: ce qui la rendroit inutile.

Il ſuffit donc de comparer la plupart des emblêmes mythologiques avec les types que les Interprêtes ont voulu leur donner, pour décider d'après l'infériorité de ces types, ſi leur application peut préſenter quelque juſteſſe.

Qu'on examine, en effet, ce qui paroîtra plus noble, plus ingénieux, ou des détails groſſiers & mécaniques du Labourage, ou de ces Peintures vives dans leſquelles on fait jouer toutes les paſſions, & où l'on perſonnifie tous les vices & toutes les vertus.

Qu'on examine en outre, ſi l'on peut regarder comme le type de la Mythologie, les conſtellations céleſtes & leurs influences ſur les corps ter-

reſtres, relativement à la végétation. Cette opinion préſentant la même infériorité du type à la figure, les mêmes motifs la rendent inadmiſſible.

Quant aux ſignes aſtronomiques vulgaires, ſur leſquels on voudroit fixer excluſivement notre penſée, diſons que, par ignorance, l'homme les a preſque tous établis ſur des diviſions idéales, ſur des noms arbitraires d'animaux, de perſonnages & d'autres objets ſenſibles, dont les rapports qu'on nous préſente, étant imaginaires & conventionnels eux-mêmes, n'offrent point l'idée d'un vrai type, & ne ſont que des figures vagues, étrangeres aux *véritables ſignes* aſtronomiques, & aux *vertus* qui leur ſervent de mobiles.

Ceci doit ſuffire pour ouvrir les yeux à ceux qui n'appercevant qu'un objet iſolé dans les traditions fabuleuſes, croient que toute la Mythologie des Anciens ne doit ſon origine qu'à l'Agriculture & à l'Aſtronomie. L'erreur vient de ce que poſtérieurement on a confondu quelques ſymboles de ces deux Sciences avec les traditions ſymboliques primitives. Par-là les hommes ſe ſont trouvés encore plus éloignés des vérités ſimples & importantes, qui faiſoient l'objet de ces traditions.

Ainſi, ſans prétendre nier les ſymboles en petit nombre, que l'Agriculture & l'Aſtronomie ont fourni à la Mythologie, nous pouvons rendre ſervice à nos ſemblables, en les avertiſſant que ces traditions, telles que nous les avons reçues des Anciens, renferment une infinité d'autres emblêmes, pour leſquels il eſt de toute impoſſibilité d'admettre le même ſens & les mêmes rapports; parce que leur type ne ſe trouve ni dans la terre, ni dans les aſtres, ni dans aucun Etre corporel.

Ceux qui ont donné ces interprétations de la Mythologie, en ont fait deſcendre également l'Art de l'Ecriture & de la Peinture, comme devant ſervir à tranſmettre les ſignes viſibles des loix & des faits, dont les Nations vouloient perpétuer la mémoire & l'intelligence. Ils ont expliqué par ce même principe tous les emblêmes de l'idolâtrie, prétendant que les figures hiérogliphyques qu'elle employoit, n'étoient que la repréſentation ſymbolique des objets matériels de ſon culte.

Ils ont cru en trouver des preuves dans les traditions des Hébreux, où un Prophête parle des Peintures ſacrileges qu'il apperçut ſur les murs du Temple de Jéruſalem, & devant leſquelles les Anciens d'Iſraël & le Grand-Prêtre même, tenant l'encenſoir à la main, ſembloient offrir

offrir des ſacrifices criminels. Tout ce que nous nous permettrons de dire ſur cette interprétation, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût auſſi vraie qu'elle eſt ingénieuſe.

Des obſervateurs ont réfuté avant moi le ſyſtême que je viens de combattre relativement à l'Agriculture; mais après l'avoir détruit, ils ne l'ont pas remplacé. Car, dire aux hommes que la Mythologie n'a voulu peindre que le feu vivant de la Nature, & que leur unique objet doit être d'en diſpoſer, pour la réparation de leurs forces, & pour la conſervation de leur forme corporelle; c'eſt leur donner, il eſt vrai, une grande idée, mais ce n'eſt pas leur donner le complément de la vérité; puiſque les hommes ont encore une deſtination plus élevée. Ainſi, c'eſt tomber dans le cas des Philoſophes hermétiques, dont nous allons obſerver les dogmes & la doctrine.

La regle qui exige que les types ſoient ſupérieurs aux figures, aux ſymboles & aux hiéroglyphes, s'applique également à l'opinion de ceux qui ne voient dans les traditions anciennes, que les procédés de l'Art hermétique; qui n'apperçoivent dans les Divinités de la Mythologie, que les emblêmes des matieres ou des ſubſtances premieres, ſur leſquelles ils prétendent opérer.

Le but de l'Art hermétique, le plus généralement connu, ne s'éleve jamais au deſſus de la matiere : il ſe borne pour l'ordinaire à deux objets ; l'acquiſition des richeſſes, la préſervation & la guériſon de maladies : ce qui, au gré de ſes Sectateurs, ne laiſſe plus de bornes aux deſirs & au pouvoir de l'homme, & lui permet d'eſpérer des jours heureux & d'une durée infinie.

En vain quelques partiſans de cette Science ſéduiſante, prétendent-ils obtenir par elle, une Science plus noble encore, qui les éleveroit autant au deſſus des adeptes matériels, que ceux-ci le ſeroient au deſſus du vulgaire. Ces hommes, très-louables dans leurs deſirs, ceſſent de l'être, dès que l'on conſidere par quelle voie ils cherchent à les remplir. Car une ſubſtance quelconque ne peut produire que des fruits de ſa nature : & très-certainement les fruits après leſquels ils ſemblent ſoupirer, ſont d'une nature bien différente des ſubſtances qu'ils ſoumettent à leurs manipulations.

Si l'Art hermétique matériel n'atteint pas au-delà des objets matériels, cet Art n'eſt pas dans une claſſe plus élevée que l'Agriculture ; il eſt donc évident que les emblêmes & les ſymboles de la Mythologie lui ſont également étrangers, puiſqu'ils préſentent le langage de l'intelligence, & qu'ils donnent une vie & une action à

des facultés qui ſont inconnues à la matiere.

Ceux qui ont cru voir tant de rapports entre des choſes auſſi différentes, ne les ont confondues qu'en ſe laiſſant ſéduire par l'uniformité des loix qui leur ſont communes. Il faut obſerver des temps, des degrés, des meſures, des poids, des quantités, pour la direction des procédés hermétiques; il faut de même un *poids*, un *nombre*, une *meſure*, pour nous *diriger* conformément aux loix de notre Nature intelligente. Il faut une préciſion, une juſteſſe extrême dans toutes les opérations hermétiques; il faut, avec bien plus de néceſſité encore, ſuivre un ordre fixe & régulier dans la *marche intellectuelle*.

Ce ſont ces conformités qui ont abuſé les Obſervateurs. Ils ont attribué à des opérations abſolument matérielles, une foule de principes qui ne pouvoient convenir qu'à des objets ſupérieurs par leur action & par toutes les propriétés qui leur ſont inhérentes. Par-là il eſt certain qu'ils ont ravalé les anciens ſymboles, au lieu de nous les expliquer.

La mépriſe des Sectateurs de la Science hermétique vient donc de ce qu'ils ont ſans ceſſe confondu, & dans leur doctrine & dans leur œuvre, deux Sciences parfaitement diſtinctes.

L'amour du Principe ſuprême n'avoit pré-

une autre loi que *celle qui lui eſt propre*, & ne recevant ainſi qu'un ébranlement foible & paſſager, ne rend de même qu'une action foible & paſſagere.

Voilà pourquoi ces réſultats ne parlent qu'à la vue ; pourquoi l'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la lumiere élémentaire naturelle, ou artificielle : pourquoi ils n'ont qu'un temps ; & pourquoi ce temps étant paſſé, ils ne ſe manifeſtent plus ; enfin, pourquoi ils n'ont aucune des conditions indiſpenſables pour être vrais, pour fournir des preuves qu'ils ont été extraits par la bonne voie, & pour montrer qu'ils ont effectivement en eux le germe de leur *feu* & de leur *vie*.

Ceci, je le ſais, ne ſera compris que par les Philoſophes hermétiques, & par des hommes inſtruits dans des Sciences plus profondes & plus eſſentielles que la leur. Cependant ceux qui ignorent les procédés de l'Art hermétique, & qui ne connoiſſent aucun des fruits qui peuvent en provenir, m'entendront aſſez pour apprendre à diſcerner ces fruits, s'ils avoient un jour occaſion d'en appercevoir, & pour ſe tenir en garde contre l'abus des expreſſions employées par les Partiſans de cette Science : car parmi ceux-ci, il en eſt qui ſembleroient aſſez habiles, & aſſez perſuadés, pour être dangereux ; mais leur eſt-il

poſſible d'être de bonne foi, en ſuivant le culte des ſubſtances corruptibles; & en ſe diſſimulant qu'ils ne recherchent avec tant d'ardeur un eſprit qui ſoit matiere, que pour pouvoir ſe paſſer de celui qui ne l'eſt pas?

Cet abus d'expreſſions, cette confiance, ou plutôt ces illuſions ſe montrent à découvert dans les prétentions de la plupart des Philoſophes hermétiques, qui ſe flattent de pouvoir opérer ſur la matiere premiere.

Tous les procédés ſenſibles & matériels, loin de tomber ſur la matiere premiere, ne peuvent jamais avoir lieu que ſur la matiere ſeconde & mixte; attendu que la matiere premiere ne peut être ſenſible ni à nos mains, ni à nos yeux, ni à aucun de nos organes, qui ne ſont eux-mêmes que matiere ſeconde & compoſée.

D'ailleurs, quelle diſproportion n'y a-t-il pas entre le feu groſſier & déja déterminé qu'ils emploient, & le feu fécond & libre, qui ſert d'agent à la Nature? Et que peuvent-ils attendre de leurs vains efforts, s'ils comparent l'objet de leurs deſirs, avec ce qu'ils recevroient par la *jouiſſance* & l'*emploi* d'un *feu* plus pur & moins deſtructeur?

Nous ne rappellerons point ce qui a été dit dans l'Ouvrage déja cité, ſur la différence de la matiere premiere & de la matiere ſeconde,

ou, ſi l'on veut, ſur la différence des corps & de leur Principe. Il ſuffit de dire que cette matiere premiere, ou ce Principe des corps, eſt conſtitué par une loi ſimple, & qu'il participe à l'unité, ce qui le rend indeſtructible : au lieu que la matiere ſeconde, ou les corps, ſont conſtitués par une loi compoſée, qui ne ſe montre jamais dans les mêmes proportions, & qui par-là rend incertains & variables tous les procédés matériels de l'homme.

A défaut d'avoir fait ces diſtinctions importantes, les Philoſophes hermétiques ſont à tout inſtant dupes de leur premiere mépriſe : & leur doctrine, ainſi que leur marche, conduit à l'erreur tous ceux qui ſe laiſſent ſéduire par le merveilleux des faits qu'ils nous préſentent.

L'uſage où ils ſont d'employer la priere pour le ſuccès de leur œuvre, & leur perſuaſion de ne pouvoir jamais l'obtenir ſans cette voie, ne doit point en impoſer. Car c'eſt ici où leur erreur ſe manifeſte avec plus d'évidence ; puiſque leur travail, ſe bornant à des ſubſtances matérielles, ne s'éleve point au deſſus des cauſes ſecondes.

Or ces cauſes ſecondes étant par leur nature au deſſous de l'homme, ce n'eſt pas le tromper que de lui dire qu'il eſt fait pour en avoir la diſpoſition. Si les Philoſophes hermétiques ont aſſez d'expérience & de connoiſſances pour pré-

parer convenablement les ſubſtances fondamentales de leur œuvre, & que cet œuvre ſoit poſſible, ils doivent donc y parvenir avec certitude; ſans qu'il ſoit beſoin pour cela d'interpoſer d'autre *Puiſſance* que celle qui eſt inhérente à toute la matiere, & qui conſtitue ſa maniere d'Etre.

D'ailleurs, il eſt un danger preſque inévitable, auquel le Philoſophe hermétique eſt expoſé: c'eſt qu'en priant pour ſon œuvre, il n'arrive que trop ſouvent qu'il prie ſa matiere même. Plus les fruits qu'il obtient, paroiſſent parfaits & dégagés des ſubſtances groſſieres, plus il eſt tenté de croire qu'ils approchent de la Nature divine; parce que ſes ſens voyant quelque choſe de ſupérieur à ce qu'il apperçoit ordinairement, il eſt ſéduit par ces apparences, & croit avoir des motifs très-légitimes pour ſe juſtifier de ſon erreur. Par cette voie les Philoſophes hermétiques, s'enfonçant dans de nouvelles ténebres, perpétuent les triſtes ſuites de leur enthouſiaſme & de leurs préventions.

Je m'arrête peu au motif qui les empêche de révéler leurs prétendus ſecrets, à cette crainte qu'ils affectent, que ſi leur ſcience devenoit univerſelle, elle n'anéantît les Sociétés civiles & les Empires, & ne détruisît l'harmonie qui paroît être ſur la Terre. Comment leur ſcience

pourroit-elle devenir univerſelle, ſi comme ils l'enſeignent, elle ne peut être le partage que du petit nombre des Elus de Dieu ? Et d'ailleurs qu'eſt-ce que les Sociétés civiles & les Empires auroient à regretter, ſi en changeant de forme, ils ne renfermoient plus dans leur ſein que des hommes vertueux, & aſſez inſtruits pour ſavoir éloigner les maladies, de leur corps ; les vices, de leur cœur ; & l'ignorance, de leur eſprit ?

Réuniſſant à toutes ces obſervations, la grande loi de l'infériorité que doivent avoir les emblêmes envers leur type, on reconnoîtra que la Philoſophie hermétique n'a pu être le premier but, ni le type réel des allégories de la Fable. Il ſeroit contre la vraiſemblance, que la nature de l'homme éclairé l'eût porté à imaginer l'intervention des Divinités, pour voiler une Science qui ſe contredit & qui les injurie ; une Science qui nourrit cet homme de l'eſpoir de l'immortalité, & qui le diſpenſe de la tenir de leur main ; qui lui promet, ſans leur ſecours, les droits les plus puiſſans ſur la Nature ; qui, ſi elle eſt poſſible dans toute ſon étendue, doit ſe trouver dans les ſimples loix des ſubſtances élémentaires, & dès-lors eſt inférieure à la Science vraiment propre à l'homme ; qui, ſi elle a une ſource plus élevée, n'eſt plus à

notre diſpoſition ; qui enfin renferme en elle ſeule, plus d'illuſions & de danger que toutes les autres Sciences matérielles enſemble, parce qu'étant fauſſe comm'elles dans ſa baſe & dans ſon objet, elle a néanmoins par ſes procédés, par ſa doctrine & par ſes réſultats, plus de reſſemblance avec la vérité.

Si dans les différentes claſſes de Philoſophes hermétiques, il en eſt qui ſemblent prendre un vol plus élevé, & qui prétendent parvenir à l'œuvre, ſans employer aucune ſubſtance matérielle, nous ne pouvons nier que leur marche ne ſoit fort diſtinguée : mais nous ne trouverons pas leur objet plus digne d'eux, ni leur but plus légitime.

II.

PLUS j'ai démontré avec évidence que l'Agriculture & la Science hermétique n'ont pas été l'objet des emblêmes & des allégories, plus je ſuis engagé à indiquer clairement quel en peut être le véritable but.

Pluſieurs Obſervateurs ont déja donné à ces

traditions une interprétation plus vivante, plus noble, plus analogue à nous-mêmes que celles que nous venons de parcourir. Je ne crains point de m'abuſer, en adoptant hautement la doctrine de ces judicieux Interprêtes. Plus elle ſera ſublime, moins il y aura d'erreur à ſe rapprocher d'eux.

L'homme, ſon origine, ſa fin, la loi qui doit le conduire à ſon terme, les cauſes qui l'en tiennent éloigné, enfin, la *Science de l'homme*, inſéparablement liée à celle du Premier de tous les Principes, voilà les objets que les Auteurs des Traditions primitives ont voulu peindre; voilà ce qui peut ſeul ennoblir & juſtifier leurs ſymboles; voilà le ſeul type digne de leurs emblêmes; parce qu'ici le type eſt ſupérieur à l'allégorie, quoique l'allégorie convienne parfaitement au type.

En effet, il n'eſt point d'homme inſtruit de ſa vraie nature, qui, s'il cherche à pénétrer le ſens des Traditions mythologiques, n'y apperçoive avec une eſpece d'admiration, les ſymboles des faits les plus importans pour l'eſpece humaine & les plus analogues à lui-même.

Alcyonée, Pandore, Deucalion, Siſyphe, les Danaïdes, Hercule, la Robe de Neſſus, le Caducée, Argus, les Parques, les Champs Elyſées, le fleuve Léthé, le nombre des circuits du Styx, Semélé conſumée par la préſence de Jupiter

dans ſa gloire, Pygmalion, Circé, les Compagnons d'Ulyſſe, Tirésias devenu aveugle à l'inſtant, pour avoir regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, les Centaures; en un mot, preſque tous les détails de la Mythologie offrent à l'homme des inſtructions profondes, qui le confirment dans la Science que ſes efforts lui ont procurée.

Mais ces emblêmes n'ont-ils d'autres fondemens que l'imagination ou le génie de ceux qui nous les ont tranſmis? Les Mythologiſtes ſe ſont-ils propoſés volontairement de ſemblables tableaux, ou en ont-ils reçu les plans tout tracés? C'eſt une queſtion qu'il eſt important de réſoudre.

De ſimples rapports entre les différens traits de la Mythologie & l'Hiſtoire de l'homme, ne nous montreroient point une Science aſſez ample ni aſſez certaine, ſi nous n'élevions notre penſée juſqu'à leur origine. Pour le faire avec ſuccès, rappellons-nous que l'épigraphe de cet écrit nous impoſe la loi d'expliquer les choſes par l'homme, & non l'homme par les choſes.

Conſidérant ici cet homme dans ſa nature intelligente, nous répéterons qu'il eſt ſujet aujourd'hui à recevoir une multitude de penſées diverſes; qu'il en reçoit de lumineuſes & d'obſcures, de vaſtes & de bornées, de juſtes &

de fauſſes, d'avantageuſes & de malfaiſantes ; d'ailleurs par la loi des Décrets ſuprêmes, il eſt des hommes choiſis qui, paſſant leurs jours dans les délices de la vérité, doivent être regardés comme vrais types des *vertus*, tandis que d'autres, par négligence ou par lâcheté, deviennent des types complets des *vices*.

Nous retraçant enſuite la néceſſité de la manifeſtation des ſignes viſibles des *vertus* ſupérieures ſur la Terre ; nous retraçant cette loi invariable par laquelle tous les Etres liés au temps, ſoit bons, ſoit mauvais, ne peuvent rien connoître que par le ſenſible, nous verrons s'il n'eſt pas naturel d'admettre qu'il doit y avoir une analogie & une proportion entre ces ſignes viſibles de tous les genres & les différentes penſées de l'homme, & que les uns & les autres doivent ſuivre la même marche & le même cours.

La réflexion des rayons ſolaires n'eſt-elle pas proportionnée & analogue à la nature des ſubſtances qui les reçoivent ; nulle ſur des ſurfaces noires, foible ſur des fluides ſans couleur, plus forte ſur des fluides colorés, vive ſur des ſolides colorés & compactes, immenſe ſur les ſolides purs & unis comme le verre, comme le diamant ? N'eſt-ce pas là une preuve parlante, que les réſultats intellectuels tiennent à notre maniere d'être, & qu'ils en réfléchiſſent néceſſaire-

ment l'éclat ou l'obſcurité, la force ou la foibleſſe, enfin, les vices & les *vertus?*

Il exiſte en nous-mêmes un nouvel indice de l'exiſtence de ces ſignes ſenſibles. Nous ne pouvons communiquer aucune de nos penſées, qu'elle ne ſoit précédée en nous d'un tableau engendré par notre intelligence. Quand nos penſées ſont actives, le tableau qui les repréſente en nous, eſt ſouvent aſſez ſenſible pour nous offrir une ſorte de réalité; & dans tous nos arts d'expreſſion, nous ſommes plus ou moins ſatisfaits, ſelon que les traits ſenſibles, ſous leſquels on nous peint les penſées, ſont rapprochés d'elles, & qu'ils en marquent le caractere.

Si l'on veut une preuve plus complette encore de la relation des ſignes ſenſibles avec nos penſées, nous la tirerons de l'état actuel de notre Etre, & de la loi violente qui l'aſſujettit. Car, s'il eſt évident que nous ne puiſſions rien recevoir dans l'intellectuel que par le ſenſible, & que cependant nous ne doutions pas que l'intellectuel de l'homme n'ait reçu, comme il reçoit tous les jours, des penſées, il réſulte que ces penſées ont pris une modification ſenſible, avant d'arriver juſqu'à lui; il réſulte, en un mot, que cette modification ou ce ſigne ſenſible exiſte

inviſiblement autour de nous, près de nous; ainſi que la ſource des penſées; & que, ſi au lieu des penſées ſecondaires que nous recevons des hommes, nous nous élevions juſqu'aux *penſées vives* & *primitives*, puiſées dans leur *ſource* même, elles ſeroient néceſſairement précédées des *ſignes analogues* & *vivans* qui leur appartiennent, comme les ſignes groſſiers & conventionnels, tels que l'écriture & la parole, précedent pour nous les penſées que les hommes nous communiquent.

Enfin, ſi l'éducation de l'homme n'étoit pas ſi fauſſe & ſi abuſive, les *ſignes primitifs* & *naturels* ſeroient les élémens de ſon inſtruction; & il commenceroit le développement de ſon exiſtence intellectuelle, par la perception & la connoiſſance phyſique de ces ſignes, dont le ſens ne lui ſeroit communiqué que dans un âge plus avancé.

Quoiqu'on ne puiſſe appuyer ce principe que ſur un très-petit nombre d'exemples, on auroit tort d'en nier la certitude. Conſidérons l'enfant débile & concentré dans ſes organes: la tendreſſe vigilante de ceux à qui la Nature l'a confié, emploie tous les moyens ſenſibles propres à le ſoulager; il en reçoit les effets, & quoique les perſonnes qui les lui tranſmettent, & le motif bienfaiſant qui les fait agir,

agir, lui ſoient inconnus, cela ne détruit point leur exiſtence; & il n'en eſt pas moins certain que ſans elles, jamais l'enfant ne recevroit aucun ſecours, aucune ſenſation favorable. Telle eſt l'image de ce qui ſe paſſe dans l'ordre des penſées, par rapport aux organes & aux ſignes qui leur ſont néceſſaires pour parvenir de leur ſource juſqu'à nous.

Sans m'étendre davantage ſur la nature de ces ſignes, qui doivent être très-reſſemblans à ceux que nous employons nous-mêmes pour la communication de nos penſées, puiſque nous ne pouvons rien inventer, nous dirons que, s'il y a une variété extrême entre les penſées de l'homme, de même il peut y avoir des différences conſidérables parmi les ſignes viſibles qui leur appartiennent, puiſque ces ſignes ne ſont que les organes & les modifications des penſées. Alors la proportion que nous avons établie entre les penſées & leurs ſignes analogues, devient encore plus néceſſaire & plus indiſpenſable pour éviter la confuſion.

D'après ces principes, de même que l'enfant qui commence à croître, commence auſſi à appercevoir, quoiqu'obſcurément, les objets qui l'environnent; de même celui qui par les premiers *progrès* de ſes *facultés intellectuelles*, ſeroit

en état de commencer à recevoir des *penſées*; pourroit appercevoir d'une maniere incertaine, les *ſignes* qui les repréſentent; mais ces *penſées* & ces *ſignes* ſe perfectionnant proportionnellement avec l'âge, comme ſes facultés phyſiques, la *croiſſance naturelle* de ſon Etre intellectuel le conduiroit au point d'être favoriſé de *penſées vives*, juſtes, étendues, & d'en recevoir auſſi le ſigne analogue; c'eſt-à-dire, un *ſigne complet de régularité*, avec des traits ſi parfaits & ſi achevés qu'il le prendroit pour un homme accompli, pour un Agent ſupérieur, pour un Miniſtre de la Divinité; comme l'homme au ſortir de l'enfance reconnoît viſiblement pour des hommes, les agens ſenſibles qui ont ſoulagé ſes premirs beſoins, & ceux dont il tient l'exiſtence & la vie.

Celui au contraire qui auroit des *penſées fauſſes*, dépravées & malfaiſantes, pourroit les diſtinguer à des *ſignes difformes*, & aſſez irréguliers pour qu'ils lui paruſſent provenir des *Agens* mêmes de l'erreur.

En effet, l'homme étant la plus noble penſée de Dieu, il ne devroit pas être étonnant que les *penſées divines* qui viennent juſqu'à lui, euſſent des analogies avec la plus belle des formes, qui eſt celle de l'homme; & c'eſt ici que s'applique avec juſteſſe le paſſage de Sanchoniaton cité précédemment,

cédemment, dans lequel il repréſente le Dieu Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caracteres ſacrés des lettres : car le corps de l'homme eſt la plus belle *lettre* de tous les *alphabets* exiſtans ſur la Terre, & par conſéquent la copie la plus correcte du portrait inviſible de la Divinité.

On pourroit même étendre cette induction juſques ſur la forme des aſtres qui comme l'homme ſont des *lettres vivantes*, du *grand alphabet*; & s'ils nous paroiſſent ſphériques, c'eſt que telle eſt la forme que les objets ont pour l'homme dans ſon enfance, où tout lui paroît égal & uniforme; car nous ne pouvons nier que nous ne ſoyions ici-bas dans l'enfance, par rapport à la *vraie connoiſſance* des aſtres.

Enfin, il faut appliquer au développement de nos facultés intellectuelles, & à toutes les merveilles qui leur appartiennent, la même progreſſion que celle qui s'obſerve dans le développement des facultés phyſiques de l'enfant. Il y a une égale ſuite de degrés, des ténebres à la lumiere, même mêlange d'impreſſions douces & d'impreſſions fâcheuſes, mêmes perceptions d'objets gracieux & d'objets contraires ou malfaiſans.

Si l'on ajoute à cela, les *mêlanges* qui ſe font dans notre Etre, où les vices s'allient avec les

vertus, la lumiere avec l'obſcurité, l'on trouvera pour leurs analogues, une nouvelle eſpece de ſignes, c'eſt-à-dire, des ſignes mixtes tenant du vrai & du faux, avec des variétés infinies, relatives aux différentes meſures de *penſée juſte* ou *fauſſe* dont les mélanges ſont formés.

Mais il eſt une vérité plus vaſte & plus convaincante; c'eſt que d'après les principes qui ont été expoſés ſur la dégradation de l'homme & ſur les liens par leſquels il tient toujours au Principe dont il eſt deſcendu, il faut que ce Principe ait communiqué aux hommes chargés ſpécialement de concourir au *grand œuvre*, toutes les penſées relatives à leur état ancien, actuel & même futur, afin de leur montrer à la fois ce qu'ils avoient perdu, ce qu'ils ſouffroient, & ce qu'ils devoient eſpérer.

Il faut donc que ces hommes choiſis aient vu ſenſiblement le tableau univerſel de l'hiſtoire de l'homme, dans lequel on doit comprendre ſes jouiſſances primitives; tous les *combats* qu'il avoit à ſoutenir, qui ſe ſont renouvellés & multipliés à l'infini depuis la démolition de ſon *premier Temple*; les *ſecours* perpétuels & *puiſſans* que la main ſuprême place ſans ceſſe auprès de nous; l'harmonie & la marche de tous les Principes de la Nature; la forme

forme & la ſtructure de l'Univers ; les *loix* de la *Terre* ; les *vertus* de ces aſtres brillans qui nous éclairent ; enfin, les *Aſtres* plus vivans encore, qui ſont de même nature que l'homme, & que, par cette raiſon, il lui ſera permis de contempler un jour.

En un mot, il falloit que chacune de ces penſées, ou de ſes connoiſſances, fût accompagnée du ſigne ſenſible qui lui eſt analogue, pour que les hommes choiſis à qui la Sageſſe vouloit communiquer ſes lumieres, reçuſſent le complément des inſtructions qui leur étoient néceſſaires.

Mais ſi l'homme ſe repréſente tous les jours la même vérité ſous des images & des tableaux variés, il ne faudroit pas être étonné que les divers hommes choiſis pour ſervir de *Colonnes* à l'*Edifice*, euſſent reçu la connoiſſance des grands faits & des grandes vérités, par des ſignes différens, & ſous des rapports qui n'offriſſent pas tous les mêmes caracteres, comme nous voyons que les Langues ne ſe ſont multipliées & diverſifiées que parce que chaque Peuple a conſidéré le même Etre ſous une face & une acception particuliere.

Il ne faudroit pas non plus être étonné que la ſucceſſion des ſiecles eût multiplié pour l'homme les tableaux de la vérité, & les ſignes

qui leur sont relatifs, de façon que les hommes soient aujourd'hui à portée de puiser à des réservoirs plus abondans qu'ils ne l'auroient pu dans les premiers temps; parce que les sources qui se sont ouvertes dès l'instant de la chûte de l'homme, n'ont cessé & ne cessent point de couler sur sa malheureuse postérité.

De ce qui vient d'être exposé, l'on peut aisément voir refondre toutes les traditions de la Terre, & les différentes Mythologies des Peuples.

Les hommes favorisés de grandes lumières, ne les avoient reçues que pour l'utilité & l'instruction de leurs semblables: afin de remplir cet objet ils n'auront pu se dispenser de les communiquer au petit nombre de ceux qu'ils jugeoient disposés convenablement; & cette communication a dû se faire de deux manières, l'une par le discours & les instructions, l'autre par l'*exercice* & l'*emploi* des *actes* enseignés aux Sages par ces *vertus* supérieures dont l'existence & les rapports avec nous ont été suffisamment démontrés.

Les Sages, en exerçant ces *actes* en présence de ceux à qui ils avoient donné leur confiance, les rendoient témoins de tous les *résultats sensibles* qui pouvoient en provenir; & comme les connoissances, & les signes que les Sages avoient reçus

reçus de ces *vertus* ſupérieures, contenoient l'Hiſtoire complette de l'homme, ſoit dans ſa gloire, ſoit dans ſon état d'aviliſſement & de ſouffrances, les *réſultats* que recevoient leurs Diſciples, contenoient le même mélange de lumiere & d'obſcurité, de mal & de bien, de perfection & de déſordres, de pâtimens & de remedes, de dangers, & de moyens de délivrance.

Ces mêmes Diſciples, ſoit par ordre de leurs Maîtres, ſoit par zele, auront communiqué chacun aux Nations parmi leſquelles ils habitoient, ſinon les faits, au moins les récits de ces faits, & les diſcours inſtructifs auxquels ils avoient aſſiſté.

Voilà pourquoi, chez les anciens Peuples, les traditions parlent d'un âge d'or; de Géans; de Titans; de l'uſurpation du feu céleſte & du trône de la Divinité; de la colere du pere des Dieux contre les prévaricateurs; des divers pâtimens que ceux-ci éprouvent ſur la Terre & dans les différentes Régions de l'Univers; des *vertus* répandues ſur les mortels pieux & fideles, à qui les Divinités même accordent leurs faveurs; & de l'eſpoir qu'elles les admettront à des félicités plus grandes encore, s'ils obſervent la loi de leur Principe, & qu'ils ſachent reſpecter leur *Etre*.

On ne doit point être étonné que ces traditions & ces doctrines ſoient univerſelles, parce que dans l'origine elles formerent le fonds des dépôts hiſtoriques de tous les Peuples. Ce n'eſt qu'à la ſuite des temps & des événemens politiques, que l'Hiſtoire civile en a pris la place; ce qui fait que dans l'antiquité nous avons ſi peu de monumens de l'Hiſtoire politique des Nations, & beaucoup de traditions Théogoniques; au lieu que dans les temps modernes, nous voyons peu de traditions & de faits relatifs à l'Hiſtoire *naturelle* & religieuſe, quoique nous ayons beaucoup d'Hiſtoires civiles: ces deux claſſes ayant eu rarement entr'elles une parfaite affinité.

Quoique les Sages inſtruits par les *vertus* ſupérieures, & les Diſciples inſtruits par les Sages, aient obtenu eſſentiellement les mêmes *connoiſſances*, & les mêmes *réſultats*, ils n'ont cependant reçu chacun les *grandes lumieres*, & les *grands traits* de l'Hiſtoire univerſelle de l'homme, que ſous les *ſignes* & les *tableaux* qui leur étoient particuliérement analogues; parce que s'il eſt vrai que tous les hommes aient le même Etre quant à l'eſſence, il eſt auſſi certain qu'il y a parmi eux une variété univerſelle de dons, de facultés, de maniere de ſaiſir les objets; & la Sageſſe en envoyant *phyſiquement* aux hommes

ſes

ſes *préſens*, ſe prête toujours à ces différences. Ces Sages & ces Diſciples, en communiquant les mêmes choſes, ne l'auront donc fait chacun que conformément à l'idée que leurs *dons particuliers* leur permettoient d'en prendre.

De-là réſulte la variété infinie qu'on apperçoit dans tous ces récits parmi les différens Peuples de la Terre, quoique le fonds des vérités y ſoit généralement uniforme.

Les Diſciples qui étoient admis à ces *connoiſſances*, & à ces *manifeſtations*, non ſeulement ont pû ne pas tous les ſaiſir avec la même intelligence, mais quelques-uns ont pu y joindre des interprétations particulieres & hazardées; d'autres confondre les choſes emblêmatiques avec les types qu'elles devoient exprimer, & donner enſuite l'allégorie pour le fait même: oubliant que la ſimilitude des *ſignes naturels* & *ſupérieurs* avec les objets ſenſibles, n'avoit lieu que relativement à leur *forme*, & à raiſon de notre aſſujettiſſement aux loix inférieures & matérielles; mais que cette ſimilitude ne peut jamais avoir lieu quant à leur eſſence.

Quelques autres s'abandonnant à la dépravation, ont pu altérer à deſſein les types & les emblêmes, ou ne s'attacher dans toutes les merveilles auxquelles ils participoient, qu'aux *objets irréguliers* déſordonnés: & chacun d'eux profeſſant

feſſant enſuite ces ſciences ainſi rétrecies ou corrompues, ont donné lieu à ces traditions abſurdes, à cette multitude infinie de récits ridicules, impies & inſenſés, dont les différentes Mythologies ſont remplies; & qui ne ſe concilient point avec les vérités fondamentales & primitives, parce que pluſieurs de ces récits tiennent ſi peu à la vraie ſource, qu'ils ne peuvent avoir aucun rapport avec nous; enfin, de là dérivent principalement les différentes Sectes des Religions des hommes, & toutes les branches de l'Idolâtrie.

Car s'il eſt conſtant qu'il y a une idolâtrie où l'on n'apperçoit que l'ignorance & le néant, il y en a une qui tient évidemment à la dépravation; & qui conduit à de plus grands crimes encore que ceux que le fanatiſme & la ſuperſtition ont pu engendrer ſur la terre. Elles ſont l'une & l'autre une altération du culte vrai; elles mettent également un Dieux faux à la place du Dieu réel. La différence d'origine de ces deux eſpeces d'idolâtries, vient de ce que dans l'une, l'homme a abuſé de ſes connoiſſances pour en former une ſcience coupable, & que dans l'autre, il a été groſſiérement inſtruit.

Mais toutes ces erreurs annoncent également l'idée & la connoiſſance d'un Etre ſouverain; car ſi l'idée d'un Dieu n'étoit pas analogue à notre

notre Nature, jamais ni les objets de nos affections ſenſibles, ni l'inſtruction même des Agens ſupérieurs ne l'auroient fait naître, ni dans l'eſprit des inſtituteurs, ni dans celui des autres hommes. De même ſi un homme n'avoit jamais connu ſenſiblement aucun objet ſupérieur & digne de ſes hommages, il n'auroit pu enfanter l'Idolâtrie *ſouverainement criminelle*, puiſque, pour être vraiment *Idolâtre*, non ſeulement il faut commencer par reconnoître un Principe divin, mais encore il faut l'avoir connu de maniere à ne pouvoir ignorer qu'il lui eſt dû un culte pur & légitime.

Ainſi, lorſque nous nous rempliſſons d'admiration pour les beautés naturelles, de vénération pour des héros, de tendreſſe pour un ami, nous ſommes encore loin de l'idolâtrie, & nous n'attribuerions jamais à aucun Etre inférieur, ni les noms, ni les titres qui appartiennent à la Divinité, ſi l'idée de la perfection ſuprême n'avoit été antérieurement développée en nous, ſoit *en nature*, ſoit par l'exemple, & l'inſtruction même altérée de nos éducateurs & de ceux qui nous environnent.

Et même, lorſque nous nous oublions juſqu'à diviniſer des hommes ou des objets purement terreſtres, ce n'eſt point eux que nous élevons réellement à la qualité de Dieux, ils ſont

trop

trop foibles & trop infirmes pour nous induire à une véritable idolâtrie : mais c'eſt la majeſté de notre Etre que nous faiſons deſcendre du point d'élévation où l'exemple & l'inſtruction l'avoient portée, & que nous laiſſons repoſer ſur des objets inférieurs ; c'eſt cet Etre qui ſachant qu'il eſt deſtiné à rendre hommage & à contempler la Divinité ſuprême, s'abaiſſe vers les Etres qui ſont au deſſous d'elle, & les prend pour le terme de ſon adoration.

C'eſt donc moins en diviniſant les objets ſenſibles, qu'en ſe matérialiſant lui-même, que l'homme s'eſt fait idolâtre. Ce n'eſt point par des affections ſenſibles que l'homme s'eſt élevé à l'idée de la Divinité, & à celle de ſes *Agens* : c'eſt au contraire en ravalant cette idée ſublime & naturelle, qu'il a perdu de vue les objets ſupérieurs dont ſon eſſence le rapprochoit, pour s'attacher à des Etres groſſiers & périſſables qui n'en avoient ni la réalité ni les vertus. Car, je le répete, ſi l'homme n'avoit eu primitivement la preuve de l'exiſtence de ces Etres ſupérieurs, s'il ne l'eût tranſmiſe à ſes ſemblables, ou par des faits, ou par des traditions, aucun d'eux n'eût jamais erré ſur un principe dont ils n'auroient point eu de connoiſſance ; & l'on peut regarder comme une vérité conſtante, que ſi un homme dès l'enfance étoit entiérement ſéparé des autres hommes,

hommes, il lui ſeroit plutôt poſſible de recevoir & de pratiquer le culte ſuprême, que de commencer par ſe créer une ſeule idole.

Ceux-mêmes qui ont adoré le Soleil, & ceux qui voudroient en annoncer le culte comme le plus naturel, parce que l'objet en eſt plus rapproché de nous, ne détruiſent point le principe que j'expoſe. Les Peuples qui ont exercé le culte du Soleil, ne ſont parvenus à cette idolâtrie, que par une altération d'un culte plus ſublime; & il ſuffit pour s'en convaincre de confronter leur antiquité avec celles des Peuples qui ont adoré l'Etre inviſible. Ces traditions Chinoiſes annoncent un culte pur & éclairé chez cette Nation, long-temps avant l'établiſſement du culte du Soleil chez aucune autre Nation de la terre.

Quant à ceux qui prétendent juſtifier cette idolâtrie matérielle, ils ferment les yeux ſur la nature de l'homme, ils ne voient pas même qu'un ſemblable culte ne peut long-temps le ſatisfaire; parce que l'homme étant un Etre actif, a beſoin de prier, de concourir à l'*œuvre* qu'il deſire opérer, & que le Soleil remplit réguliérement ſes fonctions envers nous, ſans que nous agiſſions, & ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous lui adreſſions des prieres; parce que l'homme eſt deſtiné par ſon origine à exercer une

leur culte des Aſtres, des Animaux, des Plantes, des Reptiles, & autres ſubſtances de la Nature.

Et vraiment ſi l'on refléchit à quel point de dégradation l'eſprit de l'homme peut deſcendre par l'ignorance, & le peu de ſoin qu'il a de cultiver ſon intelligence ; ſi l'on conſidere ces degrés ſi nombreux & ſi variés auxquels il peut s'arrêter dans le déſordre de ſes idées, on aura l'origine évidente de cette multitude d'Idoles diſtinguées entr'elles par des formes & des pouvoirs ſi différens ; car dans toute l'étendue du cercle des Etres, il n'en eſt aucun, vrai ou faux, ſur lequel l'homme ne ſoit le maître de ſe repoſer, & vers lequel il ne puiſſe diriger ſon culte.

Ainſi il n'eſt pas étonnant de voir honorer matériellement ſur la Terre, des Dieux de l'Empirée, des Dieux céleſtes, des Dieux terreſtres, des Dieux aquatiques, ignés, végétatifs, reptiles, minéraux ; enfin, des Dieux infernaux même, & des Dieux du crime & de l'abomination ; parce que l'homme a le droit de ſe porter vers tel objet qu'il ſe voudra choiſir, & d'y attacher l'honneur & le reſpect qu'il ne doit qu'à la Divinité ſuprême.

Mais s'il eſt vrai que la forme de l'homme ſoit la plus expreſſive de toutes les formes, ſur laquelle ſont fondés tous les rapports, & toutes

toutes les relations ; plus les ſignes & les monumens de l'idolâtrie en ſeront éloignés, plus ils ſeront inférieurs & altérés. C'eſt donc en comparant avec la régularité de notre forme, tout ce qui nous eſt repréſenté de ſenſible, que nous pourrons juger, non ſeulement des différens degrés de l'idolâtrie matérielle des Peuples, mais auſſi de ce qui tient, ſoit à une *Idolâtrie* plus criminelle, ſoit au *culte* pur, actif, & légitime ; parce que les correſpondances de cette forme ſont univerſelles.

Convenons à préſent que la Mythologie, dans ſes récits les plus ſenſés & les plus réguliers en apparence, doit être comme inexplicable pour ceux qui n'ont pas pénétré dans la ſcience de l'homme & de la Nature. Ceux-mêmes qui y auroient pénétré, doivent encore trouver de grandes difficultés dans cette eſpece d'étude ; parce que pour s'aſſurer de la juſteſſe des rapports, il faudroit en quelque ſorte paſſer en revue les *ſignes originels* mêmes ſur leſquels ils repoſent. Or les copies ſeules de pareils ſignes ne ſuffiſent pas pour de telles vérifications, & il faut aller chercher les originaux dans les *dépôts* mêmes d'où les premiers Ecrivains les ont tirés ; c'eſt-à-dire, dans leurs *réſervoirs naturels*.

Ne ſoyons donc plus étonnés qu'un ſi grand

nombre d'Obſervateurs aient en vain conſumé leur temps, & employé leurs travaux à expliquer l'origine & le but des raditions mythologiques, pour nous perſuader de la vérité de leurs différens ſyſtêmes, puiſqu'ils n'ont pas eu pour baſe un Principe général, ni de véritables lumieres. Comment auroient-ils pu éclaircir l'obſcurité de l'origine des fables & des Allégories, n'ayant pas une juſte idée de l'homme, & ne connoiſſant point ſes rapports primitifs & fondamentaux.

Mais on demandera peut-être pourquoi les mêmes *lumieres*, les mêmes *ſignes*, les mêmes *faits*, étant toujours à la portée des hommes, le langage allégorique & les emblêmes ont preſque diſparu aujourd'hui de deſſus la Terre ? J'ai déja répondu en partie à cette queſtion, en expoſant combien les traditions religieuſes ſont plus anciennes que l'Hiſtoire civile des Peuples, & en faiſant voir pourquoi ces deux ſortes de traditions ont ſuivi un ordre inverſe. Il ſuffira donc de dire ici que les hommes actuels jouiſſent moins généralement de ces *grands ſecours* que dans l'origine ; & qu'ils ſont ſans doute en cela plus coupables, puiſque ces *ſignes* & ces *emblêmes* ſont toujours à leur portée & à leur diſpoſition ; d'ailleurs, lorſqu'ils en jouiſſent aujourd'hui, ils ſont tellement rapprochés des *réalités*, qu'ils ne penſent plus même aux *figures*.

12.

QUOIQUE l'origine & le but des récits Mythologiques ſoient preſque univerſellement inconnus ; quoiqu'ils aient été ſi ſouvent altérés, ou par l'ignorance des Traditeurs & des Emules, ou par celle des Ecrivains & des Poëtes, nous en avons indiqué pluſieurs qui montrent des rapports évidens avec les vérités expoſées dans cet Ouvrage. Préſentons-en quelques exemples, & prenons-les dans les Fables Egyptiennes & Grecques.

Qui ne reconnoîtra dans Alcyonée, dans ce Géant fameux qui ſecourut les Dieux contre Jupiter, qui fut jeté par Minerve hors du Globe de la Lune où il s'étoit poſté, & qui avoit la vertu de ſe reſſuſciter ; qui n'y reconnoîtra, dis-je, l'ancien Prévaricateur, exclus de la préſence du Principe ſuprême, réduit à l'horreur du déſordre, & enchaîné dans une enceinte ténébreuſe, où des forces ſupérieures ne ceſſent de le contraindre & de moleſter ſa volonté toujours renaiſſante ?

On verra avec la même clarté l'hiſtoire de

l'homme criminel dans Promethée ; & celle des différens crimes de ſa poſtérité, dans tous les malheureux dont la Mythologie nous préſente les noms & les ſupplices.

Tel eſt Epimethée ouvrant la boîte de Pandore. Nous remarquerons ici que Promethée ſignifie *voyant avant* ou *premier voyant*, & Epimethée *voyant après* ou *ſecond voyant*; expreſſions dont nous tirerons dans la ſuite d'autres rapports.

Tel eſt Ixion qui projette un commerce inceſtueux avec la femme de Jupiter ſon pere, & qui, n'embraſſant qu'une nuée, produiſit les Centaures, ou les monſtres moitié hommes & moitié chevaux ; par où notre nature mixte eſt évidemment repréſentée. Son ſupplice eſt une image fidelle de celui de l'homme précipité aux extrémités de la circonférence, autour de laquelle il circule, & où il ne rencontre que des ennemis furieux & implacables.

Tel eſt Syſiphe révélant les ſecrets du Roi ſon maître, & condamné à remonter toujours un rocher énorme ſur une montagne, d'où il redeſcend toujours, c'eſt-à-dire, à perſévérer dans ſes entrepriſes audacieuſes, pour être continuellement moleſté en les voyant continuellement renverſées.

Telle eſt enfin l'allégorie des Danaïdes qui tuent leurs maris, & qui, ſans la vertueuſe conduite

duite d'Hypermneſtre, auroient à jamais dégradé le nombre parfait centenaire dont cette famille étoit compoſée. Auſſi étant réduites à puiſer de l'eau ſans relâche dans des vaiſſeaux ſans fonds, elles nous font comprendre ce que peuvent les Etres qui ont éloigné d'eux leurs *Guides* & leur ſoutien, lequel eſt figuré par le chef ou le mari de ces filles criminelles.

Les yeux exercés entrevoient ſans doute à tous ces emblêmes, des rapports plus directs & plus ſenſibles; tels que le tableau de la marche des Etres coupables qui, étant chacun condamnés à un ſeul acte, l'opérent toujours de la même maniere; qui, par cette monotone uniformité, ſe décelent eux-mêmes, & mettent l'homme bien intentionné à couvert de leurs attaques: comme nous l'éprouvons par les différentes *paſſions* qui nous obſedent, leſquelles ſe préſentent toujours avec la même couleur, que chacune avoit en commençant à nous pourſuivre. Mais ces notions n'étant pas à la portée du vulgaire, contentons-nous de remarquer dans le tableau de Tantale, les peines auxquelles nous ſommes aſſujettis: de voir dans le Chien à trois têtes, dans les trois Fleuves des Enfers, dans les trois Parques, dans les trois Juges, les trois différens genres de combats, de pâtimens & de ſuſpenſions que nous avons à ſubir en raiſon des *trois*

Actions ſupérieures dont nous ſommes ſéparés, & les trois degrés d'expiation que tout homme doit monter avant de parvenir au terme de ſa réhabilitation.

Les Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes ne ſe bornent point à nous préſenter les effets de la Juſtice des Dieux ſur l'homme; elles nous peignent également les traits de leur amour, en nous offrant, quoique ſous des voiles, les rayons de leur propre lumiere.

Il eſt vrai que par une ſuite de notre malheureuſe ſituation, cette lumiere ne peut déployer toute ſa ſplendeur, parce que, répandant auſſi ſa clarté ſur les dangers & ſur les maux dont l'homme eſt entouré, il n'éprouveroit que l'horreur & l'effroi, s'il appercevoit à la fois tous les ennemis qui l'environnent & tous les obſtacles qu'il doit combattre & ſurmonter.

Auſſi entre-t-il dans l'ordre de la Sageſſe, qu'il ne ſoit expoſé que peu-à-peu aux *Adverſaires* formidables qui le pourſuivent; elle ne lui laiſſe ouvrir les yeux qu'avec précaution & ſucceſſivement; elle veille ſur lui comme ſur l'enfant qui frémiroit de crainte & de terreur, ſi dans ſa foibleſſe il pouvoit connoître la rigueur & la violence des élémens, ou des agens actifs qui ſe diſputent ſa chétive enveloppe.

Et ſi l'on voit tant d'hommes être encore enfans ſur ces grands objets, c'eſt qu'il en eſt de ces faits comme de ceux de la claſſe élémentaire, où des milliers d'hommes recevant, pendant toute leur vie matérielle, les actions & les contr'actions des agens de la Nature, ſont néanmoins diſpoſés à ne leur point reconnoître de loix ni de cauſes régulieres, à défaut d'avoir obſervé leur marche; enfin, c'eſt que, par la foibleſſe de leur intelligence, ils laiſſent paſſer devant eux tous ces phénomenes ſans les comprendre & ſans en retirer d'inſtruction.

Mais ſi la doctrine qui a été établie ci-devant ſur nos rapports avec notre Principe, eſt inconteſtable, nous ne pouvons plus méconnoître les ſignes de l'amour vigilant de la Sageſſe pour l'homme, dans l'emblême de Minerve, fille de Jupiter, couvrant ſes favoris d'une Egide impénétrable; dans cette eſpérance qui fut laiſſée à Epimethée, après qu'il eut ouvert la boîte fatale; dans les conſeils que les Dieux donnerent à Pirrha ſa fille & à ſon époux Deucalion, pour repeupler la Terre, après que la race humaine eut été détruite.

C'eſt par une ſuite de ce même amour, que la piété du Roi Athamas lui fit obtenir des Dieux la toiſon d'or; que le courage & la vertu de Théſée lui mériterent le fil d'Ariadne; qu'Or-

n'avoient conſidéré ce retour que par rapport à la lumiere élémentaire, ils n'auroient pas inſtitué des Fêtes pour le célébrer.

Au reſte cet uſage étoit d'autant plus naturel, que dans une Langue primitive, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, les mots *planete* & *influence* ſont ſynonymes.

Enfin le fameux Caducée, ſéparant deux ſerpens qui ſe battent, eſt une image expreſſive & naturelle de l'objet de l'exiſtence de l'Univers; ce qui ſe répete dans les moindres productions de la Nature, où *Mercure* maintient l'équilibre entre l'eau & le feu, pour le ſoutien des corps, & afin que les loix des Etres étant à découvert aux yeux des hommes, ils puiſſent les lire ſur tous les objets qui les environnent. L'emblême du Caducée que la Mythologie nous a tranſmis, eſt donc un champ inépuiſable de connoiſſances & d'inſtruction; parce que les vérités les plus phyſiques peignent à l'homme les loix de ſon Etre intellectuel & le *terme* auquel il doit rendre pour recouvrer ſon équilibre.

Ceci nous mene aux ſymboles & aux hiéroglyphes, qui par leurs rapports appartiennent, comme tous les autres emblêmes, aux ſignes des penſées diverſes dont nous avons reconnu que l'homme eſt ſuſceptible; & qui, dans les faits ſenſibles,

ſenſibles, doivent montrer à l'homme le vrai tableau de l'état de ſon Etre intellectuel.

Si l'homme a pu avoir ici-bas des preuves ſenſibles de l'exiſtence des Puiſſances ſuprêmes; ſi à plus forte raiſon il a pu en avoir de celle des Puiſſances inférieures qui compoſent toute la Nature, & ſont compriſes dans ſon Domaine, il y a donc, non ſeulement pour toutes les claſſes intellectuelles, mais encore pour tous les Etres phyſiques de la Nature générale & particuliere, des ſignes analogues & fixes, qui dirigent l'homme dans la carriere de ſon inſtruction; autrement ſa ſcience ſeroit dénuée de baſe & d'appui.

Par conſéquent les ſignes & les hiéroglyphes relatifs à la Nature phyſique, n'ont pu dépendre de la convention arbitraire de l'homme, comme le prétendent les perſonnes qui ne marchent point par des *ſentiers ſolides*, & qui ſe rendent aveuglément aux premieres opinions qu'on leur préſente.

Et la preuve que ces ſignes ſont indépendans de nos conventions; c'eſt qu'avec des ſignes arbitraires, l'homme ne pourroit former que des *hiéroglyphes morts* & ſans *vertu*, & que dès-lors ils ſeroient nuls & impuiſſans pour repréſenter la Nature, où tout eſt *vivant*.

Il faut donc que les objets naturels eux-mêmes

mêmes ſoient accompagnés de ſignes analogues, qui ſervent d'indice à leur eſſence comme à leurs propriétés ; & ne doutons pas que les Sages n'aient été guidés par ce principe, lorſqu'ils ont appliqué des ſignes & des caracteres diſtinctifs à toutes les ſubſtances, aux planetes, aux métaux, au feu, à l'eau, à tous les élémens. Les hommes qui leur ont ſuccédé, ont voulu ſans doute imiter leur exemple, lorſqu'ils ont fait rapporter différens ſignes & différens caracteres à pluſieurs productions naturelles, telle que celles dont la connoiſſance & l'étude ſont l'objet de la Chymie.

Mais il eſt conſtant, qu'en ſuppoſant vrais les caracteres que ces hommes imitateurs ont employés, ils ont marché en aveugles dans l'application qu'ils en ont faite ; comme il eſt évident, lorſqu'ils ont donné aux métaux, les noms vulgaires & les ſignes compoſites de Planetes.

D'après cela on ne peut ſe diſpenſer de croire que tout ce qu'on nous a tranſmis en ce genre, dans les Sciences, dans les Arts, dans les alphabets des Langues, peche non ſeulement dans l'application, mais même eſt altéré dans la figure & dans la forme des caracteres. Or de ces ſignes & caracteres ainſi défigurés, doivent réſulter dans les ſciences naturelles, les mêmes erreurs qui ont été faites ſur les ſignes des Puiſ-

ſances

ſances ſuprêmes, & dont l'abus, engendré par l'ignorance, a donné naiſſance à l'Idolâtrie *ſur-matérielle*. Cette vérité nous ſervira dans un moment de flambeau, pour nous faire connoître avec quelle défiance, on doit marcher dans les ſciences & dans les ſyſtêmes des hommes; mais il faut éclaircir ici une queſtion ſur les hyéroglyphes & l'écriture; ſavoir, ſi les ſignes hiéroglyphiques ſont antérieurs aux ſignes de la parole & du langage.

Des hommes célebres ont approché du but, en diſant que toute écriture, tout ſigne étoit hiéroglyphique, c'eſt-à-dire, qu'il devoit porter avec lui-même les indices de l'objet que l'on ſe propoſoit de préſenter à l'intelligence; & en effet, la *parole* même ne devient intelligible pour l'homme qu'en lui *devenant hyéroglyphique*, & il ne comprend les mots des Langues qu'après que leur ſens lui eſt devenu familier, par le ſecours des choſes ſenſibles auxquelles ces mots correſpondent.

Cependant cette déciſion, adoptée trop légérement, entraîneroit la néceſſité de regarder comme une ſeule choſe, les ſignes hiéroglyphiques & les Langues. Or l'on ne peut douter que ces deux choſes ne ſoient très-différentes, quoiqu'intimement liées; & s'il eſt permis d'employer

une

une comparaiſon, elles forment enſemble un fruit dont l'une eſt le ſuc, & l'autre l'écorce.

Enfin, l'on ne peut douter que ſi tous les ſignes des langues ſont hiéroglyphiques, comme tenant aux propriétés eſſentielles du principe qu'ils expriment; de même tous les objets quelconques, indépendamment de ce qu'ils ſont hiéroglyphiques par eux-mêmes, doivent encore être dépoſitaires d'un nom qui puiſſe paſſer dans le langage de l'homme, & ſervir de ſujet & de guide à ſon intelligence, quand l'objet n'eſt plus ſous ſes yeux.

Cette vérité eſt confirmée par l'expérience générale des Peuples, qui tous ont deux manieres de ſe communiquer leurs penſées; ſavoir, les objets mêmes, puis les mots qui y correſpondent dans leurs Langues. Et ſi l'on diſoit que les objets intellectuels n'étant pas préſens, les hommes ne devroient pas avoir de mots pour les exprimer, je renverrois à ce que j'ai dit ci-deſſus ſur la néceſſité de la préſence ſenſible des *Vertus* ſuprêmes parmi les hommes : & même l'objection tourneroit à l'avantage du Principe que je défends; puiſque, dans l'état actuel de l'homme, les mots étant comme enveloppés dans les objets ſenſibles, ſi les hommes ont dans leurs Langues des mots pour exprimer les objets intellectuels, c'eſt une preuve évidente que les objets

jets intellectuels ont été ſenſibles pour eux, ou pour ceux qui leur en ont tranſmis les idées.

On peut donc réſoudre ici la queſtion propoſée, en diſant que dans l'ordre naturel & parfait, les ſignes hiéroglyphiques précédent univerſellement les Langues ; que ſi l'on a reconnu avec raiſon que les hommes, dans leur état de dégradation, ont eu des Langues avant d'avoir une écriture ; cela confirme d'autant notre principe : car il ne faut pas regarder les caracteres de l'écriture actuelle & vulgaire, comme les hiéroglyphes primitifs, ni comme la ſource de la parole de l'homme, mais comme des ſignes hiéroglyphiques ſecondaires deſtinés à réactionner l'intelligence & la parole dans ceux à qui les hiéroglyphes mêmes ſeroient communiqués ; & l'on ne ſauroit douter que ces ſignes hiéroglyphiques inférieurs n'aient cet emploi, ſi l'on obſerve que les muets ſe font comprendre par leurs ſignes, & que pluſieurs hommes écrivent des Langues qu'ils ne peuvent ni parler, ni entendre.

Enfin, ſi l'on veut ſe convaincre que les ſignes & hiéroglyphes primitifs ſont antérieurs aux langues, il ſuffit de voir que toutes nos paroles ſont préçédées intellectuellement en nous, par le tableau ſenſible de ce que nous voulons exprimer ; il ſuffit, à bien plus forte raiſon, d'obſerver que l'homme paſſe la premiere partie

de

de ſa vie corporelle dans les entraves de l'enfance, & dans les liens des organes matériels, avant de parvenir à la jouiſſance de la parole.

Mais revenons aux ſignes naturels des Puiſſances inférieures qui agiſſent dans cet Univers, & reconnoiſſons de nouveau l'exiſtence néceſſaire de ces ſignes pour toutes les claſſes d'Etres, pour tous les Regnes, pour toutes les Régions, parce que tout eſt gouverné par cette loi irrévocable.

Comme chaque Peuple, chaque homme, eſt libre de s'appliquer à tel ou tel objet, chacun auſſi doit être pourvu plus abondamment des ſignes relatifs à l'objet dont il s'occupe : c'eſt même un indice aſſuré pour reconnoître quelles ſont les Sciences qu'un Peuple cultive, & il ne faut pas conſidérer long-temps les hiéroglyphes des Egyptiens, pour voir qu'ils étoient moins adonnés aux vraies Sciences qu'on ne le croit vulgairement. Cette multitude de reptiles, d'oiſeaux, d'animaux aquatiques qui y dominent, annonce aſſez qu'ils s'exerçoient particuliérement ſur les objets élémentaires, & même ſur des objets encore plus inférieurs ; parce que l'eau d'où tous ces animaux ſont ſortis, eſt par ſon nombre, le vrai type d'une origine confuſe & déſordonnée. Car ſi l'on prétendoit qu'ils n'euſſent tiré ces hyéroglyphes que des objets les plus communs dans leur pays aquatique, il ſuffiroit

de

de ſe rappeller ce que nous avons déja dit ſur l'origine de l'Idolâtrie, qui n'eſt qu'une altération du culte vrai, & qui a été néceſſairement précédée par les ſignes primitifs & hiéroglyphiques.

De même, il y a des témoignages certains pour s'aſſurer de l'ignorance d'une Nation; c'eſt lorſqu'elle n'a pas d'*écriture naturelle* hiéroglyphique, & que ſes monumens ſont ornés de figures arbitraires, nulles, & auxquelles elle ne prête qu'un ſens conventionnel & idéal; on peut être ſûr alors que les Savans les plus célebres de cette Nation, n'ont pas même la premiere idée du titre dont on les honore, & que s'ils tiennent un rang diſtingué dans l'opinion vulgaire, ils en occupent un très-inférieur dans l'ordre vrai des connoiſſances.

Il eſt à propos de préſenter ici quelques exemples de ces ſignes naturels, qui doivent avoir des rapports avec les objets temporels, & indiquer les propriétés des Etres.

Si toutes les Nations de la Terre ont employé le triangle dans leurs monumens hiéroglyphiques, peu en ont connu ou dévoilé les véritables relations & le vrai ſens. Celles qui l'ont donné pour ſymbole du Ternaire ſacré, auroient dû montrer un ſymbole intermédiaire entre ce Type

ſuprême & le ternaire corruptible ; parce que ſans cela, de l'Etre inviſible & variable, à une figure morte, telle qu'un triangle, la diſtance eſt trop grande, pour qu'on puiſſe s'élever de l'une à l'autre : or le ſymbole intermédiaire eſt l'homme, comme on le verra dans la ſuite.

Il faut donc conſidérer ſimplement le triangle corruptible dans ſes rapports temporels, & dès-lors il devient l'emblême parfait des Principes de la Nature élémentaire, qui ſont au nombre de trois ; il devient par conſéquent l'emblême de tous les corps individuels, puiſqu'ils ſont conſtitués par le même nombre & les mêmes loix que la Nature univerſelle : enfin, il eſt l'expreſſion ſenſible de la baſe fondamentale des choſes ; & s'il eſt la premiere figure & la plus ſimple que l'homme puiſſe produire ou concevoir, car la *circonférence* eſt moins une figure que l'enſemble & le tableau général de toutes les actions & de toutes les figures, il eſt ſans doute l'image parlante de la loi particuliere que la Sageſſe a ſuivie pour la production de ſes ouvrages matériels.

Avec des rapports auſſi vaſtes, il n'eſt pas étonnant que cette figure tienne un rang ſi diſtingué parmi les hiéroglyphes des Nations.

Les Chymiſtes qui, dans leurs recherches, s'attachent à des parties ſéparées plutôt qu'à l'enſemble,

ble, ont employé ce ſigne dans leur Science : mais au lieu de le conſidérer ſous ſon vrai rapport, ils ne l'ont établi que comme le ſigne du feu, ou du phlogiſtique ; & quoique même, ſous ce point de vue iſolé, il y eût eu encore une certaine juſteſſe dans l'application, ſi les Chymiſtes avoient ſu nous dévoiler ce qui eſt contenu dans le feu, il eſt clair que ne le ſachant pas, ce ſigne eſt comme mort entre leurs mains, & que ſa ſignification devient arbitraire.

Quelques Chymiſtes ont cru voir le feu exprimé par les faces triangulaires de la pyramide, & ſe ſont fondés ſur ce que la premiere ſyllabe *pyr* en grec ſignifie *feu*, & ſur ce qu'il y avoit nombre de ces pyramides chez les Egyptiens, qui célébroient le culte du Soleil ou du feu, & de qui les Grecs tenoient la plupart de leurs connoiſſances. Mais ſi la pyramide avoit des rapports avec le feu, ce ne ſeroit pas préciſément par ſes faces triangulaires, mais par ſa direction verticale, & par ſa forme qui va toujours en diminuant juſqu'à ce qu'elle arrive à un point inſenſible. Ce ſeroit-là où l'on trouveroit les loix du feu ; parce qu'il monte toujours verticalement, quand des cauſes étrangeres ne gênent pas ſon action naturelle ; parce qu'il diminue pour nous, à meſure qu'il s'éleve, & qu'il finit, comme la pyramide, en devenant imperceptible à nos ſens.

Les Chymiſtes ont fait les mêmes erreurs ſur la figure cruciale, qu'ils ont adoptée pour repréſenter l'acide univerſel. Ce ſigne correſpondant au centre même de la circonférence, puiſqu'il eſt formé par deux diametres, eſt l'indice viſible de l'unité.

On ſait que le *feu* eſt *un* par-tout, qu'il occupe le centre de tous les corps, & qu'il tend ſans ceſſe à ſe ſéparer des ſubſtances groſſieres avec leſquelles il eſt combiné. La figure cruciale ſeroit donc avec raiſon le véritable emblême du feu, & non pas de l'acide : car quoique l'acide ſoit un feu, comme il n'eſt jamais ſans eau, il n'eſt pas un feu pur ; ainſi le ſigne de la ſimplicité & de la pureté ne peut lui convenir.

Auſſi les Anciens étoient ſi perſuadés que cette figure cruciale étoit l'emblême du feu, que les Prêtres du Soleil chez les Egyptiens la portoient ſur leurs habits.

Enfin les Chymiſtes, en uniſſant le triangle & le ſigne crucial, ont pris cet aſſemblage pour l'emblême du ſoufre ; parce qu'en effet le ſoufre étant compoſé d'acide vitriolique & de phlogiſtique, les ſignes admis pour repréſenter ſéparément l'acide & le feu, peuvent être choiſis pour repréſenter leur enſemble.

Mais ſans dire autre choſe de ces conventions, ſinon qu'elles nous inſtruiſent peu, nous croyons pouvoir

pouvoir découvrir dans ces deux ſignes, des rapports plus élevés & plus intéreſſans; & ce ſera toujours l'homme qui en ſera le type.

Le triangle, étant le ſymbole univerſel des loix particulieres qui ont produit les corps, doit s'appliquer au corps de l'homme, quant à ſes principes conſtitutifs, comme à tous les autres corps.

La figure cruciale étant l'emblême du feu, du centre, du *Principe*, convient à l'Etre intellectuel de l'homme, puiſqu'il tient directement au centre du Principe ſupérieur & univerſel de toutes les Puiſſances.

En réuniſſant ces deux ſignes dans l'ordre même où les Chymiſtes les emploient, c'eſt-à-dire, en plaçant le triangle au-deſſus de la figure cruciale , on a d'une maniere évidente & ſenſible, le tableau des deux ſubſtances oppoſées qui nous compoſent, & en même temps celui de l'imperfection de notre état actuel, où l'Etre penſant ſe trouve ſurmonté & comme enſéveli ſous le poids de la forme corporelle; tandis qu'étant deſtiné par ſa nature à régner & à dominer ſur elle, cette forme devroit lui être abſolument ſubordonnée : & voilà comment toutes les loix des Etres pourroient tourner à notre inſtruction.

On peut même trouver là une nouvelle preuve de la néceſſité des manifeſtations ſupérieures, pour aider l'homme à ſe rétablir dans ſon ordre naturel, & afin que notre eſſence intellectuelle, étant remiſe dans ſon rang primitif & ſupérieur à la matiere, l'édifice qui avoit été renverſé ſuivant cette figure , ſe trouvât relevé ainſi .

On peut remarquer enfin que dans la décompoſition des corps, leur feu principe, leur phlogiſtique échappe à tous les moyens corporels employés pour le contenir. C'eſt nous retracer viſiblement la diſtance qui ſe trouve entre la matiere & ſon Principe, & par analogie combien le Principe intellectuel de l'homme eſt étranger à ſon enveloppe.

Si des ſignes naturels nous paſſons aux ſignes ſymboliques, nous y découvrirons les mêmes lumieres.

Les Mythologiſtes nous peignent l'Amour armé de fleches, & Minerve ſortant du cerveau de Jupiter. C'eſt nous rappeller d'un côté que toutes les affections ſenſibles qui nous viennent par les objets extérieurs, ſont deſtructives; & de l'autre, que la ſageſſe, la prudence & toutes les vertus ayant leur ſiege dans le germe intérieur

rieur de l'homme, peuvent naître de lui, à l'imitation de l'Etre dont il eſt l'image & qui produit tout : c'eſt-à-dire, que ſi l'homme intellectuel rempliſſoit ſa deſtination primitive, & qu'il ne laiſsât altérer aucune portion de ſa ſubſtance immatérielle, il *vivroit* moins de ce qu'il feroit entrer dans lui-même, que de ce qu'il en laiſſeroit émaner par les efforts de ſon deſir & de ſa volonté. Principe juſte, vrai, fécond, inſtructif, dans lequel ſont renfermés tous les ſecrets de la ſcience & du bonheur. Mais ce qui rend aujourd'hui ſi difficile pour l'homme, l'uſage de ce principe, c'eſt que l'application qu'il en doit faire, eſt devenue double & diviſée, en ce qu'elle doit ſe rapporter non-ſeulement aux objets d'intelligence & de raiſonnement, dont toutes les opérations ſe paſſent dans la tête, mais encore à toutes les affections *vertueuſes* de deſir & d'amour pour la vérité, qui ont leur ſiege dans le cœur de l'homme. Ainſi étant lié à deux *centres* éloignés l'un de l'autre, ſon action eſt infiniment plus pénible & plus incertaine que lorſqu'ils étoient réunis ; d'autant que vu la diſtance immenſe qu les ſépare, leur communication peut ſouvent être interceptée : & cependant s'ils n'agiſſent pas de concert, ils ne produiſent que des œuvres imparfaites.

Les Mythologiſtes nous peignent un Sphinx

à la porte des Temples des Egyptiens, afin de nous rappeller combien la lumiere eſt aujourd'hui enveloppée pour nous d'énigmes & d'obſcurités. Mais ils nous apprennent que cette lumiere n'eſt point inacceſſible, en nous tranſmettant l'emblême qne le Sphinx repréſenta, lorſqu'il fut envoyé à Thebes par la jalouſie de Junon; car on dit qu'Œdipe, en expliquant l'énigme que la Déeſſe faiſoit propoſer par ſon Envoyé, le réduiſit à la néceſſité de ſe donner la mort. Convenons toutefois que c'eſt aſſez mal-à-propos que dans l'emblême le Sphinx en vient à cette extrémité, puiſqu'Œdipe ne donnoit alors que l'explication de l'homme animal & ſenſible, & qu'il y a en nous un Etre infiniment ſupérieur, qui eſt le ſeul mot par lequel on puiſſe véritablement expliquer toutes les *énigmes*.

Ces mêmes Mythologiſtes nous montrent à quel prix nous pouvons eſpérer d'atteindre à cette lumiere, lorſqu'ils nous parlent de cette piece d'or que les Ombres donnoient à Caron pour paſſer le fleuve. L'homme ne pourra jamais trouver accès dans les demeures de paix, qu'il n'ait acquis, pendant ſon ſéjour ici-bas, aſſez de *richeſſes* intellectuelles pour gagner & ſoumettre *ceux* qui défendent les enceintes de la lumiere; & même il ne peut pendant ſon exiſtence ſenſible & matérielle, faire un ſeul pas vers la vérité

vérité ; qu'il ne paie d'avance par ſes deſirs & ſon dévouement, le Guide fidelle qui doit le diriger dans la carriere.

Enfin les Mythologiſtes nous rappellent viſiblement, & en nature, la préſence de ce Guide auprès de l'homme, en nous peignant ce Palladium ou cette ſtatue de Minerve qui deſcendit du Ciel avec le ſecours d'Abatis, lorſqu'on bâtiſſoit à Troyes le Temple de cette Déeſſe. Ils nous montrent en même temps quelle confiance nous devons avoir en ce don ſuprême, puiſqu'à l'exemple de Troyes, & d'après l'Oracle qui avoit annoncé d'où dépendoit la conſervation de cette Ville, nous ſerons à jamais en ſûreté, tant que nous ne laiſſerons pas les *Ennemis* pénétrer par des *ſouterrains* dans le *Temple*, parvenir juſqu'à l'*Autel*, & nous enlever notre *palladium*.

Toutes les allégories qu'on vient de voir, ſuffiſent pour nous convaincre qu'à commencer à la premiere origine des choſes temporelles, les Traditions mythologiques préſentent à l'homme une foule d'images fideles de tous les faits paſſés, préſens & futurs qui doivent l'intéreſſer ; qu'il peut y voir l'hiſtoire de l'Univers matériel & immatériel ; la ſienne propre, c'eſt-à-dire, le tableau de ſa ſplendeur originelle, celui de ſa dégradation, & celui des moyens qui ont été employés pour le réhabiliter dans ſes droits.

Quant

Quant à ceux qui veulent borner à des faits hiſtoriques, les traditions de la Mythologie, & qui ne voient dans les anciennes Divinités, que des Héros ou des perſonnages célebres, nous croyons qu'ils peuvent avoir raiſon ſur quelques points; mais il faut qu'ils avouent auſſi que la plupart de ces applications particulieres, n'ont été faites que poſtérieurement, & d'après des traditions mythologiques déja exiſtantes; en ſorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la Mythologie primitive fut hiéroglyphique & ſymbolique; c'eſt-à-dire, qu'elle a renfermé les vérités les plus importantes pour l'homme; & tellement néceſſaires, qu'elles n'en exiſteroient pas moins, quand ni les Fables, ni aucune eſpece de Tradition ne nous les auroit retracées.

Nous terminerons ici ſur ces Traditions, pour ne point ralentir notre marche, & pour ne pas haſarder des interprétations, qui trop profondes pour être entendues généralement, paroîtroient n'avoir pas toutes la même juſteſſe, en ce qu'elles n'auroient pas toutes la même évidence; & qui par-là pourroient répandre des doutes & de la défiance ſur celles qui ſeroient les plus claires.

Mais les obſervations qu'on vient de voir, ne ſe bornent point aux ſeules Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes: la Théogonie, la

la Coſmogonie & les Doctrines religieuſes des anciens Peuples, ayant eu un Principe & un but commun à toute l'eſpece humaine, doivent nous préſenter les même tableaux & les mêmes vérités. En effet, ouvrons le Shaſtah des Gentous, le Zend-à-Veſta des Parſis, l'Edda des Islandois, le Chou-King & l'Y-King des Chinois; en un mot, conſultons les Traditions ſacrées de tous les Peuples de la Terre, nous ne craignons pas d'aſſurer qu'on y reconnoîtra aiſément l'homme ancien, préſent & futur, ainſi que l'expreſſion naturelle de ſes beſoins & de ſes idées: parce que l'homme étant un Etre de tous les temps & de tous les lieux, ne peut avoir partout que les mêmes beſoins & les mêmes idées.

Parmi ces Traditions, prenons celles des Chinois pour exemple; car indépendamment de ce que leur antiquité prévient en leur faveur, elles préſentent les rapports les plus frappans avec les vérités fondamentales qui concernent l'ordre des choſes viſibles & inviſibles.

Elles parlent de la chûte des premiers criminels, de la formation de l'Univers par les *Vertus* du grand Principe, par *une Vie qui n'a point reçu la vie.* On y voit l'origine du genre humain, l'état de l'homme dans l'innocence, jouiſſant des douceurs d'une habitation délicieuſe, laquelle étoit *arroſée par une fontaine d'immortalité,*

d'immortalité, diviſée en quatre ſources merveilleuſes, que l'on nommoit le chemin du Ciel, & d'où la vie eſt ſortie : tout étoit pour lui dans *une parfaite harmonie : toutes les ſaiſons étoient réglées : rien ne pouvoit être funeſte, ni donner la mort : cet état ſe nommoit la grande unité.*

Elles enſeignent que *le déſir immodéré de la ſcience perdit le genre humain ; qu'après la dégradation de l'homme, les animaux, les oiſeaux, les inſectes & les ſerpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre ; & que toutes les créatures furent ſes ennemies.* On ytrouve que *l'innocence ayant été perdue, la miſéricorde parut.*

On y reconnoît même des images ſenſibles des *voies* de cette Sageſſe, dans ce fameux *Fou-hi* ou *Pho-hi*, dont la naiſſance fabuleuſe & figurée d'une maniere extraordinaire, & qui paſſe pour avoir inſtitué le culte dont il reſte encore des traces à la Chine. Il paſſe auſſi pour avoir inventé les *Koua*, qui ſont les ſignes hiéroglyphiques & les caracteres de la premiere écriture des Chinois, & qui préſentent par leur ſens des rapports avec la Langue des Hébreux où le mot *Koua* ſignifie également, *il a annoncé, il a indiqué*, & ces rapports ſont d'autant plus fondés que la Langue hébraïque peut à plus d'un titre paſſer pour être le type des autres Langues.

Remarquons

Remarquons que ces *Koua* Chinois n'étoient établis que ſur les arrangemens & les diviſions de trois lignes fondamentales, dont les différentes diſpoſitions indiquoient tout ce que le Maître vouloit enſeigner à ſes Diſciples, c'eſt-à-dire, ſans exception, tout ce qu'il eſt permis à l'homme de connoître; comme les trois élémens conſtitutifs de l'Univers ſuffirent au Créateur pour multiplier à l'infini les images de ſes penſées aux yeux qui ſavent les lire.

pho-hi fit connoître auſſi à ce Peuple le *Ki*, mot que l'on rend ſenſiblement par *le ſouffle du Tout-Puiſſant*, mais dont on retrouve encore des traces plus expreſſives dans l'hébreu, par ce *Ki* ou *Kai*, qui veut dire le *Vivant*, ou la force & l'action virtuelle du Principe univerſel qui donne l'exiſtence à tous les Etres.

D'après les connoiſſances que *Pho-hi* eſt cenſé avoir tranſmiſes aux Chinois, on ne doit point être ſurpris de lui voir tenir dans leurs Traditions un rang ſi élevé, qu'elles ne craignent point de lui attribuer la création du Ciel & de la Terre.

Si l'on demandoit pour quelle raiſon je donne la Langue hébraïque comme le type des autres Langues; je répondrois que c'eſt parce que la Langue primitive dont elle dérive, n'eſt plus parlée généralement dans ce bas Monde; que l'on ne peut regarder comme primitive une Langue ſenſible,

ſible, fondée ſur la forme, les loix, les *ſons* & les *actions* de tous les objets naturels, attendu que la Langue de la penſée leur eſt étrangere : je répondrois que c'eſt parce que, dans quelque dialecte que l'on conſidere la Langue hébraïque, ſoit le Syriaque, ſoit l'Arabe, ſoit le Samaritain, ſoit le Chaldéen, elle offre des traces de tous les principes que nous avons expoſés ; parce que ſes racines ſont preſque généralement compoſées de trois lettres, pour nous rappeller les trois racines univerſelles de toutes choſes ; parce que toutes ſes racines ſont des verbes & ne paroiſſent être des noms qu'à ceux qui n'ont pas obſervé l'ordre & la progreſſion du langage ſous ſon jour le plus lumineux ; parce qu'elle exprime toutes ſes racines par la troiſieme perſonne, pour nous faire connoître d'abord celle des trois facultés ſuprêmes qui eſt le plus près de nous ; parce qu'elle n'emploie que les temps paſſés & futurs, comme n'étant affectée qu'aux choſes temporelles & apparentes ou nulles, & non pas aux choſes préſentes & réelles : parce qu'enfin le *langage* n'a commencé à être conventionnel & à ſe corrompre, que quand il a employé ce temps préſent, qui ne peut convenir aux choſes incertaines & paſſageres, & qui n'appartient qu'à l'Etre vrai & fixe, dont l'action eſt toujours préſente, toujours ce qu'elle a été, toujours ce qu'elle ſera.

En

En rapprochant le nom de *Pho-hi* de la Langue hébraïque, avec laquelle toutes les Langues de la Terre ont des rapports primitifs, nous pourrions étendre nos idées relativement à ce célebre Légiſlateur, ſur lequel les ſavans Chinois eux-mêmes ſont ſi partagés, qu'ils n'ont point encore décidé ſi ſon exiſtence eſt réelle, ou ſi elle n'eſt qu'allégorique.

Le mot *Pho* n'eſt pas éloigné du mot hébreu *Phé*, qui veut dire *la bouche ;* le mot *hi* eſt encore plus près de l'affixe hébreu *i*, qui lié à ſon nominatif, veut dire, *de moi.* Le mot *Pho-hi* étant rapproché de l'Hébreu, pourroit donc avoir quelques rapports avec cette expreſſion *la bouche de moi*, ou *ma bouche.* Je dis ſimplement quelques rapports ; parce que ceux que nous faiſons entrevoir, ne ſont pas directs & entiers ; & parce que l'Hébreu lui-même ne rend pas ces mots, *ma bouche*, par *phéï* qui ſembleroit devoir être l'expreſſion naturelle, mais par l'abréviation *phi*

Soit donc que *Pho-hi* ait été l'un des Agens, ou l'une de ces *Vertus* ſubdiviſées qui ont dû néceſſairement ſe montrer dans le ſéjour de l'homme, ſoit qu'il n'ait été qu'un homme ordinaire ; il eſt certain d'après les Traditions qui lui attribuent la création du Ciel & de la Terre ; d'après les ſublimes connoiſſances dont ſa Nation l'a reconnu

nu dépoſitaire ; d'après le ſens même qu'une étymologie rapprochée nous fait découvrir dans ſon nom, il eſt certain, dis-je, que la Chine a reçu les traits de lumiere les plus éclatans.

On ne peut douter, quant aux ſciences naturelles, que les Chinois n'y aient été très-profonds, lorſqu'on voit les traces qui en ſont reſtées, ſoit dans leurs monumens aſtronomiques, ſoit dans leur ſyſtême de muſique. Cette ſcience, la plus ſimple & la plus puiſſante de toutes les ſciences temporelles, la ſeule qui embraſſe d'une maniere active & ſenſible, toutes les loix des Etres, la ſeule parmi les choſes compoſées qui ſoit aſſujettie à une meſure égale & conſtante ; puiſque les Aſtres eux-mêmes, quoiqu'ayant des périodes régulieres, ont cependant tous une marche dont les progreſſions varient ſans ceſſe par la loi commune qui les fait dépendre les uns des autres.

Non ſeulement les Chinois ont été profonds dans la ſcience de la muſique, ils ont encore rendu hommage à ſa ſublimité, en l'appliquant ſpécialement au culte religieux, & aux cérémonies par leſquelles ils honorent les mânes de leurs ancêtres ; ils prétendoient même qu'il falloit que leurs Muſiciens euſſent des mœurs pures, & fuſſent pénétrés de l'amour de la ſageſſe, pour tirer des ſons réguliers de leurs inſtrumens.

De leurs antiques & ſublimes connoiſſances, les Chinois ne poſſedent plus que les monumens qui les leur ont tranſmiſes : auſſi eſt-il arrivé parmi eux ce que nous avons pu voir chez toutes les Nations ; c'eſt que les uns ſe ſont proſternés devant ces monumens, ſans les comprendre, & que les autres les ont mépriſés, ou pour mieux dire, la Nation Chinoiſe a dirigé toutes ſes vues du côté de la morale, & peut-être d'une ſage adminiſtration, mais dont les fruits ne s'élevent pas au deſſus du bonheur politique. Ses Lettrés mêmes, qui chez elle ſemblent faire la fonction des Dieux tutélaires, ont oublié leur inſtitution primitive, & ſe ſont comme enſevelis dans des recherches laborieuſes ſur la véracité de leur hiſtoire connue, ſur les Loix civiles, ſur le Gouvernement, & principalement ſur la connoiſſance littérale & typographique de leurs Livres.

Ces fameux *Koua*, qui leur ſont annoncés comme renfermant toutes les ſciences, n'obtiennent plus d'eux qu'un reſpect ſtérile ; & n'en connoiſſant plus l'uſage, il les ont remplacés par cette multitude effrayante de caracteres, qui tiennent ſans doute à l'expreſſion ſenſible des ſignes & des faits intellectuels opérés ſur la Terre ; mais qu'ils bornent aujourd'hui à repréſenter les choſes apparentes, ne ſachant plus les appliquer à la Nature & aux loix des Etres ; & ſous ce point de

vue, ce ſont autant de priſons qu'ils élevent à leur eſprit. C'eſt ainſi que l'homme qui détourne un inſtant les yeux de ſon Principe, finit par tout corrompre ; & en vient à regarder comme fabuleux, ce dont il n'a plus l'intelligence & la force d'appercevoir la réalité.

C'eſt pour cette raiſon, que l'on ne peut conſidérer avec trop de prudence & de diſcernement, les Traditions allégoriques, mythologiques ou théogoniques, tant des Chinois, que des autres Peuples de la terre, attendu que par ignorance & par précipitation, ils ont tous confondu & mêlangé la plupart de leurs Traditions originelles, ſoit avec leur hiſtoire civile & politique, ſoit avec leurs loix & leurs uſages conventionnels, ſoit même avec les idées monſtrueuſes d'une imagination groſſiere & déréglée, ce qui a totalement défiguré pluſieurs de ces Traditions.

C'eſt donc par une profonde obſervation de ſoi-même & de toutes les loix des Etres, que l'on pourra trouver dans le plus grand nombre de ces récits, une confirmation évidente de ce que nous avons dit ci-devant ; qu'il étoit néceſſaire que les *Vertus* divines manifeſtaſſent, pour que l'homme dégradé pût ſe régénérer à leur aſpect, & qu'il manifeſtât à ſon tour la grandeur du modele qui

qui l'a chargé d'être ſon ſigne, & de porter ſon caractere dans l'Univers. Avec cette précaution active & vigilante, on y reconnoîtra aiſément que la Puiſſance ſuprême n'a pu d'abord ſe montrer aux hommes que ſous une ſorte de ſubdiviſion ; que puiſqu'ils étoient faits pour l'Unité, cette ſubdiviſion doit les tenir dans un pâtiment inévitable, & qu'elle doit leur faire ſentir la rigueur des Décrets divins par la ſévérité de la loi qui l'accompagne, laquelle eſt déſignée dans les traditions & les allégories de tous les Peuples, par des traits de violence, de fureur, & de la juſtice la plus rigoureuſe.

Mais je peux préſenter au Lecteur, un fil de plus pour ſe conduire dans ce labyrinthe ; c'eſt de le prévenir que la même allégorie renfermant des vérités de pluſieurs ordres, il faut ſuivre ces vérités ſelon leur progreſſion naturelle ; qu'il faut d'abord chercher dans l'allégorie, le ſens le plus voiſin de la lettre, comme étant le plus intelligible & le plus à notre portée ; & s'élever enſuite au ſens qui lui ſuccede immédiatement : par cette marche attentive & prudente, on parviendra à la connoiſſance du ſens le plus ſublime qu'une Tradition puiſſe renfermer. Si l'on n'obſerve point cet ordre ; ſi l'on omet quelque terme de la progreſſion, & qu'on veuille trop tôt en expliquer les extrêmes, l'on n'y trouvera que confuſion

fusion, obscurité, contradictions, parce qu'en négligeant un sens intermédiaire, on se fait privé du seul moyen qui pouvoit rendre ces objets intelligibles. Passons aux Traditions des Hébreux.

TABLEAU NATUREL

des Rapports qui exiſtent entre DIEU, l'Homme & l'Univers.

..... Expliquer les choſes par l'homme, & non l'homme par les choſes.
Des Erreurs & de la Vérité, par un PM .. INC... p. 92.

Seconde Partie.

A EDIMBOURG.

1782.

TABLEAU
Naturel

Des Rapports qui exiſtent entre DIEU, l'HOMME & l'UNIVERS.

13.

QUELQU'AVANTAGEUSES que ſoient les découvertes que l'on peut faire dans les Livres hébreux, ils ne doivent pas être employés comme preuves démonſtratives des vérités qui concernent la nature de l'homme, & ſa correſpondance avec ſon Principe ; car ces vérités ſubſiſtant par elles-mêmes, le témoignage des Livres ne doit jamais leur ſervir que de confirmation.

D'ailleurs les Livres des Hébreux, vu leur profondeur & la fécondité de la Langue dans laquelle ils ont été écrits, ſe prêtent à un ſi grand nombre de ſens, qu'ils ſont comme un champ de bataille, où chaque Parti, chaque Secte trouve de quoi s'attaquer & de quoi ſe défendre.

Voilà pourquoi ceux qui, ſans autre ſecours que les lumieres vulgaires, plaident pour ou

contre la fainteté de ces Livres, ne peuvent se convaincre ni les uns, ni les autres, parce qu'ils ne donnent point à leurs opinions une base naturelle & qui leur soit commune, de façon que toutes leurs objections leur sont réciproquement insolubles.

Si les principes qui ont été exposés jusqu'ici, ne reposoient pas sur un appui solide, ce seroit peu faire pour l'avancement de la science, que de leur donner pour base, des Livres dont la sacrée n'étant pas généralement établie, laisseroient toujours des doutes sur l'authenticité dont ils auroient besoin pour être les garans de la vérité. Mais ayant établi ces principes sur des fondemens inébranlables, je me crois autorisé à mettre en usage tout ce qui peut en étendre, ou en confirmer la certitude; & les Livres hébreux paroissent convenir à ce but.

Les Traditions, tant historiques qu'allégoriques des Hébreux, nous offrent les mêmes vérités que celles des autres Peuples. Elles annoncent également la dégradation de l'homme, les efforts qu'il doit faire pour effacer son ignorance, & les secours que l'ordre suprême lui accorde, sans relâche, afin d'accélérer son retour à la lumiere.

On y trouve les mêmes signes des rapports de l'homme à la Divinité; & de la Terre à toutes

les

les Puiſſances ſupérieures. On y trouve la même ſubdiviſion de ces Puiſſances relativement à l'homme. Tout y eſt également, vengeance, rigueur; tout n'y préſente que la ſévérité d'une Juſtice, qui ne relâche rien de ſes droits.

Ainſi quoique ces Traditions n'offrent que des objets ſenſibles & corporels; quoiqu'elles ne montrent, en quelque ſorte, que des *vertus* terreſtres, & qu'elles ne ſemblent promettre à l'eſpérance, que des biens paſſagers & des récompenſes temporelles; on doit croire qu'elles ont le même but, & qu'elles contiennent la même doctrine, que les Traditions mythologiques.

On le penſera avec d'autant plus de fondement, que de nos jours on a découvert des rapports frappans entre pluſieurs perſonnages de la Mythologie Egyptienne & ceux des Traditions hébraïques, dont celles-ci, par conſéquent, ſembleroient être la premiere ſource. Et ſi nous avons apperçu l'hiſtoire de l'homme, dans les principales Traditions mythologiques, à plus forte raiſon, devons-nous la reconnoître dans des faits qui paroiſſent avoir été le type & le germe des plus célebres de ces Traditions.

D'ailleurs, on y voit réunis les faits aux dogmes, & l'*action* à la doctrine; tandis que dans toutes les autres Traditions, ces deux choſes

ſont preſque toujours ſéparées. Les Traditions Mythologiques Egyptiennes & Grecques ne contiennent que des faits & fort peu de doctrine : les Livres théogoniques des Parſis, des Chinois, & de tous les Peuples qui, dans un ſens oppoſé, ſe ſont également éloignés de leur ſouche primitive, renferment plus de doctrine que de faits; parce que tous ces Peuples ont négligé la véritable ſcience de l'homme, qui doit s'égarer dans ſes *faits*, quand il ne les regle pas par la morale, & qui ne ſe borne à moraliſer que lorſqu'il ne ſait pas *agir*.

Mahomet, qui a écrit & pris naiſſance parmi les deſcendans des Hébreux, imite leurs Livres en cette partie. Dans le *Coran*, la doctrine & les faits hiſtoriques y paroiſſent alternativement; & quoique ce Livre, à quelques traits de lumiere près, ne ſoit qu'un recueil informe, rempli de préceptes impuiſſans; quoiqu'il ne ramene point les hommes à leur vraie nature, & qu'il aviliſſe les moyens par leſquels la Sageſſe ſuprême prépare leur régénération, il laiſſe aſſez connoître qu'il eſt l'enfant naturel de l'enfant naturel du Judaïſme.

C'eſt même par ſon émanation du Judaïſme, qu'il nous montre plus clairement ſon illégitimité; parce que les choſes réelles, & qui tendent à un but vrai, ſe perfectionnent par le temps,

au

au lieu de ſe détériorer ; & plus elles avancent en âge, plus elles doivent faire éclater leur beauté, leur grandeur, leur ſimplicité, ou pour mieux dire, leur rapport avec les loix pures & vivantes de ce Type premier, que tous les Etres ſont chargés de manifeſter chacun dans leur claſſe.

Loin que le Mahométiſme ſe préſente ſous cet aſpect, & qu'il ſoit plus parfait que l'Iſmaëliſme & que le Judaïſme, il eſt infiniment au-deſſous de l'un & de l'autre. Il n'a ni les *ſciences divines* des Hébreux, ni les *ſciences naturelles* d'Iſmaël : & s'étant ſéparé de la *force* & de l'intelligence, il n'a pu mettre à la place que les droits du glaive & le regne des ſens.

Si les Livres des Hébreux, malgré leurs expreſſions obſcures, malgré leur ſingularité, ou même l'atrocité de la plupart de leurs récits, nous annoncent d'autres droits, d'autres pouvoirs ; s'ils réuniſſent les faits à des dogmes plus relatifs à notre Etre, & plus propres à nous rappeller les *Vertus* de notre Principe ; s'ils nous préſentent des tableaux plus expreſſifs de ce que l'homme cherche, & de ce qu'il peut obtenir ; enfin, ſi ces Livres n'offrent pas une ſeule *Idole* matérielle *parlante*, & qu'ils ne mettent en action que des animaux vivans, des hommes, ou des Etres ſupérieurs, on doit leur donner un

rang diſtingué parmi tous les Livres traditionnels qui nous ſont connus.

Il n'eſt pas juſqu'au nom d'*Hebreu* (*Ghibri*) qui ne ſoit le véritable type de l'homme actuel ; il ſignifie *paſſant*, ou *paſſager*, pour indiquer à l'homme ce qu'eſt ſon ſéjour ſur la Terre.

On trouve en effet dans ces Livres, des rapports évidens avec les vérités les plus profondes, ſoit intellectuelles, ſoit ſenſibles.

Les productions univerſelles y ſont repréſentées comme étant le fruit de ces facultés inviſibles qui précedent tout acte quelconque. Le mot *Roſch* ſignifiant le Principe, la tête, ou le ſéjour de la penſée, peut ſignifier la penſée même : *bereshit*, qui eſt le premier mot du texte hébreu, peut donc ſe rendre auſſi-bien par ces mots, *Dans la penſée*, que par ceux-ci, *Au commencement*, qui ne tombent que ſur le temps. Ainſi, ſans rejetter cette verſion : *Au commencement Dieu créa*, *&c.* on pourroit lire intellectuellement, *Dans la penſée Dieu créa*, *&c.* on y trouveroit une vérité de plus.

Les productions univerſelles y ſont repréſentées comme étant le fruit de pluſieurs agens, par les expreſſions ſingulieres *Bara Elohim*, *les Dieux créa* : image parlante de la vérité des choſes premieres, dans laquelle on voit à la fois un ſeul fait, &

& ſix agens concourant à le produire ; d'autant que le mot *Elohim* offre ſix lettres diſtinctes dans ſa prononciation, & qu'il les porte en caracteres dans la verſion grecque de Sanchoniaton, quoiqu'il n'en porte que cinq dans l'hébreu.

C'eſt donc une idée foible & fauſſe que la crainte de mettre des bornes à la toute-puiſſance du Principe univerſel de la vie, en lui reconnoiſſant des agens ſecondaires qui operent pour lui les choſes périſſables, & qui les tiennent en action pendant la durée qu'il leur preſcrit ; car cette puiſſance éclate d'autant plus, en ordonnant des réſultats qui ſont ponctuellement exécutés, & il eſt des œuvres que ſa grandeur & ſa ſublime ſimplicité ne lui permettent pas d'exécuter elle-même.

Ceux qui ont voulu jetter du ridicule ſur ces expreſſions extraordinaires, *les Dieux créa*, n'ont fait que montrer qu'ils avoient peu de connoiſſance des vérités naturelles.

Ils ont affecté de traduire par *il fit*, le mot *Bara*, qui ſignifie également *il produiſit*, *il créa*. Ne nous laiſſons pas tromper ; cette expreſſion, *il fit*, annonceroit une coéternité de la matiere avec Dieu, qui n'auroit eu d'autre œuvre à faire que de la modifier, pendant que cette coéternité n'appartient qu'au Principe immatériel de la matiere.

Les productions immatérielles ſont repréſentées dans ces Livres, comme ſervant de baſe & de ſiege à l'Eſprit de Dieu, qui, ſelon les Traductions vulgaires, *étoit porté ſur les eaux*, c'eſt-à-dire, ſur les germes primitifs & inviſibles de l'Univers, comme nous voyons que dans l'ordre de l'Univers corporiſé, l'eau eſt le germe primitif des formes matérielles.

Au lieu de l'*Eſprit de Dieu*, les traductions auroient dû dire, *l'action fécondante de ces Agens*, *Elohim*, prépoſés à la production de ce grand œuvre; car dans l'hébreu les noms propres ſont réels & eſſentiellement conſtitutifs. Or le mot *Rouach*, qu'on a traduit par *Eſprit*, n'eſt point de cette claſſe; il ne ſignifie que le *ſouffle*, que l'*expiration*; lors donc qu'on l'applique aux émanations & actions ſupérieures, ce ne peut être que par analogie au ſouffle des vents, à l'expiration des animaux, laquelle dans ſa claſſe eſt une ſorte d'émanation; mais ni dans l'un, ni dans l'autre exemple, cette ſorte d'émanation ne doit porter le nom de l'Etre même qui en eſt le Principe; & il ne faut point confondre l'action avec l'agent, ſi l'on veut marcher avec juſteſſe.

Raſſemblons donc ici les trois tableaux contenus dans ces trois mots, *Bereshit*, *Elohim*, *Rouach*; l'un nous préſente la penſée ſuprême concevant

concevant la production de l'univers ; le ſecond, le nombre des agens, ou le plan actif de ſon exécution ; le troiſieme, le moyen par lequel cette exécution ſe réaliſe ; & nous reconnoîtrons dans ces trois agens un rapport naturel avec les trois facultés intellectuelles dont j'ai ci-devant démontré l'exiſtence dans l'homme.

Quant au développement ſenſible de ces productions univerſelles, on voit dans ces Livres qu'il s'eſt opéré par un moyen ſemblable à celui que l'homme emploie pour l'exécution de ſa volonté ; puiſque, s'il ne *parle*, de quelque maniere que ce ſoit, à ceux qu'il veut faire agir, cette volonté demeurera nulle & ſans effet.

Enfin, ces productions univerſelles y ſont repréſentées comme ſéparant les *eaux* inférieures d'avec les *eaux* ſupérieures, les ténebres d'avec la lumiere ; par conſéquent tel eſt le but de leur exiſtence, puiſque telle eſt leur loi ; puiſqu'aujourd'hui même, les moindres végétations corporelles n'acquierent la vie & ne la conſervent qu'en occupant une place intermédiaire entre le ténébreux ſéjour de leur formation & la région d'où deſcend la lumiere élémentaire. Tableau ſenſible d'une plus inportante ſéparation, qui a été opérée par l'origine de l'Univers, qui s'eſt répétée ſur l'homme prévaricateur,

teur, sur toute la postérité, & qui pour disparoître n'attend rien moins que le concours & le complément de l'action de tout ce qui a reçu l'existence.

Ce grand fait est même indiqué par le mot *Arets*, *Terre*, qui signifie également *Région*, *Univers*; car il dérive du verbe *Razatz*, *il a brisé*, *il a rompu*, *comprimé*. Et l'on doit d'autant moins se défier de cette idée, que le mot *Arets* a conservé dans la plupart de nos Langues modernes une similitude évidente avec la racine, tant pour la forme que pour le sens. L'Allemand appelle la terre *erd*, l'Anglois, *hearth*; le Latin par inversion, *terra*, d'où le François *terre*, *enterrer*, *tart*. Toutes expressions où la forme & le sens primitif sont aisés à reconnoître; & voilà pourquoi la terre est appellée le théâtre d'expiation.

Les loix de la Physique sont exposées dans ces Livres avec une entière justesse, & la division sénaire, sous laquelle l'Ecrivain présente symboliquement par des *jours*, l'œuvre de la formation des choses temporelles, est conforme à la Nature. C'est cette loi manifestée dans le rapport du rayon à la circonférence, par laquelle l'Ecrivain a voulu nous apprendre que c'est un nombre de six actions réunies qui a concouru à la

la corporiſation matérielle de l'Univers ; que ce nombre de ſix actions doit par conſéquent diriger toutes les choſes ſenſibles, comme il a dirigé leur origine ; qu'il doit ſe faire connoître non ſeulement dans la direction des corps univerſels & particuliers, mais même dans les temps qui leur ſont accordés pour leur exiſtence.

Indépendamment du rapport métaphyſique ſénaire du rayon à la circonférence, ces vérités ſont repréſentées dans la partie céleſte, où ſix aſtres planétaires agiſſent & ſe meuvent ſous l'œil d'un ſeptieme aſtre qui eſt leur chef & leur dominateur.

Elles le ſont matériellement dans les ſix puiſſances ſimples de la méchanique, qui ſervent de mobiles fondamentaux à tous les mouvemens des corps.

Elles le ſont temporellement & intellectuellement dans la muſique, qui ne peut avoir de mouvement régulier, ſans que ſa marche ſoit ſénaire ; car, quoique nous n'appercevions ſenſiblement qu'une quinte entre la dominante & la tonique, il n'en eſt pas moins vrai que cette quinte renferme deux tierces très-diſtinctes.

Enfin, elles le ſont corporellement dans les ſix globules lymphatiques & blancs, qui, ſelon les Phyſiologiſtes, conſtituent chaque globule rouge de notre ſang.

Le

Les peuples de l'Orient, par leſquels toutes les Sciences ſe ſont communiquées dans l'Univers, nous offrent des faits qui viennent à l'appui du principe que nous avançons : dans toutes leurs meſures de temps, dans toutes leurs périodes, ils procedent par le nombre *ſix*, ou par ſes multiples ; & la fameuſe période de ſix cens ans, connue de toute antiquité par ces nations primitives, eſt au deſſus de toutes les périodes dont les Aſtronomes ont fait enſuite la découverte & l'emploi en différens lieux de la Terre.

Enfin, les Peuples de l'Amérique avoient la perſuaſion que l'Univers avoit été formé par ſix hommes, qui, avant qu'il y eût une terre, étoient portés dans l'air au gré des vents. D'où l'on peut inférer que des rapports auſſi exacts, connus de ces Nations ſi éloignées & ſi étrangeres les unes aux autres, n'auroient pas lieu, ſi en ſuivant la diviſion ſénaire de la circonférence par le rayon, elles n'avoient ſuivi la vraie meſure naturelle des choſes créées. D'où on peut également conclure que l'Ecrivain Hébreux ne nous a rien tranſmis d'imaginaire, en nous repréſentant la formation de l'Univers par les loix de ce même nombre.

Ce nombre de ſix jours, qui ne peut être que ſymbolique, puiſque Dieu *agiſſant au ſommet de l'angle*, ne connoît point de temps ; puiſque nos jours

jours temporels ne ſe forment que par les révolutions du Soleil, & que ſelon l'Hiſtorien même, le Soleil ne fut formé que le quatrieme jour ; ce nombre, dis-je, annonce par ſa diviſion en deux ternaires, la loi d'action & de réaction néceſſaire pour l'exiſtence & la production des Etres corporels ; & ce nombre eſt obſervé par l'Ecrivain Hébreu.

Car il repréſente la terre, & tout ce qui tient à elle, comme le premier ternaire ; puiſque c'eſt au troiſieme jour que toutes ces choſes ſe trouvent formées ; & il repréſente les aſtres, & tout ce qui ne tient pas eſſentiellement à la terre, comme le ſecond ternaire dominant & réactionnant ſur le premier.

Ce n'eſt que dans ce ſecond ternaire, que tout Etre ayant vie prend naiſſance, & il n'eſt pas indifférent de remarquer que le Soleil & la Terre rempliſſent alors des fonctions ſemblables à celles que nous leur voyons faire aujourd'hui ; puiſque c'eſt par la chaleur de ce Soleil agiſſant au quatrieme jour ſur la Terre formée le troiſieme, que tous les animaux reçurent l'exiſtence : loi qui ſe répete dans la réproduction de toutes les eſpeces, par la jonction du mâle & de la femelle.

Ici la Phyſique nous arrête. Nous préſentons la production de l'Univers comme s'étant faite

ſans

ſans temps, & le globe terreſtre offre des traces apparentes d'une formation lente & ſucceſſive ; nous préſentons la naiſſance de l'Univers comme un ſeul fait, & la ſurface de la terre eſt couverte de nombre de ſubſtances qui ſemblent n'avoir pu naître, & ſe conſolider qu'à la ſuite de pluſieurs ſiecles ; enfin, la chronologie des Livres hébreux donne au monde une antiquité médiocre, comparée à celle que paroiſſent lui attribuer les obſervations faites ſur la Nature. Il faut examiner ces difficultés.

Les Obſervateurs de la Nature enſeignent qu'une chaleur ſi extrême a accompagné l'origine des choſes, que l'Univers a été long-temps inhabitable après le moment de ſa naiſſance.

Nous leurs demanderons d'abord ſi leur penſée ne répugne pas à cette progreſſion tardive, à cette ſuſpenſion dans l'exécution des œuvres d'une main puiſſante, qui par ſa nature ne peut être un inſtant ſans agir ; nous leur demanderons en même temps quel but, quel objet remplira cet intervalle qu'ils veulent admettre entre l'origine des choſes & leur formation ; quelle deſtination ils ſuppoſeront à un Monde ſans Habitans ; car nous montrer des œuvres ſans but, ſans objet, c'eſt nous peindre dans ſon Auteur, un Etre dépourvu de ſageſſe ; & ce ſeroit abuſer de la raiſon que de l'employer à nous annoncer un tel Etre.

Ils

Ils n'ont enfanté ces ſyſtêmes, qu'en s'appuyant ſur les faits ſecondaires qui ſe trouvent ſous leurs yeux, tels que la réproduction actuelle des Etres particuliers, qui ne s'opere que dans des eſpaces de temps proportionnels à leur claſſe, & tels que les ſédimens & les différentes couches de ſubſtances minérales, qui ne s'accumulent plus qu'à la longueur des ſiecles.

Ces comparaiſons les ont trompés ; ils n'ont pas diſtingué les faits ſeconds, des faits premiers, les productions inférieures & paſſives, des productions primordiales mues par une vivante activité.

C'eſt une loi conſtante que plus les Etres ſont rapprochés du Principe primitif, plus leur force génératrice eſt puiſſante ; & cette puiſſance ſe montre non-ſeulement dans les qualités de la production, mais auſſi dans la célérité avec laquelle elle eſt engendrée ; parce que le Principe primitif étant indépendant du temps, les Etres ne peuvent s'élever vers lui, ſans jouir, ſelon leur meſure & leur nombre, de ſes *droits* & de ſes *vertus*. Et ſi l'on en veut trouver la preuve dans l'homme même, il ſuffit de comparer la lenteur de ſes mouvemens ſenſibles & corporels, avec la promptitude de ſon Etre intellectuel, qui ne connoît ni temps, ni eſpace, & qui ſe tranſporte ſur le champ en penſée dans les lieux les plus éloignés.

Mais

Mais ſans ſortir de la claſſe phyſique, remarquons que plus la croiſſance des Etres eſt lente, plus le germe qui les produit eſt groſſier. C'eſt pour cela que les germes de tous les Etres particuliers de la Nature ſont corporels & viſibles, attendu que leurs productions ne ſe forment que par une ſuite de temps. Mais la création générale étant le fruit d'un Principe & d'un germe, qui ne ſont point corporels, mais qui ſont inviſibles, comme les mobiles intérieurs qui nous dirigent dans tous nos actes, cette création générale doit être née ſans temps.

On ne niera donc pas que les Principes qui ont produit la Terre & l'Univers matériel, ne ſoient ſupérieurs aux principes terreſtres qui ont engendré les animaux & les plantes. En outre, les animaux & les végétaux ont dû avoir dans l'origine une force, une vie ſupérieures à celles dont ils jouiſſent aujourd'hui, puiſque la Nature s'altere, comme toutes les choſes corruptibles ; par conſéquent les animaux & les végétaux actuels pourroient être regardés comme des fruits ſecondaires relativement aux anciens, & à ceux que la terre *principe* a engendré par la chaleur immenſe de ſon feu central, de même que ces derniers ſont ſecondaires par rapport aux ſources inviſibles & ſupérieures qui ont conſtitué la Nature univerſelle.

Dans

Dans l'ordre phyſique actuel, nous pouvons difficilement trouver des preuves de cette vérité : tout y étant ſécondaire, les différences entre les réproductions & leur Principe, quoique bien certaines, ſont trop peu ſenſibles pour trouver place dans des démonſtrations rigoureuſes ; & d'ailleurs, quand ces réproductions arrivent à leur dernier terme, elles reprennent le ſens inverſe des productions primitives, parce que le cercle doit ſe fermer. C'eſt pour cela que le ver étant tombé dans l'état de chryſalide, en ſort avec l'éclat du papillon, d'où doivent ſortir de nouveaux vers, & c'eſt pour cela que tous les mortels, en s'engloutiſſant dans les ſombres horreurs de la terre, touchent de plus près aux rayons purs de la lumiere, que lorſqu'ils erroient ſur cette ſurface.

Mais ſi nous n'avons pas des preuves actuelles & actives de la différence des Principes premiers & ſeconds, nous en avons au moins d'analogie. Premiérement, dans pluſieurs expériences remiſes à la diſpoſition de ceux qui ſachant dégager plus ou moins le *feu principe*, operent des végétations matérielles en un temps plus court que celui qu'emploie la Nature pour la réproduction des ſiennes. Secondement, dans la nubilité précoce des animaux qui habitent les climats voiſins de l'Equateur ; enfin dans l'altéra-

tion que la Nature éprouve à meſure qu'elle s'éloigne de l'époque de ſa formation, puiſque par les os énormes & les végétaux pétrifiés qui nous reſtent de ces temps anciens, il eſt conſtant que les premieres productions ont dû être beaucoup plus fortes, plus vigoureuſes que celles de nos jours, & que même par l'épuiſement de la Nature, pluſieurs eſpeces, ſoit aquatiques, ſoit terreſtres, ſe ſont perdues.

S'il eſt évident que dans tous les genres, les Principes ſecondaires ſont inférieurs aux Principes primitifs, pourquoi donc les aſſimiler? pourquoi vouloir égaler des Agens ſi diſproportionnés : & ceux qui prononcent d'après de ſemblables calculs, ne ſont-ils pas expoſés à des faux réſultats.

La lenteur des réproductions journalieres de la Nature ne doit donc rien faire contre l'activité des Agens qui ont dirigé l'origine des choſes & toutes les productions primordiales.

Quand les Obſervateurs veulent conſidérer l'origine de ces ſubſtances calcaires qu'ils apperçoivent ſur toute la ſurface de la terre, elles préſentent deux difficultés; l'une relative à leur énorme multitude, & l'autre aux temps qui ont été néceſſaires pour les conſolider & les convertir en pierres.

Mais

Mais la même doctrine de cette grande chaleur centrale, ne ſuffiſoit-elle pas pour réſoudre ces queſtions, ſans recourir à des explications qui contrarient l'idée naturelle que nous avons de l'activité du grand Etre, & qui ne peuvent être avouées de la raiſon, parce qu'elles ne lui préſentent que des ouvrages ſans but & ſans objet?

Sans doute, la chaleur centrale a été plus grande qu'elle ne l'eſt aujourd'hui; mais il ne faut pas croire qu'elle l'ait été au point de rendre la terre inhabitable; ce qui contrediroit la ſageſſe de la Nature & l'objet de ſon exiſtence. Il ſuffit qu'elle l'ait été aſſez pour donner ſubitement naiſſance aux productions primitives, qui à leur tour l'auront pu donner à de nombreuſes productions ſecondaires, dans un temps plus court qu'il n'en faut aujourd'hui pour les mêmes faits.

C'eſt cette chaleur qui a pu promptement conſolider les minéraux, vitrifier les granits, les grais, les jaſpes, le porphyre, le roc vif, les quartz; en un mot, opérer toutes les vitrificatons qui compoſent le ſommet des montagnes & la plupart des rochers. C'eſt cette chaleur qui a pu calciner auſſi rapidement cette multitude de coquillages, d'où ſont réſultés les marbres, les ſpaths, les craies, les ſtalactites, & toutes les productions qui peuvent ſe convertir en chaux. C'eſt cette même chaleur qui auroit pu lier à des

ſubſtances argilleuſes, & à des terres calcaires ; ces énormes bancs de coquilles entieres & parfaitement conſervées, qui ſe rencontrent dans pluſieurs lieux de la Terre.

D'ailleurs on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître également l'action de l'eau dans ces grands événemens : tout nous annonce qu'elle y a agi avec autant de puiſſance que le feu ; car elle conſolide encore tous les jours des baſaltes, des laves, & autant de ſubſtances vitrifiables, métalliques & calcaires qu'elle en diſſout, comme le feu en diviſe autant qu'il en conſolide & qu'il en vitrifie. Enfin, ſi l'action du feu ſe démontre encore ſous nos yeux, en nous offrant des volcans juſqu'au milieu des mers, celle de l'eau n'eſt point ſenſible, en ce qu'elle opere journellement des décompoſitions & des récompoſitions terreſtres. Car ce ne ſeroit pas avoir la premiere idée de la Nature, que de croire que le feu y puiſſe agir ſans l'eau, & l'eau ſans le feu, puiſqu'ils ſont toujours contenus l'un dans l'autre, & que ſans leur combinaiſon inconnue aux hommes, la nature même ne ſeroit point, & rien en elle n'auroit de forme.

Si nous ſommes convaincus que le feu a agi dans les premiers temps de l'exploſion des choſes avec infiniment plus d'activité qu'il ne le fait aujourd'hui, & que cette diminution de chaleur ſoit

la

la cauſe de la ſtérilité actuelle des Poles, & de la perte de pluſieurs eſpeces d'animaux terreſtres, nous devons porter de l'eau le même jugement : d'autant que nous la voyons ſenſiblement diminuer ſur la terre, & que l'on a auſſi des preuves que des eſpeces d'animaux aquatiques ſe ſont détruites.

Enfin, la terre elle-même eut ſon action à remplir dans ces premiers temps ; & cette action eut auſſi plus d'intenſité qu'elle n'en peut avoir aujourd'hui : car ſi le feu eſt le commencement & la fin de l'élément, ſi l'eau eſt le commencement & la fin de la corporation, la terre eſt le commencement & la fin de la forme.

Les *forces* de ces élémens ſe balancent donc l'une par l'autre ; & c'eſt quand ils ceſſeront d'être en équilibre que l'univers ceſſera d'exiſter.

Diſons, en paſſant, que le feu étant le commencement & la fin de l'élément, tout annonce que le feu terminera l'exiſtence de l'Univers, comme c'eſt lui qui l'a commencée : & voici la marche de cet agent, à la fois créateur & deſtructif. La terre s'affaiſſe depuis ſon origine vers ſon feu central pour s'y réunir ; le ciel des Planetes la ſuit pour s'y réunir avec elle. Nous nous en appercevons peu corporellement, parce que l'atmoſphere eſt emporté avec toute la machine ;

mais plus ces maſſes ſe rapprocheront du feu central, plus l'eau ſe diſſipera ; à la fin il ne reſtera que la maſſe de ſel. Alors les Principes ignés, renfermés dans cette maſſe de ſel, fermentant ſur eux-mêmes, l'embraſeront, & la traverſeront pour rejoindre leur feu principe.

Si la puiſſance de l'eau & celle de la terre ont été autrefois plus grandes qu'elles ne le ſont aujourd'hui, nous avons en elles un moyen de plus d'expliquer les anciens & prodigieux phénomenes terreſtres, ainſi que les célebres cataſtrophes de la Nature : ſans compter un quatrieme Agent plus actif encore que le feu, l'eau & la terre, & dont nous aurons occaſion de parler dans un moment, lorſque nous jetterons un coup d'œil ſur la principale de ces cataſtrophes.

Enfin ſi l'on veut réflechir à ces conſolidations ſubites que des ſubſtances terreſtres reçoivent tous les jours par la propriété des eaux de quelques fontaines, ou même par les manipulations des Artiſtes qui ſavent diriger les forces de la Nature, on ne ſera plus étonné que les élémens primitifs aient pu opérer les mêmes réſultats, & il ſera inutile de reculer, autant qu'on l'a fait, l'époque & l'origine du monde, pour éclaircir les difficultés qu'il nous préſente.

Les Livres hébreux nous parlent d'un ſeptieme

tieme jour, ou du Sabbat, qui termina l'Œuvre de la création. Ce mot *Sabbat*, que l'on a traduit par *Repos*, annonce ſeulement que le nombre de l'Univers étoit complet ; & il indique ſi peu une ceſſation, un néant d'action dans la Divinité, qu'il eſt écrit qu'elle *ſanctifia* ce même jour ; ce qui ſignifie qu'elle attacha à l'exiſtence de l'Univers, *des vertus* ſupérieures à celles qui l'avoient formé, puiſque celles-ci n'étoient pas *ſaintes*.

Si ce n'étoit point abuſer des privileges de la ſcience étymologique, on pourroit trouver au mot hébreu *Shebet* ou *Sabath*, un ſens d'une grande ſublimité. Car ce mot ſignifie auſſi dans ſa racine : *Il s'eſt aſſis, il s'eſt poſé*. Alors ce ſeroit dire que *Dieu, au ſeptieme jour, ſe poſa, vint habiter, vint établir ſon ſiege dans tous ſes ouvrages*. Rapports ſacrés, & dignes de l'activité univerſelle du grand Etre, mais qui ne peuvent être préſentés d'une maniere poſitive, attendu qu'ils ſouffriroient quelques conteſtations d'après la lettre du texte, quoiqu'ils ſoient juſtifiés par les plus pures lumieres de l'intelligence.

Il n'en eſt pas moins vrai qu'à ce ſeptieme jour la Sageſſe ſuprême préſenta à l'homme des objets plus relatifs à ſon Etre, que ne l'avoient été toutes les *vertus ſénaires* ; car il eſt bon d'obſerver que l'homme reçut la naiſſance temporelle, après tous les Etres de la Création, & qu'ainſi il étoit

plus rapproché de ces *Vertus* ſaintes & ſepténaires, qui devoient en conſolider l'exiſtence.

Auſſi, on voit dans les Livres hébreux, la dignité de l'homme, qui a ſeul ſur tous les Etres le droit ſublime d'être produit par la Divinité même, & ſelon le texte, *en image de Dieu*, c'eſt-à-dire, comme en étant l'expreſſion & le ſigne : rapports vivans & actifs, que les Traducteurs ont foiblement rendus par ces mots, *à l'image & à la reſſemblance de Dieu*, mais que j'ai indiqués dans le commencement de cet Ecrit, & qui trouvent ici une heureuſe confirmation.

On y voit cet homme placé dans un lieu de délices, près de la *Vie* même, d'où couloient *quatre fleuves*; & n'ayant reçu d'autre défenſe que celle de s'approcher de la *ſcience du bien & du mal*, qui ſe trouvoit avec lui dans cette enceinte, comme aujourd'hui elle habite encore avec nous. On le voit établi par l'Auteur des choſes ſur tous les ouvrages de ſes mains, prépoſé pour les commander & les ſoumettre à ſon empire; & l'on ne peut plus douter que l'homme dans ſa dégradation même, ne manifeſte cette loi glorieuſe, portée excluſivement en ſa faveur; puiſqu'il offre encore ſur ſon corps la baſe ſenſible de toutes les meſures; puiſque, malgré ſon ignominie & ſa foibleſſe, il ne ceſſe de travailler à s'aſſujettir toute la Nature.

Mais

Mais on y voit auſſi l'homme dépouillé ignominieuſement de cet empire, & n'en conſervant aujourd'hui que la figure la plus imparfaite, comme ayant fait alliance avec l'illuſion & l'erreur; car le mot hébreu נחש *Nacash*, dont eſt tiré celui de ſerpent, ſignifie *preſtige*, *enchantement.*

« Et même le ſerpent, cet animal ſi diſproportionné, cet Etre ſans aucune armure corporelle, ſans écailles, ſans plumes, ſans poil, ſans pieds, ſans mains, ſans nageoires; ayant toute ſa force dans ſa gueule, force qui n'eſt que venin, mort, corruption; le ſerpent, dis-je, porte avec lui des ſignes phyſiques & analogues à la ſéduction dont la penſée de l'homme eſt ſuſceptible, puiſque cet animal a ſeul, parmi tous les autres, la propriété de former avec ſon corps un cercle parfait, & de nous préſenter par-là, ſous une apparence réguliere, la forme & la baſe de tous les objets ſenſibles & compoſés, c'eſt-à-dire, de fixer nos yeux ſur la matiere & l'illuſion; enfin, en formant un cercle vuide, où l'on ne voit point de centre, il a la propriété de nous faire perdre de vue le Principe ſimple de qui tout deſcend, & ſans lequel rien n'exiſte. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait apperçu tant d'antipathie entre l'homme & le ſerpent, puiſque l'homme, au contraire, tient au *centre* par la proportion de ſa forme

forme, au lieu que le ſerpent n'offre ſur la ſienne que la circonférence ou le néant. Qu'on ne prenne point ceci pour un jeu d'imagination ; des vérités importantes ſont enveloppées ſous ces rapports. Et c'eſt-là que l'on trouveroit à s'inſtruire des *relations métaphyſiques* qui ont exiſté autrefois entre l'homme, la femme & le ſerpent, & qui ſe manifeſtent matériellement entr'eux aujourd'hui, dans toute la régularité des nombres ».

On voit dans ces Livres, les douloureuſes punitions attachées à l'erreur criminelle de l'homme. En cherchant la lumiere dans un autre Principe que dans celui ſeul qui la poſſede, il perdit de vue juſqu'au moindre de ſes rayons, comme tous ceux qui depuis ont cherché leur inſtruction & leur ſcience ailleurs que dans les principes immatériels de toutes les claſſes, ſe ſont rendus étrangers à l'intelligence ; & c'eſt-là cette nudité qui fit rougir l'homme après ſon crime, & qui retient de même toute ſa poſtérité dans l'opprobre, juſqu'à ce qu'elle ait recouvré ſes premiers *vêtemens*.

« Car la nudité que les Livres hébreux lui attribuent avant ſon crime, & dont il eſt dit qu'il ne rougiſſoit point, préſente une autre vérité. Le mot *gharoum*, *nud*, vient de la racine arabe *ghoram*, qui ſignifie, un os dépouillé de chair ; or

or l'*os* eſt le ſymbole ſenſible du mot *force*, *vertu*, puiſque l'os eſt la force & le ſoutien du corps. D'un autre côté, ce mot *os* remonte par le mot *oſſum* des Latins, juſqu'à la racine hébraïque *ghatzam*, qui ſignifie une *force*, une *vertu*. Ainſi donc, nous préſenter l'homme premier dans un état de nudité, c'eſt nous dire qu'il étoit un Etre immatériel, une *vertu*, une *force*, une *puiſſance* dénuée de chair, ou ſans corps de matiere ».

« Cela paroît d'autant plus vrai, que dans le paſſage ſuivant, l'homme eſt annoncé comme ne rougiſſant point de cette nudité ; & en effet, puiſque la confuſion qu'inſpire la pudeur, ne tient qu'aux ſens charnels, ſi l'homme, quoique pur & éclairé, n'éprouvoit alors par ſa nudité, ni la honte, ni aucune des impreſſions de la pudeur, c'eſt une preuve évidente qu'il n'avoit point de ſens charnels ».

I 4.

SI les Livres hébreux enſeignent l'horrible dégradation de l'homme, confirmée par notre état actuel, ils annoncent encore plus clairement les différens ſecours qui lui ſont accordés pour ſa régénération, & dont on a vu la néceſſité, fondée ſur le lien indiſſoluble du chef divin avec ſon image, & ſur l'amour dont il eſt embraſé pour l'homme, qui eſt l'extrait de ſon eſſence & de ſes *vertus*.

C'eſt pour cela qu'au milieu de tous les fléaux qui ont ſuivi les différentes prévarications de la poſtérité de l'homme, & que la Nature a pu reſſentir juſques dans ſes Principes fondamentaux, les Livres hébreux qui en ont conſervé les récits, préſentent des *vertus* puiſſantes, miſes en action ſucceſſivement pour réparer les déſordres; on y voit à différentes époques, des Etres virtuels, dont les uns agiſſent ſur l'eau, les autres ſur le feu, d'autres ſur la terre, & qui répetent dans ces régénérations particulieres, ce qui s'étoit paſſé lors de la régénération primitive, où avant de réhabiliter l'homme, il falloit rétablir ſon domaine.

Le

Le premier exemple que les Traditions hébraïques nous offrent de ces vérités, eſt le récit des prévarications anciennes, où les Nations entieres des premiers temps ſont préſentées comme livrées à l'empire des ſens matériels, au point d'avoir corrompu toutes *les voies de la Nature*, & d'avoir mérité d'être punies par l'élément de l'eau. C'eſt en même temps le tableau des moyens que la Sageſſe ſuprême employa alors pour conſerver ſur la terre un aſyle aux *vertus* de l'homme juſte, & à celles de tous les Etres de la création.

Plus l'influence générale des crimes de l'homme ſur l'élément de l'eau paroît étonnante, plus on eſt forcé de convenir qu'il n'y a que la grandeur de ſon Etre qui puiſſe réſoudre ce problême. Sa ſublime origine eſt un témoignage véridique de l'étendue de ſes droits; car ſi l'on ne met point de terme à ſes *vertus*, ni par conſéquent aux fruits qui en ſont la récompenſe, on n'en doit pas mettre à ſes prévarications, ni aux ſuites qui doivent naturellement les accompagner.

De même que l'homme peut exercer l'empire de ſes droits légitimes, & obtenir de la Nature entiere les hommages dus à un Souverain; de même il peut montrer les ſignes d'un traître, d'un rebelle, & attirer ſur lui la rigueur de toutes les Puiſſances qu'il auroit voulu uſurper.

Qu'on

Qu'on ne s'arrête donc point exclusivement aux crimes charnels des premieres Postérités de l'homme, si l'on veut découvrir la vraie cause du déluge : il y a une trop grande disproportion entre l'influence de ces sortes d'excès sur la dissolution des corps, & ce phénomene destructif que l'Ecrivain nous peint comme produit par le concours de la Nature entiere : le dépérissement corporel de l'individu qui s'abandonne à ces excès, étant sa punition naturelle, la justice supérieure se trouve satisfaite, sans qu'elle ait besoin d'étendre l'action des élémens primitifs universels.

Il faut donc admettre que ces premieres Postérités ont pu se livrer à des égaremens plus considérables, & à des actes criminels assez puissans pour attirer sur elles des fléaux sans bornes & sans mesure. Si le premier crime de l'homme l'assujettit aux élémens, & le plongea dans l'immense région des actions sensibles & confuses, quelle erreur y auroit-il à croire que par de semblables crimes, il eût pu s'exposer de nouveau à la fureur de ces élémens ?

La seule différence qu'il faut observer, c'est que l'homme primitif, n'étant pas encore matérialisé lors de son premier crime, ressentit l'action du Principe même des élémens ; au lieu que dans les prévarications de sa postérité, les élémens

mens n'ont pu opérer ſur l'homme que par leur action groſſiere, parce qu'il eſt lui-même corporiſé groſſiérement. Or, d'après toutes les notions phyſiques qui ont été préſentées dans cet écrit, on doit ſavoir que la premiere apparence de la corporiſation des choſes groſſieres & ſenſibles, c'eſt l'eau.

Ce fléau extraordinaire doit ceſſer de paroître impoſſible, dès qu'il n'eſt pas impoſſible à l'homme de s'y expoſer; & ſi les hommes ont en eux le droit de pouvoir provoquer la juſtice de différentes manieres, elle doit être auſſi toujours prête à laiſſer tomber ſur eux l'eſpece de punition dont l'eſpece de leur crime les rend ſuſceptibles; car la poſſibilité du crime ne doit pas aller au-delà de la poſſibilité de la punition, ſans quoi la vérité ſeroit en danger.

Remarquons, en prenant toujours le phyſique ſenſible pour guide, que dans les individus humains, la plus grande effervescence des ſens ſe faiſant ſentir vers le tiers de la vie, elle a dû ſuivre la même époque pour l'homme général; & que les crimes intellectuels qui ont pu accompagner ces écarts, & attirer les grandes cataſtrophes, doivent avoir par analogie la même date; d'où l'on pourroit, avec de l'attention, ſe procurer quelques éclairciſſemens ſur l'âge du Monde, & ſur l'époque du Déluge.

C'eſt

C'eſt en vain que les Obſervateurs ont attaqué la réalité de ce Déluge, par l'impoſſibilité qu'il y ait ſur la terre, ſelon leur calcul, un volume d'eau ſuffiſant pour couvrir toute ſa ſurface, & pour s'élever juſqu'aux plus hautes montagnes. Ces objections n'ont pour baſe que le défaut d'intelligence des Traducteurs, & les erreurs que les ſyſtêmes philoſophiques ont répandu ſur la nature de la Matiere, en ne lui reconnoiſſant pas d'autre Principe qu'elle-même.

En effet, le mot hébreu אֲרֻבֹּת *arubboth*, quoique ſignifiant *cataractes*, ſelon la lettre, n'eſt-il pas, ſuivant les mêmes Interprétateurs, un dérivé du verbe רָכַב *rabab*, רָבָה ou *raba*, qui veut dire, *il a été multiplié ?* Alors le texte préſente l'idée naturelle d'une action plus étendue dans l'Agent qui produit l'eau, & nullement celle du ſimple écoulement d'une eau auparavant exiſtante; parce qu'alors il y auroit ſeulement union, aggrégation, & l'on ne verroit point l'acte d'un Etre vivant qui crée, & qui multiplie.

On ne ſauroit conteſter, ſuivant ce principe, la poſſibilité des grandes révolutions de la Nature, l'excès d'un élément ſur l'autre, & par conſéquent les fléaux univerſels qui peuvent tomber ſur des Régions, ſur des Peuples, ſur la Terre entiere.

Car il faudroit commencer par nier l'exiſtence du

du Monde lui-même, puiſqu'il n'eſt que le réſultat apparent de l'action vivante & combinée des élémens, qui ſe combattent & ſe ſurmontent alternativement dans ſon enceinte ; & manifeſtent les uns envers les autres, la vie & les loix qu'ils ont reçues des Puiſſances ſuprêmes.

Les Obſervateurs ont également conteſté l'exiſtence de cette Arche célebre, bâtie par l'ordre ſuprême, pour conſerver un rejeton de la race humaine. Quelle qu'ait été cette Arche, comme elle repréſentoit l'Univers, elle a dû, comme lui, renfermer, ſoit en nature, ſoit en *Principes*, tous les Agens & toutes les facultés qui le compoſent ; & ſi ces choſes paroiſſent inexplicables à l'homme qui marche ſans ſa loi, elles ne le ſont plus pour celui qui la connoît, & qui a l'idée qu'il doit avoir de ſa grandeur & des droits de ſon Etre.

Ajoutons que comme le *premier germe vivifiant* des choſes, l'Arche étoit portée ſur les eaux : que comme lui, elle ſurnageoit ſur le chaos & ſur l'abyme terreſtre, pour lui rendre au temps preſcrit, la vie dont il étoit privé ; & que comme ce *germe vivifiant*, elle contenoit un Agent pur, une ſource vivante de juſtice & de ſainteté, dans laquelle les hommes à naître devoient trouver encore des traces de leur premiere ſplendeur.

Je ne puis me diſpenſer, au ſujet de l'Arche,

d'engager les Obſervateurs à jetter les yeux ſur les Traditions chinoiſes ; ils y verront que „ le „ caractere de *barque* , *vaiſſeau* , eſt compoſé „ de la figure de *vaiſſeau* , de celle de *bouche*, „ & du chiffre *huit*, ce qui peut faire alluſion au „ nombre des perſonnes qui étoient dans l'Arche. „ On trouve encore les deux caracteres *huit* & „ *bouche* avec celui d'*eau* , pour exprimer navi- „ gation heureuſe ". Si c'eſt au hazard, il s'accorde bien avec le fait.

Portons un inſtant nos regards ſur ces veſtiges ſi confus, ſi variés , de l'inondation générale & du bouleverſement univerſel , dont les ſignes écrits ſur cette ſurface terreſtre, atteſtent par-tout la certitude. Dans le point de Phyſique que j'ai déja traité , relativement à l'origine de l'Univers, je n'ai eu en vue que les réſultats réguliers qui paroiſſent avoir dû accompagner ſa naiſſance ; ici je le conſidere dans ſes déſordres.

Dans cette inondation générale que les Obſervateurs ne peuvent pas nier , ils ne veulent voir qu'un fait phyſique , iſolé , & indépendant des rapports qu'il doit avoir avec le *grand œuvre* auquel toutes les *puiſſances* des Etres ſont employées. Mais ſi le plan immenſe qui a été expoſé dans cet Ecrit , peut étendre leurs idées ſur la nature de l'homme , & ſur ſa liaiſon avec

toutes

toutes les choſes viſibles & inviſibles, ils trouveront de nouveaux éclairciſſemens dans ces mêmes traditions hébraïques, où les loix des choſes ſont tracées avec fidélité, parce qu'elles mettent en jeu tous les reſſorts & tous les Etres. Ils y verront que pour terminer le Déluge, indépendamment de l'action de tous les élémens en convulſion, une *force ſupérieure* fit ceſſer l'action du principe de l'eau, & qu'en même temps elle envoya un *air* ou un *ſouffle actif*, qui agitant en tous ſens les eaux répandues ſur la terre, dut occaſionner ces énormes tranſpoſitions de ſubſtances terreſtres d'un climat à l'autre, & faire dans un temps très-court, des révolutions qui demanderoient des temps ſans bornes, ſi elles n'euſſent été que le réſultat des ſimples actions élémentaires.

Ne ſoyons donc plus étonnés que d'une combinaiſon d'actions ſi oppoſées & ſi violentes, il ait réſulté des effets phyſiques ſi bizarres, & ſi inexplicables, quand on ſupprime quelques-uns des Agens qui ont dû contribuer à les produire. Accoutumons nos yeux à ſaiſir l'enſemble des principes, ſi nous voulons ſaiſir l'enſemble des faits.

A la fameuſe époque du Déluge, ſuccede un nouvel égarement de la poſtérité de l'homme, où les criminels s'efforcent d'uſurper les *vertus* des Cieux par des voies terreſtres, matérielles

& impures, cachées ſous l'expreſſion de cet édifice audacieux, qui n'étant conſtruit qu'avec de la brique, & n'ayant pour ciment que du bitume, annonçoit à la fois, la folle impiété de ceux qui l'élevoient, & le peu de conſiſtance que devoit avoir leur ouvrage.

La ſuite de ce crime fut cette célebre confuſion des Langues qui diviſa le même Peuple en pluſieurs Nations. Emblême qui annonce bien plus encore l'obſcurité & la confuſion de l'intelligence de ces Peuples, que la variété de leur langage ſenſible & habituel : quoiqu'il ſoit vrai néanmoins, qu'ayant dès-lors formé pluſieurs Sectes éparſes & ſéparées, ils ont pu voir enſuite leur Langue commune & primitive s'altérer par le temps, & produire une multitude innombrable d'autres langages, preſqu'abſolument étrangers les uns aux autres.

Cette diviſion de langages, perpétuée ſur toute la ſurface de la terre, répete d'une maniere typique la ſituation actuelle de l'homme, pour lequel depuis ſa chûte, la Langue de tous *les Etres* vrais qui l'environnent, eſt inintelligible, & qui ne ſait plus quel moyen employer lui-même, pour revivifier ſa correſpondance avec eux, & reprendre ſon ancien empire.

Par conſéquent, ces deux punitions étant ſemblables, annoncent qu'elles ſont le fruit du même crime

crime, & que l'homme ne ſe trouve aujourd'hui ſi étranger au langage de la vérité, que pour avoir oſé dans le principe, parler un autre langage que celui de cette vérité ; comme les poſtérités premieres n'ont ceſſé de l'entendre, que lorſqu'elles ont ceſſé d'avoir pour but l'excluſive domination du *Premier* de tous les Etres, & qu'elles ont formé le deſſein de lui ſubſtituer un autre *Principe*.

J'expoſerai ici une vérité qui jettera quelque jour ſur l'origine primitive & ſur la dégradation des Sciences. On prétend que les hommes ont été d'abord dans la plus profonde ignorance, & réduits aux ſeules reſſources de l'inſtinct : on les a peints avec les couleurs que nous donnons aux Peuples ſauvages, n'ayant à combattre que la Nature, à ſatisfaire que leurs beſoins corporels, & à ne communiquer entr'eux que par leurs idées ſenſibles ; & l'on veut faire croire que telles ont été les baſes ſur leſquelles ſe ſont élevés ſucceſſivement les différens étages de l'édifice des connoiſſances humaines.

On s'eſt trompé, en plaçant là l'origine accroiſſante des ſciences de l'homme. Lorſqu'après ſa dégradation, il fut admis ſur la Terre, il y vint avec plus de lumieres que n'en a poſſédé peut-être toute ſa poſtérité ; quoique ces lumieres

aient été inférieures à celles dont il jouiſſoit avant d'y deſcendre. Il a été comme la tige de ces Elus généraux, employés par la bonté divine à la réparation de ſon crime ; il a communiqué à ſes Deſcendans les lumieres dont il avoit alors la jouiſſance ; & c'eſt-là le véritable héritage dont les premiers hommes étoient ſi avides, & dont les hommes des ſiecles ſuivans n'ont plus conſervé que la figure dans leurs hérédités matérielles.

Mais ces poſtérités primitives ont laiſſé altérer cet héritage, comme l'homme lui-même avoit perdu celui dont il jouiſſoit pendant ſa gloire ; & l'ignorance allant de front avec l'iniquité, n'a fait que croître juſqu'à ce que l'une & l'autre étant à ſon comble, les fléaux de la juſtice ont réduit les hommes aux plus épaiſſes ténebres & à une *diſperſion* abſolue.

C'eſt à cette derniere époque que l'on devoit ſe tranſporter pour trouver l'homme languiſſant dans l'incertitude & la miſere, & réduit aux ſeules reſſources de ſon inſtinct ; c'eſt à cette époque que l'on doit chercher l'origine des Langues conventionnelles, parce que toute connoiſſance vraie étant perdue pour les hommes, il leur fallut employer les objets ſenſibles pour ſignes de leurs idées : enfin telle a été la ſource de toute l'induſtrie à laquelle ils furent obligés d'avoir recours, après avoir abandonné les mobiles infaillibles

infaillibles qui pouvoient encore les diriger ſur la Terre.

Leurs efforts, excités par leurs beſoins, les ramenerent bien-tôt par divers moyens à des découvertes, & à des notions, quoiqu'imparfaites, de ces mobiles univerſels qui leur étoient ſi néceſſaires; ſans qu'aucun Peuple, aucune Tribu, aucun individu peut-être, n'ait marché dans cette carriere, ni du même pas, ni par les mêmes ſentiers.

Ce fut alors que les Sciences allerent en croiſſant parmi les hommes, & l'on en peut ſuivre la chaîne comme non interrompue depuis cette époque ſecondaire juſqu'à nos jours; on doit même être aſſuré qu'elles ne feront que ſe développer de plus en plus, ſi l'on réfléchit aux moyens ſans nombre qui ont été découverts pour les répandre.

Il en a été de l'eſpece générale de l'homme, comme de ſes individus. Rien de plus pur que les premiers rayons de lumiere dont notre Etre eſt éclairé, lorſqu'il commence à être ſuſceptible de les recevoir: bientôt ces rayons précieux ſe trouvent arrêtés, ſouvent même obſcurcis par des paſſions orageuſes, qui font perdre à l'homme juſqu'au ſouvenir de ces premieres faveurs d'intelligence qu'il avoit goûtées au ſortir de l'enfance: mais bientôt auſſi on le voit ſe

délivrer de ces entraves pour s'élever vers les *régions* des ſciences & de la raiſon, & marcher dans des *ſentiers* immenſes de lumiere & de vérités, qui s'étendant chaque jour devant ſes yeux, vont ſe perdre dans l'*Infini*.

C'eſt par une ſuite de cet accroiſſement progreſſif, qu'au milieu des prévarications & de la diperſion des anciens Peuples, un Juſte eſt choiſi parmi les Chaldéens pour être le dépoſitaire de la connoiſſance des différentes loix naturelles à notre Etre. Ce Juſte eſt tiré de la ville de אוּר *Our*, qui en hébreu ſignifie *Lumiere*, pour nous rappeller l'émanation du premier homme & de toute ſon eſpece qui a pris naiſſance dans le ſein de la Vérité même, & qui appartient & correſpond par ſa nature, au centre univerſel de la *Vie*.

Ce Juſte paroît favoriſé ſenſiblement de trois ſignes ſupérieurs, ou de la préſence de trois Agens immatériels corporiſés en forme humaine, recevant même de lui l'hoſpitalité. Ces ſignes faiſant alluſion aux trois vertus ſuprêmes, annoncent le rang ſublime auquel cet homme étoit appellé; & ce rang c'étoit d'être le *Pere* d'une *Poſtérité* auſſi nombreuſe que les étoiles du Ciel, & que la pouſſiere de la Terre; c'étoit, en pénétrant le ſens de cette expreſſion figurée, de recouvrer toutes les *vertus ſupérieures* dont l'homme

l'homme avoit été dépouillé, & de ramener les Etres *inférieurs* ou égarés ; c'étoit enfin d'être le Chef & le Pere d'un Peuple choiſi entre tous les Peuples de la Terre, deſtiné à être l'objet des faveurs de la Divinité, & à ſervir de fanal à toutes les Nations. La penſée nous montre ce choix d'un Peuple, comme néceſſaire, afin que l'homme eût devant les yeux, & dans ſa propre eſpece, la repréſentation vivante de ce qu'il avoit été lui-même.

Pour remplir cette glorieuſe tâche, voici l'ordre qu'il reçut avant de prendre poſſeſſion de la terre qui lui étoit promiſe. Il lui fut recommandé de la parcourir en *latitude* & en *longitude* ; nouvel indice de la ſupériorité quaternaire de l'homme, & de ces deux diametres dont nous avons déja parlé.

Si l'on voit cet homme privilégié commettre un adultere non-ſeulement impuni, mais comme autoriſé, puiſqu'il ne nuit point à ſon élection ; & que cependant l'adultere ait paſſé enſuite pour un ſi grand crime chez les Hébreux ; c'eſt que la *loi* n'avoit point encore été publiée ; c'eſt que l'*œuvre* ne faiſoit, pour ainſi dire, qu'arriver à ſon aurore ; & que les hommes ne connoiſſant encore leurs vertus que par les générations charnelles, n'étoient point à portée d'en régler l'ordre par une *loi ſupérieure* & *lumineuſe* ; & tel eſt le pouvoir

pouvoir des loix ſenſibles auxquelles l'homme s'eſt aſſujetti, que plus il en eſt rapproché, plus ſa nature vraie rentre dans le ſilence, pour ne laiſſer régner que ces loix ſenſibles.

Voilà pourquoi dans l'origine, il fut permis d'épouſer ſa propre ſœur, quoiqu'enſuite, les hommes n'aient pu former d'alliance qu'au *quatrieme* degré de parenté, parce que ce nombre étant celui de l'action univerſelle, donne à un même ſang le temps de ſe renouveller, & démontre à l'homme que ſon Etre intellectuel ou *quaternaire* doit être l'ordonnateur de toutes ces facultés.

Après les promeſſes glorieuſes qui furent faites au premier Chef du Peuple choiſi, on peut aiſément reconnoître dans cet homme Juſte, dans ſon fils Iſaac, & dans ſon petit-fils Jacob, l'expreſſion ſucceſſive & ſubdiviſée des trois facultés ſuprêmes dont il avoit reçu les ſignes à la fois, & qui ſervent de type à celles que manifeſte l'ame humaine. Il démontre lui-même viſiblement la *penſée*, par le rang de ſon élection qui le rendit le premier dépoſitaire des deſſeins du grand Etre ſur la poſtérité des hommes : ſon fils eſt l'emblême de la *volonté*, par le ſacrifice libre qu'il fait de ſon individu : & le fils de ſon fils annonce l'*action*, par le combat qu'il ſoutient contre l'Ange, & par la nombreuſe famille qui ſort de lui.

lui. Ici la liberté de l'intelligence ne pourroit-elle pas s'étendre ; voir dans Rebecca, l'image du monde ſenſible ; & par ces deux enfans qui combattent dans ſon ſein, reconnoître l'image de l'homme, & de ce *frere aîné ſon ennemi* avec lequel il eſt empriſonné dans l'univers ?

Dans la ſuite, les deſcendans de ce Juſte hébreu devinrent eſclaves de la Nation Egyptienne, dont ils avoient réclamé les ſecours. Le ſens du mot *Egypte*, exprimant la douleur & la tribulation, l'union de la poſtérité Juive avec cette Nation, annonçoit celle que le premier coupable fit avec l'abomination même, & montroit que nul Etre ne peut ſe précipiter dans un tel abyme, ſans être condamné à ſouffrir, & à y ſéjourner pendant un temps proportionné à ſon iniquité.

Les Livres des Hébreux nous peignent en effet les ſuites de cette criminelle alliance. Ce Peuple réduit à conſumer ſes jours & ſes travaux ſur de la pouſſiere, expoſé aux injuſtes exactions de ſes tyrans, répete l'humiliante ſituation de l'homme ici-bas, où ſon action étant horriblement reſſerrée, il a cependant à ſoutenir des combats plus grands & plus multipliés que dans ſon premier état ; où, enfin, il a *à vivre*, quoiqu'il ſoit, pour ainſi dire, ſéparé de la *vie*.

Mais il voit paroître un Agent célebre, échappé

pé comme Enfant des Hébreux, à la cruauté du Roi d'Egypte, ou à ces *vertus impures* qui s'oppoſent aux premiers efforts de notre Etre penſant, & qui ne travaillent qu'à l'empêcher de reprendre ſa liberté. Cet Agent célebre eſt flottant comme l'homme ſur les *eaux de l'abyme*, préſervé de leurs gouffres par un *berceau*, comme l'homme l'eſt par les *vertus* de ſon corps; élevé, dirigé par un Inſtituteur fidele, comme l'homme le ſeroit toujours, s'il étoit actif & docile; enfin, chargé comme lui de veiller au rétabliſſement de l'ordre & à la deſtruction de l'iniquité.

Par ſes travaux, par ſes victoires ſur les Egyptiens, ce Juſte nous peint donc les pouvoirs de l'homme ſur les *vertus* de l'Univers, & ſur le Principe du mal. Ceux qui ont prétendu que ce Légiſlateur tenoit toutes ſes ſciences des Egyptiens, n'ont pas obſervé qu'avant de combattre les Sages de cette Nation, ce Juſte avoit paſſé pluſieurs années chez ſon beau-pere Jéthro qui étoit *Prêtre*, & qu'il s'y aſſit près d'un בור *Beour*, mot qu'on a traduit par *un puits*, mais qui par ſon analyſe ב *Beth*, *dans*, & ור *our*, *lumiere*, ne ſignifie rien moins que le ſéjour de la ſcience & de la vérité.

La ſupériorité de l'homme ſur les choſes ſenſibles, & ſes pouvoirs ſur la corruption, nous ſont tracés dans le tableau de la ſortie d'Egypte, &

dans

dans celui du paſſage de la mer rouge. Le premier nous peint les Egyptiens anéantis, pour ainſi dire, par toutes les plaies qu'ils avoient attirées ſur eux, mais ne cédant qu'à la *dixieme*. Il nous les peint dépouillés de leurs richeſſes, dans leſquelles on doit ſûrement comprendre les inſtrumens criminels de leur culte; il nous les peint pourſuivant par des routes incertaines, le Peuple Hébreu, qui ſeul jouiſſoit viſiblement de la lumiere, tandis que les ténebres étoient répandues ſur ſes ennemis & ſur toute l'Egypte. Le ſecond nous repréſente les élémens obéiſſant à la voix qui leur commande d'ouvrir un paſſage libre à ceux qui étoient conduits par la *Sageſſe*, & de reprendre leurs cours naturel à l'approche des impies, qui n'ayant point les *vertus* néceſſaires pour s'en défendre, devoient en être les victimes.

Ce ſecond tableau nous apprend encore que les ſubſtances corruptibles du ſang ſont les véritables entraves qui retiennent l'homme dans le pâtiment, & que c'eſt par la rupture de ces liens, ou par la ſéparation de ſon Etre intellectuel d'avec le ſang, qu'il recouvre quelque liberté; ce qui avoit déja été indiqué par l'eſprit du précepte de la circonciſion; ce qui le fut dans la ſuite par la défenſe faite au Peuple de manger du ſang, parce que la vie de la chair étoit dans le ſang, & que l'ame de la chair avoit été donnée

née aux Hébreux, ou aux hommes pour l'expiation de leur ame. Expreſſions aſſez claires pour juſtifier le Légiſlateur des Hébreux du reproche que pluſieurs lui ont fait de n'avoir pas diſtingué dans l'homme un Etre différent de l'Etre ſenſible.

Enfin, par les différens campemens & les différens travaux qui ſuivirent la ſortie d'Egypte, ce Légiſlateur nous peint les différentes ſuſpenſions que l'homme doit ſubir après ſon paſſage corporel, pour réaliſer ce qu'il n'a pu connoître ici-bas qu'en apparence; de façon que Moïſe ſeul préſente en lui un type entier du cours univerſel de l'homme, depuis ſon origine terreſtre juſqu'au terme où ſa nature primitive ne ceſſe de le rappeller.

Nous arrivons à cette époque où la voix divine ſe fait entendre aux Hébreux; où le Légiſlateur écoute lui-même comme tout le Peuple, la parole ſacrée qui ſe communiquoit aux hommes, pour leur apprendre à ne ſe conduire que par elle, & à ne pas donner leur confiance à des *Dieux étrangers*, & à des *Idoles* qui ne *parloient* point. Dans les faits qui ſe paſſerent alors, on voit figurées la premiere loi de l'homme dans ſon état de ſplendeur, & la ſeconde loi de ce même homme dans un état de réprobation. En effet, ſa loi premiere lui fut retirée, dès qu'il s'éloigna

du

du centre de la vérité, comme les premieres Tables furent briſées, lors de l'idolâtrie du Peuple Hébreu.

La ſeconde loi, quoique contenant les mêmes préceptes que la premiere, c'eſt-à-dire, l'obligation indiſpenſable de manifeſter les propriétés de notre Principe, & d'être en quelque façon l'organe vivant de ſes *vertus*, cette ſeconde loi, dis-je, eſt inférieure à la premiere, & infiniment plus rigoureuſe. Outre l'expérience journaliere que notre ſituation actuelle nous force d'en faire, nous en avons un indice dans ces mêmes Tables que les Traditions hébraïques nous préſentent.

Les premieres Tables de la Loi ſont annoncées comme ayant été non-ſeulement écrites, mais encore taillées de la main de Dieu. Tableau inſtructif, dont le vrai ſens eſt l'émanation de l'homme hors du ſein de la lumiere, ſur qui la même main qui lui donnoit l'être, gravoit à la fois le nombre, ou la convention ſur laquelle toute ſa puiſſance & toute ſa gloire devoient être fondées.

Au contraire, les ſecondes Tables nous ſont bien données par l'Ecrivain, comme ayant été écrites par la main de Dieu, ainſi que les premieres; mais la différence qui ſe trouvoit entr'elles, c'eſt que les dernieres avoient été taillées de la main de l'homme, & que c'eſt ſur cette

œuvre

œuvre de l'homme que l'Etre néceſſaire, rempli d'amour pour ſes productions, daigna encore graver ſon ſceau & ſa convention, comme il l'avoit fait ſur la ſubſtance pure dont les premieres Tables étoient l'image; de façon que la loi de l'homme n'étant pas aujourd'hui gravée ſur ſa matiere naturelle, opere en lui cet état violent & douloureux que tous les hommes éprouvent, lorſqu'ils cherchent cette loi avec ſincérité, & qu'ils s'en approchent; parce que ces pâtimens & cette irritation ſont inévitables entre des Etres hétérogenes.

L'éclat majeſtueux & terrible qui accompagna la promulgation de ces loix, nous rappelle le tableau de l'origine des choſes, où le déſordre faiſoit place à l'harmonie; où chaque Etre recevoit ſon ordre & ſa loi; où la lumiere mêlangée & comme confondue avec les ténebres, tendoit violemment à s'en ſéparer; où les criminels qui devoient habiter ces ténebres étoient entraînés avec les débris de cette éffrayante exploſion; & où ceux qui avoient été fideles à leur Principe, ſe rallioient à ſa clarté divine, pour y lire les Décrets irrévocables de ſon éternelle ſageſſe, & pour les exercer dans l'Univers.

C'eſt toujours ſur des lieux élevés que ces grands faits nous ſont préſentés; ſur des lieux où l'air étant plus pur, ſemble communiquer à tout

tout notre Être, des influences plus ſalutaires, & une exiſtence plus conforme à notre nature & à notre premiere deſtination.

Car, lorſque dans la ſuite cette même loi a condamné le Peuple Hébreu, & ceux de ſes Chefs qui ſacrifioient ſur les *hauts lieux*, elle ne prétendoit pas préciſément parler des montagnes, mais de certains objets de la Nature auxquels les hommes ont trop ſouvent donné une confiance aveugle, & qui ayant commencé par ſervir d'inſtrumens au Sabeïſme, ont fini par engendrer les abus de l'Aſtrologie judiciaire.

Des altérations auſſi grandes ſe ſont introduites dans les Sciences des Hébreux. On en trouve la preuve dans les eaux de jalouſie, par leſquelles le Prêtre s'aſſuroit du crime ou de l'innocence de la femme accuſée d'adultere. Ces épreuves, dénuées de la *Vertu* ſupérieure de l'homme, dont le Prêtre eſt cenſé particuliérement revêtu, paroiſſent ſuſpectes, & ne préſentent à l'eſprit que le preſtige & l'impoſture: mais lorſqu'on s'éleve juſqu'à la nature de l'homme, & & qu'on réfléchit ſur l'étendue de ſes droits, rien n'étonne dans de pareils récits, parce que les *cauſes ſecondes* lui ſont ſubordonnées, & qu'il a le *pouvoir* d'en diriger les *actes* à la gloire de ſon intelligence, & au maintien de la loi de

celui qu'il eſt chargé de repréſenter ſur la Terre.

Dans la ſuite cette *vertu ſupérieure* s'étant affoiblie parmi les hommes, ils ont néanmoins conſervé les formules ; de-là ſont venues ces épreuves de l'eau, du feu, du fer rouge, des bras en croix, qui ont été pendant long-temps la ſeule juriſprudence criminelle de pluſieurs Peuples ; ces Peuples mêmes, contenus par la ſuperſtition, ou aveuglés par l'ignorance, ne jugeoient que d'après les faits, & n'examinoient pas ſi ceux qui ſembloient préſider à ces faits, avoient ou non les titres ſuffiſans pour mériter leur confiance, & ils ne doutoient pas de l'innocence de l'accuſé, quand ſon courage ou ſon adreſſe l'avoient fait réſiſter à l'épreuve.

Enfin les yeux ſe ſont ouverts, & ſur les menſongeres prétentions des Jugeś, & ſur les abus de cette Juſtice extravagante : mais les hommes, en s'épargnant par-là des crimes atroces, ne ſe ſont pas avancés davantage vers leur Principe ; ils ont ſupprimé les abus, ſans rendre leurs pas plus aſſurés ; ils ſe ſont garantis de l'erreur de leurs Ancêtres, & n'en ſont pas devenus plus ſages : ils ſont même tombés dans un autre excès ; car n'ayant apprécié ces épreuves que dans un temps où elles étoient déja privées de leur baſe, ils ont cru qu'elles n'en avoient jamais eu.

Il en étoit ainſi de la lepre : cette maladie étoit regardée par les Hébreux comme une punition des fautes contre la *Loi* : elle ne pouvoit donc être guérie que par le poſſeſſeur ou le dépoſitaire de la Loi ; & vraiment, ce privilege ou ce don appartenoit au Prêtre. Quand dans la ſuite, l'Art de guérir n'a plus été l'apanage du Sacerdoce ; quand le Médecin a cru pouvoir ceſſer d'être Prêtre, les ſources de la lepre ſont reſtées ouvertes, comme elles le ſont toujours, & les ſources du remede ſe ſont fermées. Alors, dans les ténebres où l'homme s'eſt concentré, il a plutôt penſé que la lepre étoit incurable, qu'il n'a vu ce qui lui manquoit pour la guérir ; de façon que les maux de l'homme ont plus que doublé ; car il lui reſte toujours les *moyens* de gagner la *lepre*, & il ne trouve plus ceux de s'en délivrer.

I 5.

Le Sabbat, ſi recommandé par la Loi des Hébreux, ſe rapporte au Sabbat primitif, ſoit dans ſon nombre, ſoit par ſon objet; & c'eſt aſſurément dans l'eſprit de ce Sabbat primitif, qu'il leur étoit ordonné de ne point ſemer, ni labourer la terre, ni tailler la vigne pendant la ſeptieme année, ou année ſabbatique; de ne faire même cette année-là aucune eſpece de moiſſon, ni de récolte; & de n'attendre leur ſubſiſtance que des productions naturelles de la terre, pour en ſatisfaire leurs beſoins préſens, ſans aucune inquiétude pour les beſoins à venir.

N'eſt-ce pas, en effet, nous retracer la différence des loix de la matiere à celles de l'intelligence? N'eſt-ce pas nous indiquer que la matiere n'exiſte, ne produit, ne s'alimente que par des moyens violens, & par une culture laborieuſe, tandis que la vie intellectuelle, active par elle-même, promet à l'homme qui peut y parvenir, des délices faciles & une nourriture aſſurée?

N'eſt-ce pas nous montrer d'avance quelle ſera la deſtinée de l'homme, lorſque le grand Sabbat étant

étant arrivé, il s'unira aux *Vertus* divines mêmes, & poſſédera cette *Terre increée*, qui ſans ceſſe produit par elle-même & ſans culture; lorſqu'étant comme *adhérent* aux ſources de la vie, il pourra continuellement s'y déſaltérer, avec la confiance qu'elles feront toujours plus abondantes que ſes beſoins, & que jamais elles ne pourront ſe tarir pour lui.

Il ne faut point oublier que le vrai Sabbat temporel doit ſe trouver le quatorzieme de la lune de Mars; que c'eſt à cette époque que ſe fit la délivrance du Peuple Hébreu; & que c'eſt-là l'époque naturelle où s'entr'ouvrent les premieres ſources de production, puiſque c'eſt vers ce temps, que les principes végétatifs reçoivent les premieres réactions du printemps, lequel doit ſe compter pour nous par le cours de la lune, & non par celui du ſoleil, quand l'un & l'autre de ces aſtres ne ſe trouvent pas enſemble au même point équinoxial.

J'ajouterai que les Hébreux ont dérangé l'heure de leur Sabbat, en le commençant à la premiere étoile, au lieu de le commencer à minuit, qui eſt l'heure de la primitive inſtitution, attendu que c'eſt une heure centrale: mais ce n'eſt pas la ſeule négligence qu'ils aient à ſe reprocher; car dans ſon inſtitution leur Loi étoit pure, & appuyée ſur des baſes invariables.

On y voit que juſqu'aux Réglemens relatifs aux alimens, tout eſt fondé ſur les principes de la plus ſaine Phyſique. La défenſe de manger des animaux réputés immondes par la Loi, tient à la nature de ces animaux, dont l'impureté par rapport à nous, eſt écrite ſur leur propre forme. " Ceux dont la tête & le corps ſont dégarnis de membres offenſifs & défenſifs ; ceux dont le cou eſt ſi gros, qu'il ne fait pour ainſi dire, qu'un avec le corps, ceux-là, dis-je, ſont les Etres les moins purs, les moins réguliers, & en même temps les plus nuiſibles à l'homme ; car ce ſont ceux dont le ſang ſe porte avec plus d'abondance dans la partie ſupérieure ; & pour conſerver le langage de la Loi hébraïque, leur ſang eſt matériellement ſur leur tête : or l'uſage fréquent de pareilles viandes ne manqueroit pas d'opérer le même dérangement dans l'équilibre de nos liqueurs : c'eſt alors que les ſoufres groſſiers, dont notre Nature cherche à ſe purger, refluent ſur notre Etre, & en obſtruent tous les organes. ,,

" Nul Etre n'eſt ſans doute plus intéreſſé que l'homme à éviter ce terrible effet, parce que le ſiege de ſon Principe étant dérangé, le Principe lui-même peut ſouffrir de ce dérangement. ,,

" L'homme eſt deſtiné par ſa nature à être ſupérieur à tout ce qui eſt *ſang* & impur, puiſque ſa tête même, diſtincte de ſon corps par un cou étroit, ſemble

ſemble encore être verticalement placée ; pour que le *ſang* ne pouvant la ſurmonter, elle regne & domine ſur tout ce qui tient au *ſang* : & puiſque nous avons ſous les yeux l'exemple de l'abrutiſſement des Negres, qui le doivent en partie à ce que non ſeulement leur *ſang*, mais leur *graiſſe* même eſt ſur leur *tête* ; car ce fait eſt viſible par la couleur rougeâtre & ſombre de la ſubſtance moëlleuſe de leur cerveau, & par la laine qui leur tient lieu de cheveux. ,,

" Si l'on ne remarque pas les mêmes irrégularités dans les autres eſpeces de Nations difformes, & que cependant on y remarque le même abrutiſſement, ou des mœurs même plus honteuſes, & des inclinations plus malfaiſantes, ou enfin une nature plus lâche & plus débile, c'eſt qu'au lieu du ſang & de la graiſſe, ce ſont d'autres *principes matériels* qui *dominent ſur leurs têtes.* Car ces principes matériels étant ennemis de l'homme, ne peuvent le ſurmonter, ſans que quelques-unes de ſes facultés primitives ne ſoient dans la contrainte & dans l'abrutiſſement, & qu'elles ne ſoient remplacées par les facultés qui leur ſont contraires. ,,

" Ce que j'ai dit ſur la difformité des animaux réputés immondes, doit s'appliquer aux poiſſons, dont le corps ne formant qu'une maſſe avec leur

tête, ſemble porter toutes les marques de l'impureté ; en ſorte qu'on pourroit demander pourquoi la Loi hébraïque ne défendoit que ceux qui n'avoient ni nageoires, ni écailles? ,,

En général, l'impureté des poiſſons immondes doit être moindre que celle des animaux terreſtres, parce que le ſang des premiers eſt ſi tempéré par le fluide aqueux, qu'il n'eſt ni dans une abondance, ni dans une chaleur capable de produire de grands ravages. C'eſt pour cela que la Loi toléroit ceux qui n'avoient pas à la fois tous les ſignes de l'impureté. ,,

" Cependant, comme l'élément qu'ils habitent, porte avec lui-même le caractere de l'origine confuſe des choſes matérielles ; comme c'eſt par l'eau que tous les Etres de matiere prennent leur corporiſation, la Loi regardoit les poiſſons comme participant en quelque ſorte à la *confuſion* de eur élément : auſſi n'entroient-ils point dans les ſacrifices. ,,

" On n'ignore pas que le ſel, ſi convenable à nos alimens, étoit eſſentiellement recommandé dans les ſacrifices, & qu'il a été, preſque par toute la Terre, le ſymbole de la ſageſſe. C'eſt que les ſels en général ſont des ſubſtances très-inſtructives pour l'homme. Ils ne paroiſſent, que par la réunion de leurs différentes parties répandues dans les eaux qui les tiennent en diſſolution,

lution, & en devenant par l'action du feu général ou particulier, autant d'unités actives, puissantes & dépositaires de toutes les propriétés qui se manifestent dans les corps. En un mot, le sel est un feu délivré des eaux, & les eaux ont un nombre si impur que les Hébreux n'expriment ce mot que par le duel מים *maim.* „

" Ajoutons que si la préférence étoit donnée au sel marin sur tous les autres, c'est qu'il est quarré sur toutes les faces, & qu'il a sept centres; c'est qu'il reçoit plus directement les influences supérieures par l'action de la lune sur les mers, & que son acide a moins d'affinité avec les métaux que les acides des autres sels. „

Le pain azyme, si recommandé dans les Fêtes, a sans doute de très-grandes significations; car il représente à la fois l'affliction de la privation, la préparation à la purification, & la mémoire de l'origine.

Le mot *manne* dérivé d'un nom hébreu, qui signifie *nombrer*; & pour parvenir à l'intelligence de cette distribution journaliere, que les Livres hébreux nous disent avoir été faite au Peuple, voici ce qu'il est nécessaire de connoître.

De même que le Soleil parcourt chaque jour tous les points de notre horizon pour revivifier toute la circonférence, de même tous les hommes reçoivent

reçoivent chaque jour un rayon du *grand Soleil*, qui ſuffiroit pour les ranimer intellectuellement, s'ils ne le laiſſoient pas intercepter par mille obſtacles étrangers ; enfin, il y a chaque jour pour l'ordre phyſique, un mouvement univerſel par lequel toutes les ſpheres agiſſent les unes ſur les autres, & ſe préſentent réciproquement des baſes, ſur leſquelles elles impriment en paſſant, des actions & des nombres analogues aux traits qu'elles y rencontrent ; & on ne peut nier qu'il n'en ſoit de même dans l'ordre intellectuel, puiſque celui-ci eſt le modele de l'autre.

Mais ni dans l'un, ni dans l'autre ordre, l'homme ne peut paſſer les bornes & les meſures de ſes facultés, ſans les détruire ; & malgré qu'il ait reçu ces facultés par ſa nature, il doit attendre que les *vertus* & les nombres ſupérieurs viennent les compléter & les nourrir[illegible] même qu'il ne doit pas ceſſer de ſe repoſer [illegible] ces ſecours ſupérieurs, & de croire qu'ils peuvent ſe renouveller comme ſes beſoins. C'eſt là ce que ſignifioient les vaſes des Hébreux, la manne dont ils les rempliſſoient chaque jour, & la défenſe faite au Peuple d'en ramaſſer des portions doubles.

Si l'on doutoit que cette manne eût exiſté en nature matérielle, il faudroit ſeulement ſe rappeller ce que l'on vient de lire ; & ſi nous reconnoiſſons que chaque jour de la vie, la manne intellectuelle

intellectuelle nous eſt accordée, nous aurons fait un pas aſſez grand pour croire à la poſſibilité de l'autre ; car cette derniere pourroit bien provenir d'une branche commune au même arbre, mais qui ſeroit deſcendue plus bas, comme ayant le corps pour objet.

Quant aux loix criminelles, tracées dans les Livres hébreux, quoiqu'elles ſoient fondées ſur la plus exacte juſtice, je ne me propoſe pas de juſtifier leur origine, avec autant de ſoin que celle des loix de précepte & d'inſtruction dont nous avons traité juſqu'à ce moment : elles préſentent trop de difficultés pour oſer aſſurer que la main de l'homme, en les rédigeant, n'ait jamais pris la place de la main ſuprême ; & la principale objection eſt que ſi le Chef de la Loi étoit obligé de *conſulter* la lumiere ſupérieure dans toutes les circonſtances douteuſes, il lui étoit inutile d'avoir par écrit un Code criminel.

En effet, il connoiſſoit par cette *conſultation*, quelles étoient les peines décernées par la Loi contre tel ou tel crime, il le connoiſſoit ſur la *dépoſition* de *deux témoins* véridiques, dont je ne puis mieux donner l'idée qu'en les comparant à la ſignature d'une lettre & à ſon contenu ; " car on ſait que les Anciens commençoient ſagement leurs lettres par leur nom, & que cet uſage exiſte encore

encore parmi pluſieurs Peuples & dans les Ordonnances des Souverains,,,

Mais le Chef de la Loi ayant recueilli pluſieurs de ces *Sentences juridiques*, il a pu ſe faire qu'il les ait deſtinées à lui ſervir de guides lorſqu'il ſe préſenteroit des cas ſemblables, & qu'il ſe ſoit borné à *conſulter* ſur le crime ou ſur l'innocence de l'accuſé.

Dans la ſuite, la forme de cette Juriſprudence a pu encore dégénérer, & les ſucceſſeurs des véritables Chefs, trouvant des loix écrites pour la punition des crimes, ont pris ces loix pour la ſeule regle qu'ils euſſent à conſulter, & les témoins humains pour ceux que le Légiſlateur avoit eu en vue : par où l'on voit quels abus ont dû réſulter de cette mépriſe.

Je découvre volontiers cette difficulté, pour que ma marche ne paroiſſe pas ſuſpecte, & pour avoir le droit de prendre la défenſe du tréſor d'inſtructions qui, malgré ce mêlange, ſe trouve renfermé dans les Livres des Hébreux.

Contemplons ici cette Arche d'alliance, dépôt de toutes les *Ordonnances* que le peuple devoit obſerver, pour ſe maintenir en force contre ſes *ennemis*. Comparons ce Tabernacle & les Cérémonies qu'il étoit ordonné d'y pratiquer, avec les *premieres occupations* de l'homme, nous verrons

rons qu'ils n'offrent que la deſcription de ces anciens ſymboles que la Sageſſe devoit montrer de nouveau à l'homme, afin de ne pouvoir jamais être accuſée de manquer à la convention qu'elle avoit faite avec lui en le formant.

Auſſi fut-il recommandé à l'Agent choiſi pour cette œuvre, de ſe conformer au plan qui lui en avoit été montré ſur la montagne, afin que la copie viſible étant ſemblable au modele que l'homme ne voyoit plus, l'homme pût ſe rapprocher de ſa gloire ancienne & de ſes connoiſſances primitives.

Il faut donc étudier avec ſoin cette copie, ſi nous voulons recouvrer quelques idées de ſon modele : il faut conſidérer les différentes diviſions du Tabernacle, & les différens voiles qui les ſéparent les unes des autres, pour retracer les différentes progreſſions & ſuſpenſions de la lumiere pour nous : l'*Oracle* enveloppé & couvert des ailes des Chérubins ; la couronne, ou le cercle d'or, qui la ſurmonte, & ſemble placée ainſi, comme l'anneau de Saturne, pour ſervir d'organe aux *vertus* ſupérieures qui devoient y deſcendre ; les *tables* dreſſées dans les différentes régions ; les douze pains de propoſition rangés ſix par ſix, pour nous peindre les deux *loix ſénaires*, ſources de toutes les choſes intellectuelles & temporelles ; enfin, le chandelier

à ſept branches répétant le nombre de la *lumiere ſupérieure* qui éclatoit & vivifioit inviſiblement ce ſanctuaire myſtérieux, le ſiege de ſa gloire.

Non ſeulement le Tabernacle devoit avoir des rapports avec la deſtination de l'univers, mais il devoit encore en avoir avec l'homme, puiſque l'homme en étoit le premier objet : ce qui fut ſuffiſamment annoncé par cet autel quarré qu'il fut ordonné d'y placer avec les vaſes & inſtrumens relatifs au culte qui devoit s'y exercer. Cette forme quarrée eſt un ſymbole analogue au nombre de l'homme intellectuel, ſymbole que l'on peut facilement démêler, & qui ſera encore plus développé par la ſuite : ,, mais le propre corps de l'homme paroît y avoir auſſi des rapports, puiſqu'il forme lui-même un quarré par ſes dimenſions. En outre, cet autel étoit ſoutenu & tranſporté par le moyen de quatre bâtons creux, qui ne s'en détachoient point ; & ce type ſe trouve en nature phyſique ſur la forme matérielle de l'homme.

On ne peut conſidérer la fin corporelle du Légiſlateur des Hébreux, dont la ſépulture eſt reſtée ignorée, ainſi que l'hiſtoire de ces Elus qui ſont annoncés comme ayant été enlevés dans des chars de feu, ſans prendre une idée vaſte & inſtructive de notre véritable deſtination.

L'homme

L'homme eſt un feu concentré dans une groſſiere enveloppe ; ſa loi, comme celle de tous les feux, eſt de la diſſoudre, & de s'unir à la ſource dont il eſt ſéparé.

Si, négligeant l'activité propre à ſon Etre, il ſe laiſſe dominer par cette enveloppe ſenſible & ténébreuſe, elle prend un empire plus ou moins fort & durable, ſelon les droits qu'il lui a cédés par ſa foibleſſe, par ſes penchans ou par ſes jouiſſances. Alors ſon feu eſt étouffé ou enſeveli, pour ainſi dire, ſous ce voile obſcur, & l'homme à ſa mort ſe trouve comme confondu avec les ruines de ſa forme corporelle ; ces débris mêmes devant reſter entaſſés ſur lui, tant qu'il ne ſentira renaître au centre de ſon exiſtence, rien d'aſſez *vivant* pour briſer & détruire les liens qui l'attachent à la région inférieure des corps.

Si, au contraire, ſuivant la loi de ſa nature, il a ſu non ſeulement conſerver la force & les droits de ſon propre feu, mais les augmenter encore par l'action d'un feu ſupérieur, il n'eſt pas étonnant qu'à la mort, leur ardeur ne conſume plus promptement la forme impure qui juſques-là en avoit contraint les mouvemens, & que la diſparition de cette forme ne ſoit plus rapide.

Que ſera-ce donc ſi l'homme entier eſt embraſé de ce feu ſupérieur ? il anéantira juſqu'aux moindres

moindres veſtiges de ſa matiere ; on ne trouvera rien de ſon corps, parce qu'il n'aura rien laiſſé d'impur. Semblable à ces Elus qui à la fin de leur carriere, ont paru s'élever dans les Régions céleſtes ſur des chars lumineux, leſquels n'étoient que l'exploſion d'une forme pure, plus naturelle à notre Etre que ne l'eſt notre enveloppe matérielle, & que nous n'avons jamais ceſſé d'avoir, malgré notre jonction avec la matiere.

Que doit-on donc penſer des traductions qui font dire à Job : *Je verrai Dieu dans ma chair.* Il faut penſer que le texte leur eſt contraire. Et, en effet, le mot נקפו *niquephou* appartient au verbe נקף *naquaph*, qui ſignifie : *Il a briſé, il a coupé, il a corrodé*, & nullement *il a été environné.* Et Job, après avoir reconnu que ſon Rédempteur eſt vivant, & qu'il doit s'élever au deſſus de la pouſſiere, ajoute naturellement : *Lorſqu'ils* (*mes maux*) *auront corrode ou détruit mon enveloppe corporelle, je verrai Dieu*, non pas *dans ma chair*, comme diſent les Traducteurs, mais *hors de ma chair.* Car dans מבשרי *mibbeſari*, comme dans mille autres cas, la particule מ *mem* eſt un ablatif extractif qui repréſente l'exiſtence, hors d'un lieu, hors d'une choſe, & non pas l'exiſtence dans cette choſe ou dans ce lieu : ainſi le texte porte ici préciſément l'oppoſé des traductions.

Je laiſſe de côté cette multitude de faits & de

tableaux

tableaux que contiennent les Livres hébreux depuis l'époque où Moïſe fut remplacé par un digne ſucceſſeur, juſqu'au temps où la forme du Gouvernement changea. Avec les principes que nous avons établis, on peut aiſément découvrir ce que repréſente Joſué, lorſqu'il introduit le Peuple dans la Terre promiſe à ſes Peres ; lorſqu'il fait la rencontre du Prince de l'Armée du Seigneur, & qu'il prend ſur les Ennemis de ſon Peuple, les Villes de *Cariat-ſepher* & de *Cariat-arbé*, ou la Ville *des Lettres* & la Ville des *Quatre* ; on comprendra, dis-je, ce que nous rappelle le Peuple Hébreu lui-même, laiſſant ſubſiſter pluſieurs des Nations criminelles qu'il avoit ordre d'exterminer, & s'oubliant juſqu'à faire des alliances avec elles.

Pour les autres tableaux qui ſe trouvent dans ces Livres, on pourra auſſi facilement découvrir des interprétations naturelles & inſtructives ; d'autant que de nos jours on a démontré que la plupart des faits qui ont paru inconcevables, l'étoient beaucoup moins que les traductions ne le laiſſent penſer ; les renards de Samſon, par exemple, qu'on a fait voir n'être autre choſe que des faiſceaux de matieres combuſtibles, auxquelles toutefois il ſe peut qu'il ait joint des *feux* plus *actifs* que les feux vulgaires.

Je laiſſe de même tous les faits qui pourroient

paroître révoltants, tels que ces exécutions ſanguinaires, ces cruautés opérées ou commandées par les Chefs & les Dépoſitaires de la Juſtice, me propoſant d'en parler dans la ſuite de cet Ecrit.

Au reſte, ce ſeroit être peu verſé dans la connoiſſance de la Sageſſe que d'entreprendre l'explication univerſelle de tout ce qui eſt contenu dans les Livres hébreux; puiſque non ſeulement la vie d'un homme ne ſuffiroit pas, mais qu'il faut peut-être la conſommation de tous les ſiecles pour en développer tous les points.

Obſervons donc, que quand il s'en trouveroit encore pluſieurs d'inexplicables, par quelque cauſe que ce ſoit, cela ne devroit diminuer en rien, aux yeux des hommes ſenſés, le mérite des faits dont les rapports avec notre Etre, & avec la nature des choſes, ſont de la plus parfaite évidence.

De ce nombre eſt le changement que ſubit la forme du Gouvernement des Hébreux. Dans quel temps, ſur-tout, ce changement s'eſt il opéré? C'eſt lorſque la ſainteté de leur loi étoit profanée; c'eſt lorſque l'avarice de leurs Prêtres s'approprioit les Victimes des Sacrifices, & qu'ils n'exerçoient leur profeſſion ſacrée que comme une reſſource à leur cupidité: c'eſt enfin lorſque ces Prêtres mêmes n'étant plus capables de défendre l'Arche incorruptible de l'alliance

de

de l'homme, l'avoient laiſſé tomber entre les mains de l'ennemi, & que le Peuple ſe trouvoit ainſi dénué de tout ce qui faiſoit ſa force & ſon ſoutien. C'eſt alors que malgré les ſages avis du dernier de ſes Juges, le Peuple Hébreu voulut être gouverné par un Roi comme les autres Nations.

Mais de même que le premier des hommes, en ſe ſéparant du centre de la lumiere, ſe réduiſit à n'avoir pour guide qu'une foible étincelle de cette lumiere; de même le Peuple Hébreu, en abandonnant ſes guides naturels, & ſe ſoumettant à un Roi, n'avoit plus pour reſſource que les ſeules *vertus* d'un homme, tantôt foible, tantôt méchant; et l'hiſtoire des Rois eſt en ce genre le tableau le plus inſtructif que la Tradition hébraïque pût nous tranſmettre. Car de tous les Rois d'Iſraël, elle n'en montre pas un ſeul qui n'ait commis *le crime*; & parmi les Rois de Juda, elle n'en offre qu'un très-petit nombre qui en aient été exempts, tels qu'Aza, Joſaphat & Joſias; encore fait-elle des reproches au premier de s'être allié avec les Rois étrangers, & d'avoir eu dans ſa maladie moins de confiance en Dieu que dans les Médecins.

Hâtons-nous d'arriver à l'époque célebre de ce Temple qui fut élevé ſous le *troiſieme* Roi: monument que les Traditions hébraïques repré-

 ſentent

ſentent comme la premiere merveille du monde ; & auquel les bâtards d'Iſmaël rendent encore une eſpece d'hommage.

La conſtruction de ce Temple, faite peu de temps après que le Peuple Hébreu eut abandonné ſes guides naturels, eſt une répétition parfaite du ſort que l'homme éprouva, après s'être ſéparé de la ſource de ſa gloire, lorſqu'il fut réduit à ne plus voir l'harmonie des *vertus* divines que dans une ſubdiviſion groſſiere & compliquée.

Ces images, toutes matérielles qu'elles puiſſent être, préſentent encore à l'homme coupable, les traits de leur modele : toujours l'auteur des Etres, jaloux de leur félicité, leur offre le tableau de ſa puiſſance, de ſa gloire & de ſa ſageſſe, pour fixer leur vue ſur la grandeur & la beauté de ſes perfections, & pour ramener leur intelligence à la lumiere, après que cette lumiere aura fixé leurs ſens par ſes propres emblêmes.

Auſſi l'édifice du Temple réuniſſoit-il tout ce qui avoit été annoncé par les ſignes ſenſibles des manifeſtations précédentes.

Il avoit dans ſes proportions, & dans ſes meſures véritables, & non littérales, des rapports avec cette Arche dont la Tradition hébraïque fait mention, lors du fléau de la juſtice divine ſur les prévaricateurs par l'élément de l'eau : & ainſi, le Temple

Temple fut, comme l'Arche, une nouvelle repréſentation de l'Univers.

Il offroit les mêmes attributs que le Tabernacle dont le modele fut donné au Peuple Juif lors de la promulgation de la Loi. Car il y avoit dans ce Temple un lieu pour les ſacrifices, tels qu'ils s'opéroient dans le Tabernacle. Il y avoit dans l'un & dans l'autre, un *lieu* deſtiné à *la priere*, lequel étoit comme l'organe des lumieres & des dons, que la main bienfaiſante de l'Eternel répandoit ſur ce Peuple élu, & ſur ſes Chefs.

Mais tout dans ce Temple étoit plus nombreux, plus abondant, plus vaſte, plus étendu que dans les Temples précédens, pour nous enſeigner que les *vertus* alloient toujours en croiſſant, & qu'à meſure que les temps avançoient, l'homme voyoit multiplier en ſa faveur les ſecours & les appuis.

C'eſt pour nous inſtruire de ces vérités, que chacun de ces trois *Temples* eſt marqué par une diſtinction particuliere. L'Arche du Déluge fut errante, & flottoit ſur les eaux, pour nous peindre l'incertitude & les ténebres des premiers temps. Le Tabernacle étoit alternativement en mouvement & en repos, & de plus, c'étoit l'homme même qui le tranſportoit & le fixoit dans des lieux choiſis; afin de nous retracer les droits accordés à l'homme dans ſa ſeconde

époque ; droits ſur leſquels il peut aſpirer par intervalles à la poſſeſſion de la lumiere ; enfin, le troiſieme Temple étoit ſtable & adhérent à la terre, pour nous apprendre ſenſiblement quels ſont les privileges auxquels l'homme peut prétendre un jour ; privileges qui s'étendent juſqu'à fixer à jamais ſa demeure dans le ſéjour de la vérité.

Ainſi, ce Temple de Jéruſalem repréſentoit non ſeulement ce qui s'étoit paſſé aux époques antérieures, mais il étoit encore un des ſignes ſenſible les plus inſtructifs que l'homme pût avoir devant les yeux, pour recouvrer l'intelligence de ſa premiere deſtination, & celle des voies que la Sageſſe avoit priſes pour l'y ramener.

Il y trouvoit dans les ſacrifices & l'effuſion du ſang des animaux, l'image de ce Sacrifice univerſel que les Etres purs ne ceſſent d'offrir au ſouverain Auteur de toute exiſtence, en employant avec activité leur propre vie ou leur action, pour le ſoutien de ſa gloire & de ſa juſtice.

Ajoutons d'avance que tout étant relatif à l'homme ici-bas, c'étoit par l'*homme* même que ce ſacrifice devoit s'opérer ; les ſacrifices d'animaux n'ayant que ſecondairement la faculté de manifeſter la gloire du grand Etre. L'homme ſeul dans la Nature a le droit de lui offrir des tributs qui ſoient dignes de lui : mais étant aujourd'hui

à l'extrêmité de la chaîne des Etres, il s'éleve ſucceſſivement par leur moyen : en mettant à découvert les *vertus* des Etres les plus inférieurs, il peut monrer aux *vertus* qui les dirigent, & parvenir par cette progreſſion juſqu'à une force *vivante* qui le mette à portée de remplir ſa Loi, c'eſt-à-dire, d'honorer dignement ſon Principe, en lui préſentant des offrandes ſur leſquelles ſoient empreints les caracteres de ſa grandeur.

Si le Peuple Juif a eu le dépôt de ſemblables inſtructions ; s'il a poſſédé un Temple qui ſemble être le hyéroglyphe univerſel ; ſi ceux qui y rempliſſoient les fonctions, nous ſont annoncés comme dépoſitaires des loix du culte, & opérant même tous les faits dont j'ai démontré que la ſource étoit dans l'homme, il eſt probable que le Peuple Juif eſt en effet le Peuple choiſi par la Sageſſe ſuprême pour ſervir de ſigne à la poſtérité de l'homme.

D'après cela ne pourrions nous pas croire que ce Peuple fut mis, préférablement à tous les autres Peuples, en poſſeſſion de ces moyens de régénération dont nous avons parlé, ainſi que de ce culte apporté néceſſairement ſur la Terre, par les Agens, qui ont été faits dépoſitaires des *vertus* ſubdiviſées du *grand Principe* ; afin de rendre à l'homme la connoiſſance de ce *Principe*.

Nous le croyons d'autant plus, que nous reconnoîtrons dans le culte de ce Peuple, des rapports avec la vraie nature de l'homme, & avec ſes véritables fonctions, comme nous en avons déja remarqué entre le Temple de Jéruſalem & l'harmonie de l'Univers.

On verra que ces ablutions fréquentes, ces préparations ſoigneuſes, ces holocauſtes de toute eſpece, ſoit d'animaux, ſoit des productions de la terre, ce feu ſacré toujours éclairant les ſacrifices & les offrandes, étoient des emblêmes très-inſtructifs de toutes les fonctions des Etres envers le premier des Principes, & de la ſupériorité de ce Principe ſur tous les Etres. L'ordre ſeul des temps fixés pour ces différens ſacrifices, la diſpoſition de tous les *inſtrumens* qui y étoient employés, la qualité des *ſubſtances* qui y entroient, le nombre & l'arrangement des *lampes*, enfin, toutes les parties de ce culte, ſeroient ſans doute autant d'indices de quelques-unes de ces *vertus* ſupérieures que la Sageſſe avoit ſubdiviſées pour l'homme depuis ſa corruption.

Cependant ces objets, qui ont été, pour ainſi dire, communs à tous les cultes, étant extérieurs & étrangers à l'homme, ne lui rendoient pas le ſentiment de ſon vrai caractere. Il falloit donc que ces grands ſignes fuſſent exprimés par lui; qu'ils fuſſent repréſentés, mis en action par des Etres

Etres de ſa propre eſpece, afin qu'il eût le témoignage perſonnel & intime que c'étoit pour une telle œuvre qu'il avoit été formé.

Si, lors de ſon origine, il pouvoit avoir à la fois trois grands objets de contemplation ; la *Source* de toutes les *puiſſances*, les *vertus* qui en deſcendent pour l'accompliſſement de ſes *Loix*, & les *Etres* qui ne ceſſent jamais de lui rendre *hommage* ; il falloit qu'il lui reſtât dans ſon état de dégradation, les indices & les traces de ce ſublime ſpectacle : il falloit que tous ces grands objets fuſſent préſens à ſes yeux, & que ce fuſſent des hommes qui les lui repréſentaſſent.

Auſſi dans l'exercice & l'enſemble du culte des Hébreux, pouvons-nous remarquer ces trois claſſes avec la plus grande juſteſſe ?

Le Peuple rangé autour du Temple, ou dans le parvis, rappelloit à l'homme cette multitude de productions pures de l'Infini, qui reſtent fidellement attachées à ce Principe, autant par amour pour ſa gloire, que par intérêt pour leur propre félicité.

Les Lévites occupés autour de l'Autel, lui repréſentoient par leur action, les fonctions de ces Agens privilégiés, & choiſis pour faire parvenir les dons & les *vertus* du grand Principe juſqu'aux moindres de ſes productions.

Enfin,

apprendre que loin de borner la Langue hébraïque à un ſens particulier & littéral, elle eſt ſi vaſte, que pour la ſaiſir dans ſon véritable eſprit, on ne doit s'occuper qu'à l'étendre; car dans l'ordre vrai, c'eſt au ſujet & à l'intelligence à mener les Langues, & non aux Langues à mener l'intelligence & le ſujet.

Il eût été, enfin, plus utile de nous enſeigner que tous les Etres corporels ſont chacun un ſymbole d'une *faculté inviſible* qui leur eſt analogue. Alors on pourroit prendre l'idée de la *force* dans le taureau, celle de la *douceur* & de l'*innocence* dans l'agneau, celle de la *putréfaction* & de l'*iniquité* dans le bouc, & ainſi de toutes les eſpeces d'animaux, & même de toutes les ſubſtances qui étoient offertes en nature dans les ſacrifices.

Peut-être qu'avec cette attention on ſeroit déja parvenu à percer le voile. Car il ſe peut que l'eſpece d'animal ſacrifié fût le ſigne phyſique de la *faculté* qui lui correſpond; & que la quantité ou le nombre de victimes fût l'expreſſion allégorique de cette *faculté* même, que le Sacrificateur cherchoit à combattre, ſi elle étoit *mauvaiſe*; qu'il s'efforçoit, au contraire, d'obtenir du ſouverain Etre, ſi elle étoit *pure*; ou enfin, dont il lui rendoit hommage, lorſqu'il l'avoit obtenue.

16.

PARMI les objets importants que les Traditions nous préſentent, il n'en eſt point qui doivent nous intéreſſer davantage que l'élection de ces Juſtes, ſuſcités par la Sageſſe divine, qui ne pouvant abandonner les hommes, puiſqu'ils doivent être les *ſignes* de ſa gloire, leur en préſente de temps en temps des modeles.

Aucun de ces types n'a été plus reſſemblant que le juſte Elie, dont le nom embraſſe toutes les claſſes d'Etres ſupérieurs à la matiere, & qui s'eſt fait connoître par les actes les plus extraordinaires. Mais c'eſt parce qu'il participoit à la force du Principe de toutes choſes, que l'étonnement doit ceſſer à la vue de ſemblables faits. S'il tenoit à l'*Etre* qui a tout produit, à la ſource d'où découlent tous les *ſignes* ſenſibles matériels ou immatériels qui ſont en action dans l'univers, quelle difficulté y auroit-il que, ſous le ſigne d'un Corbeau, il eût reçu ſa nourriture d'une main ſupérieure ? Quelle difficulté qu'il ait dévoilé l'impoſture des Prêtres de Baal, en manifeſtant

feſtant les forces du vrai Dieu ? Quelle difficulté même qu'il ait rendu la vie à un cadavre, puiſqu'il agiſſoit par ce même Dieu qui l'avoit donnée.

Ne ſoyons donc plus ſurpris des droits qui lui furent accordés pour multiplier les alimens de la veuve de Sarepta, pour contenir ou faire tomber à ſon gré les pluies & les roſées, pour conſumer par le feu du ciel les Capitaines d'Ochoſias : car ſi nous ne perdons point de vue les deſſeins de la Divinité ſur nous, ſi nous liſons le livre de l'homme, nous y trouverons les élémens de toutes ces merveilles.

On voit même ici quel avantage c'eſt pour nous d'être toujours fortement unis par la penſée, par le deſir, & par l'action, aux *vertus* de ces Etres privilégiés, puiſque le fidele Diſciple & ſucceſſeur d'Elie a répété preſque tous les prodiges de ſon Maître.

Mais une des belles inſtructions qu'Elie nous ait laiſſée, c'eſt lorſqu'étant ſur la montagne, il reconnut que le Dieu de l'homme ne ſe trouvoit ni dans *un vent violent*, ni dans *le tremblement de l'air*, ni dans *le feu groſſier* & *dévaſtateur*, mais dans *un vent doux* & *leger* qui annonce le calme & la paix dont *la Sageſſe* remplit tous les lieux qu'elle approche ; & en effet, c'eſt un *ſigne* des plus ſurs pour démêler la *vérité* d'avec le *menſonge*.

Les

Les différens Juſtes qui ont ſuivi la même carriere, étoient chargés d'annoncer aux Rois & aux Peuples, le ſort qu'ils devoient attendre, s'ils venoient à s'écarter de leur Loi ; & comme il y a des voies ſans nombre pour s'égarer, & que les maux qui répondent à ces écarts ſont également innombrables, ces Elus ayant à offrir le tableau des uns & des autres, s'en acquittoient par les moyens & les ſignes les plus analogues à ce qu'ils devoient annoncer.

C'eſt pour cela que la Juſtice ſuprême ayant deſſein de faire ſentir au Peuple Hébreu l'horreur de ſes alliances idolâtres, lui préſenta pour ſigne, l'union d'un de ſes Envoyés avec une femme proſtituée ; union qui répétoit auſſi celle que l'homme premier avoit contractée avec des ſubſtances impures, ſi oppoſées à ſon Etre.

C'eſt pour cela que la Juſtice voulant annoncer à ce Peuple, la diſperſion dont il étoit menacé, & l'état honteux où ſes ennemis alloient le réduire, ordonna à un autre de ſes Agens de ſe montrer, dépouillé de ſes vêtemens, ſortant d'une breche faite par lui-même à ſa propre maiſon, & prenant ſecretement la fuite.

Enfin, c'eſt pour cela que voulant repréſenter au Peuple Hébreu les traitemens indignes qu'il alloit ſubir dans la ſervitude, elle ne craint pas de lui faire voir un Juſte plongé dans la plus affreuſe

freuſe douleur, & prenant pour nourriture les objets les plus dégoûtans.

L'homme peut ſe reconnoître dans ces divers tableaux, dès qu'il les comparera à ſa déplorable ſituation.

Telle fut la ſource de cette multitude d'allégories & de faits emblématiques que l'hiſtoire des Prophêtes nous offre avec des traits ſi extraordinaires, qu'on ne peut les concevoir, lorſqu'on les ſépare des événemens ſecrets qui en ont été l'objet & l'occaſion.

De-là les erreurs multipliées de ceux qui ont oſé juger ces récits, ſans en connoître le ſens ni les rapports : ces Obſervateurs ſe ſont créés des fantômes pour les combattre avec plus d'avantage ; auſſi n'ont-ils pu remporter que des victoires imaginaires.

Lorſqu'au mépris des inſtructions de ces différens Elus, le Peuple & ſes Maîtres ſe furent abandonnés aux crimes de la *putréfaction*, les Livres des Hébreux nous donnent l'hiſtoire d'une nouvelle ſervitude plus humiliante & plus dure encore que la premiere ; puiſque, dans celle d'Egypte, les Hébreux étoient deſcendus volontairement dans une terre étrangere ; au lieu que dans cette ſeconde ſervitude, l'ennemi vient les attaquer juſques dans l'enceinte de leur Villes, répandre

répandre leur ſang, les arracher de leurs foyers, ravir & profaner les objets les plus chers de leur culte.

On peut même obſerver qu'il eſt dit que ces ennemis cruels firent arracher les yeux au Roi des Hébreux, & que ce Chef figurant la lumiere du Peuple, c'étoit montrer que la maniere dont la juſtice ſévit contre les Prévaricateurs, eſt d'éteindre pour eux le flambeau de l'intelligence.

Ce type fut répété pendant la ſervitude, par l'évaſion de pluſieurs Tribus, qui s'étant ſouſtraites au joug de leurs Tyrans à Babylone, allerent au loin, & par des chemins cachés, habiter un pays inconnu ſur la terre; là elles exercent encore dans ſa pureté, le Culte de l'Eternel, ſelon la Loi des Hébreux; là elles expient dans le deuil & dans la triſteſſe, les prévarications de leurs Ancêtres, & repréſentent cet *organe vivant* & *pur* de nos penſées, qui s'éloigne quand nous ſommes *lâches*, & qui gémit loin de nous ſur nos égaremens volontaires, afin que toutes ces larmes puiſſent être offertes comme un tribut à la Juſtice de la Sageſſe ſuprême, qui oublie les crimes des coupables pour ne faire attention qu'aux douleurs de l'innocent.

Il en eſt de même de l'Arche d'Alliance que les Macchabées nous apprennent avoir été dépo-

ſée par Jérémie pendant la captivité, en un lieu inconnu, où elle doit reſter juſqu'à la conſommation des choſes.

Mais dans tous ces types, on voit ſans ceſſe la clémence accompagner la juſtice, & laiſſer toujours l'eſpérance aux malheureux mortels condamnés à la privation. C'eſt pour cela qu'il eſt annoncé qu'à la fin des temps, les Tribus qui ſe ſont exilées viendront ſe réunir à leur Peuple; & que l'Arche ſortira du lieu caché qui la recele, avec le même éclat & la même majeſté, qui environnerent la montagne célebre où la Loi de l'alliance fut donnée à l'homme

Un Roi vainqueur de l'Aſſyrie, ſage, & participant aux Sciences des Hébreux, connoît que le terme de leur eſclavage eſt arrivé; il charge un Juſte, indiqué par la Sageſſe divine, de les ramener dans la Terre de leurs Peres, pour y rebâtir le Temple abandonné pendant toute la durée de cette affreuſe ſervitude, où ils avoient été privés de leur culte & de leurs vrais ſacrifices; où enfin, plongés dans la triſteſſe, ils avoient ſuſpendu leurs *inſtrumens de muſique* aux branches des ſaules, plutôt que de mêler leurs *chants* aux *concerts impurs* de leurs *Maîtres*. Ces tableaux ſont ſi naturels & ſi reſſemblans, qu'il eſt inutile que nous en expoſions les rapports.

Il en eſt ainſi de la différence qui ſe trouva entre ce ſecond Temple & le premier. Elle étoit ſi frappante que ceux qui avoient connu l'ancien Temple, & qui virent bâtir le nouveau, ne purent s'empêcher de répandre des larmes ameres, tant ils ſentoient le prix de celui qu'ils avoient perdu. Cela nous rappelle que le temple corporel que l'homme habite aujourd'hui, n'eſt qu'un cloaque, un cachot ténébreux, comparé au Temple dans lequel il fit ſa premiere demeure.

Le Prêtre chargé de la réédification de ce Temple, retrouva un des exemplaires de la Loi. Ceux qui ont cru pouvoir rejeter les Prophéties des Livres Hébreux, en ſuppoſant qu'Eſdras avoit lui-même fabriqué ces Livres, auroient pu faire valoir cette objection pour les Prophéties dont l'événement l'avoit précédé, mais non pour celles dont l'accompliſſement ne devoit avoir lieu qu'après lui, & ils ne peuvent nier que celles-ci ne ſoient en plus grande nombre.

En rétabliſſant le culte, Eſdras rétablit les offrandes de froment, de vin, & d'huile, qui avoient été en uſage dans les beaux jours du Peuple Hébreu; je ne cacherai point que ces trois ſubſtances combinées ſont les fondemens matériels ſur leſquels repoſe l'édifice intellectuel du *Grand œuvre* du rétabliſſement des choſes; parce que l'une eſt le *récipient*, l'autre l'*agent actif* & *générateur*

voit enſuite un *ennemi puiſſant* environner leurs, lui faire éprouver toutes les horreurs de la guerre & de la diſette ; & l'on reconnoît par ces maux ſans nombre, par ces fléaux terribles, l'accompliſſement des menaces, qui avoient été ſouvent réitérées au Peuple Hébreu, dans le cas où il ne garderoit pas la Loi de ſon alliance ; juſques-que des malheureux époux nourris dans la délicateſſe, ſe trouveroient tellement preſſés par la faim qu'ils s'arracheroient leur propre fruit, & qu'après l'avoir dévoré, ils ſe diſputeroient encore cette maſſe informe & dégoutante à laquelle l'homme eſt attaché dans le ſein de ſa mere. Image horrible qui apprend à la fois à l'homme corporel & ſon abominable origine, & la dure néceſſité où il eſt de dévorer journellement l'amertume & l'impureté avec leſquelles le premier crime l'a confondu.

Bien-tôt *le Sacrifice perpétuel s'interrompt faute de victimes, les monceaux de morts ſont accumulés autour de l'Autel, les Soldats armés & couverts du ſang de leurs freres s'établiſſent dans ce lieu redoutable, où le grand prêtre ſeul pouvoit entrer une ſeule fois l'année.* C'eſt alors que ſubjugué par le nombre & par la miſere, ce Peuple tombe dans une diſperſion abſolue. Il devient errant, ſans Temple, ſans Sacrificateur, ſans Autel, comme l'homme depuis ſa chûte rampe honteu-

ſement dans la privation de ſes premiers droits, & des fonctions ſublimes qu'il devoit remplir dans l'Univers.

Les Faſtes des Hébreux, conſidérés dans cet enſemble, & ſous ce point de vue, nous préſentent un miroir fidele, où nous pouvons contempler l'hiſtoire de l'homme. On ne peut s'empêcher d'y reconnoître auſſi des traces d'une lumiere & d'une force ſupérieure, dont l'homme livré à lui-même eſt abſolument incapable ; je parle de ces *vertus* qui ont dû apporter des ſecours viſibles juſques dans ſa ténébreuſe demeure, ou de ces Agens, dont pluſieurs ſont annoncés dans les Ecritures, comme ayant été ſans Généalogie & ſans Ancêtres.

Enfin le nombre de ces Agens, les différentes époques où ils ſe ſont manifeſtés, déſignent cette ſubdiviſion des puiſſances divines, qui fait ici-bas le tourment de l'homme, mais qu'il doit ſubir avant de recouvrer ſon domaine, & dont les tableaux ne peuvent ſe peindre à lui ſous des couleurs trop ſéveres, attendu que pour celui dont le dernier ſentiment a été le mépris de la vérité, le premier doit être la terreur de cette même vérité.

Nous avons maintenant à fixer nos idées ſur les

les apparences de cruauté & d'injuſtice que nous offrent les Traditions des Hébreux, & ſur le choix que la Sageſſe a fait d'un Peuple qui a ſi mal répondu à ſes bienfaits.

Arrêtons-nous d'abord à ces exécutions cruelles, à ces énormes effuſions de ſang opérées par la main des Hébreux, malgré la Loi formelle qui leur défendoit de le répandre; parlons de ces fléaux lancés ſur des Peuples innocens pour l'expiation des fautes de leurs Chefs; parlons, dis-je, de toutes ces ſouffrances dont pluſieurs ont été les victimes, non ſeulement pour les prévarications de leurs Ancêtres, mais encore pour celles d'autres coupables, avec qui ils ne ſembloient n'avoir pas les mêmes rapports.

La premiere de ces difficultés ſe réſoud par la contradiction même. Plus la défenſe faite au Peuple Hébreu de répandre le ſang étoit préciſe, plus la Sageſſe faiſoit connoître que le droit de Juſtice lui étoit réſervé à elle ſeule, & qu'ayant pu ſeule donner la vie aux hommes, il n'y avoit qu'elle qui eût le pouvoir légitime d'en diſpoſer.

Mais en ſe réſervant le droit excluſif d'agir ſur l'homme, cette Sageſſe ne perd pas le droit d'agir par lui : ainſi de quelque maniere qu'elle montre ſon action, elle ne change rien aux Loix qui la conſtituent; puiſque c'eſt-toujours elle qui

opere, & puiſqu'en employant la main de l'homme, elle ne fait qu'exercer d'une maniere plus rapprochée de l'état groſſier des coupables, l'empire qu'elle exerce continuellement ſur toute la poſtérité de l'homme, comme ſur tous les Etres.

L'homme n'étant alors que l'agent ou l'organe de la Juſtice, il n'y a pour lui ni prévarication ni crime, & tant qu'il ne répand pas le ſang par ſa propre autorité, & pour ſa propre cauſe, il n'eſt point comptable aux yeux de la Juſtice. Vérité que les hommes ont ſouvent appliquée mal-à-propos à leur Juſtice conventionnelle, & à tous les reſſorts de l'ordre ſocial, tandis qu'elle ne convient qu'à l'homme dans ſa véritable Loi: vérité néanmoins dont cette Juſtice humaine conſerve encore les traces & l'empreinte, puiſqu'elle regarde comme innocens, tous ceux qui jugent & qui tuent au nom du Prince, & qu'elle ne ſévit que contre ceux qui jugent & qui tuent en leur propre nom.

L'Ecrivain Hébreu nous montre en effet combien la main de l'homme étoit paſſive dans ces grands événemens, & combien elle étoit dirigée par une force ſupérieure, puiſqu'en un inſtant & par le moyen d'une quantité d'hommes inſuffiſante, il nous en préſente ſouvent des nombres prodigieux immolés à la Juſtice.

Quant

Quant à ces exécutions ſanguinaires & cruelles, pour des crimes auxquels le Peuple n'avoit point participé, ſans rappeller ici ce qui a été dit ſur le crime de l'homme, on doit diſtinguer les crimes particuliers d'avec ceux qui ſont communs à toute une Nation. Car la conſtitution des corps eſt telle, que le mal comme le bien ſont reverſibles ſur tous les membres. Nous en voyons même des exemples dans l'ordre ſimple des choſes humaines.

D'ailleurs ce qui devroit étouffer tout murmure, c'eſt cette incertitude où nous ſommes ſi la Sageſſe ſuprême ne paie pas les ſervices qu'elle exige de nous; ſi, après qu'elle a exercé ſes pouvoirs ſur les objets de ſa Juſtice pour effrayer l'œil du coupable, elle ne les dédommage pas des travaux qu'ils ont ſupportés; ſi, enfin, plus noble & plus féconde que tous les Souverains de la Terre, elle ne peut pas verſer dans l'ame des hommes quelques rayons de ſa gloire, qui mettent à leurs yeux les récompenſes au-deſſus de tout rapport avec les peines & les ſervices. En conſidérant ſous ce point de vue la marche de cette Sageſſe, qu'avons-nous à dire, lorſqu'elle nous emploie? L'injuſtice n'eſt pas de faire travailler l'ouvrier, mais de le faire travailler, & de lui retenir ſon ſalaire.

Si l'on veut enſuite raſſembler dans la penſée les

les maux qui ſur toute la Terre affligent la poſtérité de l'homme, & les comparer avec les fléaux de toute eſpece, dont, ſuivant les Traditions Hébraïques, le Peuple Juif a tant de fois éprouvé la rigueur, on y verra ſeulement que ces peines ont été plus rapprochées & plus multipliées ſur le Peuple deſtiné à manifeſter tous les effets des *vertus* divines.

Car, malgré la difficulté d'admettre des fléaux ſi généraux, & des maux ſi nombreux, infligés à la fois ſur une ſeule Contrée & ſur un ſeul Peuple, je l'ai déja dit, les prévarications générales ont dû attirer des moleſtations générales. Et d'après ce que nous avons laiſſé entrevoir ſur les droits de la volonté de l'homme, ſoit pour, ſoit contre lui-même, il n'y a plus de moyens ni de faits qui doivent le ſurprendre, ni lui paroître ſurnaturels à ſa véritable eſſence.

Il eſt vrai qu'en général les maux naturels qui affligent les Nations, s'opérant ſans le concours de la main de l'homme, ſont hors de comparaiſon avec les faits rapportés dans les Livres des Hébreux, où la Juſtice divine contre les coupables s'exerce preſque toujours par des hommes. Mais ſi la Sageſſe ſuprême a pu faire choix d'un Peuple parmi tous les autres Peuples, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins; ſi elle a vraiment

vraiment fait ce choix pour retracer à l'homme le rang privilégié qu'elle lui avoit donné autrefois entre toutes les autres puiſſances ; quel que ſoit ce Peuple choiſi, il faut que nous voyions réunies en lui toutes les actions diverſes qui conſtitueroient un ordre d'Etres, s'ils étoient dans leur état de perfection.

Mais la poſtérité de l'homme étant dans la dégradation, ne peut repréſenter cet ordre d'Etres qu'avec une très-grande irrégularité ; & cette irrégularité conſiſte à montrer dans une même eſpece toutes les actions des eſpeces oppoſées. Elle conſiſte à tellement rétrecir le tableau, que dans le même ordre d'Etres, on voit des *vertus* actives & des *vertus* paſſives ; elle conſiſte en ce que dans une même Race, dans un même Peuple, il ſe trouve à la fois le Juge, le Vengeur & le Coupable, pendant que ces noms devroient appartenir à des Etres différens.

« Quant à la défenſe de répandre le ſang, cherchons pourquoi il eſt dit dans les Livres hébreux, que Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* de l'homme, & même à celle des animaux ,,.

" Et au ſujet du mot *main*, relevons d'abord une erreur des Traducteurs. יָד *iad*, *main*, vient de יָדָה *iadah*, *il a lancé*; parce qu'en effet la main

main eſt l'inſtrument qui lance. Mais le mot יד *iad* ſignifie auſſi *force*, *puiſſance*. Or ſi l'intelligence avoit conduit les Traducteurs, ils auroient dit dans les Proverbes que la mort & la vie étoient *dans la force de la langue*, ce qui eût été très-expreſſif ; au lieu de nous dire, comme ils l'ont fait, qu'elles étoient *dans la main de la langue*, ce qui n'offre qu'une idée inintelligible & extravagante ,,.

" Transformons donc ici le mot *main* dans le mot *puiſſance*, & rappellons-nous quels dangers menacent l'homme impur qui ſort de ſon corps avant le temps ,,.

" La Loi des Etres étant irrévocable, ils ſont forcés de la remplir ; or ſi l'homme intellectuel doit ſéjourner pendant un temps dans le ſang, & qu'on le prive du ſien, il s'attache à un autre ſang ; & communément à celui de ſon meurtrier, ſoit homme, ſoit bête, parce qu'alors ce ſang eſt plus prochain & plus développé ,,.

" Dans ces deux cas, il ne peut réſulter que de très-grands déſordres pour lui, puiſqu'un Etre ne peut habiter que le corps qui lui eſt propre & naturel. En s'attachant au ſang d'un autre homme, il le gêne ſans trouver à s'y repoſer, parce qu'un autre Etre ſiege deſſus ; en s'uniſſant au ſang de la bête, il ſe lie à des entraves encore plus groſſieres & plus étrangeres à lui-même,

lui-même ; & tous ces maux ſont autant d'obſtacles qui le retardent & le moleſtent pendant ſa marche ; on peut donc voir pourquoi Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* ou à la puiſſance de tout ce qui eſt ſang, puiſque l'homme eſt ſa dîme par les rapports *originels* de ſon quaternaire avec *dix* ; on peut voir ſur quoi eſt fondée l'horreur que les hommes ont généralement des meurtriers ; enfin, pourquoi toutes les Nations de la Terre ont regardé comme couverts de la derniere marque de réprobation, ceux dont les cadavres ſont expoſés à être la pâture des oiſeaux & des autres animaux ,,.

Venons à la ſeconde queſtion, concernant l'ingratitude du Peuple choiſi.

La plupart des Obſervateurs ſont choqués de ce que les Livres hébreux, préſentant un Peuple élu par la Sageſſe ſuprême, pour être comme le miroir de ſes *vertus* & de ſes loix, ce Peuple ſoit devenu le plus groſſier, le plus barbare & le plus ignorant de la Terre ; de ce que loin de combattre pour la main qui l'avoit choiſi, il s'arme à tout moment contr'elle ; de ce que n'obſervant que la lettre des Préceptes de cette Sageſſe, il a été comme inutile à ſes deſſeins.

Si les Obſervateurs avoient ouvert les yeux ſur la véritable deſtination de l'homme, ſur l'amour inextinguible

pas moins, lors de ſon élection, le flambeau vivant qui devoit briller dans nos ténebres, & nous retracer des tableaux temporels dont l'homme inviſible eſt le modele. Enfin, reconnoiſſons qu'il devoit être la preuve parlante du principe qui a été expoſé ſur la néceſſité de la communication des *vertus* ſubdiviſées de la Sageſſe ſuprême parmi les hommes.

On ne peut nier même que dans la diſperſion abſolue à laquelle il eſt livré, il ne préſente encore des indices de cette vérité. Ce Peuple choiſi par la Sageſſe pour être ſon ſigne ſur la Terre, repréſentoit l'état glorieux de l'homme dans la pureté de ſon origine, & les ſublimes fonctions qui l'appelloient à manifeſter cette Sageſſe dans l'Univers; ce Peuple repréſentoit même l'ordre & l'harmonie de cette Unité ſuprême que tous les Etres devroient contempler ſans ceſſe, afin de ſe conformer à la régularité de leur modele; en un mot, il étoit comme le fanal des Nations & le flambeau qui devoit ſucceſſivement les éclairer.

Lorſque le Peuple hébreu eſt tombé dans de coupables diviſions, lorſque ſes crimes l'ont entraîné dans l'oubli de ſes titres, dans un culte faux & impie, & dans la rigoureuſe diſperſion qui en devoit être la ſuite, ſa nature premiere n'a point changé :

changé : quoique l'exercice de ſes droits & de ſes facultés lui ſoit retiré, ſon unité d'élection n'a point été anéantie : quoique les membres de ce corps ſe ſoient entiérement diſperſés & ſubdiviſés, ils conſervent toujours leurs rapports fondamentaux.

Ainſi ce Peuple offre toujours l'empreinte primitive qui le conſtitue ; il a toujours ſur lui le *ſceau* du Miniſtere auquel il fut appellé ; & il porte par-tout ſon eſſence indélébile, comme l'homme a conſervé la ſienne, malgré ſon crime & ſa dégradation. Ainſi, lorſque la Juſtice ſuprême laiſſe ce Peuple errer parmi toutes les Nations, elle leur montre toujours en lui des traits, quoiqu'altérés, d'une origine reſpectable, qui atteſtent l'exiſtence des *vertus* & perfections divines ; enfin elle leur repréſente encore les colonnes du Temple, quoiqu'elle ne les offre que renverſées.

Par-là elle donne donc encore aux Nations, dans des images défigurées, les indices ſecrets de ces *vertus* que l'amour & la ſageſſe ont fait pénétrer dans les demeures des hommes, pour leur montrer toujours des tableaux vivans de l'Etre vrai ſur lequel fut modelée leur exiſtence ; & ce Peuple étant diſperſé parmi toutes les Nations de la terre, elles ont à la fois devant les yeux, & les Agens qui devroient être les organes de la vérité, & les fléaux qui les pourſuivent pour avoir oſé la mépriſer.

Nous ne pouvons mieux terminer ce qui concerne les Traditions des Hébreux, qu'en montrant ſur quoi repoſent les ſublimes privileges dont ce Peuple eſt dépoſitaire. C'eſt qu'il eſt celui qui a eu dans ſa Langue le premier *NOM* poſitif & collectif de toutes les facultés & de tous les attributs du grand Etre ; *Nom* qui renferme diſtinctement le *principe*, la *vie*, & l'*action primordiale* & *radicale* de tout ce qui peut exiſter ; *Nom* par lequel les aſtres brillent, la terre fructifie, les hommes penſent ; *Nom* par lequel j'ai pu, Lecteur, écrire pour vous ces vérités, & par lequel vous pouvez les entendre.

Ce grand *Nom* a paſſé, il eſt vrai, dans toutes les autres Langues de la Terre ; mais il n'a porté dans aucune, l'image complette qu'il préſente dans la Langue des Hébreux. Les unes n'en ont fait qu'une dénomination indicative de l'exiſtence d'un Etre ſupérieur, ſans rien exprimer de ſes *vertus*. D'autres ont conſervé quelques-uns de ſes traits principaux ; mais ayant fait abſtraction de tous les autres, elles n'ont pas peint à notre intelligence un juſte tableau de notre Dieu. D'autres enfin, telles que les Langues voiſines de l'hébreu par leur antiquité, ont conſervé en grande partie les lettres qui compoſent ce *Nom* du Dieu univerſel ; mais en ayant altéré la forme & la prononciation ; elles ont

ont bientôt ceſſé d'y attacher les vaſtes & profondes idées dont il eſt le germe. L'Hébreu ſeul poſſede intact ce *Nom* ſuprême, tige ſur laquelle ſont & ſeront entés tous les autres *Noms* deſtinés au ſoutien de la poſtérité humaine. Ne ſoyons donc point étonnés que ce Peuple nous ſoit préſenté comme étant le fanal des Nations, & le foyer viſible ſur qui, depuis la chûte de l'homme, ont réfléchi les premiers rayons du grand Etre.

Nous croyons avoir préſenté juſqu'ici un enſemble de principes aſſez liés, aſſez conſéquens, aſſez vrais, pour renverſer toutes les doctrines de l'erreur & du néant, & nous ne doutons pas de leur en avoir ſubſtitué une plus ſolide, plus lumineuſe & plus conſolante. Si l'homme a négligé juſqu'à préſent de chercher à manifeſter les propriétés de la ſource dont il deſcend, au moins ne peut-il plus l'accuſer, ni ſe plaindre qu'elle ne lui en ait pas fourni les moyens.

Car, quoique l'homme, par une ſuite naturelle de ſes écarts, ait été réduit à ne pouvoir contempler les images des facultés divines, que dans une ſubdiviſion douloureuſe & pénible, elles ſe ſont tellement multipliées pour lui, qu'elles ne laiſſent plus de motifs à ſes plaintes.

Non ſeulement toutes les ſubſtances & toutes les actions de la Nature expriment chacune un

trait des facultés créatrices qui les ont produites : non ſeulement tous les faits de l'homme annoncent qu'il eſt émané d'une ſource penſante, qu'il en a été ſéparé par un crime, & que par un beſoin indeſtructible & par la loi qui le conſtitue, la Sageſſe & lui doivent ſans ceſſe tendre à ſe réunir ; mais encore toutes les Traditions de la Terre démontrent que cette ſource n'a ceſſé de ſe rapprocher de l'homme, malgré ſa ſouillure ; qu'elle circule autour de lui par des canaux innombrables dans toutes les parties de ſon habitation corrompue, & qu'elle ſe montre viſiblement ſur tous ſes pas.

Ainſi, tout ce que l'homme peut appercevoir par les yeux corporels, tous les actes qu'il peut exercer & produire ſelon les loix de la Région ſenſible, tout ce qu'il peut recevoir par la penſée, tout ce qu'il peut même apprendre par les Traditions, par les différentes doctrines de ſes ſemblables, par le ſpectacle d'un culte ſublime donné à la Terre, par l'état honteux & mépriſable de ceux qui l'ont perdu pour l'avoir profané ; enfin, par le tableau paſſé & préſent de tout l'Univers ; ce ſont là autant de témoins irrévocables qui lui parlent le langage de ſon Principe & de ſa Loi.

Si la Sageſſe forma l'homme ſous la condition expreſſe qu'il la manifeſteroit dans l'Univers, ne

la croyons donc plus injuſte, ni impuiſſante, en contemplant les voies qu'elle ne ceſſe d'employer pour rétablir l'union qui auroit dû toujours régner entr'elle & nous ; reconnoiſſons, en un mot, que tandis que nous manquons ſans ceſſe à notre *convention*, la Sageſſe ne s'occupe qu'à remplir la ſienne.

I 7.

CHERCHONS maintenant à nous mettre en garde contre l'abus que les hommes ont fait de ces vérités, & conſidérons les différentes branches de la *Science* qui dans leurs mains ont été ſi ſouvent ſéparées de leur *tige naturelle.*

Je remplirai d'autant plus volontiers cette tâche que les temps ſemblent approcher où il devient en quelque ſorte néceſſaire de rappeller les hommes à ces objets importans. Les traces de la barbarie ſe ſont effacées ; on ſe laſſe de ces études vagues & oiſeuſes qui leur ont ſuccédé ; les ſyſtêmes abſurdes qui s'étoient élevés trop précipitamment ſur leurs ruines, s'enſeveliſſent dans les ténebres, & paroiſſent tendre à leur fin ;

& quoique ces plantes vénéneuſes aient pouſſé en divers lieux de profondes racines, comme elles ont jeté à la fois toute leur ſemence, il ne leur en reſte plus pour s'accroître, en ſorte qu'elles doivent s'anéantir par leur propre impuiſſance.

Parmi les débris informes de ces coloſſes de l'imagination & de la corruption, nous voyons paroître une claſſe d'Obſervateurs prudens & judicieux, qui, inſtruits par les égaremens de ceux qui les ont précédés, s'attachent à rendre leur marche plus aſſurée.

Un ſecret penchant fixe leur attention ſur les veſtiges des vérités éparſes dans l'Univers. Leur émulation dirigée en quelque ſorte par la Nature, leur fait découvrir journellement des traits de lumiere, dont quelques momens plutôt, ils n'auroient pas ſoupçonné l'exiſtence; en un mot, les eſprits fermentent, & ſe purgent ſenſiblement des ſubſtances étrangeres avec leſquelles ils ſe ſont ſi longtemps confondus.

Il eſt donc probable que les Obſervateurs s'étant occupés encore quelque temps, des loix des Etres, des phénomenes céleſtes & terreſtres, des rapports phyſiques de l'homme avec tout ce qui exiſte, du rapprochement des Langues, du véritable ſens des Traditions, appercevront enfin l'immenſe contrée des connoiſſances de l'homme, & qu'ils jouiront alors d'un

ſyſtême

ſyſtême de Sciences, vrai, conſéquent, univerſel.

Obſervons ici que la plus importante & la principale de toutes ces découvertes, ce ſeroit de reconnoître la *ſenſibilité* de la *Terre*; car il eſt facile de s'aſſurer que notre planete jouit de cette faculté, puiſque nous en jouiſſons nous-mêmes corporellement, & que notre corps vient de la terre.

De même que les plus petites parties de notre corps communiquent en effet leur ſenſibilité juſqu'au principe corporel immatériel qui nous anime, de même tous les Etres terreſtres communiquent inviſiblement la leur juſqu'au *Principe ſenſible* de la Terre. Et l'on doit juger quel eſt l'extrême degré de ſa ſenſibilité, puiſqu'elle réunit, & la nôtre, & celle de tous les autres Etres ſenſibles de notre Région, ſans compter qu'elle a des rapports d'un autre genre, avec d'autres claſſes d'Etres qui ſembleroient encore plus éloignés, & ne pouvoir correſpondre avec elle que par leur *nombre* & par leurs *actions ſecondaires*.

Mais, pour mieux comprendre l'importance de cette doctrine ſur la ſenſibilité de notre Globe, ſachons qu'il eſt la *baſe* de tous les phénomenes ſenſibles, comme l'homme eſt la

baſe de tous les phénomenes intellectuels, & qu'ainſi la Terre & l'homme ſont les deux points ſur leſquels réfléchiſſent toutes les *actions* & toutes les *vertus* deſtinées à ſe manifeſter dans le temps.

Voilà une des ſources de ces ſublimes connoiſſances vers leſquelles les hommes paroiſſent marcher ſans le ſavoir, & qui doivent leur apprendre un jour quelle eſt la véritable occupation & la véritable deſtination de leur Etre.

Mais on ne peut réfléchir ſur l'homme, ſans reconnoître que cette époque peut-être auſſi à craindre qu'à deſirer pour lui.

Car dans quel temps l'*arbre de la Science* n'a-t-il pas été accablé ſous le poids des *rameaux étrangers* qui s'y ſont entés? Nous avons vu que l'Idolâtrie provient de ce que l'homme eſt deſcendu de l'idée pure & du culte ſimple de ſon *Principe* à des *objets inférieurs*.

Or ſi le temps matériel n'a commencé pour l'homme qu'avec ſon crime, on voit combien il lui eſt difficile qu'étant dans le temps matériel il ne ſoit dans l'Idolâtrie.

En effet, qu'eſt devenu ce *culte ſimple* auquel l'homme étoit appellé par ſa nature, & dont il a apperçu ſi peu de veſtiges autour de lui depuis ſa dégradation? Ce *culte* que des Etres purs & indépendans des entraves qui nous reſſerrent, offrent

offrent à l'Eternel ſelon leurs *vertus* & leur *nombre* ? Trop ſublime pour la Terre, il ſe dérobe à nos yeux, & ne nous permet plus de le contempler.

L'oubli de ce culte ayant été le premier pas que fit l'homme en s'éloignant de ſon Principe, ſa ſeule reſſource fut dans ces *Agens* purs, jadis ſes *Miniſtres*, maintenant ſes *Maîtres* ; ces Agens liés au temps comme lui, mais non pas renfermés comme lui dans les entraves d'un corps groſſier & corruptible ; enfin, ces Agens ſur leſquels Dieu *écrit* ſans ceſſe aujourd'hui, comme il *écrivoit* autrefois ſur l'homme, & qui à leur tour *écrivent* ſur toutes les parties de l'Univers, afin que l'homme ſoit par-tout à portée de s'inſtruire.

Nous pourrions dire, en quelque ſorte, que nous vivons habituellement dans les loix de cette *ſeconde claſſe*, puiſque nous recevons des penſées journalieres qui ne peuvent nous venir que de ceux qui la compoſent & qui l'habitent. Cependant, comme nous ſommes preſque toujours *paſſifs* dans ces *communications*, & qu'un *culte* quelconque annonce de l'*activité*, on doit préſumer que cette ſeconde claſſe préſente à nos études des *objets* plus *phyſiques*, plus *preſſans*, plus *poſitifs*, & que dès-lors elle exige des *ſoins* plus vigilans & mieux *dirigés* que ceux qui occupent la plupart des hommes.

Cette

Cette claſſe, ſans être auſſi parfaite que la premiere, eſt le plus haut terme où l'homme puiſſe ſagement porter ſes vues pendant l'inſtant rapide qu'il paſſe ſur la terre; elle ne demande aucunes matieres, aucuns inſtrumens, aucuns organes étrangers à ceux dont l'homme eſt pourvu par ſa nature; l'homme dès ſa naiſſance en apporte avec lui tous les *matériaux* & toutes les *baſes*; ſans cela jamais cet édifice ne ſe pourroit élever.

Cette claſſe connoît néanmoins des *temps* & des *ſuſpenſions* dans les actions qui lui ſont permiſes, attendu que telle eſt la loi de tous les Agens renfermés dans le temps, & s'il éſt des Maîtres qui enſeignent le contraire, ils ſont ou ignorans ou impoſteurs.

Mais plus cette claſſe eſt ſublime, plus il eſt difficile à l'homme de s'y maintenir; il faut pour l'atteindre, que tout ce qu'il y a de preſtiges en lui, diſparoiſſe & s'anéantiſſe, pour ne laiſſer briller que ſon eſſence pure & réelle. Tout en conſervant cette intégrité indeſtructible de ſon Etre, les illuſions qui le rempliſſent, doivent faire place à des ſubſtances ſolides & vraies; comme ces tendres végétaux qui dans la terre perdent leur molleſſe, & reçoivent dans leurs canaux une matiere durable, qui, ſans changer leur forme, leur donne une conſiſtance à toute épreuve; enfin, l'homme joignant

joignant la *vie* d'un *autre Etre* à la ſienne propre, doit ſe renouveller perpétuellement ſans ceſſer d'être lui-même, & la *vie* de cet autre Etre eſt celle de l'Infini.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi cette claſſe a paru ſi élevée à ceux qui l'ont connue, que depuis la chûte de l'homme, pluſieurs d'entr'eux ont borné là leurs adorations, & que ç'ait été la premiere ſource de l'Idolâtrie temporelle,

Il y a une *claſſe inférieure* à celle-ci; quoiqu'elle ne ſoit qu'au troiſieme rang, elle eſt la plus conforme à l'état infirme & dégradé de l'homme; elle eſt mixte comme lui, elle renferme comme lui deux *baſes* conſidérables.

La premiere de ces baſes a pour objet les connoiſſances analogues à la véritable nature de l'homme; la ſeconde n'embraſſe que la nature ſenſible; toutes deux ſont pures, reſpectables, pleines de merveilles pour qui ſait en ſuivre les rapports, & n'y apporte qu'une intention ſimple, tranquille, humble, & diſpoſée plutôt à contempler, à admirer ces beaux ſpectacles, qu'à régner ſur eux, & à ſe glorifier d'y avoir place.

Toutes deux ſont les dépôts de ces emblêmes hiéroglyphiques qui ont ſervi de germe aux ſymboles de la Fable; toutes deux ont été connues par

par pluſieurs Sages anciens & modernes ; toutes deux ſont la ſource des différens Cultes qui s'exercent viſiblement ſur la Terre, parce qu'il n'en eſt aucun qui n'en ait au moins des veſtiges ; & quand ces traces ſeroient encore plus altérées, les deſirs purs & conſtans de l'homme qui les parcourt dans la ſimplicité de ſon cœur, peuvent leur faire recouvrer leur efficacité primitive.

Si la premiere de ces baſes doit ſervir de modele à la ſeconde, la ſeconde doit ſoutenir la premiere, pour ſatisfaire à toutes les loix de notre Etre, & pour mettre un équilibre parfait dans toutes les facultés qui nous compoſent : car ſi l'homme aſpirant à la *ſcience intellectuelle*, néglige les *reſſources* que la Nature lui préſente, il court riſque de ne faire que paſſer de l'ignorance à la folie.

En effet, ſi la Nature élémentaire nous eſt nuiſible, c'eſt lorſque nous nous laiſſons aſſervir par elle, & non lorſque nous en pénétrons les *vertus*. En un mot, ignorer la Nature, c'eſt ramper devant elle, c'eſt ſe ſubordonner à elle, & reſter livré à ſon cours ténébreux ; la connoître, c'eſt la vaincre, & s'élever au deſſus d'elle ; & ceux qui s'occupent des *objets vrais*, reconnoiſſent ſi bien ſon utilité, que quand ils ſont fatigués par une trop grande abondance *des fruits de leurs études*, il leur ſuffit quelquefois de

de fixer un objet phyſique pour ſe ſoulager.

D'ailleurs, ſi nous nous trouvons placés au milieu de ces objets phyſiques, c'eſt une preuve que l'Etre ſuprême veut que nous commencions à le connoître de cette maniere; s'il nous a mis ce livre devant les yeux, c'eſt pour que nous le liſions préalablement aux *livres* que nous ne voyons point encore. Enfin, c'eſt un des plus grands ſecrets que l'homme puiſſe connoître, que de ne pas aller à Dieu tout de ſuite, mais de s'occuper long-temps du chemin qui y mene.

Gardons-nous néanmoins de jamais ſéparer cette baſe inférieure, du *mobile intellectuel* qui doit la vivifier, & qui en eſt le vrai but. C'eſt-à-dire, tâchons de ne point contempler ces objets phyſiques, ſans prendre pour guide le *flambeau de l'intelligence*; car elle eſt le Dieu de la Nature. Sans cette lumiere nous ne verrons en eux qu'une apparence confuſe, & nous ne pénétrerons jamais dans la ſageſſe de l'ordre & de l'harmonie qui les conſtituent, de même que nous n'approcherons jamais du Dieu ſupérieur à l'intelligence, ſi nous ne commençons par *diviniſer* notre cœur, attendu que rien ne s'opere que par analogie.

Gardons-nous de perdre de vue ce but ſupérieur, & de nous borner excluſivement aux connoiſſances

noiſſances ſenſibles & élémentaires ; c'eſt le danger dans lequel ſont tombés les hommes de preſque tous les temps ; c'eſt celui où tomba Iſmaël, & enſuite Eſaü, qui perdit par-là ſon droit d'aîneſſe. Et voilà pourquoi les Arabes qui viennent d'Iſmaël, & qui ont été des ſources ſi fécondes des Sciences naturelles, qu'ils paſſent en ce genre pour être les Inſtituteurs de toutes les Nations, ſont demeurés néanmoins au deſſous de la véritable deſtination de l'homme.

C'eſt en s'éloignant encore plus de cette claſſe, que les Mahométans ont réduit la Religion des Arabes à de ſimples obſervances corporelles ſans intelligence & ſans lumiere ; que chez eux, la liberté des ſens eſt pour ainſi dire ſans frein : & peut-être n'eſt-ce pas ſans des raiſons relatives à cet objet, que Mahomet ſe diſoit inſpiré par l'Ange de la Lune.

Ainſi, pour obtenir un enſemble complet de connoiſſances & de *vertus*, il eſt clair que les *deux baſes* intellectuelle & élémentaire doivent ſe prêter mutuellement des ſecours.

De la diviſion de ces deux baſes, opérée par les Arabes, auſſi-bien que par les premiers hommes, eſt réſultée une ſource immenſe d'abus & d'erreurs, qui forment une quatrieme claſſe. Les hommes de cette claſſe, entraînés vers les ſubſ-

tances

tances naturelles, ont rétreci leur vue à force de les fixer ſeules.

Ils n'ont eu pour but que l'Etre inférieur de l'homme ; & s'ils ſe ſont occupés quelquefois de ſon Etre ſupérieur, c'eſt pour ne lui préſenter que des objets qui ne ſont pas dignes de lui.

De-là ſont nées dans tous les temps, ces Sciences fondées ſur des formules & ſur des ſecrets ; ces Sciences dont tout le ſuccès, ſelon ceux qui les enſeignent, dépend excluſivement d'une matiere morte, d'amulettes, de pentacles, de taliſmans ; ou de l'obſervation des objets ſenſibles, du vol des oiſeaux, de l'aſpect de certains aſtres, des linéamens & de la ſtructure du corps humain ; ce qui eſt compris ſous les noms de Géomancie, Chiromancie, Magie, Aſtrologie, toutes Sciences dans leſquelles le *Principe* étant ſubordonné aux *cauſes ſecondes*, laiſſe l'homme dans l'ignorance de la *vraie Cauſe*. Or de l'ignorance à l'erreur & à l'iniquité, il n'y a qu'un pas ; comme un terrain inculte, couvert de ronces, devient bientôt un repaire de ſerpens. C'eſt par-là que des Maîtres aveugles & impoſteurs, abuſant de la foi des Peuples dont ils flattent les paſſions & les vices, détournent journellement les hommes de leur deſtination originelle, & du véritable objet de leur confiance.

Je ne parle point de ceux qui jouiſſant parmi les

les hommes de la réputation la plus célebre ; ſont encore au deſſous de ceux que je viens de peindre ; non ſeulement ils ont éloigné comme eux, le mobile inviſible qui préſide à toutes les loix des Etres ; non ſeulement ils ſont devenus aveugles ſur la deſtination & le Principe des choſes naturelles, mais ils ont même perdu la connoiſſance des propriétés des moindres ſubſtances ; ils n'ont obſervé que les effets extérieurs des corps, ſans s'occuper des vrais rapports de ces Etres avec l'homme.

Cependant l'intelligence de l'homme ne pouvant pas toujours ſommeiller, ils ont cherché au moins les loix & les rapports que ces Etres pouvoient avoir entr'eux ; mais ayant ſéparé ces Etres de leur Principe, ils ſe ſont vus forcés de les expliquer par eux-mêmes ; & de-là ſont réſultées ces doctrines matérielles & incohérentes de la production des aſtres, par des diviſions d'une même maſſe de matiere en incandeſcence ; ces comparaiſons ſi rabaiſſées de la naiſſance de ces grands & vivans mobiles, avec les fuſions paſſives & mortes de nos ſubſtances terreſtres ; ſyſtêmes qui coûtent à leurs Auteurs infiniment plus d'efforts qu'il ne leur en auroit fallu pour s'élever d'abord à un Principe actif ordonnateur de tous les Etres, qui infuſe en chacun d'eux une meſure de *force*, de *vertus* & de *vie* analogue à

ſes

ſes deſſeins ; parce qu'il n'y a que le faux & l'erreur qui tiennent l'homme en travail, & qu'il eſt dans une action paiſible & naturelle quand il eſt dans la vérité. Mais je l'ai dit, je ne dois pas parlerde cet ordre de Savans ; ils ſont nuls relativement à la ſcience & aux objets dont nous traitons.

Enfin, il exiſte une *cinquieme claſſe* de Sciences, & c'eſt celle de l'abomination même : elle a des *moyens*, des *emblêmes intellectuels* & *ſenſibles* comme les claſſes précédentes ; elle connoît le *nombre* & les *propriétés* de la *fumée* ; elle a un *culte*, il faut même une certaine pureté pour l'opérer ; enfin, il y a une Nation ſur la Terre qui vend aux autres Peuples une partie des *ingrédiens* néceſſaires à ce culte ; mais les *réſultats* en ſont horribles ; les *ſignes* en ſont communément tracés ſur ceux qui la profeſſent & qui l'exercent, afin que les hommes aient devant eux les exemples parlans de la Juſtice. Car l'*objet* de cette Science étant *faux* & corrompu ; elle conduit les hommes par des ſentiers inverſes de ceux de la vérité. Mais auſſi cette vérité étant par-tout, les monſtres dont nous parlons ne peuvent faire un pas ſans la rencontrer, & ne ſe préſentant point à elle par les *ſentiers naturels*, ils ne l'approchent que pour en

être repouſſés ; ils ne la connoiſſent que pour éprouver ſes rigueurs, & non pour jouir de la paix qui lui eſt propre.

A ces différentes claſſes de Sciences, il faut joindre les nuances intermédiaires : on ne doit pas oublier que chacune de ces claſſes peut mener à des termes indéfinis, ſoit dans le nombre des branches qu'elle renferme, ſoit dans l'étendue de ces branches ; qu'elle peut s'allier aux autres claſſes en tout ou en partie, avec les plus voiſines comme avec les plus éloignées, & former des amalgames où la penſée de l'homme a de la peine à ſe reconnoître.

Car depuis les ſables de la mer juſqu'aux régions les plus élevées des Etres, l'homme peut aſſeoir par-tout des *ſignes* multipliés & variés de ſes *titres primordiaux* ; il peut, comme il le prouve tous les jours par ſes Arts, par ſes goûts, par ſes paſſions, mettre ſon ame dans ſes yeux, dans ſes oreilles, dans es mains, dans ſes pieds, dans ſon palais, dans ſa tête, dans ſon cœur, dans ſes organes impurs ; & toutes ces choſes liées corporellement avec lui-même, ne ſont que l'image des objets diſtincts de lui, avec leſquels il peut s'identifier.

D'après cela, il ne faut point être étonné du mêlange qu'on apperçoit parmi les doctrines de la Terre, & d'y voir ces différentes combinaiſons,

du

du divin, du ſpirituel, du naturel, du matériel & de l'impur ; parce que toutes les claſſes ſont ouvertes à l'homme, & que quand il ne regle pas ſa marche par un *guide infaillible*, il laiſſe entrer dans ſon *œuvre* des traces de ſa corruption & de ſon ignorance ; enfin, il eſt conſtant que l'homme, par ſa nature, peut agir dans Dieu, avec Dieu, par Dieu, ſans Dieu, & contre Dieu.

Il n'eſt pas difficile de voir pour laquelle de toutes ces Sciences, il ſeroit de notre intérêt de nous décider. Mais vu le mélange auquel elles ſont expoſées en paſſant par la main des hommes, il ſe pourroit que ſous des dehors ſpécieux on nous conduiſit à l'erreur ; défendons-nous donc des Maîtres qui n'appuyeront leur Science que ſur une baſe matérielle, ſur des formules, ſur des recettes ſcientifiques, toujours concentrées dans les cauſes ſecondes ; car, je le répete, de ces cauſes ſecondes aux cauſes corrompues, il n'y a preſque aucun intervalle. Et c'eſt beaucoup, ſi ceux qui s'attachent excluſivement à de ſemblables moyens & qui les enſeignent, ne méritent que notre compaſſion.

Ceux qui annoncent une Science plus relevée, & des *moyens ſupérieurs*, demandent encore plus notre vigilance & nos réflexions, parce

que leur marche étant moins connue, il doit leur être plus facile de nous tromper. Il y a donc deux manieres de les juger ; par leur inſtructions & par leurs *faits* : je mets les faits au dernier rang pour ceux qui n'en ſont que les témoins, quoiqu'ils ſoient très-utiles pour ceux qui ont le bonheur d'en être les inſtrumens ; mais comme cette carriere eſt auſſi celle de l'illuſion, de l'aſtuce & de la mauvaiſe foi, le premier devoir de la prudence eſt d'obſerver avec ſoin tout ce qui s'annonce, & tout ce qui s'emploie, afin de ne pas prendre pour l'effet des cauſes ſupérieures ce qui pourroit n'être que celui des cauſes naturelles & ſubordonnées. Il y a auſſi une meſure à garder dans ces ſortes d'obſervations c'eſt de ne pas s'aveugler au point de vouloir expliquer tout par le ſeul méchaniſme des cauſes ſecondes ; ce qui eſt arrivé à quelques Commentateurs des Livres hébreux, qui en parlant de la Loi donnée ſur le Mont Sinaï, ont repréſenté comme de ſimples météores, l'éclat, les feux, les ſons impoſans qui acompagnerent cet événement.

L'inſtruction eſt donc la pierre de touche la plus ſûre pour juger de la Science qu'un Maître annonce ; pour connoître le but qui l'anime, & la marche qu'il a donnée à ſes facultés.

Cette inſtruction, nous oſons le dire, eſt celle qui

qui a été préſentée dans cet Ouvrage ; inſtruction fondée ſur la nature de l'homme, ſur ſes rapports avec ſon Principe, & avec les Etres qui l'environnent.

C'eſt cette inſtruction qui lui apprend combien il eſt ſupérieur à la nature élémentaire, puiſque celle-ci n'étant qu'une *unité compoſée*, ou une fraction de la grande unité, ſuit néceſſairement la loi des *fractions numériques* qui eſt de décroître dans leur exaltation, ou d'être toujours plus nombreuſes dans leur racine que dans leurs puiſſances ; qu'ainſi plus l'univers matériel avance en âge, plus il ſe rapproche du néant, puiſqu'il s'éleve à ſes puiſſances.

C'eſt cette inſtruction qui préſente l'Etre intellectuel de l'homme comme un *entier*, puiſqu'il tient à la racine intellectuelle & divine dont toutes les puiſſances ſont des entiers, qui annonce, par conſéquent, que ſelon la loi des *entiers*, il doit s'aggrandir & s'étendre à meſure qu'il s'éleve à ſes puiſſances, puiſque le privilege des *entiers* eſt de manifeſter de plus en plus leur grandeur & l'indeſtructibilité de leur être.

C'eſt cette inſtruction qui montrant le *nombre* de l'homme comme étant plus vaſte à meſure qu'il s'éleve à ſes puiſſances, nous fait comprendre qu'il doit y avoir un terme où l'action temporelle de ce *nombre* étant complette, il ne puiſſe

plus agir que dans l'infini, & par conſéquent hors des bornes matérielles, particulieres & générales. Et en effet, voici le tableau du cours progreſſif de l'homme intellectuel ; dans l'enfance il ne penſe point, à cauſe de ſon corps, dans la jeuneſſe il penſe par le corps ; dans l'âge mûr il penſe avec le corps ; dans la vieilleſſe il penſe malgré le corps ; après la mort il penſe ſans le corps.

C'eſt cette inſtruction qu'on ne peut pas taxer de vouloir dominer ſur la croyance des hommes ; puiſqu'elle les engage, au contraire, à ne pas faire un pas ſans examen : c'eſt cette doctrine, qui montrant dans l'homme les veſtiges & les ruines d'un magnifique Temple, lui préſente toutes les *actions* de la Sageſſe & de la Vérité, comme tendant ſans ceſſe à le relever ſur ſes fondemens ; qui lui apprend que les voies tracées par les hommes éclairés, ou les Elus généraux, lui ſont néceſſaires dans le moyen âge de ſa réhabilitation ; mais que les vraies lumieres qui conviennent à chacun en particulier, arrivent par un canal plus naturel encore, & à convert de toute illuſion, quand l'homme a fait long-temps une abnégation abſolue de lui-même, qu'il ne s'eſt point rempli de ſa propre ſuffiſance, qu'il n'a point été ſage à ſes propres yeux & que comme la fille de

Jephté,

Jephté, il a pleuré ſincérement ſa *virginité*.

C'eſt cette inſtruction qui lui démontre que le crime de l'homme a fait ſubdiviſer relativement à lui toutes les *vertus*, dont il pouvoit autrefois contempler d'un coup d'œil le vaſte emſemble ; mais que la nature des Etres étant indélébile, dès que l'homme eſt l'expreſſion caractériſtique du Principe ſuprême, il faut éternellement que cette loi opere.

C'eſt cette inſtruction qui le porte à reconnoître que la multitude de faits, d'actions, d'*Agens*, de *vertus* répandues dans l'Univers, ſuivant les Traditions de tous les Peuples, ne ſont que l'exécution même de cette loi coéternelle & indeſtructible, qui ayant conſtitué l'homme, l'accompagne, & l'accompagnera à jamais dans tous les inſtans de ſon exiſtence.

Enfin, c'eſt cette inſtruction qui lui fait conſidérer tous les faits de la nature, comme l'expreſſion de ſa véritable ſcience ; & de la ſublimité de ſes fonctions primitives, ainſi qu'on peut le voir dans l'arc-en-ciel ; phénomene qui eſt formé par la réflexion des rayons ſolaires, comme les *vertus* intellectuelles ſont des *reſtes* de l'*Action* du Dieu ſuprême, qui ne paroiſſant que lorſqu'il y a des nuages, ſemble poſer la borne entre leur ténébreux cahos, & le ſéjour de la lumiere, qui porte un nombre régulier dans ſes

couleurs : qui ſe préſente ſous la forme d'une circonférence tellement ſubordonnée à l'homme, que celui-ci en occupe toujours le centre, & s'en fait ſuivre à tous les pas : qui offre par-là à ſes yeux un tableau immenſe, où il peut voir quels étoient ſes premiers rapports avec l'unité, avec les Agens ſoumis dont il diſpoſoit à ſon gré, & avec le ſéjour du déſordre & de la confuſion dont ces Miniſtres fideles le tenoient ſoigneuſement ſéparé : qui, en un mot, préſente un tableau ſi fécond, que la Sageſſe ne pouvoit pas choiſir un plus bel emblême, quand elle voulut, lors du Déluge, annoncer ces *vertus* ſupérieures & univerſelles dont elle a fait de tout temps les organes & les ſignes de ſon alliance avec l'homme.

Ceux qui, avec une doctrine auſſi ſublime, ſe préſenteroient pour nous guider dans la carriere de la vérité, pourroient mériter notre confiance : car s'il arrivoit que leur marche ne fût pas conforme à leurs principes, ces principes ſeuls nous auroient aſſez ouvert l'intelligence pour que nous ſentiſſions le faux de leur marche, & que la pureté de nos deſirs rendît leurs efforts impuiſſans.

Ils mériteroient d'autant plus cette confiance, s'il nous apprenoient à diſcerner la ſcience d'avec

d'avec la ſageſſe, qui eſt le complément & le but de toute ſcience.

Il ne faut pas croire, en effet, que cette ſageſſe ſoit à notre ſeule diſpoſition & dépende abſolument de nous, comme l'habitude des exercices corporels auxquels nous pouvons nous former à force de répétitions, & être comme aſſurés de réuſſir.

Nous avons en nous, il eſt vrai, pluſieurs facultés intellectuelles & ſpirituelles qui peuvent ſe perfectionner par notre travail; telles ſont les *vertus ſecondaires*, & même la ſcience, mais quant à la ſageſſe, ce n'eſt point à force ouverte que nous y parviendrons; c'eſt la Cour des Rois où il faut marcher avec humilité, ſoumiſſion, prévenance, attention conſtante à captiver leur bienveillance; où, à quelqu'inſtant qu'il nous prennent, il faut toujours qu'ils nous trouvent prêts à leur plaire & à nous ſacrifier pour eux. C'eſt autant par la patience que par l'autorité & par la violence, qu'il faut écarter les rivaux qui nous traverſent. La douceur & l'amour, voilà les routes qui menent à la félicité; encore, malgré tous ces ſoins, le *Prince* peut-être ne jugera-t-il pas à propos de nous honorer d'un regard.

Jugeons maintenant ſi la ſageſſe eſt une choſe précieuſe, & s'il eſt rien à quoi elle puiſſe ſe comparer. L'homme devroit la demander ſans

ceſſe,

par la punition des *malfaiteurs* & par l'aſſerviſſement des *rebelles*. D'autres, enfin, en ont manifeſté la bonté, la bienfaiſance, par les Sciences & les ſecours qu'ils ont apportés aux *malheureux*, & par les douceurs qu'ils ont fait goûter aux hommes de paix. Et même on peut dire de ces Agens, ſans excepter ceux dont il eſt parlé dans les Traditions des Hébreux, qu'ils ne montroient à l'homme que des *vertus* iſolées, temporelles & paſſageres, & que par conſéquent ils ne lui donnoient point une idée parfaite de ſon Etre, ni des droits qui ſont attachés à ſa nature.

Il lui manquoit encore le complément de cette connoiſſance pour concevoir le ſens de tous ces emblêmes groſſiers qui avoient bien repréſenté la loi de l'homme; mais qui ne l'avoient repréſentée que matériellement, au lieu qu'elle devoit l'être par la *vertu* de l'homme, par des faits qui émanaſſent de lui-même.

Il falloit donc qu'une *ACTION PUISSANTE* démontrât la réelle & féconde exiſtence de l'homme, en lui facilitant l'intelligence de ſon Etre, & en l'élevant à un état de ſupériorité, auquel il ne ceſſoit de tendre, depuis ſa chûte, par une loi irréſiſtible de ſon eſſence; il falloit, dis-je, une troiſieme époque; il falloit un type total, qui lui offrît une loi plus ſimple & plus *une* que toutes celles qui avoient précédé; une

loi

loi plus analogue à la vraie nature de l'homme, dont nous ne ceſſerons de défendre la grandeur & la ſublimité.

Enfin, il falloit que la Sageſſe fît *ouvrir* pour la poſtérité humaine, une *porte* de plus que celles qui ſont contenues dans le *quarré* de la *puiſſance* de l'homme ; c'eſt-à-dire, que cette Sageſſe devoit faire *ouvrir* une cinquantieme porte, pour abolir le *nombre de ſervitude* opéré par la double puiſſance du mal, afin que l'homme, après s'en être délivré lui-même, pût encore en délivrer ſon enceinte ; " & tel étoit l'eſprit de cette loi hébraïque, qui au bout de cinquante ans rendoit la liberté aux eſclaves, & faiſoit rentrer les biens aliénés dans les mains de leurs premiers Maîtres. ,,

Par cette *vertu* nouvelle, non ſeulement l'homme devoit voir diſparoître en lui les loix de l'inſtinct & des affections des brutes, mais encore y ſubſtituer les droits & les affections de l'intelligence. Non ſeulement il devoit reconnoître tous les pouvoirs de l'ordre & de la juſtice, mais encore apprendre à s'élever au deſſus de la juſtice même, en ſe conduiſant par une loi bien différente de celle qui n'avoit été écrite que pour les eſclaves & les malfaiteurs : en un mot, il devoit apprendre à juger de la véritable deſtination de ſon Etre, qui n'étoit pas fait pour être reſſerré dans des entraves

traves, mais pour faire le bien, comme Dieu par nature, par amour, & ſans être mu par l'appareil des punitions & des récompenſes.

Pendant la premiere époque de ſon expiation, l'homme, comme l'enfant dans les liens ténébreux de la matiere, éprouvoit ſans doute les bienfaits de la Sageſſe. Mais, recevant ces bienfaits, comme l'enfant, ſans les appercevoir ni reconnoître la main qui les repandoit ſur lui, il n'étoit que paſſif, & ſon Etre réel & intelligent ne goûtoit pas encore ſa vraie nourriture, qui conſiſte dans l'activité & la vie.

Dans la ſeconde époque, ſes facultés plus développées le mettoient à portée de profiter des dons qui lui ſont prodigués. C'étoit alors que des Agens vertueux & éclairés, placés près de lui, l'aſſujetiſſoient à des ſacrifices, pour lui faire comprendre l'état de violence & de ſujétion où toute la Nature ſe trouvoit par rapport à lui; puiſque tout donnoit ſa vie pour lui.

Par-là ces Agens l'inſtruiſoient ſur la deſtination des différentes parties de l'Univers. Ils lui apprenoient qu'il n'y avoit pas un ſeul Etre dans la création univerſelle, qui ne fût l'image d'une des *vertus* divines; que la Sageſſe avoit multiplié ſes images autour de l'homme, afin que, quand il les lui préſenteroit, elle fît à leur aſpect ſortir

tir d'elle-même une nouvelle onction ; qu'ainſi elle tranſmît juſqu'à l'homme tous les ſecours dont il a beſoin ; & que le modele s'uniſſant à la copie, l'homme pût les poſſéder l'un & l'autre.

C'étoit lui peindre, en effet, ſa deſtinée ſous des couleurs vives, que de lui repréſenter l'Univers comme un grand Temple, dont les aſtres ſont les flambeaux, dont la terre eſt l'autel, dont tous les Etres corporels ſont les holocauſtes, & dont l'homme eſt le Sacrificateur. Par-là il pouvoit recouvrer des idées profondes ſur la grandeur de ſon premier état, qui ne l'appelloit à rien moins qu'à être le PRÊTRE DE L'ETERNEL dans l'Univers.

Mais, malgré cette brillante lumiere, que les Elus de la ſeconde époque vinrent communiquer à l'homme, en lui annonçant qu'il étoit le Prêtre de l'Eternel, il n'avoit point encore l'explication de ce titre ſublime.

Le tableau des rapports que ces Elus lui préſentoient, quelque magnifique qu'il fût, ne lui offroit que des objets inférieurs à ſa propre nature ; il n'y voyoit que des puiſſances éparſes & diviſées ; que des holocauſtes corruptibles : il n'y voyoit ni les indices d'une offrande impériſſable, ni l'unité des agens qui devoient y concourir ; afin que par eux il pût jouir de la plénitude de ſes droits.

Il étoit donc réſervé à une troiſieme époque, de lui faire acquérir la connoiſſance plus parfaite de la vérité, & de lui apprendre que, ſi de ſimples images temporelles ont pu lui faire découvrir quelques-unes des *vertus* ſupérieures, il ne doit mettre aucune borne à ſes eſpérances, en préſentant à la *vérité* une image émanée d'elle-même, qui par les ſecours qu'elle envoie à l'homme, l'anime de la même unité, & l'aſſure de la même immortalité.

C'eſt donc là où l'homme découvrant la ſcience de ſa propre grandeur, apprend qu'en s'appuyant ſur une baſe univerſelle, ſon Etre intellectuel devient le véritable Temple; que les flambeaux qui le doivent éclairer ſont les lumieres de la penſée qui l'environnent & le ſuivent par-tout; que le Sacrificateur, c'eſt ſa confiance dans l'exiſtence néceſſaire du Principe de l'ordre & de la vie; c'eſt cette perſuaſion brûlante & ſeconde devant qui la mort & les ténebres diſparoiſſent; que les parfums & les offrandes, c'eſt *ſa priere*, c'eſt ſon droit & ſon zele pour le regne de l'excluſive unité; que l'autel, c'eſt cette convention éternelle fondée ſur ſa propre émanation, & à laquelle Dieu & l'homme viennent ſe rendre, comme de concert, pour renouveller l'alliance de leur amour, & pour y trouver, l'un ſa gloire,

& l'autre ſon bonheur ; en un mot, que le feu deſtiné à la conſommation des holocauſtes, ce feu ſacré qui ne devoit jamais s'éteindre, c'eſt celui de cette étincelle divine qui anime l'homme, & qui, s'il eût été fidelle à ſa loi primitive, l'auroit rendu à jamais comme une lampe brillante & secourable, placée dans le ſentier du Trône de l'Eternel, afin d'éclairer les pas de ceux qui s'en étoient éloignés ; parce qu'enfin l'homme ne doit plus douter qu'il n'avoit reçu l'exiſtence que pour être le témoignage vivant de la lumiere & le ſigne de la Divinité.

18.

POUR mieux nous convaincre combien il étoit néceſſaire qu'une *Unité* de *vertus* vînt achever devant les hommes le tableau de leur Etre, qui n'avoit été que légérement tracé par les manifeſtations particulieres, je vais dire quelque choſe des *Nombres* : mais auparavant je dois prévenir que cette carriere eſt ſi vaſte, que jamais l'homme, ni aucun Etre que Dieu lui-même, ne pourra en connoître toute l'étendue. De plus,

elle eſt ſi reſpectable que je ne puis en parler qu'avec réſerve, ſoit parce qu'il eſt impoſſible de le faire clairement & à découvert en langage vulgaire, ſoit parce qu'elle renferme des choſes auxquelles on ne doit pas prétendre ſans préparation.

Cependant je ferai mes efforts pour que l'homme de deſir me comprenne autant qu'il lui ſera néceſſaire, & je ne négligerai rien pour concilier ſon inſtruction avec la prudence.

Mais, s'il arrivoit qu'il ne me comprît pas, je le prie pour ſon propre intérêt, de ne pas conſulter ſur ce que je lui confie, les Savans en titre & en crédit dans l'opinion humaine : car ils ont deſſéché la *Science* & n'en ſont point ſubſtanté ; ils n'en ont que le ſquelette décharné, & les *ſucs* les plus nourriſſans ſe ſont évaporés devant eux, ſans qu'ils aient eu la ſageſſe de les ſaiſir.

La *Science* eſt libre ; ils ont prétendu lui fixer des loix, & interdire au genre humain l'eſpoir de la découvrir ailleurs que dans leurs déciſions : mais elle a fui devant eux, ils marchent dans un vuide obſcur. Elle eſt incompreſſible comme l'eau ; ils ont voulu la comprimer : elle a briſé les entraves qu'ils lui avoient données, & ils ſont reſtés dans l'aridité.

Que le Lecteur n'aille donc pas à eux pour lever

lever ſes doutes ; ils ne feroient que les augmenter , ou y ſubſtituer des menſonges. Si quelque choſe l'embarraſſe dans ce qu'il va lire , qu'il ſe replie ſur lui-même ; qu'il eſſaie par une *activité intérieure* de ſe rendre *ſimple* & *naturel* : qu'il ne s'irrite point ſi le *ſuccès* ſe fait attendre ; les *ſuſpenſions* qu'il éprouvera ſont ſouvent les voies mêmes qui le préparent ſecrétement , & qui doivent l'y conduire.

Les *nombres* ſont les enveloppes inviſibles des Etres , comme les corps en ſont les enveloppes ſenſibles.

On ne peut douter qu'il n'y ait pour tous les Etres une enveloppe inviſible , parce qu'ils ont tous un *Principe* & une *forme* , & que ce Principe & cette forme étant aux deux extrêmes , ſont à une trop grande diſtance l'un de l'autre pour pouvoir s'unir & ſe correſpondre ſans intermede ; or c'eſt l'enveloppe inviſible , ou le nombre qui en tient lieu. C'eſt ainſi que dans les corps , la terre eſt l'enveloppe viſible du feu , que l'eau eſt celle de la terre , & l'air celle de l'eau quoique cet ordre ſoit fort différent dans les élémens non corporiſés.

On n'ignore pas que les loix & les propriétés des Etres ſont écrites ſur leurs enveloppes ſenſibles , puiſque toutes les apparences par leſquel-

les ils ſe communiquent à nos ſens, ne ſont autre choſe que l'expreſſion & l'action même de ces loix & de ces propriétés.

On en peut dire autant de leurs enveloppes inviſibles ; elles doivent contenir & porter ſur elles, les loix & les propriétés inviſibles des Etres, comme leurs enveloppes ſenſibles indiquent leurs propriétés ſenſibles. Si elles y ſont écrites, l'intelligence de l'homme doit donc pouvoir les y lire, comme par les ſens il lit ou éprouve les effets des propriétés ſenſibles tracées ſur les corps ; & agiſſant par l'enveloppe ſenſible des Etres : voilà ce que la connoiſſance des nombres peut promettre à celui qui ne les prenant pas pour de ſimples expreſſions arithmétiques, ſait les contempler ſelon leur ordre naturel, & ne voir en eux que des *principes* coéternels à la *vérité*.

Il faut ſavoir en outre que les Etres étant infinis, & que les propriétés de ces Etres étant de pluſieurs genres, il y a auſſi une infinité de nombres.

Ainſi il y a des nombres pour la conſtitution fondamentale des Etres ; il y en a pour leur action, pour leurs cours, de même que pour leur commencement, & pour leur fin, quand ils ſont ſujets à l'un & à l'autre ; il y en a même pour les différens degrés de la progreſſion qui leur eſt fixée.

Et

Et ce ſont là comme autant de bornes où les *rayons divins* s'arrêtent ; où ils réfléchiſſent vers leur *Principe*, non ſeulement pour lui préſenter ſes propres images, non ſeulement pour lui offrir les glorieux témoignages de ſon excluſive ſupériorité & de ſon infinité, mais encore pour y puiſer la *vie*, la *meſure*, le *poids*, la ſanction de leurs rapports avec lui ; toutes choſes que nous avons vues ne pourroit exiſter que dans le premier Principe des Etres.

Il y a auſſi des nombres mixtes pour exprimer les différentes unions & compoſitions d'Etres, d'actions, de *vertus* ; il y a des nombres centraux, des nombres médianes, des nombres circulaires, & des nombres de circonférence ; enfin, il y a des *nombres impurs*, faux & corrompus. Et répétons-le, toutes ces choſes ne ſont qu'indiquer les différens aſpects ſous leſquels on peut conſidérer les Etres, & les différentes propriétés, loix & actions, ſoit viſibles, ſoit inviſibles, dont nous ne pouvons douter qu'ils ne ſoient ſuſceptibles : & peut-être la vraie cauſe pour laquelle les nombres ont paru ſi chimériques à la plupart des hommes, c'eſt cet uſage où ſont les Calculateurs de faire dériver du zéro tous les nombres ; c'eſt-à-dire, de commencer dans leurs diviſions géométriques, en comptant par zéro, avant que de nombrer la premiere unité. Ils

n'ont pas vu que cette unité viſible & conventionnelle qui devient la premiere baſe de leurs meſures, n'eſt que la repréſentation de l'unité inviſible, placée avant le premier degré de toutes ces meſures, puiſqu'elle les engendre toutes, & que s'ils étoient forcés de la repréſenter par un zéro, ce n'étoit que pour nous peindre ſon inacceſſible *valeur*, & non pas pour la regarder comme un néant, lorſqu'elle eſt la ſource de toutes les baſes ſur leſquelles l'homme peut opérer.

On voit ici qu'autant les nombres ſont infinis, autant l'idée qu'on en doit prendre eſt ſimple & naturelle.

Elle ſe ſimplifiera bien encore quand on remarquera que cette immenſe multitude de nombres, qui ſe ſubdiviſent & s'étendent à l'infini, remontent par une marche directe juſqu'à dix nombres ſimples, leſquels rentrent dans quatre autres nombres, & ceux-ci dans l'unité d'où tout eſt ſorti.

Voilà pourquoi exiſtant au milieu de tous les objets de la Nature, nous n'avons cependant que dix doigts, que quatre membres, & un ſeul corps, pour palper ces objets, pour en approcher, pour en diſpoſer ; " car les doigts de nos pieds n'ont d'autre objet, que de nous donner la ſoupleſſe,

ſoupleſſe, l'élaſticité, & la viteſſe dans notre marche, ainſi que la ſolidité & la force quand nous ſommes debout & de pied ferme; & ſi à force d'habitude on a vu des hommes ſe ſervir avec ſuccès des doigts de leurs pieds, l'exercice forcé qu'ils ont fait pour en venir là, & les tentatives inutiles de tant d'autres, prouvent aſſez que ces doigts ne nous ont pas été donnés par la Nature pour une ſemblable deſtination; car s'ils portent le nombre dix, comme les doigts de nos mains, c'eſt que tout ſe répete, mais avec des qualités & des propriétés inférieures, ſelon l'infériorité des claſſes.,,

L'allégorie du Livre de *dix feuilles* dans l'Ouvrage déja cité, offre clairement les différentes propriétés attachées aux dix nombres intellectuels; il ſuffit d'ajouter que de leurs différens aſſemblages & de leurs différentes combinaiſons réſulte l'expreſſion de toutes les Loix & de toutes les actions des Etres quelconques, comme de la combinaiſon active des différens Elémens réſulte la variété infinie de toutes les productions corporelles & des phénomenes élémentaires.

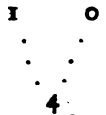
Parmi les exemples que l'on pourroit citer, je me bornerai à un ſeul; mais l'homme en ſera l'objet, comme il eſt celui de cet Ouvrage; &

par-là on pourra apprendre à juger des exemples que je tairai, & des autres propriétés des nombres.

Les Philoſophes anciens nous ont tranſmis l'addition du nombre quatre, laquelle donnant dix pour réſultat, offre un moyen naturel de lire à découvert l'immenſe vertu du quaternaire; les Philoſophes nouveaux ſe ſont contentés de jetter du ridicule ſur toutes ces idées numériques, ſans les comprendre, ni les réfuter.

On a vu dans cet Ouvrage, quelle fut la deſtination originelle de l'homme, qui devoit être le *ſigne* & le *Miniſtre* de la Divinité, dans l'Univers; on a vu auſſi qu'il eſt marqué du *ſceau quaternaire.*

Il eſt bien ſingulier que cette ſublime deſtinée ſe trouve écrite dans les expreſſions des anciens Philoſophes. Car en portant le nombre quaternaire juſqu'au réſultat de toutes les puiſſances qui le conſtituent, il rend deux nombres en deux branches, qui étant réunies, forment le nombre dix, en cette maniere:



Or le nombre quatre ſe trouvant placé entre l'unité & le nombre dix, ne paroît-il pas avoir la fonction de faire communiquer l'unité juſqu'à la

la circonférence univerſelle, ou le zéro ? ou pour mieux dire, ne paroît-il pas être le médiateur placé entre la Sageſſe ſuprême repréſentée par l'Unité, & l'Univers repréſenté par le zéro ? En voici la figure naturelle,

1 . . . 4 . . . O

Je trace ici cette figure par des caracteres numériques primitifs, qui ſont attribués aux Arabes, attendu qu'ils nous ont été tranſmis par eux, mais que les Savans de cette Nation reconnoiſſent appartenir à des peuples plus anciens.

Ces caracteres qui, pour des yeux exercés, portent l'empreinte exacte des plus hauts ſecrets des ſciences naturelles & phyſiques, ne peuvent avoir été tracés au commun des hommes par des Sages, & à ceux-ci par une main encore plus pure, que pour les aider à marcher d'un pas ferme dans la route des vérités.

On peut donc, par la loi des nombres, & par la figure que je viens de préſenter, ſe convaincre de la premiere dignité de l'homme, qui correſpondant du Principe de la lumiere juſqu'aux Etres les plus éloignés d'elle, étoit deſtiné à leur en communiquer les *vertus*.

On trouvera également dans ces nombres la marche par laquelle l'homme à pu s'égarer.

Si

Si au lieu de ſe tenir au centre de ſon poſte éminent, l'homme ou le quaternaire s'eſt éloigné de l'unité, & s'eſt approché de la circonférence figurée par le zéro, juſqu'à s'y confondre & s'y renfermer; dès-lors il eſt devenu matériel & ténébreux comme elle, & voici la nouvelle figure que ſon crime a produite.

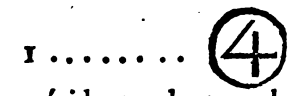
1.....

" Ne pourrions-nous pas même trouver des traces de cette union du quaternaire au zéro, dans le nombre des jours néceſſaires pour que le fœtus de l'homme ait la vie ? Car les Phyſiologiſtes nous aſſurent qu'il en faut environ 40; & alors il ſeroit difficile de douter que telle eût été la ſource, & la ſuite du crime de l'homme, puiſque ce nombre ſe retrace ſous nos yeux dans la reproduction de l'eſpece humaine. ,,

,, Obſervons néanmoins, pour ſoulager l'intelligence du Lecteur à qui ces vérités peuvent paroître très-étrangeres, qu'il ne faut pas appliquer ce nombre de 40 jours au crime de l'homme, comme nous le voyons régner aujourd'hui dans ſa reproduction corporelle. Le nombre actuel de cette Loi n'eſt qu'une conſéquence & une expiation du *nombre faux* qui a agi antérieurement.

Enfin

Enfin nous trouvons encore dans cette figure ſimple,



une preuve évidente de tous les principes poſés précédemment ſur la néceſſité de la communication des *vertus* ſupérieures juſques dans le malheureux ſéjour de l'homme.

Depuis *un* juſqu'à *dix*, il y a pluſieurs différens nombres qui tiennent tous par quelque lien particulier au premier anneau de la chaîne, quoiqu'on ait le droit de les en ſéparer pour les conſidérer ſous un aſpect particulier. Si le quaternaire, ou l'homme, étoit deſcendu juſqu'à l'extrémité inférieure de cette chaîne, ou juſqu'au zéro, & que cependant le Principe ſuprême l'eût choiſi pour ſon ſigne repréſentatif, ne faudroit-il pas, pour qu'il pût recouvrer la connoiſſance de ce qu'il a perdu, que tous ces nombres, ou toutes ces *vertus* ſupérieures & intermédiaires entre *un* & *dix*, deſcendiſſent vers lui, juſques dans ſa circonférence, puiſqu'il n'a pas le pouvoir de franchir la borne qui lui eſt preſcrite, pour remonter juſques vers elles. Et ce ſont là toutes les puiſſances de ſubdiviſion dont j'ai déja expoſé la correſpondance avec l'homme, appuyée ſur toutes les traditions & allégories des Peuples.

Mais cela ne ſuffit point encore pour l'entiere régénération

régénération de l'homme : ſi l'*Unité* n'avoit pénétré juſques dans la circonférence qu'il habite, il n'auroit pu en recouvrer l'idée complette, & il ſeroit reſté au deſſous de ſa loi. Il a fallu auſſi que cette *Unité* fût précédée par tous les *nombres intermédiaires*, parce que l'ordre étant renverſé par l'homme, il ne peut connoître la *premiere Unité* qu'il a abandonnée, qu'après avoir connu toutes les *vertus* qui l'en ſéparent.

Ceci répand un grand jour ſur la nature de cette *manifeſtation univerſelle* dont nous avons reconnu la néceſſité pour l'accompliſſement des décrets ſuprêmes.

Car quel que ſoit l'Agent chargé de l'opérer, il eſt certain qu'il n'a pu être inférieur aux Agens particuliers, qui n'ont manifeſté les facultés ſupérieures que dans leur ſubdiviſion ; & ſi les Agens particuliers, quoique réduits à des *vertus* partielles, ont cependant repréſenté les puiſſances de la Sageſſe, ſans quoi ils auroient été inutiles à ſes deſſeins, à bien plus forte raiſon, l'*Agent univerſel* devoit-il être dépoſitaire des mêmes pouvoirs.

Ainſi cette manifeſtation univerſelle des puiſſances Divines ſuccédant aux loix rigoureuſes de juſtice qui réſultoient de la ſubdiviſion de ces puiſſances, a dû mettre le comble à tous les biens

que

que l'homme pouvoit attendre, en lui rendant la vue de ces vérités poſitives, parmi leſquelles il a pris ſon origine.

Convenons en même temps qu'il ne falloit rien moins qu'un Agent revêtu d'un tel pouvoir, pour relever l'homme de ſa chûte, & l'aider à rétablir ſa reſſemblance & ſes rapports avec l'*Unité premiere*.

Si c'eſt par le plus élevé des hommes, que tous les maux de ſa malheureuſe poſtérité ont été engendrés, il étoit impoſſible qu'ils fuſſent réparés par aucun homme de cette poſtérité : car il faudroit ſuppoſer que des Etres dégradés, dénués de tous droits & de toutes *vertus*, ſeroient plus grands que celui qui étoit éclairé par la *lumiere* même : il faudroit que la foibleſſe fût au deſſus de la force. Or ſi tous les hommes ſont dans cet état de foibleſſe, s'ils ſont tous liés par les mêmes entraves, comment trouver parmi eux un Etre en état de rompre & de délier leurs chaînes ? Et en quelque lieu que l'on choiſiſſe cet homme, ne ſera-t-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briſer les ſiennes ?

Il eſt donc vrai que tous les hommes étant reſpectivement dans la même impuiſſance, & cependant étant tous appellés par leur nature, à un état de grandeur & de liberté, ils ne pourroient être rétablis dans cet état par un Etre qui leur

leur ſeroit égal : ce qui prouve que l'Agent chargé de leur retracer l'unité Divine, doit être par lui-même plus que l'homme.

Mais ſi nous portons notre vue au deſſus des *vertus* de l'homme, nous ne pourrons trouver que les *vertus* de la Divinité ; puiſque cet homme eſt émané d'elle directement, & ſans le concours d'aucune Puiſſance intermédiaire. L'Agent dont nous parlons, ayant plus que les *vertus* de l'homme, ne peut donc avoir rien moins que les *vertus* de Dieu, puiſqu'il n'y a rien entre Dieu & l'homme.

Il faut donc convenir que, ſi la *Vertu divine* ne s'étoit pas donnée, elle-même, jamais l'homme n'en auroit pu recouvrer la connoiſſance : ainſi il ne lui eût jamais été poſſible de remonter au point de lumiere & de grandeur où les droits de ſa nature l'avoient appellé ; ainſi le ſceau du grand Principe eût été imprimé en vain ſur ſon ame ; ainſi ce grand Principe lui-même eût failli dans la plus belle de ſes puiſſances, l'amour & la bonté, par leſquels il procure ſans ceſſe à l'homme les moyens d'être heureux ; enfin ce grand Principe eût été déçu dans ſes décrets, & dans la convention ineffaçable qui lie tous les Etres avec lui.

Quand j'annonce qu'il n'y a rien entre l'homme

& Dieu ; je le dis dans l'ordre de notre véritable nature, où vraiment nulle autre puiſſance que celle du grand Principe, ne devoit nous dominer. Dans l'état actuel, il y a en effet quelque choſe entre Dieu & nous : & c'eſt cette fauſſe maniere d'être, c'eſt cette tranſpoſition des puiſſances, qui imprimant en nous le déſordre univerſel, fait notre ſupplice & l'horreur de notre ſituation paſſagere dans le temps.

Nouvelle raiſon pour que la *Vertu divine* ſe ſoit rapprochée de nous, afin de rétablir l'ordre général, en remettant toutes les puiſſances dans leur rang naturel ; en rétabliſſant l'*Unité primitive* ; en diviſant la *corruption* qui s'étoit réunie dans le *centre* ; en diſtribuant les *vertus* du *centre* à tous les points de la circonférence, c'eſt-à-dire, en détruiſant les *différences*.

Car c'eſt une vérité à la fois profonde & humiliante pour nous, qu'ici-bas les différences ſont les ſeules ſources de nos connoiſſances ; puiſque ſi c'eſt de-là que dérivent les rapports & les diſtinctions des Etres, ce ſont ces mêmes différences qui nous dérobent la connoiſſance de l'*Unité*, & nous empêchent de l'approcher.

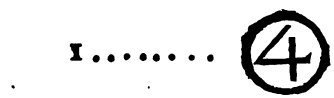
Or l'on ſent que ſi la *Vertu Divine* n'eût fait les premiers pas, l'homme n'auroit jamais pu eſpérer de revenir à cette *Unité*. Car de deux *vertus* ſéparées, comment la plus foible, celle qui

qui eſt abſolument impuiſſante, remonteroit-elle ſeule & par elle-même, à ſon terme de réunion ?

Enfin, ſans cette Agent univerſel, l'homme auroit bien ſu, par toutes les manifeſtations précédentes, qu'il y avoit des puiſſances & des *vertus* ſpirituelles ; mais il n'auroit jamais ſu par expérience, qu'il y avoit un Dieu, puiſqu'il n'y avoit que l'*Unité* de toutes ſes *vertus*, qui pût le lui faire connoître.

Ainſi reconnoiſſons avec confiance, que l'Agent dépoſitaire de l'unité de toutes les puiſſances, quelque nom qu'on lui donne, a dû poſſéder l'enſemble de toutes les *vertus* ſuprêmes, leſquelles avant lui n'avoient jamais été manifeſtées que dans leur ſubdiviſion ; que cet Agent a dû porter avec lui le caractere & l'eſſence divine, & qu'en pénétrant juſqu'à l'ame des hommes, il a pu leur faire ſentir ce que c'eſt que leur Dieu.

Et ici je rappellerai la figure précédente,



qui repréſente l'état de privation où nous languiſſons tous par la ſéparation où nous ſommes de notre Principe : on verra qu'en rapprochant

ces

ces caracteres, & faiſant pénétrer l'unité dans le quaternaire de l'homme, en cette ſorte,

l'ordre univerſel eſt rétabli ; puiſque ces trois caracteres.

1 . . . 4 . . . ○

ſe retrouvent dans leur progreſſion & dans leur harmonie naturelle. Cet ordre exiſtoit ſans doute lors même de la ſubdiviſion de ces types, puiſqu'il eſt à jamais indeſtructible ; mais là il n'exiſtoit qu'horizontalement, ou en latitude, au lieu que dans la figure qui les réunit ici ſous le même point & ſous le même centre, cet ordre exiſte ſelon ſon vrai nombre & ſa vraie loi, qui eſt la *perpendiculaire.*

Enfin, pour parler ſans voile, ce n'eſt qu'à cette époque que le *Grand* NOM donné aux Hébreux pût avoir toute ſon *action.* Sous la loi de juſtice, il n'avoit agi qu'extérieurement : il falloit qu'il pénétrât juſqu'au centre, pour opérer dans l'homme l'exploſion générale dont ſon Etre intellectuel eſt ſuſceptible, & pour le délivrer de l'état de concentration, où ſa chûte l'avoit réduit.

D'après les idées profondes que nous préſentent

ces démonſtrations, ne nous étonnons point des différentes opinions auxquelles les hommes ſe ſont arrêtés ſur l'*Agent univerſel.* Quelqu'idée qu'ils s'en ſoient formés, il n'eſt rien en fait de *vertus*, de *dons*, & de *pouvoirs*, qu'ils n'aient pu trouver en lui. Les uns ont dit que c'étoit un Prophete; d'autres, un homme profond dans la connoiſſance de la Nature & des Agens ſpirituels; d'autres, un Etre ſupérieur; d'autres enfin, une Divinité; tous ont eu raiſon, tous ont parlé conformément à la vérité; & toutes ces variétés ne viennent que des différentes manieres dont les hommes ſe ſont placés pour contempler le même objet. Le tort qu'ont eu le premiers, c'eſt de vouloir rendre excluſif & général le point de vue particulier qui ſe préſentoit à eux; les ſeconds, de ne pas ſe proportionner à la foibleſſe de leurs Diſciples, & de vouloir leur faire admettre ſans le concours de leur intelligence, les vérités les plus fécondes que l'eſprit de l'homme puiſſe embraſſer.

Les différens degrés de *Science* & de volonté ſont donc les ſeules cauſes de la diverſité des opinions qui regnent parmi les hommes ſur ce grand objet; car il en eſt pour qui cet *Agent univerſel* eſt venu, d'autres pour qui il vient, d'autres pour qui non ſeulement il n'eſt pas venu, mais même pour qui il ne vient pas encore.

Les

Les mêmes principes qui ont été expoſés, nous aiderons à découvrir quelle a dû être l'époque convenable à la manifeſtation de cet agent. Car s'il eſt propoſé par la Sageſſe ſuprême, pour la guériſon des maux attachés à la ſphere étrangere & ténébreuſe que nous habitons, il en a dû ſuivre toutes les loix.

Selon l'ordre phyſique, une maladie ne ſe guérit qu'après que le remede a pénetré juſqu'au ſiege même de la vie, juſqu'au centre de l'Etre; ce qui ſe voit avec évidence dans la plupart des dérangemens corporels, auxquels ou ne remédie parfaitement que par la purification du ſang.

Mais le ſang eſt le centre des corps animaux: c'eſt leur principe corporel le plus intérieur, puiſqu'étant environné des autres principes, il peut ſe conſidérer comme au centre de la circonférence animale, & que c'eſt de là qu'il envoie les émanations de ſa propre vie aux ſubdiviſions corporelles les plus extrêmes.

Il a donc fallu que l'*Agent univerſel*, chargé du grand œuvre de la régénération de toutes les *Puiſſances*, pénétrât les *ſubſtances* les plus intimes de tout Etre impur; qu'il communiquât ſes pouvoirs au *centre* même de toutes les choſes temporelles; que pour cet effet, il parût au milieu du temps, comme au milieu de toutes les actions des Etres émanés, afin d'agir plus efficacement

cement & à la fois, ſur le centre & ſur la vie de toutes les circonférences.

Si l'on deſiroit de connoître ſur cette manifeſtation, une époque poſitive & déterminée, il ſeroit très-poſſible de la découvrir en raſſemblant pluſieurs notions éparſes dans les Traditions des Hébreux. Il faudroit ſe rappeller ce que leurs Ecritures nous apprennent de la loi temporelle ſénaire qui a dirigé la production des choſes, & ſur la Loi ſainte & ſepténaire qui en a fait le complément : il faudroit comprendre le ſens de ce paſſage qui annonce que *mille ans ſont comme un jour devant Dieu*; car ceux qui en ont fait uſage dans leurs diſcours, & ceux qui l'ont combattu, ne paroiſſent pas l'avoir compris mieux les uns que les autres; enfin il faudroit connoître le rapport de toutes ces expreſſions, ſoit avec le nombre ternaire & apparent des élémens corporels, ſoit avec le *nombre réel* de l'unité de leur principe; & l'on y verroit que les loix & les actions ſupérieures ſont auſſi clairement déſignées dans les *nombres* ou enveloppes intellectuelles des Etres, que les loix matérielles le ſont ſur le corps.

Mais comme il faudroit au Lecteur des notions très-détaillées ſur ces matieres, il ſeroit inutile de lui en offrir des réſultats qui reſteroient nuls pour ſon inſtruction, juſqu'à ce qu'il s'en

fût

fût *aſſuré* lui-même. Je me contenterai de le mener ſur la voie, en lui parlant encore de ce *nombre quaternaire* dont nous avons montré ci-deſſus les propriétés.

L'homme, a qui le nombre quaternaire convient particuliérement, étoit émané pour occuper le *centre intermédiaire* entre la Divinité & l'Univers. Par ſa chûte il a été précipité dans une *circonférence* très-inférieure à celle qu'il occupoit précédemment; mais ſa nature n'ayant pas changé malgré ſa dégradation, il a dû occuper le centre de cette nouvelle région, comme il avoit occupé celui de l'ancienne, & cela parce qu'à quelque degré d'infériorité que les Etres deſcendent, leur caractere ſe conſerve & ſe manifeſte.

Si l'homme dans ſa chûte a encore occupé un centre, il a donc toujours porté en lui ſon nombre primitif quaternaire, quelqu'altération que ce nombre ait dû éprouver par l'oppoſition d'une région qui lui eſt ſi contraire.

Si l'homme, conſervant ſon nombre *quaternaire*, occupe encore un centre dans le ſéjour même de la confuſion qu'il habite, l'Agent univerſel, chargé de lui préſenter ſon modele, a dû le faire conformément à toutes ces loix; c'eſt-à-dire, qu'en paroiſſant au centre des temps, il a dû imprimer le nombre quaternaire juſques ſur

l'époque de ſa manifeſtation temporelle ; c'eſt-à-dire, enfin, que le quaternaire des temps & le centre des temps ne ſont qu'une ſeule & même choſe.

" En effet, le quaternaire qui dirige néceſſairement le *grand œuvre*, doit en diriger les ſuites, comme il en a dirigé les différentes préparations ; car ce nombre qui tient à la fois à l'expiation, & à la régénération, s'étend, ou ſe reſſerre en raiſon de l'objet que les Etres ont à remplir. Le premier homme marcha par *quarante*, pour obtenir la rémiſſion de ſa faute, & la réconciliation de ſa poſtérité temporelle : Jacob marcha par *quarante* pour obtenir la réconciliation de ſa poſtérité ſpirituelle ; le Libérateur des Hébreux marcha par *quarante*, pour obtenir la délivrance de ſon Peuple ; le grand Régénérateur a préparé la réconciliation univerſelle par un *quadruple cube dénaire*, parce que le pivot, le centre, & le premier de tous les types, c'eſt à lui ſeul que convenoit l'œuvre du milieu des temps, par laquelle il embraſſoit les deux extrêmes, comme étant dépoſitaire du complément de tous les nombres ,,.

Depuis ſon avénement, ce nombre d'action quaternaire ſe ſimplifie, & ſe ſimplifiera de plus en plus, en raiſon des futures *oppoſitions extrêmes* pour leſquelles il faudra que l'homme puiſſe ſe régénérer.

régénérer en moins de temps que par le paſſé ; & cette progreſſion ira en diminuant juſqu'à ce que le quaternaire *agiſſe* ſi rapidement, ſi inſtantanément, qu'il ſe confonde dans l'unité d'où il eſt ſorti : & c'eſt alors que les choſes temporelles finiront, & que l'amour & la paix régneront dans le cœur des hommes de deſir.

Si l'on réfléchit, au nombre Sabbatique ou Septénaire qui a complété l'origine des choſes, on reconnoîtra que ce même nombre doit en compléter la durée, & que *quatre* étant le centre des temps, eſt auſſi le centre de *ſept* ; mais gardons-nous de nombrer le cours temporel de la ſeptieme action, comme celui des ſix actions qui la précedent ; cette ſeptieme action ne tombant point excluſivement ſur les corps, ſe dérobe à nos calculs, & il ſeroit impoſſible à l'homme d'en fixer le terme, parce qu'elle eſt gouvernée par des *nombres ſupérieurs* dont il ne ſauroit diſpoſer.

Il y a ici de quoi exercer l'intelligence, mais il y a auſſi de quoi la dédommager des efforts qui lui reſtent à faire pour s'aſſurer de l'âge & de l'antiquité du monde ; & tout ce que je puis dire, c'eſt que pour calculer ce point avec juſteſſe, il faut prendre pour échelle l'année terreſtre.

Pourquoi, me demandera-t-on, prendre pour échelle l'année terreſtre, plutôt que nos jours, nos ſemaines, nos mois, & même les révolutions d'une autre planete que la nôtre?

C'eſt que le temps étant l'expreſſion des *ſix & une* actions premieres & conſtitutives de la Nature, il falloit qu'il eût, dans ſes périodes & dans ſes époques particulieres, un rapport direct avec elles; il falloit qu'il nous préſentât des tableaux réduits, mais complets & proportionnés avec le grand tableau de l'origine de l'Univers, de ſa durée totale, & de ſa deſtruction.

Or l'on ſait que l'année terreſtre eſt la période qui repréſente avec le plus de juſteſſe ces grands traits du principe des choſes, puiſqu'elle nous montre dans ce court eſpace, l'image de tout ce qui a été, de tout ce qui eſt, & de tout ce qui ſera: puiſqu'elle eſt la ſeule dont le cours renferme pour nous la végétation, la production & la deſtruction univerſelle; ce qui eſt la vraie répétition de toutes les choſes paſſées, préſentes & futures; enfin, puiſqu'elle réunit tous les types, toutes les époques, ſoit matérielles, ſoit immatérielles, qui ont été accordées à l'intelligence de l'homme pour le faire *renaître*, & lui aider à ſortir de ſes abymes.

On ſait, dis-je, que cette période eſt la même que celle de toutes les révolutions terreſtres; qu'elle

qu'elle eſt le vrai calcul de la terre, & que cette terre peint en action vivante dans ſa période particuliere tous les traits de la période générale. Il n'en faut pas davantage pour démontrer que l'année terreſtre eſt le nombre ſymbolique de la période univerſelle, & que comme telle, elle devient la baſe de tous nos calculs.

C'eſt même là ce qui pouroit venger la terre du mépris qu'ont affecté pour elle des hommes ignorans, qui ont voulu trouver dans ſon peu d'étendue relativement à l'univers, des motifs pour la dédaigner. Si la terre ne tenoit pas de plus près qu'aucun autre Etre corporel, aux loix & aux Principes premiers qui ont dirigé & produit toutes choſes, elle n'en porteroit pas auſſi clairement qu'elle le fait, le nombre & tous les caracteres.

19.

QUANT à la *révivification* attachée à l'*acte universel, central* & *quaternaire*, nous en avons des traces indicatives dans les Traditions des Hébreux ſur l'origine de l'Univers; elles nous enſeignent que le Soleil fut formé le quatrieme jour, & qu'avant qu'il le fût, rien d'animé animalement n'avoit la vie; c'eſt ſon feu de réaction qui concourut à faire ſortir du ſein de la terre & des eaux, tous les Etres corporels dont l'Univers matériel eſt habité. N'étoit-ce pas nous annoncer par ce tableau, que ſi l'homme devenoit criminel eſt qu'il s'aſſujettît au temps, il ne pourroit recouvrer ſa vraie lumiere qu'à la quatrieme époque de la durée des choſes temporelles? N'étoit-ce pas fixer le nombre de cette lumiere, & tracer la loi par laquelle elle s'eſt dirigée, & ſe dirigera éternellement.

C'eſt pour cela que la Loi donnée au Peuple Hébreu ne portoit la punition des crimes que juſqu'à la quatrieme génération; or le Réparateur univerſel en paroiſſant au quatrieme âge de

de l'Univers, ſatisfaiſoit pleinement à la Loi; il pouvoit à cette époque conſommer l'expiation univerſelle des prévarications de toute la poſtérité des hommes; par conſéquent opérer celle des ſouillures & de l'illégitimité de ſes propres ancêtres, & celle de toutes les malédictions où ſon miniſtere pouvoit l'expoſer de la part des hommes.

Toutefois, dois-je préſenter la formation du Soleil au quatrieme jour, comme un ſigne prophétique d'un événement prévu alors, puiſque ſelon pluſieurs, le crime qui l'a occaſionné ne pouvoit ſe prévoir, ſans que l'Auteur des choſes ne fît le pour & le contre, & ne participât à l'erreur de ſa créature? Ne dois-je pas plutôt préſenter cette formation du ſoleil au quatrieme jour, comme une ſimple confirmation de l'action univerſelle du nombre quaternaire, qui devoit être complette avant que l'homme coupable & ténébreux pût recouvrer la vie de ſon Etre intellectuel, ainſi que les animaux demeurerent dans l'inertie, & pour ainſi dire dans le néant juſqu'au moment où le Soleil élémentaire vint donner l'eſſor à l'action qui leur étoit propre?

Il eſt conſtant que ſi l'on a fait tant d'erreurs ſur la preſcience Divine, c'eſt que ceux qui diſputent ſur ces objets, confondent deux ordres de choſes

choſes très-différentes ; l'ordre viſible des choſes corruptibles où nous vivons ; & l'ordre des choſes incorruptibles, qui étoit celui de notre vraie nature.

A défaut de faire cette importante diſtinction, ils imputent à la Sageſſe ſuprême un concours univerſel avec nos œuvres, qu'elle a peut-être pour quelques-uns de nous dans notre état actuel, où nous ſommes liés aux actions variées des Etres non libres, mais qu'on ne ſauroit lui imputer dans notre état primitif, ſans l'injurier & ſans dénaturer toutes ſes Loix.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps à cette queſtion ; elle eſt au nombre de celles qui ſont inutiles & dangereuſes à traiter par le raiſonnement ſéparé de l'*action*. Nous devons agir pour obtenir des baſes de méditation, & non pas méditer avant d'avoir obtenu ces baſes. Sans cela chacun erre dans le vuide, & dans l'eſpace ténébreux ; chacun ſaiſit un ſens particulier que par ignorance & par légéreté il veut généraliſer ; tout s'obſcurcit, parce que tout ſe diviſe ; tout s'anéantit, parce que l'homme réduit à lui-même, épuiſe ſes forces, & ne reçoit rien pour les renouveller ; & voilà d'où ſont provenus les Schiſmes, les Sectes, c'eſt-à-dire, le néant ; enfin, une des grandes ſciences, eſt de ſavoir s'arrêter à propos.

Bornons-

Bornons-nous donc à reconnoître que l'Agent univerſel paroiſſant au milieu des temps à une époque quaternaire, & donnant à l'homme la vraie réaction dont il avoit beſoin, l'a mis à portée de rentrer dans ſon ancien domaine, & d'en parcourir toutes les parties : car ſi le corps de l'homme lui préſente deux diametres, ſi par-là, ce corps eſt un ſigne périſſable de la meſure univerſelle, ſon Etre intellectuel tenant au Principe infini, eſt à plus forte raiſon revêtu d'un ſigne quaternaire participant de l'infini, & avec lequel il peut meſurer à jamais tous les Etres.

Mais les deux diametres corporels de l'homme ſont, pour ainſi dire, confondus, inſenſibles, défigurés, & ſans action dans le ſein de la femme, juſqu'au moment où parvenant à la lumiere élémentaire, il lui eſt permis de les déployer ; c'eſt donc nous indiquer que la meſure quaternaire de l'homme intellectuel étoit reſſerrée, & comme nulle depuis qu'il avoit commis le déſordre ; & qu'elle ne pouvoit s'étendre & ſe développer qu'à l'époque de la grande lumiere, à cette époque où les *vertus* de l'*Unité* ſe ſont elles-mêmes *ſenſibiliſées*, afin de couler dans les quatre canaux qui forment le caractere hiéroglyphique de l'homme.

Cette époque rend donc à l'homme les moyens poſitifs d'exercer à ſon tour la même

réaction

réaction ſur tout ce qui eſt encore obſcur & caché pour lui ; & il n'y a plus rien dans les loix & dans la nature des Etres, qui doive pouvoir ſe refuſer à ſon empire, puiſque tous les Etres ſont eux-mêmes des ſubdiviſions de la meſure univerſelle, & qu'ils tiennent tous partiellement au *grand quaternaire*.

Mais pour que ce développement univerſel produisît de ſemblables effets, il a dû s'opérer au milieu du temps univerſel, & au milieu du temps particulier qui en eſt la répétition abrégée, & qui diviſe par *quatre* le cours de la Lune ; l'Agent chargé, de cette œuvre a dû la compléter, non ſeulement entre la nouvelle & la pleine Lune, mais encore au milieu d'une période ſepténaire de jours ſous-multiple de la période lunaire ; enfin, c'eſt à la fois au centre d'une ſemaine, au centre du mois *périodique* de la Lune, & au centre du cours univerſel de la Nature, que cet Agent a dû divulguer aux hommes la Loi ſecrete voilée pour eux depuis leur exil dans ce ſéjour d'expiation, afin qu'en agiſſant virtuellement dans ces trois centres, il ouvrît pour ainſi dire le paſſage aux *vertus* des trois facultés ſuprêmes, qui ſeules pouvoient revivifier les trois organes intellectuels de l'homme, & rendre l'*ouie*, & la *parole* à toute ſa poſtérité.

C'eſt

C'eſt à cette triple époque qu'il a dû entrer dans le *Saint* des *Saints*, s'y revêtir de cet *Ephod*, de cette *Robe de lin*, de ce *Pectoral*, de cette *Tiare* dont les Grands-Prêtres des Hébreux faiſoient uſage dans leurs fonctions ſacerdotales, & qui n'étoient pour eux que le ſymbole des *vrais vêtemens* dont le Régénérateur devoit couvrir un jour la nudité de la poſtérité humaine.

Là, il a dû développer la *Science* aux yeux de ceux qu'il s'étoit choiſis; il a dû retablir devant eux, les *mots* qui s'étoient effacés dans cet *ancien Livre* confié autrefois à l'homme, & que cet homme avoit défigurés; il a dû même leur donner un *nouveau Livre* plus étendu que le premier, afin que par-là ceux à qui il ſeroit tranſmis, puſſent connoître & diſſiper les maux & les ténebres dont la poſtérité de l'homme étoit environnée; & qu'ils appriſſent encore à les prévenir, & à ſe rendre invulnérables.

Là, il a dû préparer cet *antique parfum* dont il eſt parlé dans l'Exode, compoſé de *quatre aromates d'égal poids*, & que les Prêtres des Hébreux ne pouvoient employer qu'aux uſages du Temple, ſous les défenſes les plus rigoureuſes; il a dû en remplir l'*encenſoir ſacré*, & après avoir *parfumé* toutes les *régions* du Temple, il a dû convaincre ſes Elus, qu'ils ne pouvoient rien ſans ce *parfum*.

Enfin

Enfin, ſon œuvre eut été inutile pour eux, s'il ne les eût pas initiés à ſes connoiſſances, en leur enſeignant à *cueillir* eux-mêmes ces *quatre précieux aromates*, à en *compoſer* à leur tour ce même *parfum* incorruptible, & à en *extraire* ces *exhalaiſons pures* qui par leur vivante ſalubrité ſont deſtinées depuis l'origine du déſordre à *contenir* la *corruption*, & à aſſainir tout l'Univers.

Car l'Univers eſt comme un grand feu allumé depuis le commencement des choſes pour la purification de tous les Etres corrompus. Suivant la loi des feux terreſtres, il a commencé par être couvert de fumée; enſuite la flamme s'eſt developpée, & doit continuer inſenſiblement à conſumer toutes les ſubſtances matérielles & impures, afin de reprendre *ſa premiere blancheur*, & de rendre à ces Etres leurs couleurs primitives.

C'eſt pour cela que dans l'ordre élémentaire, lorſque la flamme a percé, lorſqu'elle eſt montée au deſſus des matieres combuſtibles, elle en pourſuit la diſſolution juſqu'à leur deſtruction totale; c'eſt pour cela qu'à meſure qu'elle a attiré vers elle tous leurs *Principes de vie*, qu'elle les a dégagés & unis à ſa propre eſſence, elle s'éleve avec eux dans les airs, & leur rend cette exiſtence libre & active dont ils ne jouiſſoient pas dans les corps.

Le Chef Univerſel de tous les Inſtituteurs ſpirituels

ſpirituels du culte pur & ſacré, a dû comme eux retracer ſur la terre ce qui ſe paſſe dans la claſſe ſupérieure; & cela conformément à cette grande vérité, que tout ce qui eſt ſenſible n'eſt que la repréſentation de ce qui ne l'eſt pas, & que toute action qui ſe manifeſte, eſt l'expreſſion des propriétés du Principe caché auquel elle appartient. L'Elu Univerſel doit même avoir accompli cette Loi d'une maniere plus éminente que ne l'avoient fait tous les Agens dont il venoit completer l'œuvre, puiſque ceux-ci n'avoient montré ſur la terre que le culte de juſtice & de rigueur, & qu'il venoit lui-même y apporter le culte de gloire, de lumiere & de miſéricorde.

Ainſi dans tous ſes actes, & dans le culte qu'il a exercé, il a dû démontrer tout ce qui s'opere dans l'ordre inviſible. Du haut de ſon trône, la Sageſſe Divine ne ceſſe de créer les moyens de notre réhabilitation : ici-bas le Régénérateur univerſel n'a pas dû ceſſer de coopérer au ſoulagement corporel & ſpirituel des hommes, en leur tranſmettant les différens dons relatifs à leur propre préſervation, & à celle de leurs ſemblables, en leur apprenant à éloigner d'eux les pieges qui les environnent, & à ſe remplir de la vérité.

Du haut de ſon trône, la Sageſſe Divine ne ceſſe de tempérer le mal que nous commettons, & d'abſorber nos iniquités dans l'immenſité de

milieux ; qu'ainſi il reconnoiſſe que l'objet de l'homme ſur la terre doit être d'employer tous les droits & toute l'action de ſon Etre, à raréfier autant qu'il le peut, les *milieux* qui ſont entre lui & le *vrai Soleil*, afin que l'oppoſition étant comme nulle, le paſſage ſoit libre, & que les rayons de la lumiere arrivent juſqu'à lui ſans *réfraction*.

On doit voir que l'homme lui-même, quoique ſéparé de cette Sageſſe dans laquelle il a puiſé la vie, ne l'eſt que relativement à lui, & nullement pour la ſuprême Intelligence, qui embraſſant l'univerſalité des Etres, & leur donnant ſeule l'exiſtence, démontre l'impoſſibilité qu'un Etre exiſte, & lui ſoit inconnu.

Mais dès que, malgré nos ſouillures & notre dégradation, nous ne pouvons jamais nous ſouſtraire à la vue intime, entiere & abſolue du grand Principe, peut-être, ſeroit-il moins éloigné de la nôtre que nous ne le penſons, ſi pour nous appercevoir de ſa préſence, nous ſuivions des voies plus vraies & moins obſcures ; peut-être tous les obſtacles ſeroient-ils nuls & inſenſibles, ſi nous employions, pour rétablir nos rapports avec lui, tous les efforts que nous mettons à les détruire.

Si de tels rapports ſont le privilege des *Puiſſances pures*, qu'il plaît à la Sageſſe de faire communiquer

muniquer juſqu'à nous, c'eſt que ces *Puiſſances*, ne les altérant point comme nous par une marche déréglée, lui reſtent unies par leur volonté, comme elles le ſont par leur eſſence, & conſervent ainſi l'unité de toutes leurs facultés, & de toutes leurs correſpondances avec lui.

Nous devons donc convenir que toutes les manifeſtations ſupérieures, dont nous ſentons la néceſſité pour nous retracer les droits de notre premiere Nature, ne préſentent de ſéparation que relativement à nous qui ſommes reſſerrés dans des bornes étroites, & qui par la foibleſſe de nos yeux, ne pouvons voir qu'une partie du tableau, tandis que celui qui le tient dans ſa main, le vivifie, le contemple & le voit toujours dans ſon entier.

Ainſi tout eſt lié pour Dieu, tout ſe tient, tout exiſte enſemble; toutes les *vertus*, ſoit inhérentes à lui, ſoit émanées de lui, ſont vues & animées par lui; tous les Etres qu'il a choiſis, tous les hommes qu'il a fait naître, enfin tous les reſſorts qu'il a employés depuis l'origine des choſes, & qu'il emploiera juſqu'à leur fin, & dans ſa propre éternité, ſont toujours préſens devant lui: autrement ſon œuvre ſeroit périſſable; il ne produiroit que des Etres mortels: & quelque choſe pourroit être ſouſtrait à ſon univerſalité.

Nous devons répéter auſſi, que la volonté fauſſe de l'Etre libre eſt la ſeule cauſe qui puiſſe l'exclure de l'harmonie univerſelle de l'*Unité*, puiſqu'il tient toujours à cette *Unité* par ſa Nature : d'où il réſulte que, ſi tâchant d'imiter les *Puiſſances pures*, qui manifeſtent devant lui les *vertus* Divines, ſa volonté s'uniſſoit à la volonté du grand Principe, il auroit comme elles la jouiſſance de tous ſes rapports avec ce Principe.

Il lui reſſembleroit par l'indeſtructibilité de ſon Etre, fondée ſur la loi de ſon émanation ; il ſeroit compris dans l'harmonie de toutes les facultés divines ; & parmi toutes les *vertus* que la Sageſſe lui fait manifeſter, il n'y en auroit point qui ne lui fût connue & dont il ne pût jouir, autrement il ne connoîtroit pas leur unité.

Car, l'amour du bonheur des Etres étant ſpécialement de l'eſſence de la Sageſſe, quand elle fait parvenir juſqu'à nous, des puiſſances ſubdiviſées, & la ſienne même, ſon objet n'eſt que de nous ramener à cette unité harmonique, dans laquelle ſeule tous les Etres peuvent jouir de la plénitude de leur action.

Elle n'a donc ſemé pour ainſi dire, toutes ces *vertus* autour de nous, qu'afin de nous porter à les recueillir, à les raſſembler, & à en faire notre aliment journalier ; en un mot, à en compoſer nous-mêmes une unité, en rapprochant les

les temps & les diſtances qui les tiennent éloignées, & en écartant d'elles tous les obſtacles & tous les voiles qui les couvrent à nos yeux, & nous empêchent de les appercevoir.

Ainſi toutes ces *vertus* Divines, ordonnées par le grand Principe, pour coopérer à la réhabilitation des hommes, exiſtent toujours autour de nous, près de nous, & ne ſortent jamais de l'enceinte où nous ſommes renfermés; comme les productions de la Nature élémentaire environnent continuellement nos corps, & ſont toujours prêtes à nous communiquer leurs propriétés ſalutaires, à nous guérir de nos maladies, & même à nous en préſerver, ſi nos vues fauſſes, & contraires à cette Nature, ne nous éloignoient pas ſi ſouvent de la connoiſſance de ſes tréſors, & des fruits qu'elle pourroit nous procurer.

Ainſi, ſans les obſtacles que nous oppoſons nous-mêmes aux actions bienfaiſantes du grand Principe, il n'y auroit pas une de ces *vertus*, que nous ne puiſſions cueillir & nous approprier, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, comme nous pourrions nous approprier toutes les *vertus* des ſubſtances ſalubres de la Nature élémentaire.

Ainſi, ſans la dépravation ou la foibleſſe de notre volonté, nous ne ſerions ſéparés qu'en apparence, de tous ces Etres, de tous ces Agens

ſalutaires, dont les bienfaits ſont conſacrés dans les différentes Traditions; & nous ſerions près d'eux en réalité.

Toutes les œuvres de ce grand Principe nous ſeroient préſentes, & depuis le commencement des temps juſqu'à nous, aucun Etre, aucun *nom*, aucune puiſſance, aucun fait, aucun Agent ne nous demeureroit inconnu : de façon que ces Elus qui ont opéré ſur la terre cette ſuite de faits tranſmis juſqu'à nous par les Traditions des Peuples, que toutes leurs lumieres, leurs connoiſſances, leurs *noms*, leur intelligence, leurs actions ne formeroient pour nous qu'un ſeul tableau, qu'un ſeul point de vue, qu'un ſeul enſemble, dont tous les détails ſeroient deſtinés à notre inſtruction & ſoumis à notre uſage. Ce qui démontre combien les Livres ſeroient inutiles, ſi nous étions *SAGES*; car les Livres ne ſont que des recueils de penſées, & nous vivons au milieu des *penſées*.

En effet, ſi tout eſt eſſentiellement lié, inſéparable, indiviſible, comme provenant de l'eſſence Divine; ſi toutes les *vertus* qui émanent du grand Principe, ſont toujours unies & dans une parfaite & intime correſpondance, il eſt évident que l'homme ne pouvant anéantir ni changer ſa propre nature, qui le lie néceſſairement à l'unité univerſelle, eſt ſans ceſſe au milieu

milieu de toutes les *vertus* Divines envoyées dans le temps ; qu'il en eſt environné ; qu'il ne peut faire un pas, un mouvement, ſans communiquer avec elles ; qu'il ne peut agir, penſer, parler dans la ſolitude la plus profonde, ſans les avoir pour témoins, ſans en être vu, entendu, touché ; & que s'il n'y avoit entr'elles & lui, le fruit de ſa volonté lâche & corrompue, il les connoîtroit auſſi intimement qu'elles le connoiſſent, il auroit ſur elles, les mêmes droits qu'elles ont ſur lui ; & ce n'eſt point aller trop loin que d'aſſurer qu'il pourroit étendre ſes privileges juſqu'à connoître viſiblement Fohi, Moïſe, le Régénérateur univerſel lui-même, puiſque ce privilege embraſſe généralement tous les Etres qui depuis le commencement des temps ont été appellés ſur la terre.

Quelle raiſon pourroit même nous empêcher de croire que ſans notre volonté corrompue, nous aurions de pareils droits ſur les grands faits & ſur les grandes actions à venir ? Si notre nature nous appelle à partager les propriétés de l'*unité*, ne devons-nous pas, comme elle, embraſſer tous les eſpaces, tous les temps, puiſque nous ſommes, comme elle, au deſſus de tout ce qui eſt paſſager & temporel ?

Oui, s'il eſt vrai que dans notre eſſence nous ſoyions liés à l'*unité* d'une maniere inſéparable, nous

nous devons l'être dans tous les faits qui lui ſont propres, dans ceux qui ont exiſté avant les temps, dans ceux qui ont exiſté depuis le commencement des temps, dans ceux qui exiſteront juſqu'à la fin des temps, dans ceux-même qui auront lieu après la diſſolution & la diſparition des choſes apparentes & compoſées. Car nous ne tiendrions plus à l'*unité*, ſi nos droits n'étoient que partiels, & que nous ne puſſions pas, contempler dans leur enſemble tous les détails du ſpectacle de l'immenſité.

Nous voyons par-là combien ſe ſimplifie l'idée qu'on a des Prophetes : leur gloire, leurs lumieres devroient être celles de tous les hommes : tous les hommes ſont des Prophetes par leur nature ; c'eſt leur foibleſſe & leur dépravation qui les empêchent d'en manifeſter les privileges.

L'étymologie de ce nom en eſt la preuve. Les Hébreux l'exprimoient par le mot *Roëh*, participe du verbe *Raah*, *il a vu*. Auſſi nommoient-ils leurs Prophetes, des *Voyans*. Auſſi peut-on faire deſcendre de-là les droits & les *vertus* des Rois, à qui, ſelon la vraie ſignification, devroit appartenir principalement la qualité de *Voyant*. Auſſi le premier Roi d'Iſraël reçut-il ſes titres & ſon autorité, du *Voyant* Samuel, parce qu'alors les Chefs temporels des

Hébreux

Hébreux étoient des *Voyans*, comme l'homme l'étoit dans ſon premier état, & comme toute ſa poſtérité auroit dû l'être.

Enfin les *deux mondes* ſont remplis de tréſors nés ou à naître, qui ſe manifeſtent au gré de l'homme quand il eſt ſage; car il y a un *Seminal* univerſel dans l'un & dans l'autre; ce *Seminal* eſt ſans borne, ſans nombre, ſans fin; il n'attend pour produire & pour ſe montrer qu'un choc ou une raiſon convenable, & cette raiſon eſt la pureté des deſirs de l'homme. Peut-il donc ſe plaindre de ſon ignorance, peut-il avoir des maux & des peines, puiſqu'à tout inſtant il a le pouvoir de s'inſtruire, ou de prier *efficacement* ſon Dieu.

Au ſurplus ceux qui ne voudroient pas croire à leur ame, parce qu'on ne leur montreroit pas dans la leur tout ce qu'on leur dit devoir y être, annonceroient par-là bien peu d'intelligence. En effet, la leur montrer, dans l'état de ténebres où ils l'enſeveliſſent, ce ne ſeroit pas la leur montrer. Mais avant d'aſſurer que toutes les merveilles que nous lui attribuons, ne s'y trouvent pas, il faudroit qu'ils euſſent fait quelques efforts pour les y chercher: & peut-être ces efforts les y auroient-ils fait naître; peut-être reconnoîtroient-ils qu'il ne leur ſeroit pas ſi difficile qu'ils le penſent de ſe rendre heureux, & que s'ils vouloient l'être, ils n'auroient qu'à *parler*.

20.

IL ſe préſente ici une queſtion importante ; ſavoir, quels ſont les moyens ſenſibles que l'Agent univerſel a dû employer pour préſenter viſiblement l'unité de ſes *vertus* à l'Univers, au milieu des temps & au centre de toutes les immenſités temporelles univerſelles & particulieres.

Mais je dirai peu de choſe ſur cet objet ; car on n'a pas oublié qu'aucune *vertu* ſupérieure, qu'aucune penſée ne vient auprès de l'homme ſans ſe condenſer, pour ainſi dire, & s'unir aux couleurs ſenſibles de la région que nous habitons ; obſervant toutefois qu'elles ſuivent les Loix terreſtres ſans en être commandées, qu'elles les dirigent & les perfectionnent, au lieu d'être liées & reſſerrées par leurs actions paſſives.

On n'a point oublié non plus quelle eſt la dignité de la forme de l'homme ; ainſi il ſuffit de ſavoir que cet Agent univerſel a dû ſuivre la loi commune à tous les Agens qui ſe ſont manifeſtés ; ajoutons cependant que de même que par ſa Nature Divine il a raſſemblé en lui les *vertus* intellectuelles

intellectuelles de tous les Agens qui l'avoient précédé, de même ſa forme corporelle a dû renfermer toutes les *vertus* ſubdiviſées & contenues dans tous les corps de l'Univers.

Ajoutons encore que s'il eſt vrai, ſelon l'ouvrage déja cité, que le premier homme terreſtre n'ait point eu de mere, puis qu'avant ce premier homme terreſtre, nul corps humain *matériel* n'avoit exiſté ; il falloit que celui qui pouvoit ſeul rendre la lumiere à ſa poſtérité, n'eût point de pere ; & cela ne ſurprendra pas, ſi l'on pénetre dans la connoiſſance du Principe qui forma primitivement ces corps.

Enfin le premier homme ayant placé le mal à côté du bien, il falloit que l'Etre régénérateur plaçât le bien à côté du mal, afin de balancer le poids & l'action du crime, & de completer les termes de la proportion.

Or la matiere à laquelle l'homme s'eſt uni criminellement, n'eſt-elle pas la ſource de l'erreur & des pâtimens qu'il éprouve ? ne le tient-elle pas comme enchaîné parmi des ſubſtances qui lui préſentent dans l'ordre ſenſible, tous les ſignes de la réalité, tandis qu'elles n'en ont aucune pour ſon Etre penſant ? Le Régénérateur univerſel, en s'uniſſant volontairement & *purement* à une forme ſenſible, doit donc avoir fait le type oppoſé ; c'eſt-à-dire qu'il a dû préſenter

ſenter aux yeux de la matiere, tous les indices de la défectuoſité, de la fragilité dont elle eſt ſuſceptible, ſans qu'aucune des ſources de cette corruption ait pu atteindre juſqu'à *lui*. En un mot, ſi la matiere avoit *charmé* l'homme, & avoit ſubjugué les yeux de ſon eſprit, il falloit que le Régénérateur univerſel *charmât* la matiere, & qu'il en démontrât le néant, en faiſant régner devant elle le *vrai*, le *pur*, l'*immuable*.

Ainſi il ne s'eſt montré ſur la terre, conformément à ces loix, que pour peindre à l'homme ſa propre ſituation, & pour lui tracer l'hiſtoire entiere de ſon Etre; c'eſt-à-dire, que ſi le Régénérateur a dû préſenter à l'homme le tableau de ſon état mixte & dégradé, il doit auſſi lui avoir manifeſté celui de ſon état ſimple & glorieux; & pour cet effet il faut que la mort ait opéré en lui, devant les hommes, une ſéparation viſible des deux ſubſtances qui nous compoſent, afin que par cette viſible *analyſe*, nous ne puſſions douter que ce qui forme aujourd'hui cet impur amalgame, eſt l'union d'un Principe ſupérieur & ſublime, à un Principe terreſtre & corruptible.

« En un mot, il falloit que l'hiéroglyphe s'effaçât pour que la *langue* parût; car nous avons vu que l'hiéroglyphe a été antérieur aux langues; & c'eſt ce qui pourroit faire dire que tous les

Elus

Elus précédens n'étoient que des hiéroglyphes dont l'Elu univerſel étoit la *langue*. C'eſt pour cela qu'il avoit deux alphabets, puiſqu'il falloit qu'il fût deux *langues*; celle des Elus précédens, & la ſienne. Les *nombres* de ces deux alphabets ſont faciles à connoître, puiſqu'ils ſont le double du *nombre* de l'homme : & le nombre de l'homme ſe trouve à la fois pour ſon élection, pour ſon terme, & pour ſon *progrès* dans *cent quarante-cinq mille* huit cent *ſoixante-ſept.* »

Il falloit en même temps que cette ſéparation viſible s'opérât par un moyen violent, pour rappeller à l'homme que ce fut un moyen violent qui unit autrefois ſon Etre intellectuel avec le ſien.

Il falloit de plus que cette ſéparation fût volontaire, puiſque la premiere union l'avoit été.

Il ne falloit pas cependant que la Victime volontaire s'immolât elle-même; puiſqu'alors elle n'eût plus été irréprochable, & le ſacrifice eût été *ſans effet.*

Il falloit auſſi que ceux qui immoloient cette Victime, ne la connuſſent point pour ce qu'elle étoit, parce qu'ils ne l'auroient pas immolée.

Recueillons-nous ici, contemplons l'univerſalité des vertus Divines oppoſées à l'univerſalité des déſordres qui avoient ſouillé toutes les claſſes

ſes des Etres ; conſidérons l'unité des biens effaçant l'unité des maux, en ſupportant & annullant à la fois tous leurs efforts : enfonçons-nous dans cet abyme de ſageſſe & d'amour, où la *Victime* généreuſe *ſe ſacrifie* elle-même ſans crime, & où les aveugles ſacrificateurs, en détruiſant ſon enveloppe apparente, mettent à découvert l'unique modele de l'ordre & de la pureté, & extraient, ſans le ſavoir, un *électre univerſel.*

Car les bienfaits dont cet Agent eſt l'organe & le dépoſitaire, n'ont dû ſe borner ni aux lieux où il a paru, ni aux hommes qu'il s'étoit choiſis, ni même à tous ceux qui exiſtoient alors ſur la terre : en communiquant ſes dons à ſes Elus, il ne leur avoit donné que le germe de l'œuvre, il devoit enſuite le développer, & l'opérer en grand dans toutes les régions que les ſuites du crime avoient atteintes, c'eſt-à-dire, dans toutes les claſſes des Etres, puiſqu'il n'y en avoit aucune qui n'en eût été ébranlée.

Ainſi les corps & les Elémens, expoſés par la foibleſſe & par le crime de l'homme, à la contr'action, qui tend ſans ceſſe à déranger leurs loix, ont dû recevoir par celui qui venoit tout régénérer, des préſervatifs propres à les conſerver dans l'harmonie qui les conſtitue, & à éloigner les actions deſtructives. Enfin ils ont dû être préparés par-là, à voir rendre encore ſur eux les droits

droits de l'homme & plus puiſſans & plus manifeſtes. Et ſi le fer étant maintenu dans la direction propre à l'aimant, peut acquérir une partie des qualités magnétiques, devrions-nous être ſurpris que des hommes qui auroient ſuivi conſtamment le ſentier de *vertus* de l'Agent univerſel, ſe fuſſent remplis de ces mêmes *vertus*, & que brûlant de zele & de confiance, ils euſſent calmé les vents & les flots, arrêté l'effet du venin des viperes, rendu l'action aux paralytiques, guéri les maladies, & même arraché des victimes à la mort.

Cette influence univerſelle ſur la terre & ſur les élémens a dû nous être marquée par quelques ſignes ſenſibles, de la part de celui qui venoit la régénérer : comme lors de la ſortie d'Egypte, parurent viſiblement les indices d'un ſecours & d'une *vertu* ſupérieure, par ce ſang appliqué ſur les trois différentes parties des portes des Hébreux.

Or les ſignes de l'œuvre que le Régénérateur opéroit inviſiblement ſur l'Univers, ont dû ſe trouver dans les loix de la décompoſition de ſon propre corps, puiſque ſon corps renfermoit les Principes les plus purs & les plus actifs de la Nature.

Il a dû manifeſter trois actes ſucceſſifs de purification, opérés par les trois ſubſtances pures de ſa forme matérielle en diſſolution ſur les trois-

élémens terreſtres qui ont ſervi de principes à tous les corps ; élémens que le crime avoit infectés, & par eux toute la nature : élémens qui avoient été ſouillés de nouveau par les prévarications des premieres poſtérités de l'homme, & dont les Elus précédens, quelques virtuels qu'ils fuſſent, n'avoient pu completer la purification.

En effet, l'unité ternaire qui avoit tout produit, ne pouvoit tout rétablir que par le même nombre : mais avec cette différence, qu'agiſſant alors ſur les choſes compoſées, elle ne pouvoit procéder que par des actions diſtinctes ; au lieu que dans l'origine, opérant ſur les Principes mêmes, elle avoit tout produit dans un ſeul fait.

Après avoir régénéré les trois baſes fondamentales de la Nature, il falloit régénérer les *vertus* qui lui ſervent de mobile & de réaction : il falloit rendre à tous ces mobiles inviſibles, l'activité qu'ils avoient perdue par la criminelle négligence de l'homme, qui, chargé de préſider à leur harmonie, en avoit laiſſé altérer la pureté & la juſteſſe ; ou plutôt il falloit détruire tous les obſtacles que le crime de l'homme avoit laiſſé naître près de ces mobiles, dans toutes les parties de l'Univers. Ce ſont-là ces barrieres terribles que toute ſa poſtérité doit franchir avant de rentrer dans le ſéjour de la lumiere ; ce ſont-là

ces

ces différentes ſuſpenſions qui ſe préſentent à la penſée comme inévitables pour l'homme, après qu'il ſera ſéparé de ſa forme ſenſible.

C'eſt donc ſur ces barrieres inviſibles que le Réparateur à dû étendre ſes *vertus*. Par le droit dont il etoit dépoſitaire, il a pu en faciliter tellement l'accès, que tous ceux qui y étoient arrêtés depuis l'origine du déſordre, & tous ceux qui n'en avoient point encore approché, ſe fortifiant de ces mêmes *vertus*, puiſſent aujourd'hui ſurmonter ces obſtacles ſans péril, comme portant de nouveau ſur eux le même *caractere*, & le même *nom* qui devoit autrefois leur faire ouvrir toutes les enceintes, & leur procurer, au milieu des plus terribles malfaiteurs, le reſpect & la ſécurité.

" Les *vertus* de ces mobiles ſupérieurs ſont retracées & miſes ſenſiblement en action par les ſept Aſtres Planétaires. Ce ſont elles dont il eſt queſtion, dans l'ouvrage déja cité, ſous l'allégorie des ſept arbres, & de l'échelle géographique de l'homme. Elles ſont les organes du nombre quaternaire, dont la force & l'exiſtence ſont démontrées par les quatre eſpeces d'aſtres qui compoſent la région céleſte, ſavoir les Planetes, les Satellites, les Cometes, & les Etoiles fixes ,,.

" Comme telles, elles ſont du plus grand prix pour l'homme. Ce ſont-là en effet ces colonnes

puiſſantes qui devoient lui ſervir de rempart ; & qui ont été pour lui l'obſtacle le plus redoutable, juſqu'à ce qu'une main bienfaiſante ſoit venue l'aider à le vaincre. Ce ſont-là les sept portes de la ſcience, qui ne peuvent être ouvertes que par celui qui poſſede la double clef quaternaire. Ce ſont-là les ſepts dons qui depuis le crime ont été retirés aux hommes, & qui néanmoins circulant ſans ceſſe autour de nous, ſans que nous en jouiſſions, ont fait dire que le Juſte même péchoit ſept fois par jour, ſelon la *vraie définition* du mot *Péché* ; c'eſt par ce nombre que les murs de Jéricho furent renverſés ; c'eſt par ce nombre que fut guérie la lepre de Naaman. Ce ſont enfin les ſept *types* de ces ſept *actions* que les Traditions hébraïques nous repréſentent comme ayant dirigé & completé l'origine des choſes ; & comme devant, pendant leur durée, ſervir des colonnes au Temple que l'homme auroit dû occuper dans l'Univers.

" Car, depuis le crime, ces ſept Types demeuroient comme ſans action, attendant celui qui devoit les ranimer. Dès qu'il a paru, ils ont repris la vie ; & ſe reproduiſant dans leurs propres *vertus*, comme Dieu même, ils ont dès-lors manifeſté leur acte ſenſible. La premiere puiſſance de cette manifeſtation étant déſignée par le nombre

nombre quarante-neuf, c'étoit ſept ſemaines ou quarante-neuf jours après la conſommation de l'œuvre que ces dons viſibles devoient ſe repandre ; parce que c'étoit alors que devoit s'ouvrir cette cinquantieme porte de laquelle tous les eſclaves attendoient leur délivrance, & qui ſe rouvrira de nouveau à la fin des temps pour ceux qui, ſelon Daniel, auront le bonheur d'attendre, & de parvenir juſqu'à *treize cent trente-cinq* jours. ,,

N'étoit-il pas également néceſſaire que celui qui devoit verſer ces dons ſur la terre, parcourût l'eſpace qui la ſépare du premier Auteur des Etres ; qu'après avoir purifié les ſept canaux, par leſquels toutes les *vertus* doivent couler dans le temps, il allât prendre ſur l'*Autel d'or le pain de propoſition* qui eſt ſans ceſſe placé devant l'Eternel, & qui le tranſportant dans toutes les régions de l'Univers, il le diſtribuât non ſeulement aux hommes qui depuis le commencement des ſiecles avoient traverſé l'habitation terreſtre que nous occupons, mais à ceux-mêmes qui exiſtoient corporellement ſur ce théatre d'expiation, attendu qu'ils étoient tous encore dans la diſette de leur véritable nourriture.

D'ailleurs, nous ne pouvons nous diſpenſer de convenir que c'eſt par une parole que ce grand acte devoit ſe produire ; puiſque ſi nous n'avons

pas d'autre inſtrument pour manifeſter nos idées, il réſulte que l'Etre principe dont nous ſommes le ſigne & la repréſentation, ne pouvoit également nous apprendre que par la parole, les deſſeins ſacrés qu'il avoit eu ſur nous dès l'inſtant de notre exiſtence, & que l'homme avoit mépriſés; par conſéquent s'il devoit nous manifeſter au milieu des temps une unité de parole, il devoit donc nous manifeſter de nouveau la profondeur de toutes ſes penſées, & nous mettre à portée de recouvrer le ſecret même de ſa ſageſſe de toutes ſes *vertus*.

Or voici quelle eſt la progreſſion de la manifeſtation de ſes puiſſances. L'Univers matériel eſt l'expreſſion de ſa *parole phyſique*; les Loix & les tréſors de la premiere Alliance de l'*Etre principe* avec la poſtérité de l'homme ſont l'expreſſion de ſa *parole ſpirituelle*; le grand œuvre opéré par la ſeconde Alliance eſt l'expreſſion de ſa *parole divine*.

Il paroîtroit en même temps néceſſaire que ce grand œuvre ſe couronnât ſur la terre par la multiplication des langues.

Les premieres poſtérités de l'homme, en s'abandonnant à des excès criminels envers la vérité, avoient ſubi pour leur punition cette terrible *confuſion des langues*, qui avoit rendu tous

tous les individus & tous les Peuples, *étrangers* les uns aux autres.

Les remedes de la Sageſſe ſuprême ſe proportionnant toujours à nos maux, devoient donc prendre la voie la plus favorable pour nous, qui étoit de multiplier les *dons* des *langues* dans ceux qu'elle chargeroit d'annoncer ces *vertus* & de les manifeſter ſur la terre.

Car au moyen de cette multiplication des langues, ils devroient ſe trouver à portée de faire parvenir les remedes par-tout où le mal auroit gagné, & de rappeller à l'union, à l'intelligence & à la vie, tous ceux que le crime auroit livrés à la diſperſion, aux ténebres & à la mort; c'eſt-à-dire, qu'ils pouvoient par cette multiplication des langues, raſſembler & réunir tous ceux que la *confuſion des langues* avoit *ſéparés*. Vérité profonde, inſtructive pour ceux qui ne ſont point étrangers aux rayons de la lumiere, & qui ſont aſſez heureux pour *contempler* quelquefois avec confuſion, les *voies* & les *fruits* de la Sageſſe!

Enfin, ſi nous ne pouvons ici-bas connoître les choſes que par leurs ſignes, & non par leurs Principes; ſi dans une circonſtance ſi importante, les deſſeins de cette Sageſſe en faveur de l'homme, devoient être exprimés d'une maniere qui fût à couvert de toute équivoque, il

falloit que pour ſignes ſenſibles, elle prit des *langues de feu.*

Voilà comment les *vertus* Divines étant toujours inviſiblement liées les unes aux autres, auront pu diſpoſer de nouveau l'Univers pour l'homme, & rétablir en même temps l'homme dans ſes droits ſur l'Univers.

C'eſt alors que l'œuvre univerſelle temporelle eſt accomplie ; car le Réparateur ne pouvoit ramener le calme dans l'Univers, il ne pouvoit régénérer la vie dans l'ame de l'homme, ſans rendre la paix & la félicité aux Etres d'une autre claſſe, à ces Etres ſupérieurs aux temps par leurs fonctions primitives, mais qui par zele pour le regne de la vérité, ſe trouvoient en aſpect du déſordre depuis ſon origine, tandis qu'ils n'étoient faits que pour contempler à jamais le ſpectacle vivifiant de la perfection & de l'ordre.

Car ſi la dégradation de l'homme leur a fait, pour ainſi dire, exercer des fonctions étrangeres à leur véritable emploi, l'acte qui a dû être opéré pour ſa réhabilitation, leur rend l'eſpoir de leurs premieres jouiſſances, qui ſont de voir régner par-tout la régularité, la juſteſſe & l'*unité.*

Il eſt temps de l'avouer ; la principale vérité que cette époque univerſelle temporelle pût découvrir

couvrir à l'homme, c'étoit de lui apprendre le véritable uſage de cette bienfaiſance que tous les Peuples ont pratiquée dès qu'ils ont été hors de l'état de nature brute, mais qui étant encore ſéparée de la loi d'intelligence, ſe bornoit à des actes d'humanité, au ſoulagement des beſoins du corps, & aux devoirs de l'hoſpitalité.

Lorſque l'exercice de cette *vertu* commença à ſe perfectionner, elle enſeigna toujours à l'homme les mêmes devoirs, mais elle lui apprit auſſi à rendre à ſes ſemblables d'*autres ſervices*. Elle lui fit comprendre qu'il eſt comptable envers eux de toutes les *vertus* qui ſont en lui, puiſqu'elles ne lui ont été données par la Sageſſe ſuprême, que comme une *voie de réaction*, pour faire ſortir à leur tour les *vertus* qui ſont en eux; qu'ainſi, pour une œuvre auſſi ſublime, la tâche de l'homme lui préſente des devoirs très-rigoureux, puiſqu'il ne peut reſter au deſſous de lui-même ſans porter préjudice à ſes ſemblables, puiſqu'enfin une ſeule de ſes *foibleſſes* doit coûter aux autres une *vertu*.

Mais en s'uniſſant à l'Intelligence qui a dû ſe découvrir lors de la grande époque, cette bienfaiſance devient encore plus éminente, en ce qu'elle tient à l'action immédiate du premier de tous les Principes avec laquelle notre nature nous appelle à concourir.

L'ardeur

L'ardeur de ſon amour pour nous, fait qu'il détache de lui, pour ainſi dire, des *Vertus* ſans nombre, & des *Puiſſances* auſſi pures, auſſi actives de lui-même. En les détachant, il les expoſe, ſi l'on peut ſe ſervir de ces expreſſions, à la *nudité*, au *froid*, à la *faim*, & à toutes les *ſouffrances* de la région temporelle; & comme il ne les détache que pour nous, que pour les faire parvenir juſques dans nous, nous ne pouvons jamais mieux l'honorer, nous ne pouvons jamais exercer l'hoſpitalité plus à ſon gré, ni plus avantageuſement pour nous, qu'en mettant *à couvert* ceux qu'il nous envoie, mais qui ſont *dehors* & qui ne demandent qu'à *entrer*; qu'en *vêtiſſant* ceux qui ſe *dépouillent* pour nous; qu'en donnant à *manger* & à *boire* à ceux qui ſouffrent la *faim*, la *ſoif*, la *pauvreté* la plus entiere, pour venir ſe nourrir, ſe déſaltérer, ſe réchauffer, ſe revêtir de l'homme, ſi l'on peut parler ainſi; ou plutôt pour le revivifier lui-même, & *tranſvaſer* leur propre *ſang* juſques dans ſes veines.

Seroit-ce une choſe inadmiſſible, que le Réparateur univerſel eût choiſi une ſubſtance matérielle pour la faire ſervir de baſe à ces *vertus* ſpirituelles Divines, & que la faiſant entrer dans le culte qu'il auroit établi, elle reçût de lui

lui une virtualité qu'elle n'auroit pas par ſa nature? Cette idée eſt d'autant plus vraiſemblable que d'après la connoiſſance que nous avons de l'homme, il peut tranſmettre ſes foibles *vertus*, à telle ſubſtance qu'il juge à propos; ce qui dans le phyſique, comme dans le moral, a été malheureuſement la ſource d'un grand nombre d'illuſions ſur la terre.

" La plus favorable de toutes les ſubſtances de la nature corporelle que le Réparateur eût pu employer dans le Culte qu'il venoit établir, c'eſt le froment. Outre ſes qualités particulieres qui le rendent propre à la nourriture de l'homme, il porte dans la langue Hébraïque le nom de *bar* qui exprime auſſi la pureté, la purification, & ſa racine *barar* ou *barah* ſignifie un choix, une élection, d'où ſont derivés *berith*, *alliance*, & *barouch*, *bénédiction*. D'ailleurs ce n'eſt pas envain que, ſuivant les Traditions Juives, le pain, le froment, la fleur de farine paroiſſent ſi ſouvent employés, ſoit dans les Sacrifices, ſoit dans les alliances des hommes avec les Etres ſupérieurs, ſoit dans la préparation que les Hébreux ſubiſſoient pour ſe dipoſer à leurs Fêtes: & mille preuves tirées de l'ordre temporel peuvent juſtifier tout ce que nous venons dire en faveur de cette ſubſtance. ,,

" Le vin étoit auſſi du nombre de celles que la

la Loi religieuſe des Hébreux leur preſcrivoit d'employer dans leurs cérémonies ſaintes. Il n'offre pas cependant des propriétés auſſi étendues, ni auſſi ſalutaires que le froment ; & la vigne démontre même par des ſignes matériels que ſon *nombre* eſt oppposé à la pureté. Mais le Régénérateur univerſel a dû néceſſairement employer le vin dans ſon culte, parce qu'il eſt le type du ſang dans lequel nous ſommes renfermés ; qui comme l'*iniquité* doit être conſommé & diſparoître, afin de nous montrer quelles ſont les conditions que la juſtice exige pour que les traces de notre privation ſoient effacées ,,.

Si des hommes ſéduits par les lueurs ſpécieuſes de leur jugement, étoient choqués de voir que des ſubſtances matérielles tiennent en effet leur place dans le culte établi par le Réparateur univerſel ; s'ils regardoient en conſéquence ce culte, & le ſacrifice qui s'y doit opérer, comme abſolument figuratifs, & comme une ſimple apparence, ils ſeroient viſiblement dans l'erreur ; parce que dès-lors ce ſacrifice ſeroit nul, & par cela même inutile aux Etres vrais pour leſquels il doit être offert.

D'un autre côté, ſi l'eſprit de l'homme voulant contempler les droits de cet acte efficace & réel, ne les cherchoit que parmi *les nombres paſſifs*,

ſifs, n'y auroit-il pas à craindre qu'il ne trouvât alors que l'apparence de la réalité, au lieu de la réalité même? ne perdroit-il pas de vue les fruits eſſentiels de ce culte qui doit rétablir *tous les nombres* dans leur ordre naturel, afin que nous voyions à la fois, dans le même acte, ſe manifeſter la ſublimité *des nombres vrais*, diſparoître la nullité *des nombres paſſifs*, & rectifier l'irrégularité *des nombres faux*; c'eſt-à-dire que dans cet acte, la plénitude des nombres doit ſe déployer devant l'homme, pour effacer la difformité qui réſulte de leur ſéparation.

Enfin y auroit-il du danger à croire que dans cet acte à la fois corporel, ſpirituel & divin, dans cet acte qui ne tend qu'à délivrer l'homme de tout ce qui eſt ſang & matiere, tout dût être *ESPRIT* & *VIE* comme celui qui l'a inſtitué, & qui le vivifie, & comme l'homme qui doit y participer? Mais s'il eſt certain que ce Culte doit exiſter ſur la terre, c'eſt à ceux qui en ſont les dépoſitaires à prononcer.

Bornons-nous à reconnoître que toutes les autres parties d'un Culte qui n'eſt qu'*ESPRIT* & *VIE*, doivent tendre à nous éclairer dans nos ténebres. Il faut qu'elles ſoient comme une interprétation ſenſible des plus grandes vérités que l'homme puiſſe connoître, & qui lui ſont vraiment analogues. Il faut que ce Culte conſidéré

dans

dans ſes *temps*, dans ſon *nombre*, dans ſes diverſes cérémonies, ſoit comme un cercle *d'actions vivantes* où l'homme intelligent & non prévenu puiſſe trouver la repréſentation caractériſtique des loix de tous les Etres, de tous les âges, de tous les faits ; c'eſt-à-dire, que l'homme doit pouvoir y reconnoître non ſeulement ſa propre hiſtoire depuis ſa primitive origine, juſqu'à ſa réunion future avec ſon *Principe* ; non ſeulement celle de la nature entiere, & de tous les Agens phyſiques & intellectuels qui la compoſent & qui la dirigent, mais encore celle de la main féconde qui raſſemble ſans ceſſe ſous nos yeux les traits les plus ſaillans & les plus propres à l'explication de la vraie nature de notre Etre.

Voilà quels doivent être les ſignes ſenſibles des dons que le Réparateur univerſel a apporté ſur la terre ; voilà le tableau abrégé de tout ce qu'il a dû opérer, afin que les hommes fuſſent liés à lui par l'unité d'action, comme il eſt lié par l'unité d'eſſence avec la Divinité.

C'eſt aſſez détailler les pouvoirs de l'Agent univerſel, c'eſt aſſez montrer les droits qu'il doit avoir à la confiance de l'homme : il nous ſuffit de pouvoir, par les ſeules lumieres naturelles, reconnoître combien il étoit néceſſaire que

nous

nous euſſions un pareil type devant les yeux. Ce ſeroit être imprudent, & offenſer cet Agent que de prétendre l'annoncer plus clairement, puiſque pour le faire avec une véritable efficacité, il a fallu qu'il parût lui-même.

D'ailleurs, fixer plus long-temps les yeux des hommes ſur ces recherches profondes, ce ſeroit paroître exclure les perſonnes ſimples & ſans étude, des privileges qui ont été accordés à toute la poſtérité humaine.

L'homme, dont le cœur brûlant conſume ſans ceſſe les plantes ſauvages & mal-ſaines dont il eſt environné; l'homme qui regarde l'*Agent* dont il reçoit la penſée, comme un Etre de jalouſie qui s'afflige lorſqu'on aime quelque choſe qui n'eſt pas lui; l'homme qui en s'immolant perpétuellement lui-même, eſt toujours humble & tremblant devant Dieu, *parce que le ſecret de Dieu ne ſe revele qu'à ceux qui le craignent;* l'homme ſimple qui ſuit avec fidélité & confiance les Préceptes que l'Agent univerſel doit avoir enſeignés, & qui viennent d'une ſource trop bienfaiſante pour conduire à l'illuſion & au néant. Tel eſt celui qui peut prétendre à entrer dans le conſeil de paix; d'autant que la ſcience la plus élevée qui ſe puiſſe acquérir, eſt un édifice frêle & chancelant, lorſqu'elle ne repoſe pas ſur toutes ces baſes qui en ſeront toujours le plus ferme appui.

Car

Car enfin ſi l'homme dirigeoit ſes vues vers l'*Electre* univerſel, & qu'il ſe réchauffât à la chaleur d'un ſeul de ſes rayons, il ſeroit bien plus pur, plus lumineux, plus grand qu'il ne pourroit jamais le devenir par les diſcours & les raiſonnemens de tous les Sages de la terre.

D'ailleurs, s'il eſt des vérités qu'on doive divulguer, il en eſt beaucoup auſſi qu'on doit taire, & l'expérience s'unit à la raiſon pour engager à la réſerve, en montrant les maux inévitables qui, dans tous les temps, ſont provenus de la publicité.

Parmi les Inſtitutions ſavantes & religieuſes les plus célebres qui aient exiſté, il n'en eſt aucune qui n'ait couvert la *Science* du voile des myſteres. Prenons-en pour exemple le Judaïſme & le Chriſtianiſme. Les Traditions Juives nous apprennent comment fut puni le Roi Ezéchias, pour avoir montré ſes *tréſors* aux Ambaſſadeurs de Babylone; & nous voyons par les anciens Rits chrétiens, par la Lettre d'Innocent I à l'Evêque Decentius, & par les écrits de Baſile de Céſarée, que le Chriſtianiſme poſſéde *des choſes de grande force & de grand poids, qui ne ſont point, & ne ſauroient jamais être écrites.*

Tant que ces choſes *qui ne ſauroient jamais s'écrire*

s'écrire ne furent connues que de ceux qui devoient en être les dépoſitaires, le Chriſtianiſme jouit de la paix; mais quand les Empereurs Romains, fatigués de perſécuter les Chrétiens, deſirerent d'être initiés à leurs myſteres; quand les Maîtres des Peuples mirent le pied dans le Sanctuaire, & voulurent porter ſur les objets les plus ſacrés du Culte, des yeux qui n'y étoient pas préparés; lorſqu'ils firent du Chriſtianiſme une Religion d'Etat, & qu'ils ne la conſidérerent que comme un reſſort politique; lorſque leurs Sujets furent forcés de ſe faire Chrétiens, & que l'on ſe vit ainſi dans le cas d'admettre ſans examen tous ceux qui ſe préſentoient; alors naquirent les incertitudes, les doctrines oppoſées, les héréſies. L'obſcurciſſement devint preſque univerſel ſur tous les objets de la Doctrine & du Culte, parce que les plus ſublimes vérités du Chriſtianiſme ne pouvoient être bien connues que d'un petit nombre de Fideles, & que ceux qui ne faiſoient que les entrevoir étoient expoſés à des interprétations fauſſes & contradictoires.

C'eſt ce qui arriva ſous Conſtantin, ſurnommé le Grand. Auſſi à peine eut-il adopté le Chriſtianiſme, que les Conciles généraux commencerent, & ce temps peut être regardé comme la premiere époque de la décadence des vertus & des lumieres parmi les Chrétiens.

A l'exemple de Conſtantin, ſes Succeſſeurs déſirant d'étendre le Chriſtianiſme, employerent les privileges & les graces, afin de lui procurer des Proſélytes. Mais ceux qu'ils devoient à de tels moyens, voyoient moins la Religion à laquelle on les appelloit, que les faveurs du Prince, & les attraits de l'ambition.

De leur côté, les Chefs ſpirituels eux-mêmes, pour s'attirer de nouveaux appuis, favoriſerent les deſirs & les paſſions des Princes; en s'alliant chaque jour au temporel, ils s'éloignerent de plus en plus de leur pureté primitive : en ſorte que les uns *chriſtianiſant* le civil & le politique, les autres *civiliſant* le Chriſtianiſme, il ſe forma de ce mêlange un monſtre, dont chacun des membres étant ſans aucun rapport, il n'en put réſulter que des effets diſcordans.

Les Sophiſtes des différentes Ecoles, qui furent admis au Chriſtianiſme, augmenterent encore le déſordre, en mêlant à cette Religion ſimple & ſublime, une foule de queſtions vaines & arbitraires, qui au lieu de l'union & des lumieres, ne produiſirent que la diviſion & les ténebres. Les Temples du Dieu de paix furent convertis en Ecoles ſcientifiques, où les différens Partis diſputerent avec plus de violence que ne l'avoient fait les Philoſophes ſous les portiques d'Athenes & de Rome. Leurs diſputes étoient d'autant

plus

plus dangereuſes qu'elles nuiſoient aux choſes à cauſe des mots ; car le grand nombre ne ſavoit pas que la *vraie ſcience* a une langue, qui lui eſt particuliere, & qu'elle ne peut s'exprimer avec évidence que par ſes propres *caracteres*, & par des *emblêmes ineffables.*

Dans cette confuſion, la clef de la ſcience ne ceſſa pas d'être à la portée des Miniſtres des Autels, comme dans un *centre d'unité* qu'elle ne doit jamais abandonner : mais la plupart d'entr'eux ne s'en ſervoient point pour pénétrer dans le Sanctuaire ; ils empêchoient même l'homme de deſir d'en approcher, de peur qu'il n'apperçût leur ignorance ; & ils défendoient de chercher à connoître les myſteres du Royaume de Dieu, quoique ſelon les Traditions mêmes des Chrétiens, *le Royaume de Dieu ſoit dans le cœur de l'homme*, & que dans tous les temps la Sageſſe l'ait preſſé d'étudier ſon cœur.

Ceux des Chefs ſpirituels qui ſe préſerverent de la corruption, gémiſſant ſur les égaremens de la multitude, s'efforçoient par l'enſeignement & l'exemple, de conſerver chez les hommes le zele, les *vertus*, & l'amour de la vérité. Mais ce fut envain qu'ils s'éleverent contre les abus ; le monſtre qui avoit déja reçu la naiſſance, étoit trop favorable aux deſirs ambitieux de ſes Partiſans, pour qu'ils ne priſſent pas ſoin de le fortifier.

Jeune encore ſous les premiers Empereurs Grecs, quoiqu'il annonçât déja ſa fierté, il ne porta pendant quelques ſiecles que des coups foibles & peu éclatans ; telles furent les légeres entrepriſes de Symmaque contre l'Empereur Anaſtaſe. Mais ayant atteint l'âge où il pouvoit déployer ſa férocité, les premiers Empereurs François lui en faciliterent les moyens. Le pere de Charlemagne avoit vu le Pape à ſes pieds, pour le ſupplier de le défendre contre les Lombards, & d'avance, le Prince avoit reçu le Sacre de ſa main, en récompenſe des ſervices qu'il alloit lui rendre. Ce commerce bizarre ne tarda pas d'avoir les ſuites les plus étranges. Ceux qui d'abord n'avoient fait que joindre une cérémonie pieuſe, aux droits politiques d'un Souverain, prétendirent bientôt lui avoir donné ces mêmes droits, bientôt en être les dépoſitaires, bientôt enfin pouvoir, quand il leur plairoit, les retirer à ceux à qui ils ſe perſuadoient de les avoir donnés.

Auſſi le Fils de ce Charlemagne, dont le Pere avoit vu le Pape à ſes pieds, non-ſeulement fut aux pieds du Pape, mais fut même, au milieu d'une aſſemblée de ſes propres Sujets, dépoſé par l'Evêque Ebbon. Seconde époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des Chefs ſpirituels.

Dès que ce torrent eut rompu ſes digues, il n'eſt

n'eſt point de déſordres qu'on n'en vît naître : l'ambition & le deſpotiſme ſe couvrant alors du voile de la Religion, firent couler plus de ſang en dix ſiecles que les hordes des Barbares n'en avoient répandu depuis la naiſſance du Chriſtianiſme ; & pour frémir d'horreur, il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire des Comnene à Conſtantinople, des Philippe en France, des Frederic en Allemagne, des Suinthila en Eſpagne, des Henris & des Edouard en Angleterre. Cependant le moment arriva où les yeux devoient commencer à s'ouvrir.

Quand les Chefs du Chriſtianiſme ſe furent confondus avec le Temple & le Tabernacle, tandis qu'ils n'en devoient être que les colonnes ; quand ils voulurent ſanctifier leur ignorance ; quand ils eurent porté l'extravagance juſqu'à lancer des décrets qui défendoient aux Souverains anathématiſés de remporter des victoires, & juſqu'à interdire aux Anges par les mêmes décrets de recevoir les ames de ceux qu'ils avoient proſcrits ; quand enfin il s'éleva pluſieurs prétendans à la Thiare, qu'on les vit s'anathématiſer réciproquement & ſe livrer des batailles ſanglantes juſques dans les Temples des Chrétiens ; les Peuples étonnés ſe demanderent ſi ces têtes pouvoient encore être ſacrées, étant couvertes d'anathêmes, & ils ſe permirent de laiſſer repoſer leur enthouſiaſme pour y ſubſtituer la réflexion.

Mais dans ces temps malheureux où le sacré & le profane étoient confondus, où la dispute étoit la seule science du Christianisme public, où les Clercs n'étoient jugés dignes des fonctions de l'Autel, qu'après avoir passé par les frivoles épreuves d'une scholastique barbare, les réflexions des Peuples pouvoient-elles être susceptibles de justesse & de maturité ?

Ces hommes grossiers, voyant les désordres de ceux qui professoient les dogmes sacrés, ne se contenterent pas de douter des Maîtres, ils porterent l'imprudence jusqu'à suspecter les dogmes mêmes, & à force de les considérer dans cet esprit de défiance, ils crurent y voir des difficultés insolubles. Troisieme époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des membres.

De-là les différentes sectes qu'on a vu naître, [illegible] dans le sein du Christianisme [illegible] leur tour servant de [illegible] l'ambition [illegible] ont été mutuellement les [illegible] de leur victime.

[illegible]

[illegible]

conſervé le dépôt dans ſa pureté, n'auroient pas été entendus, s'ils avoient voulu diriger la penſée de l'homme vers la hauteur de ce *Sacerdoce ineffable* qui l'approche de la Divinité ; & s'ils euſſent voulu l'engager à la recherche des *ſciences divines* en repliant ſon action ſur lui-même, & en ſe dépouillant de tout ce qui eſt étranger à ſon Etre pour ſe préſenter tout entier avec un deſir pur aux rayons de l'intelligence.

Auſſi les Controverſes paſſionnées & ſanglantes des derniers ſiecles n'ont-elles produit que des ſyſtêmes abſurdes, & des opinions plus hardies encore que celles qui avoient déja égaré les hommes depuis la naiſſance du Chriſtianiſme. Car les Obſervateurs révoltés de la diverſité & de l'oppoſition des idées ſur les Dogmes les plus eſſentiels, attaquerent la baſe même de l'inſtitution chrétienne, & ne tarderent pas à la rejetter, l'ayant confondue avec l'édifice monſtrueux que l'orgueil & l'ignorance avoient élevé dans ſon ſein.

Que devoit-on attendre d'eux, après qu'ils eurent porté ce coup à la ſeule Religion qui ait préſenté aux hommes le caractere frappant de s'être répandue, ſans avoir jamais plié devant les Peuples conquérans ; d'avoir vaincu non des Nations groſſieres & barbares, comme on l'a vu de la Religion de Mahomet, mais des Nations ſa-

vantes & policées ; de les avoir vaincues, non par les armes, mais par les ſeuls charmes de ſa douce Philoſophie.

Des Obſervateurs qui avoient ainſi méconnu la baſe du Chriſtianiſme, ne pouvoient pas porter un jugement plus favorable des autres Religions ; en ſorte que n'appercevant plus aucun lien entre l'homme & ſon Principe inviſible, ils l'en crurent tellement ſéparé que nulle Inſtitution religieuſe ne pouvoit l'en rapprocher. Quatrieme époque de dégradation, dans laquelle l'homme devenant Déiſte, ne s'eſt trouvé qu'à un pas de ſa ruine.

Les progrès de l'erreur ne ſe ſont point arrêtés là ; il s'eſt préſenté de nouveaux Obſervateurs qui pour ſe tirer de la confuſion que le Déiſme avoit répandu ſur les ſciences religieuſes, ont enſeigné des opinions encore plus deſtructives.

Non-ſeulement ils ont dit que les Inſtituteurs du Chriſtianiſme & de toutes les Religions étoient ignorans, trompeurs, ennemis même de la morale qu'ils profeſſoient ; que leurs Dogmes étoient nuls & contradictoires, dès qu'ils étoient contredits ; enfin que la baſe ſur laquelle ces Dogmes s'appuyoient, étoit imaginaire, & que par conſéquent l'homme n'avoit aucun rapport avec des *vertus* ſupérieures ; mais ils ont été juſqu'à douter

de

de ſa nature immatérielle. Ils ont accompli par-là cette menace faite aux Hébreux, que s'ils négligeoient leur loi, ils finiroient par tomber dans un tel degré de miſere & d'abandon, *qu'ils ne croiroient plus à leur propre vie.*

Enfin ils ont été conduits par-là à nier l'exiſtence même du Principe de toutes les exiſtences, puiſque nier la nature immatérielle d'une production telle que l'homme, c'eſt nier la nature immatérielle de ſon Principe générateur. Cinquieme & derniere époque de dégradation, où l'homme n'étant plus que ténebres, eſt au deſſous de l'inſecte même.

C'eſt de ce ſyſtême funeſte que ſont provenus tous les déraiſonnemens philoſophiques qui ont régné dans ces derniers temps. Les premieres poſtérités avoient péché par l'*action*, en voulant égaler Dieu par leurs propres *vertus*; les dernieres pechent par *nullité*, en croyant qu'il n'y a dans l'homme ni *action*, ni *vertus.*

C'eſt de là qu'eſt venu le délire d'un Athée moderne, qui écrivant contre la Divinité, a cru en démontrer le néant, en ce que, ſelon lui, ſi elle eût exiſté, elle auroit puni ſon audace.

Ne pouvoit-on pas lui répondre que la Divinité peut exiſter, & ne pas punir des attaques impuiſſantes? que l'on doit plutôt croire que vraiment il ne l'a pas attaquée? que de vains écrits

peuvent

peuvent ne point allumer les foudres de ſa colere ? enfin qu'il n'étoit pas *aſſez avancé* pour *élever ſa voix* juſqu'à elle, ni *aſſez inſtruit* pour *proférer* contre elle de *véritables blaſphêmes* ?

Nous avons vu quelle a été depuis le commencement du Chriſtianiſme, la progreſſion du déſordre dans lequel les diſputes ſcientifiques ont entraîné les hommes, & celui qu'a produit la trop facile publicité de choſes qui ne peuvent être bien conçues par la multitude, ni ceſſer d'être ſecretes ſans qu'elles ſoient expoſées à être mal compriſes ou mal interprétées. Quelle eſt donc la route que l'eſprit de l'homme doit prendre pour ſortir de cet état déſordonné & dévoué à l'incertitude ? C'eſt celle qu'il découvriroit preſque ſans effort, s'il tournoit ſes regards ſur lui-même.

Une conſidération attentive de notre Etre, nous inſtruiroit ſur la ſublimité de notre origine, & ſur notre dégradation ; elle nous feroit reconnoître autour de nous & dans nous-mêmes, l'exiſtence des vertus ſuprêmes de notre Principe ; elle nous convaincroit qu'il a été néceſſaire que ces *vertus* ſupérieures ſe préſentaſſent à l'homme viſiblement ſur la terre, pour le rappeller aux ſublimes fonctions qu'il avoit à remplir dans ſon origine ; elle nous démontreroit la néceſſité d'un culte, afin que la préſence de

ces

ces *vertus* ne fût point ſans efficacité pour nous.

Nous ſuivrions les traces de ces vérités dans toutes les Inſtitutions religieuſes ; & loin que la variété de ces Inſtitutions dût nous faire douter de la baſe ſur laquelle elles repoſent, nous rectifierions par la connoiſſance de cette baſe, tout ce qu'elles peuvent avoir de défectueux ; c'eſt-à-dire, que nous rallierions dans notre penſée ces vérités éparſes ; mais impériſſables, qui percent au travers de toutes les Doctrines & de toutes les Sectes de l'Univers.

Nous élevant ainſi de vérités en vérités, avec le ſecours d'une réflexion ſimple, juſte & naturelle, nous remonterions juſqu'à la hauteur d'un type unique & univerſel, d'où nous dominerions avec lui ſur tous les Agens particuliers intellectuels & phyſiques qui lui furent ſubordonnés, parce qu'étant le flambeau vivant de toutes les penſées & de toutes les actions des Etres réguliers, il peut répandre à la fois la même lumiere dans toutes les facultés de tous les hommes.

Et c'eſt là cette brillante lumiere que l'homme peut faire éclater en lui-même, parce qu'il eſt le mot de toutes les énigmes, la clef de toutes les Religions, & l'explication de tous les myſteres. Mais, oh homme ! lorſque tu ſeras arrivé à cet heureux terme, ſi tu es ſage, tu garderas ta ſcience dans ton cœur.

21.

LA Loi ſenſible & la ſubdiviſion univerſelle auxquelles les hommes ont été aſſujettis, les ayant ſoumis à une forme de matiere, la terre eſt trop étroite pour qu'ils puiſſent l'habiter tous enſemble; & il a fallu qu'ils vinſſent ſucceſſivement y puiſer les forces & les ſecours qui leur ſont néceſſaires pour traverſer l'eſpace par lequel ils ſont ſéparés de la ſource de toute lumiere.

Si l'homme doutoit encore de ſa dégradation, il ne faudroit que cette ſeule preuve pour l'en convaincre, puiſqu'il eſt impoſſible de concevoir rien de plus honteux & de plus triſte pour des Etres penſans, que d'être dans un lieu où ils ne peuvent exiſter qu'avec un petit nombre de leurs *Concitoyens*; pendant que par leur nature, quelque nombreux qu'ils ſoient, ils ſont faits pour habiter & agir tous enſemble.

Voilà pourquoi les hommes qui n'étoient pas nés, lors de la manifeſtation générale au milieu des temps, n'ont pu alors en recevoir les avantages effectifs & directs, comme ceux qui avoient déja

déja parcouru cette ſurface, ou qui l'habitoient à cette époque. On peut dire même que l'*Agent univerſel* s'étant ſoumis à la loi temporelle, & apportant l'intelligence viſiblement ſur la terre, n'a pu la manifeſter à la fois par ſes actes dans tous les lieux de notre habitation terreſtre ; que s'il l'a fait en puiſſance dans toutes les parties de cette terre, il ne l'a fait en acte que dans les lieux qu'il a habités, ou peut-être dans *quelques autres contrées*, mais d'une maniere étrangere à la matiere, & en faveur de quelques Elus deſtinés à concourir à ſon œuvre. Car la vertu & les pouvoirs de ces *ſignes viſibles* qui accompagnent par-tout ici-bas les penſées, devoient réſider avec une entiere ſupériorité dans celui qui produit toutes les penſées.

Aujourd'hui même, tous les hommes n'étant point encore nés, la poſtérité humaine ne voit point l'enſemble des faits de l'unité ; elle ne voit point en acte ſur toute ſon eſpece, l'œuvre univerſelle de la Sageſſe ; ce grand œuvre, dont l'objet eſt que tous les Etres aient à la fois devant les yeux les ſignes réels de l'infini, & que les bornes du temps étant diſparues, ils aient tous, comme avant le crime, la preuve intuitive que c'eſt le même Dieu qui conduit tout.

Ajoutons que l'Univers entier étant la priſon de l'homme, jamais l'eſpece humaine ne pourra

à la fois, ſans que l'Univers matériel ſoit détruit, être témoin du grand ſpectacle de l'immenſité dont elle eſt ſortie.

Le cours de la vie de l'homme particulier vient à l'appui de cette vérité. A meſure que ſon Etre intellectuel s'éleve vers la lumiere, ſon corps s'affaiſſe & ſe remplie ſur lui-même, & l'on doit être convaincu que quand il a raſſemblé en lui toutes les *vertus* que comporte ſa région terreſtre, ſa forme corruptible ne peut plus exiſter avec lui; comme certains fruits qui ſe ſéparent naturellement de leur enveloppe, quand ils ont acquis leur maturité; en ſorte que la vie de l'un eſt la mort de l'autre.

Par la même Loi, quand le nombre des hommes qui doivent exiſter matériellement ſur la terre, ſera complet, la forme univerſelle repliant ſon action, diſparoîtra pour eux, & la plénitude de ce nombre temporel rendra inutile pour l'homme l'exiſtence de l'Univers.

Enfin ſi les facultés de l'homme particulier ne peuvent jouir de l'univerſalité de leur propre action tant qu'il eſt lié aux moindres veſtiges de ſa matiere : s'il ne peut être vraiment libre tant qu'il eſt ſoumis aux influences des êtres contraires à ſa nature; s'il ne peut contempler l'enſemble de la Région ſublime où il a pris naiſſance, tant que la moindre parcelle corruptible exiſte entre lui

& ces ſublimes tableaux, il en eſt de même pour l'eſpece univerſelle de l'homme.

Or la terre, & toutes les grandes colonnes de l'Univers, recelent encore les rayons de ces *ſubſtances pures* qui ont été entraînées avec lui dans ſa chûte. Il faut donc, ſi l'homme eſt deſtiné à ſe rapprocher d'elles, que tous les *décombres* diſparoiſſent, pour que d'un côté les ſubſtances ſupérieures, & de l'autre les *vertus* de tous les hommes, formant comme deux faiſceaux de lumiere, puiſſent s'animer réciproquement & manifeſter tout leur éclat.

On ſait que les témoignages univerſels des Peuples s'accordent ſur ce point. Tous regardent l'état violent de la Nature & de l'homme, comme la ſuite du déſordre, & comme une préparation à un état plus calme & plus heureux. Tous attendent un terme aux ſouffrances générales de l'eſpece, comme la mort en met chaque jour aux ſouffrances corporelles des individus qui ont ſu garantir leur Etre de tout amalgame étranger. Enfin, il n'eſt pas un Peuple, & l'on pouroit dire pas un homme, rendu à lui-même, pour qui l'Univers temporel ne ſoit une grande *allégorie*, ou une grande *fable* qui doit faire place à une grande *moralité*.

La diſſolution générale ſuivra les mêmes loix

loix que la diſſolution des corps particuliers. Lorſque l'Univers ſera dans la ſeptieme Puiſſance de ſa racine ſepténaire, tous les Principes de vie répandus dans la création, ſe raſſembleront dans ſon centre, comme la chaleur des animaux mourans abandonne inſenſiblement toute la forme pour ſe réunir au cœur. Car on ne peut ſe diſpenſer d'admettre dans la Nature un centre igné, actif & vivant, puiſque les moindres corps particuliers ont chacun un principe ou un centre de *vie* quelconque qui les fait exiſter.

Ce centre actif & univerſel étant adhérent à la terre, il eſt naturel de penſer que c'eſt à elle que tous les autres centres ſe réuniront; & quand les Traditions des Chrétiens nous font l'étrange prédiction qu'à la fin des temps, *les Etoiles tomberont ſur la terre*, elles ne parlent que de la réunion de ces différens centres avec le centre univerſel : ce qui ne doit plus être difficile à comprendre, puiſque les étoiles ne pourront tomber ſur la terre qu'en laiſſant évanouir leur forme; comme les différentes parties de nos corps ſe diſſolvent & diſparoiſſent à meſure que leurs principes ſecondaires ſe réuniſſent à leur Principe générateur.

Une ſeule différence ſe fait remarquer entre la mort des corps particuliers & la mort de l'Univers : c'eſt que les individus corporels n'étant

tant que des [illegible] ſeconds, ſubiſſent des loix ſecondes après leur mort, qui ſont la putréfaction, la diſſolution, & la réintégration. Au lieu que l'Univers étant un fait premier dans l'ordre corporel, n'a beſoin que d'une ſeule loi pour compléter le cours de ſon exiſtence. Sa naiſſance & ſa formation ont été l'effet de la même opération, il en ſera ainſi de ſa mort & de ſa diſparition totale. Enfin, ſi pour que l'Univers fût, il a ſuffi que l'Eternel ait *parlé*; il ſuffira que l'Eternel *parle*, pour que l'Univers ne ſoit plus.

Qu'on ſe rappelle ici qu'à l'image du grand Etre, l'homme emploie les mêmes moyens & les mêmes facultés pour donner l'exiſtence à ſes ouvrages matériels que pour les détruire.

Avant cette diſparition finale, il y aura des maladies dans la Nature univerſelle, comme la diminution de la chaleur en occaſionne dans les corps particuliers avant qu'ils ceſſent totalement leur action. Les vertus *ternaires* des élémens qui ſervent de colonnes à l'Univers, ſe ſuſpendront, comme la force & l'activité nous abandonnent, lorſque nous approchons naturellement de notre fin. Et tel eſt le ſens des Traditions des Chrétiens, lorſqu'elles nous préſentent tous les fléaux ternaires ſe manifeſtant à la *voix* des *ſept Agens* ſupérieurs; c'eſt-à-dire, quand ces ſept Agens remettront au grand Etre, les droits & les *vertus*

dont il les avoit remplis pour accompliſſement de ſes deſſeins dans l'Univers.

Tel eſt, dis-je, le ſens de ces Traditions, lorſqu'elles nous offrent aux différens termes de cette époque ſepténaire, l'altération, l'incendie, la deſtruction de la troiſieme partie de la terre, des arbres, de l'herbe verte; de la troiſieme partie de la mer, des poiſſons, des vaiſſeaux, des fleuves & des fontaines, de la troiſieme partie du Soleil, de la Lune & des Etoiles; de la troiſieme partie des hommes; lorſqu'elles nous parlent de la naiſſance de nouveaux animaux, s'élevant du ſein de la terre ſur ſa ſurface pour en tourmenter les Habitans, comme des vers & des inſectes dégoûtans ſortent quelquefois de la chair de l'homme, & le dévorent avant ſon terme; lorſqu'elles nous parlent du changement de couleur dans les aſtres, de la tranſpoſition des iſles & des montagnes; enfin, lorſqu'elles nous peignent la combuſtion nde tous les élémens, pour nous retracer à la fin des temps les *déſordres* qui les ont fait commencer.

Mais l'homme avancé en âge non ſeulement éprouve du dépériſſement dans ſon corps; il en éprouve encore dans ſon intelligence, s'il n'a pas eu ſoin de mettre à profit les ſecours qui lui ont été offerts dans les différentes époques de ſa vie,

vie, & de coopérer au développement de ſes facultés qui ſont deſtinées à une croiſſance continuelle : ſon eſprit ſe trouve alors dans une double privation, ne jouiſſant ni des tréſors de la Sageſſe, qu'il n'a pas ſu acquérir, ni de l'activité de ſa jeuneſſe, dont l'époque eſt paſſée pour lui.

Tel eſt auſſi le ſort de l'homme général : les ſecours envoyés aux hommes ont été en croiſſant depuis l'origine des choſes juſqu'au milieu des temps, quoique l'uſage qu'ils en ont fait, n'ait pas été dans la même proportion.

Ces ſecours croiſſent également depuis le milieu des temps, parce qu'ils ont ouvert alors le ſentier de l'infini ; mais comme ils ſe ſimplifient de plus en plus, & deviennent plus intellectuels, ils ſeroient imperceptibles & inutiles pour la poſtérité humaine, ſi elle ne ſuivoit pas la même progreſſion, en ſorte qu'elle pourroit en venir à perdre de vue, même les fruits inférieurs que ces ſecours avoient commencé de lui procurer.

Peignons-nous donc les poſtérités futures accablées par les déſordres des cauſes phyſiques, & par ceux qu'elles auront laiſſé dominer dans leur Etre intellectuel. Peignons-nous les hommes des temps à venir, perdant l'eſpérance de ſe voir renaître, & condamnés à la ſtérilité dès qu'ils toucheront au complément du nombre temporel

des hommes. Peignons-nous-les d'autant plus effrayés de cette ſtérilité qui leur préſentera l'image importune du néant, qu'ils ſeront plus tourmentés par les *actions corroſives*, leſquelles ils verront alors s'accumuler ſur eux, parce qu'il y aura moins d'individus ſur qui elles puiſſent ſe partager.

Peignons-nous ces hommes expoſés aux effroyables convulſions de la Nature, & n'ayant acquis dans leur intelligence, ni les lumieres, ni les forces ſuffiſantes pour s'en défendre, ni la réſignation pour ſe ſoumettre à celles qui ſeront inévitables.

Voyons-les tellement éloignés de leurs *appuis*, qu'ils n'en pourront plus entendre la voix ; & néanmoins cherchant encore ces *appuis* par le beſoin irréſiſtible de leur nature. Ce ſera-là cette faim & cette ſoif qui, ſelon les Prophêtes, *doivent être envoyées ſur la terre, non la faim du pain, ni la ſoif de l'eau ; mais la faim & la ſoif de la parole* : deſir d'autant plus douloureux, que ſelon les mêmes Prophêtes, les hommes *circuleront par-tout pour chercher cette parole, & ne la trouveront point.*

Repréſentons-nous enfin ces hommes maudiſſant peut-être le Dieu ſuprême, tandis qu'il ne ceſſera de leur tendre la main pour les aider à paſſer ſans accident ſur le *puits de l'abyme*. Car-

cette

cette main bienfaiſante qui n'a jamais retenu ſes dons pour les enfans de l'homme, les retiendra bien moins encore dans un temps où leurs beſoins ſeront extrêmes.

Pour comble d'affliction, les hommes de ces temps futurs appercevront à découvert le tableau des ſiecles, comme l'homme particulier approchant de ſa fin, voit ordinairement ſe tracer devant lui, par des traits rapides & vifs tout le cercle de ſa vie paſſée. Ces malheureux hommes ſeront déchirés de douleur, en comparant dans ce tableau des ſiecles l'immenſe & inépuiſable abondance des *biens* dont la terre n'a ceſſé d'être comblée, avec l'horrible proſtitution que la poſtérité de l'homme en a faite dans tous les temps: ils y verront raſſemblés, d'un côté, les nombreux tréſors de *vertus* qui ont été depuis l'origine des choſes envoyées au ſecours de l'homme, & qui ſont toujours à ſa portée; de l'autre, il aura devant les yeux les *fruits* impurs de l'*iniquité*, qui ſe ſont également accumulés dans le creuſet du monde, & qui en ont retardé l'épurement pour un ſi grand nombre de ceux qui l'ont habité.

Au milieu de ces déſordres, peignons-nous des hommes ignorans, *impurs*, impoſteurs, cherchant à éteindre dans leurs ſemblables, les derniers rayons de la lumiere naturelle qui nous éclaire tous, & tâchant de ſe ſubſtituer dans

leur eſprit, au véritable & unique appui dont les hommes puiſſent attendre des ſecours. Peignons-nous enfin ces temps futurs, infectés des poiſons d'une doctrine de *mort* qui éloignera les hommes de leur but, au lieu de les en rapprocher. Car ce qui rendra ces aveugles Maîtres ſi dangereux, c'eſt que l'*homme criminel* étant alors plus *développé* qu'il ne l'eſt encore, il attaquera les hommes avec des *faits*, au lieu que juſqu'à préſent, on ne les a preſque attaqués que par des diſcours.

Si la poſtérité humaine a ſi peu profité des ſecours qui l'ont environnée, ſi elle n'a fait que ſubſtituer les ténebres à la lumiere, comment réſiſtera-t-elle à de ſemblables Adverſaires ? On ne voit plus là qu'un affreux abyme dont l'obſcurité & l'horreur ne peuvent aller qu'en augmentant, juſqu'à ce que n'y ayant plus aucun lien viſible ni inviſible entre l'Univers corrompu & le Créateur, la diſſolution générale du Monde vienne terminer à la fois & les erreurs & les iniquités des hommes.

La Loi même donnée au milieu des temps n'a point anéanti le germe de ces déſordres que les hommes ſont toujours maîtres de produire & de multiplier. L'*Elu univerſel* n'a été chargé pendant ſa manifeſtation temporelle que d'apporter

porter cette Loi aux hommes & de la leur expliquer, mais non pas de l'exécuter ſans le concours de leur volonté.

Il lui ſuffiſoit donc de leur donner une idée juſte de la *ſcience Divine*, & de leur apprendre que cette ſcience n'eſt autre choſe que celle des *loix* employées par la Sageſſe ſuprême, pour procurer aux Etres libres, les moyens de rentrer dans ſa lumiere & dans ſon unité. Cette connoiſſance une fois donnée aux hommes, les temps leur ont été accordés, non pour l'oublier & la profaner, mais pour la méditer & la mettre à profit.

Quand ces temps ſeront écoulés; quand, ſelon l'expreſſion des prophetes, *les ſiecles ſeront rentrés dans leur antique ſilence* & que les *Aſtres* ayant raſſemblé leur *ſept actions* en une ſeule, leur lumiere ſera devenue *ſept fois* plus éclatante: alors à la faveur de leur clarté, l'intelligence de l'homme découvrira les *productions* qu'elle aura laiſſé germer en elle-même; alors elle ſe nourrira des propres *fruits* qu'elle aura ſemés.

Malheur à elle, ſi ces fruits ſont ſauvages, corrompus ou malfaiſans: car n'ayant point alors d'autre nourriture, elle ſera forcée de s'en alimenter encore, & d'en éprouver la continuelle amertume: car les ſubſtances fauſſes & impures, engendrées en elle par ſes déſordres, ne pouvant entrer dans la réintégration, il n'y aura

que la violente opération d'un *feu actif*, qui ait aſſez de force pour les diſſoudre.

Malheur à l'intelligence, ſi elle a verſé le ſang des Prophetes ; non pas ſeulement qu'elle ait contribué à la deſtruction corporelle de ceux qui ont porté ce nom ſur la terre, mais bien plus encore, ſi elle a repouſſé ces *notions intimes*, ces *Actions vivantes* que la Sageſſe lui communiquoit chaque inſtant ; leſquelles n'ayant pour but que de préſenter la vérité à l'homme, afin qu'il puiſſe la voir comme elles la voient elles-mêmes, deviennent pour lui de véritables Prophetes dont le *ſang* lui ſera redemandé avec une rigueur inflexible, s'il a été aſſez coupable pour l'avoir répandu lui-même, aſſez négligent pour le laiſſer *couler* ſans profit, aſſez dépravé pour en arrêter l'influence ſur ſes ſemblables !

Malheur à l'intelligence, ſi ne devant agir que de concert avec ſon Principe, elle a cependant voulu agir ſans lui ; parce qu'après la diſſolution de ſes liens corporels, elle ſera réduite encore à agir ſans ce Principe, ainſi qu'elle aura fait dans le cours de ſa vie terreſtre !

Car telle ſera la différence extrême entre notre état actuel de vie corporelle, & celui qui le doit ſuivre, lequel n'eſt encore ſenſible qu'à notre penſée. Nous ne connoiſſons pour ainſi dire ici-bas que par nos deſirs, l'action vivante & intellectuelle

intellectuelle qui nous eſt propre ; parce que pendant notre ſéjour dans la matiere, les moyens les plus efficaces de cette action nous ſont refuſés : mais au ſortir de cette matiere, lorſque pendant notre vie corporelle nous avons conſervé la pureté de nos affections, ces moyens efficaces nous environnent & nous ſont prodigués ſans meſure ; & des jouiſſances inconnues à l'homme terreſtre le dédommagent amplement des privations qu'il a ſupportées.

Or l'homme perd à la mort tous les objets, tous les moyens, tous les organes qui ſervoient d'aliment & de canal au crime : & ſi pendant ſa vie corporelle, il a nourri dans lui des penchans faux & des habitudes d'erreur, il ne lui reſte, lorſqu'il eſt ſéparé de ſon enveloppe, que le déſordre de ſes goûts & de ſes deſirs corrompus, avec l'horreur de ne pouvoir plus les accomplir.

Ainſi donc la ſituation future de l'Impie ſera d'autant plus affreuſe que l'enveloppe matérielle qui nous cache aujourd'hui la lumiere étant diſſoute, il verra le *flambeau vivant* de la vérité ſans pouvoir s'en approcher ; & cela a été prédit d'avance dans l'Univers temporel, par les *ſatellites* de *Saturne*, qui, circulant autour de l'anneau dont cet aſtre occupe le centre, ne peuvent pénétrer dans ſon enceinte.

Nous

Nous en avons encore un tableau ſenſible dans pluſieurs ſubſtances élémentaires. Lorſqu'elles ont ſubi les différentes opérations du feu, elles ſe vitrifient, & acquierent une tranſparence qui nous laiſſe appercevoir la lumiere dont elles nous tenoient auparavant ſéparés. De même après les différentes *actions* des Etres deſtinés à accomplir les deſſeins du Créateur dans l'Univers, ils ſe dégageront par les *vertus* d'un *Feu* ſupérieur, de toutes les ſubſtances de leur Loi temporelle, leſquelles ne ſont qu'impuretés relativement au premier état dans lequel ils ne devoient jamais ceſſer d'être. Alors ils prendront une clarté vive; ils formeront autour de l'Impie, une barriere lumineuſe au travers de laquelle ſa vue intellectuelle pourra pénétrer, mais que lui-même ne pourra jamais franchir tant que ſa volonté demeurera impure, & qu'il n'aura pas vomi juſqu'à la derniere goutte, le breuvage d'iniquité dont il aura été forcé d'éprouver toute l'amertume & l'horreur pendant la durée des ſiecles.

C'eſt-là que ſe trouvera le complément d'*un temps, des temps, & de la moitié d'un temps.* Car après l'enfantement univerſel, il y aura un *délivre* comme dans les enfantemens particuliers; & c'eſt le *demi-tems* de *Daniel.*

Or d'après l'idée que nous avons donnée de la volonté, il eſt impoſſible de fixer d'autre terme à cette

cette privation, ou à ce *demi-temps*, que celui que l'Impie ſe ſera fixé lui-même; car comment nombrer alors la durée de ſes actes? Il faudroit qu'ils puſſent ſe comparer avec le temps, & la *meſure* du temps ſera briſée.

Mais parce que l'Impie ſera près de la lumiere, & qu'il ne pourra pas en jouir, ſes pâtimens ſeront inconcevables. Il connoîtra ces pleurs & ces grincemens de dents auxquels il a été fait alluſion dans l'ouvrage déja cité, par le nombre *cinquante-ſix*; attendu que cette expreſſion repréſente à la fois, & le Principe de l'idolâtrie, & la borne qui le ſéparera du ſéjour de la perfection.

Etant donc exclus de l'ordre & de la pureté, l'horreur & le déſeſpoir ſeront ſa vie; la fureur & la rage ſes ſeules affections, juſqu'à ce qu'étant réduit à déchirer ſes *flancs* pour ſe *nourrir*, & à *étancher ſa ſoif* dans ſon propre *ſang*, il dévore lui-même la corruption dont il s'eſt infecté, & qu'il en faſſe paſſer la ſource toute entiere par les *ardeurs de ſon propre feu.*

Si au contraire l'homme n'a reçu & n'a cultivé en lui que des *germes* ſalutaires & analogues à ſa vraie nature; s'il a été aſſez heureux pour arroſer quelquefois de ſes larmes cette *plante fertile* que nous renfermons tous en nous-mêmes; s'il

s'il a compris qu'il devoit porter comme tous les Etres, les ſignes caractériſtiques de ſon Principe, & que nul autre que le premier de tous les Principes ne pouvoit lui avoir donné l'exiſtence; s'il a deſiré de reſſembler à ce Principe, en ſe conformant à ſes *images* envoyées dans le temps; s'il a eſſayé de le faire connoître à ſes ſemblables, en les aimant comme il les aime, en tolérant leurs égaremens comme il les tolere, en ſe tranſportant par la penſée juſques dans ces temps de calme & d'unité où les déſordres ne l'affecteront plus; enfin, s'il a tâché de traverſer cette ténébreuſe demeure, ſans faire alliance avec les *illuſions* qui la compoſent; n'ayant pris dans ce paſſage laborieux, que ce qui pouvoit *étendre* ſa propre figure & non la défigurer; alors il cueillera des fruits dont le *goût*, la *couleur* & le *parfum* flatteront les ſens intellectuels de ſon Etre, en même temps qu'ils en vivifieront continuellement toutes les facultés. Rien ne le ſéparera de ces ſpheres ſupérieures dont les ſpheres viſibles ne ſont que d'imparfaites images, & dont le mouvement dirigé ſelon les rapports inaltérables enfante la plus ſublime harmonie, & tranſmet les accords Divins à l'univerſalité des Etres.

« Là, comme les Anges dans le Ciel, il ne ſera pas marqué du nombre de réprobation exprimé aujourd'hui

aujourd'hui par la différence des ſexes ; parce que le *principe animal*, celui dont l'action générative & conſtitutive porte ſpécialement ſur la production des ſexes, ſera retourné vers ſa ſource, & n'agira plus matériellement. Il y aura cependant des corps, mais comme ces corps ſeront animés par une action plus vivante que celle de la matiere, ils n'auront de caractériſées que les parties de notre forme qui ſervent de ſiege à l'eſprit, & qui le manifeſtent, ou celles qui peuvent être employées à l'*exercice pur* de ſes fonctions ».

Toutes les ſciences, toutes les *vertus* des Agens que la Sageſſe Divine a prépoſés pour le ſoutien & l'inſtruction de l'homme, depuis l'origine du déſordre, deviendront ſon partage : il aura leur force, leur zele pour le regne de la vérité, leur intelligence pour la comprendre, & leur pureté pour en jouir.

Ayant laiſſé loin de lui les allégories & les emblêmes, il reconnoîtra intuitivement ces mêmes *vertus* que la charité a détaché de leur Principe pour venir guider & contenir l'homme juſques dans le lieu de ſa laborieuſe expiation. Elles jouiront en lui du fruit de leurs travaux : il jouira en elles de ce plaiſir inexprimable de pouvoir toucher & bénir des mains bienfaiſantes. Comme ils ſeront dégagés les uns & les autres, de

ces

ces ſollicitudes & de ces actes douloureux, auxquels la Loi du temps les aſſujettit encore, ils porteront avec ſécurité leurs *yeux* pleins de joie & d'attendriſſement vers la ſource dont ils auront reçu toutes leurs jouiſſances ; & ſe revêtant de la ſimplicité de leur *premier caractere*, ils auront droit de *porter la main* à l'encenſoir, & d'offrir chacun ſelon leur *meſure* & leur *nombre*, des *parfums* purs & volontaires à celui qui leur aura fait goûter la paix *ſacrée* & les *virtuelles* délices de la vérité.

On ſait que les témoignages univerſels des Peuples s'accordent ſur cette Doctrine conſolante. Si tous les Peuples ont leur *Minos*, ſi tous ont l'idée de ſon redoutable Tribunal, & celle du *Tartare* où les hommes coupables paſſeront des jours d'horreur & de ténebres, ils ont auſſi celle de ces champs fortunés où les Etres vertueux & paiſibles, jouiront ſans trouble & ſans allarmes, du fruit des heureux dons qu'ils auront répandus ſur la terre.

L'homme pur pourra donc alors recouvrer l'accès de ce *Temple impériſſable* dont il devoit publier les merveilles, & dont le crime l'a fait bannir. Il approchera de l'*Arche ſainte*, ſans craindre d'en être renverſé, parce que plus puiſſante que celle dont les Traditions des Hébreux nous ont parlé, elle ne laiſſera entrer dans

dans ſon enceinte que ceux qu'elle aura purifiés.

Là, aucun Etre ne ſera expoſé à la punition d'Oza, parce que cette *Arche ſainte* eſt le dépôt de la clémence & de la vie ; & comme elle eſt à la fois le *centre*, le *germe*, & la *ſource* de toutes les *Puiſſances*, il ſera à jamais de toute impoſſibilité que l'homme ſe voie admis à ſon culte, ſans qu'elle-même lui ouvre ſon Sanctuaire.

Le Grand-Prêtre de la Loi antérieure au temps, le même qui a préſidé inviſiblement aux Cultes de tous les Peuples de la terre, puiſqu'il n'en eſt aucun qui n'annonce des traces de la vérité ; le même qui a dû préſenter aux hommes, au milieu des temps, le tableau de leur Etre, & la réunion de toutes les *vertus* Divines que le crime avoit fait ſubdiviſer pour nous, ſera auſſi celui qui préſidera à ce culte futur & poſtérieur au temps, puiſqu'étant le ſeul Agent univerſel de la Sageſſe ſuprême, il peut ſeul diſtribuer l'univerſalité des graces qu'elle deſtine à tous ſes enfans.

Il habitera donc au milieu des Lévites choiſis, qui comme lui ayant vaincu la corruption, ſeront jugés dignes de remplir dans le Temple les fonctions ſaintes. Là, il les verra apporter ſans relâche autour de lui, les offrandes de leurs louanges & de leur amour ; & verſant lui-même

ſur

ſur ces offrandes ſon *onction vivifiante*, il en fera exhaler des parfums odorans & *nombreux*, qui répandront la ſainteté dans toute l'étendue de cette auguſte enceinte.

Ces parfums ſe ſuccédant avec une abondance intariſſable, s'éleveront juſqu'à la ſource premiere de toute vie & de toute intelligence; & cette ſource inépuiſable, toujours pénétrée par leur activité, s'entr'ouvrira toujours, pour laiſſer avec la même abondance & la même continuité, découler juſques dans l'ame des hommes, les douceurs de ſa propre exiſtence. Ainſi l'homme pourra ſe nourrir à jamais de la *vie* de ſon modele; ainſi le grand Etre pourra ſe contempler éternellement dans ſon image, parce qu'en la régénérant ſans ceſſe lui-même, il lui donnera par-là, le droit ſublime d'être le ſigne ineffaçable de ſon Principe.

Enfin chacun des hommes jouira, non-ſeulement du don qui lui ſera propre, mais il pourra encore participer à ceux de tous les Elus qui compoſeront l'*aſſemblée* des Sages; comme ici-bas les différens hommes en ſe rapprochant, pourroient multiplier réciproquement leurs *vertus*, ſe nourrir chacun de celles qui brillent dans leurs ſemblables, répandre dans tous le *talent* d'un ſeul, faire germer dans un ſeul les *talens* de tous: & tel ſera l'état futur de cette communication

nication mutuelle, par laquelle tous les hommes uniſſant leurs jouiſſances à celles du grand Etre & de toutes ſes productions, feront que tous les individus vivront dans le même Etre, & le même Etre dans tous les individus.

Ce culte futur ne reſſemblera donc point à ces ſacrifices rigoureux & ſanguinaires, qui ſont rapportés dans les Livres Hébreux pour faire connoître ſenſiblement à l'homme la ſévérité de la juſtice, & pour lui rappeller la *ſéparation* pénible qu'il eſt continuellement obligé de faire ici-bas de toutes les *ſubſtances étrangeres* à ſa vraie Nature, s'il ne veut pas reſter dans l'illuſion & la mort.

Ce culte ſera même ſupérieur au culte temporel, à cette Loi de grace établie par le Régénérateur univerſel, où il doit y avoir encore des temps, des intervalles, des objets mixtes & paſſagers : car alors il n'y aura plus de *différentes ſaiſons ;* plus de *levant*, plus de *couchant* pour les *Aſtres* qui nous éclaireront ; plus de paſſages de la lumiere aux ténebres ; plus de momens marqués pour la *priere* de l'homme, ni de momens auxquels ſes beſoins ou ſes ſouillures l'obligent de la ſuſpendre.

Ceux qui ſeront admis aux ſacrifices, ne ſeront pas même gênés par la diverſité de leur langage, l'ordre univerſel étant lié à l'uniformité

de toutes les langues, & le Principe ſuprême étant ſi majeſtueux qu'il ne faut rien moins que la réunion des *voix* de tous les Êtres pour le célébrer.

Ainſi donc tous les Sages enſemble, au même inſtant, près du même Autel, & ſans jamais ceſſer, pourront lire ſans trouble & ſans défiance dans le *Livre éternel* toujours ouvert devant leurs yeux, LES NOMS SACRÉS QUI FONT COULER LA VIE DANS TOUS LES ÊTRES.....!

22.

HOMMES de paix, hommes de deſir, telle eſt la ſplendeur du Temple dans lequel vous aurez droit un jour de prendre place. Un tel privilege doit d'autant moins vous étonner qu'ici-bas vous pouvez poſer les *fondemens* de ce Temple, que vous pouvez commencer à l'*élever*, que vous pouvez même l'*orner* à tous les inſtans de votre exiſtence.

La nature entiere vous en offre l'exemple : lorſque les végétaux ſont ſemés dans la terre, lorſque les animaux ſont dans le ſein de leur mere, tous travailleſt & emploient continuellement leur action à changer leur état groſſier & informe, en une maniere d'être active, libre, & rapprochée de la perfection qui leur eſt propre.

Mais pour avoir droit à cette ſublime attente, ſondez ſouvent votre Etre, afin de vous aſſurer qu'il ne reſpire que pour le regne de la vérité & non pour le vôtre : c'eſt-là cette bouſſole du Sage, ce pacte qu'il doit faire ſans ceſſe avec lui-même. Conſervez toujours une aſſez noble

idée du Principe qui vous anime, pour croire qu'après celui qui vous a donné l'exiſtence, il n'eſt rien pour vous de ſi reſpectable que vous-même. Ce ſera un rempart qui vous défendra des approches, non ſeulement de tout ce qui eſt oppoſé à votre nature, mais encore de tout ce qui n'en eſt pas digne, & qui n'a pas des rapports vrais avec vous.

Les hommes étant l'expreſſion des facultés du grand Principe, chacun d'eux eſt marqué plus ſpécialement par l'une de ces facultés; mais quoiqu'il doive plus naturellement manifeſter les propriétés qui y ſont analogues; quoique tous ſoient aſſujettis à éprouver ici-bas des lenteurs, à parcourir différentes progreſſions & différens degrés dans l'acquiſition & le développement du don qui leur eſt propre; néanmoins, tenant par leur eſſence au Principe univerſel des Etres, ils ont tous des rapports avec l'univerſalité de ſes *vertus* & de ſa lumiere, mais d'une maniere proportionnée à la ſphere qu'ils habitent, & à l'infériorité de la production relativement à ſon Principe générateur.

Dès-lors ſi l'homme parvenu à l'âge mûr eſt encore étranger à quelque ſcience, à quelque lumiere, s'il eſt inacceſſible à quelque *jouiſſance* pure, honnête, naturelle & vraie, ce n'eſt pas un homme complet; car la *connoiſſance* & le bonheur ne ſont autre choſe que l'application,

tion, de *l'uſage actif & vivant des vertus* ſuprêmes, aux différens objets, aux différentes claſſes, aux différentes ſituations où il peut ſe trouver. Ainſi l'*homme malheureux* eſt comme mort, puiſqu'il ne connoît pas la *vie*; l'*homme ignorant* eſt un malade & un infirme qui n'eſt devenu tel que pour n'avoir pas exercé ſes forces; enfin l'*homme miſantrope & ſans charité* eſt un lâche & un impie, puiſqu'il ne fait pas uſage *de ce qui eſt en lui* pour vivifier ce qui lui répugne, & qu'il n'a pas aſſez de confiance en ſon Principe pour croire que ce Principe en ait la force quand il l'appellera à ſon ſecours.

Oh! hommes, j'eſſayerai de vous préſenter ici quelques moyens préſervatifs, pour vous garantir de ces écarts & des malheurs qui en ſont la ſuite.

Souvenez-vous que, ſelon l'enſeignement des Sages, les choſes qui ſont en haut ſont ſemblables à celles qui ſont en bas; & concevez que vous pouvez concourir vous-même à cette reſſemblance, en faiſant en ſorte que les choſes qui ſont en bas ſoient comme celles qui ſont en haut. Là on eſt ſimple & pur comme le Principe qui a tout en lui. Là regnent l'ardeur & le zele pour que *les Loix du Temple* ſoient intactes & à jamais honorées de la vénération des Etres. Là enfin, des

vœux & des desirs brûlans ne cessent de s'exhaler devant le Trône de l'ÉTERNEL, soit pour implorer sa clémence envers les malheureux prévaricateurs, soit pour célébrer ses *vertus* & ses bienfaits. Apprenez donc dans ces actes sublimes, le *ministere* qui vous est confié: les Agens qui les exercent ne font que vous tracer vos obligations, & vous n'auriez pas la *faculté de lire* en eux, si vous n'aviez celle de les imiter.

« Ne négligez pas les secours de la terre sur laquelle vous marchez, elle est la vraie corne d'abondance pour votre état actuel; & ce n'est pas sans raison qu'elle est regardée par quelques observateurs, comme contenant un *aimant* énorme dans son sein; car elle est en effet le point de ralliement de toutes les *vertus* créées. Elle est même en quelque sorte, le réservoir de la vraie fontaine de Jouvence, dont la Fable nous a transmis tant de merveilles; puisque c'est en elle que se prépare la substance qui sert de base & de premier dégré à la régénération, ou à la renaissance de tous les Etres. Enfin elle est le creuset des ames autant que celui des corps; heureux celui qui saura en découvrir les propriétés! car ne pas connoître les choses par elles-mêmes, c'est ne rien savoir; & il ne suffit pas de croire que tout se tient, que tout est actif, il faut chercher à s'en assurer & à le sentir ».

« Vous

" Vous apprendrez alors ce que c'eſt que d'aider la terre à *Sabbathiſer*, & pourquoi les Hébreux mériterent tant de reproches pour avoir négligé ce devoir pendant qu'ils habiterent la terre promiſe. Car dans le *phyſique actif* il en eſt de même que dans le phyſique paſſif, où nous voyons que ſi l'homme ne prête ſes ſoins à la terre par la culture, elle ne rend que des végétations groſſieres & ſauvages ,,.

" Les propriétés de l'eau ne vous ſeront pas moins utiles à connoître, parce qu'étant la mine de tous les ſels, & contenant en elle tous les germes de corporiſation, elle eſt en principe & en puiſſance, ce que la terre n'eſt qu'en acte, comme étant une matiere déja déterminée. Vous y verrez que la couleur verte eſt particuliérement affectée au regne végétal qui n'eſt que l'expreſſion des principes de l'eau, & qui tient parmi les trois regnes le rang intermédiaire que l'eau tient parmi les trois élémens, & le verd parmi les ſept couleurs de l'arc-en-ciel ,,.

" Ne dédaignez pas d'obſerver que ſur toute la ſurface du globe terreſtre, l'eau eſt toujours plus baſſe que les terres qui l'environnent, quoique par ſa nature fluide & volatile elle ſoit deſtinée à être plus élevée : vous verrez dans cette image phyſique une repréſentation naturelle & ſenſible du rang inférieur que toutes les

vertus occupent aujourd'hui pour venir à votre ſecours, tandis qu'elles ſont faites pour dominer ſur toutes les régions ,,.

" Vous pourrez auſſi conſidérer l'eau ſous un autre point de vue, ſavoir, par rapport aux déſordres qu'elle a cauſé ſur la ſurface terreſtre, parce que dans le ſenſible tous les types ſont doubles, & que celui de l'eau porte ſpécialement ce nombre. En comparant donc les différens endroits qu'elle a ſubmergés, avec ceux qu'elle laiſſe à découvert ; en conſidérant, dis-je, la figure extérieure de notre globe, ſur lequel l'eau & la terre ſont ſi diverſement mêlangés, vous pourrez étendre vos lumieres ſur les effets progreſſifs, généraux & particuliers du crime, & ſur le véritable état de la Géographie intellectuelle, ancienne, préſente & future. Mais ſur cet article, ainſi que ſur tous ceux de ce genre, ne vous tenez point au premier apperçu. Plus les découvertes ſont ſuſceptibles d'être étendues, plus il eſt important de ne les adopter qu'avec beaucoup de précaution & de prudence ,, .

" Enfin les propriétés du feu, ſi vous avez le bonheur d'en acquérir la connoiſſance, vous paroîtront préférables à toutes les autres forces élémentaires, parce qu'alors vous toucherez la racine même du grand arbre temporel, auquel tiennent

tiennent tous les phénomenes phyſiques, & par où coule la ſêve qui anime & nourrit tous les Agens ſenſibles. Et pour vous retracer avec certitude le véritable rang de cet élément ſur les deux autres, obſervez que le Soleil eſt toujours lumineux par lui-même, & dans tous les ſens, tandis que la Lune & la terre n'ont qu'une lumiere d'emprunt, & que la moitié de leur ſurface eſt toujours ténébreuſe ,,.

" Si vous voulez enſuite juger de l'état pénible & dégradé de l'homme ici-bas, tant par rapport aux connoiſſances élémentaires que relativement aux connoiſſances ſupérieures qu'elles repréſentent, vous remarquerez que de ces trois Agens deſtinés particuliérement à notre inſtruction, le Soleil a toujours ſon plein pour nous, quand il ſe montre à nos yeux; la Lune ne l'a qu'une fois par mois; & la terre ne l'a jamais, puiſque nous n'en pouvons découvrir qu'un horiſon très-borné.

" Mais pour ranimer votre eſpérance au milieu des privations que vous ſubiſſez, faites attention qu'à l'exemple de l'action univerſelle de la *vie*, tous les fluides quelconques, aquatique, igné, magnétique, électrique, tendent toujours à recouvrer leur équilibre, & à ſe porter dans les lieux où ils manquent. Faites attention que l'air le plus groſſier, le plus concentré dans les corps matériels,

matériels, eſt toujours en correſpondance avec l'air de l'athmoſphere ; que cet air paſſe continuellement dans nos corps, & pénetre juſqu'à nos plus petits vaiſſeaux : mais que lorſqu'il ſe *ſenſibiliſe*, pour ainſi dire, & qu'il ſe modifie ſelon toutes nos ſituations, & ſelon tous les états de notre forme, il ne ceſſe pas pour cela de garder ſa commnication avec l'air le plus pur, le plus libre, & le plus délié de l'éthérée ,,.

" Si toutes ces connoiſſances élémentaires vous paroiſſent indifférentes, c'eſt que vous n'auriez pas encore ſaiſi l'enſemble & l'univerſalité de l'empire de l'homme. Mais les Sages de tous les temps les ont recherchées ſoigneuſement, & les ont regardées comme un bien qui fait partie de leur domaine, & comme une route favorable pour monter à des dégrés plus élevés. Ces mêmes Sages ont été trop prudens pour vouloir marcher dans une pareille carriere ſans avoir des loix & des regles conſtantes ; parce qu'ils ont ſenti qu'il ne devoit rien y avoir d'arbitraire dans le culte que l'homme eſt chargé d'exercer ſur la terre ,,.

" C'eſt ici où les nombres ſenſibles exercent merveilleuſement leurs droits, en claſſant dans un ordre exact toutes les propriétés de toutes les régions, de tous les regnes, de toutes les eſpeces, & de tous les individus de l'Univers élémentaire

taire. C'eſt ici où l'on peut commencer à acquérir une connoiſſance certaine des Loix initiales, médianes, & *terminatives* de toutes les choſes corporelles, parce que ces choſes étant mixtes ſont ſuſceptibles de décompoſition, & d'analyſe, & que le nombre de leurs Principes conſtitutifs eſt analogue au nombre de toutes leurs actions, ſoit primitives & d'origine, ſoit d'exiſtence & de durée, ſoit de dépériſſement & de deſtruction ,,.

" Enfin ce ſont ici que ſe font les premieres applications du vrai ſens du mot *initier* qui dans ſon étymologie latine veut dire *rapprocher, unir au principe* ; le mot *initium* ſignifiant auſſi-bien *principe* que *commencement.* Et dès-lors rien de plus conforme à toutes les vérités expoſées précédemment, que l'uſage des initiations chez tous les Peuples, rien de plus analogue à la ſituation & à l'eſpoir de l'homme que la ſource d'où deſcendent ces initiations, & que l'objet qu'elles ont dû ſe propoſer par-tout, qui eſt d'annuller la diſtance qui ſe trouve entre la lumiere & l'homme, ou de le rapprocher de ſon *principe* en le rétabliſſant dans le même état où il étoit *au commencement* ,,.

" Lorſque tous les Agens ſenſibles dont je viens de parler, auront conſommé par leur activité les ſubſtances impures qui ſouillent vos organes

ganes matériels ; lorſqu'ils vous auront *régénéré corporellement* par leur propre vie, & qu'ils auront ainſi contribué à laiſſer reprendre à vos facultés intellectuelles, l'équilibre & l'agilité proportionnée à votre ſituation infirme & douloureuſe; portez vos regards ſur ces *vertus* éparſes & ſubdiviſées de tous les Etres d'un autre ordre qui ont été les prédéceſſeurs de l'époque de l'intelligence comme en étant les Agens & les Miniſtres. Tâchez, en mettant conſtamment à proffit les penſées qu'ils vous envoient, de vous rendre aſſez analogue à eux, pour faciliter le rapprochement de leur eſſence & de la vôtre. Par cette union, ils vous convaincront de nouveau & phyſiquement, que vous êtes deſtinés à les contempler dans leur enſemble & dans leur unité, & ils vous confirmeront la certitude de toutes les connoiſſances élémentaires dont vous aurez fait antérieurement la découverte & l'acquiſition, parce que le même Principe qui a produit les Etres & les Agens de toutes les claſſes, les dirige & les gouverne tous par une ſeule & même Loi ,,.

" Auſſi dans la même région, dans le même fait, dans le même phénomene où vous aurez apperçu une vérité naturelle élémentaire, ſoyez aſſurés, ſi vous faites à propos uſage de vos facultés, que vous trouverez une vérité naturelle intellectuelle ;

intellectuelle ; ſoyez ſurs que vous appercevrez dans cette nouvelle claſſe, le même plan que dans la claſſe précédente, que même vous y reconnoîtrez des propriétés analogues & tendant au même but, parce que tout ſe tient, tout ſe touche, tout eſt un dans les moyens comme dans l'objet que l'Auteur des choſes s'eſt propoſé. C'eſt ainſi que dans l'homme les organes corporels qui manifeſtent les fonctions animales les plus parfaites, telles que celles qui s'operent dans la tête & dans le cœur, ſont également le ſiege des plus beaux traits de ſon Etre immatériel, ſavoir de l'amour & de l'intelligence ,,.

" Enfin, non ſeulement il n'eſt aucun fait phyſique qui ne ſoit voiſin d'une vérité intellectuelle ; mais il n'en eſt aucun dans les grands phénomenes, & dans le jeu des grands reſſorts de l'Univers qui ne ſoit le pronoſtic de l'une de ces vérités, & qui ne l'annonce telle qu'elle doit arriver dans ſon temps : de façon que cet Univers matériel, conſidéré ſous un tel aſpect, eſt pour l'homme intelligent une véritable prophétie ,,.

Ces Agens ſupérieurs, ſervant d'intermédiaires entre les objets phyſiques & les objets Divins, vous retraceront par leur action, la vraie deſtination de l'homme, & la vraie place qu'il devroit

devroit occuper ; c'eſt-à-dire , qu'il vous expoſeront par eux-mêmes les véritables rapports qui exiſtent entre Dieu , l'homme & l'univers. D'un côté ils vous repréſenteront la multitude & la ſubdiviſion de toutes les choſes élémentaires & inférieures , qui par la raiſon de leur nombre & de leur multiplicité , n'offrent en elles que confuſion & dépériſſement. De l'autre , par leur union mutuelle & générale , & par leur parfaite correſpondance , ils vous convaincront de l'unité du Principe ſuprême. Ils vous montreront par leur hanmonie univerſelle , que l'unité eſt le ſeul nombre en qui repoſent tous les dons que nos beſoins ne ceſſent d'appeller ſur nous , dons que tous les hommes de la terre ſans exception pourſuivent par des mouvemens ſecrets dont ils ne ſont pas maîtres.

Ils vous feront connoître que ſi à leur exemple nous nous tenions conſtamment en aſpect de cette unité , c'eſt-à-dire , ſous notre ligne ſupérieure & Divine , il deſcendroit ſur nous une *ſubſtance pure & fixe* de force & d'action , qui s'amaſſant autour de nous y formeroit une *baſe* plus ou moins grande , plus ou moins vaſte , ſelon que nous ouvririons plus ou moins nos *canaux immatériels* propres à s'en abreuver.

L'homme étant plus ſouvent ici-bas le type du mal que celui du bien , juſtifie cette vérité par

par des exemples funeſtes, au lieu de la juſtifier par des exemples conſolans : auſſi, ce que nous éprouvons le plus fréquemment, c'eſt que la *baſe* dont je viens de parler diminue pour nous à meſure que nous reſſerrons les *canaux intellectuels* qui ſont comme les ſens de notre eſprit ; & lorſque nous interceptons tout à fait la communication, notre *centre intellectuel* ne recevant plus cette ſubſtance qui devoit former ſa baſe, chancele ſur lui-même, ſe renverſe, & ſe voit expoſé à la révolution des circonférences inférieures & horiſontales, qui l'entraînent & le font errer ſelon leurs loix déſordonnées : " c'eſt ce que les juſtices humaines ont repréſenté par l'uſage où elles ſont de jetter aux vents les cendres des criminels ".

Au contraire ces Agens purs & intermédiaires, ne pouvant offrir que les types du bien, doivent nous faire connoître que ſi ne nous fermions aucun de nos *canaux immatériels*, nous verrions notre *baſe* s'étendre à une diſtance immenſe, & acquérir peut-être aſſez d'étendue pour convertir l'Univers entier.

Nous ne pouvons même en douter, en réfléchiſſant à notre deſtination primitive, & en nous ſouvenant que telle étoit la majeſté de l'homme, qu'il ne lui falloit rien moins que toutes les *vertus* de l'Univers pour le contenir & lui

lui ſervir de ſiege ; de même que dans ſon *état* actuel, la forme corporelle dans laquelle il eſt empriſonné, ne pourroit embraſſer & ſoutenir ſon Etre intellectuel dans l'étendue de toutes ſes facultés, ſi elle n'étoit la plus réguliere de toutes les formes, & l'abregé le plus reſſemblant du grand Univers.

Ce n'eſt donc que d'une *baſe* auſſi étendue, & d'un appui auſſi ſolide ; ce n'eſt, dis-je, que de l'union générale, & du vaſte aſſemblage de tous ces Agens purs & intermédiaires qui, planant au deſſus du monde ſenſible, tendent à vous féconder, à vous défendre, à vous environner, que vous pouvez vous élever comme eux avec ſécurité, & avec une véritable lumiere, juſqu'à cette *Unité* univerſelle qui les domine, & qui les vivifie tous.

Dès-lors, ces mêmes Etres purs & intermédiaires, vous apprendront que l'Agent dépoſitaire de cette unité, portant en lui la vie & la clarté, peut produire en vous, comme il le fait en eux, la force & la paix qui lui ſont propres ; car la plus belle de ſes vertus eſt le deſir de les partager toutes avec vous.

Ainſi cet Agent étant le mobile de tous les dons & de tous les ſecours qui peuvent parvenir dans votre région, deviendra celui de tous les mouvemens de votre Etre, lorſque toutes

vos

vos facultés diſpoſées par vos deſirs ; « par la terre, par l'huile, par le ſel, & par le feu » auront recouvert le degré de pureté qui leur eſt néceſſaire pour vous faire ouvrir les premieres portes du Temple, & pour vous y faire adopter par les *Guides* fideles qui doivent vous tranſmettre ici-bas les *vertus* du Sanctuaire, juſqu'à ce que vous ayez acquis le droit & le pouvoir de les aller puiſer vous-même à leur ſource.

Reconnoiſſez donc que depuis le degré le plus inférieur, juſqu'au plus ſupérieur, vous pouvez eſpérer des ſecours à tous les pas que vous avez à faire pour parcourir la carriere & vous réhabiliter dans les droits de votre origine.

Reconnoiſſez auſſi qu'il eſt aucun de ces ſecours qui puiſſe être étranger à cet Agent univerſel qui a du fixer l'époque de l'intelligence, & apporter aux hommes le complément de toutes les *vertus* & de toutes les lumieres. Comme ſon eſſence eſt inhérente au centre même d'où proviennent toutes les eſſences, tous *les faits purs*, tous *les appuis*, rien de ce qui s'opere en bien, ne peut s'opérer ſans ſon attache, & ſans qu'il en ſoit le principe médiat, ou immédiat.

Ainſi lorſque vous vous occuperez à attirer ſur vous les *vertus* diverſes de ces Etres immatériels chargés de réactionner votre penſée, ce

ſeront les ſecours de cet Agent ſuprême que vous recevrez, puiſque ces Etres n'en ſont que les organes & les adminiſtrateurs. Lors même que vous ne vous exercerez que ſur des objets élémentaires, ſi vous ſentez étendre vos connoiſſances & vos *forces*, ſoyez ſûr que c'eſt encore lui qui opere par eux les ſuccès que vous obtenez, comme c'eſt lui qui opere à tout moment leur exiſtence, & tous leurs actes réguliers.

Il n'eſt donc point d'œuvre pure, de quelque genre qu'elle ſoit, où vous ne puiſſiez reconnoître ſa puiſſance, & pour ainſi dire, communiquer avec lui. La ſeule différence qui diſtingue ces diverſes opérations, c'eſt que dans les unes il agit par de ſimples émanations actives, & que dans les autres il agit par des émanations intelligentes; que par les unes, il préſerve, il anime, il inſtruit, & que par les autres il renouvelle, il éleve, il ſanctifie. Mais dans cette diverſité d'actions, & ſous les noms de *préſervateur*, d'*inſtructeur*, de *rénovateur*, de *ſanctificateur*, vous ne pouvez vous diſpenſer de voir le même Etre, le même Agent ſuprême & univerſel, par qui tout ſe meut, par qui tout exiſte, & qui ne ſe revêt de ces différens caracteres que pour mieux ſubvenir à tous nos beſoins, à toutes nos ſituatinos, & pour remplir

remplir dans toute leur étendue les vaſtes deſſeins qu'il a ſur nous.

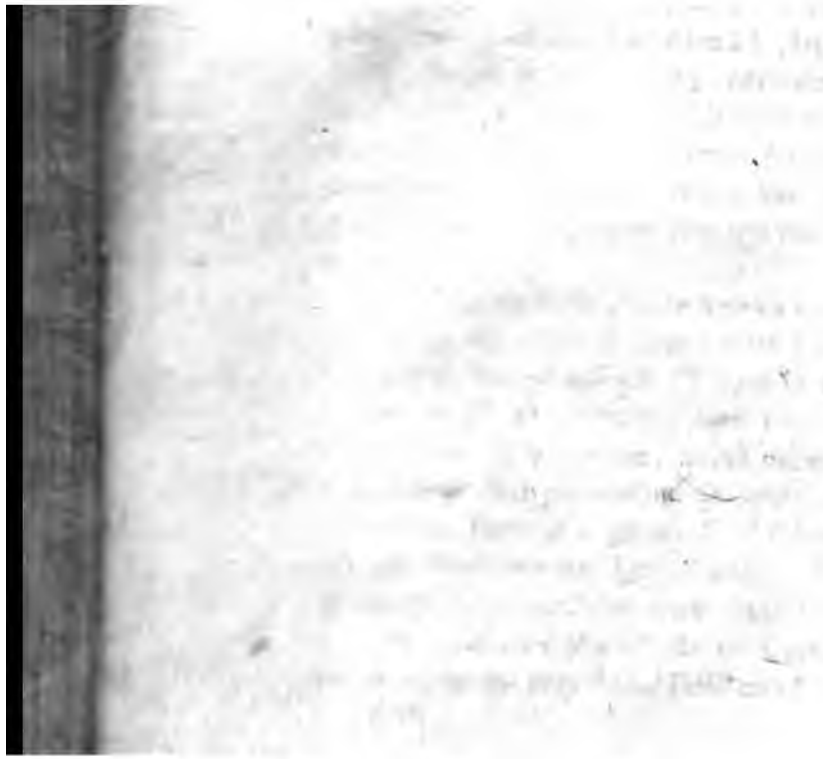
Car il ne faut pas oublier que ſi les hommes étoient attentifs & ſoigneux de ſe prêter aux vues de la ſageſſe, ils verroient, chacun en particulier, s'opérer en eux, & par rapport à eux, le même ordre de faits, la même ſuite de manifeſtations que nous avons reconnu précédemment s'être operées en général, ſur toute notre eſpece pour l'accompliſſement du *grand œuvre*.

Si par ces voies médiates & ſécondaires, vous pouvez en quelque ſorte recevoir toujours les ſecours du ſuprême Agent, qui dans toutes les époques a été l'artiſan & le ſoutien de ce grand œuvre, & goûter ſans ceſſe des conſolations particulieres, il vous eſt facile de juger ce que ſeroient vos jouiſſances & vos ſuccès, ſi par votre confiance dans ces ſecours & ces conſolations, vous vous éleviez aſſez pour être étayé immédiatement de ſa propre puiſſance.

Lors donc que vos maux deviendront trop preſſans, quand les *eaux* de votre obſcure demeure ſeront prêtes à vous inonder, & même quand les ténebres de l'ignorance vous paroîtront pénibles & inſupportables, demandez par lui à la *SAGESSE* quelques rayons de ſon feu pour les diſſiper. Pourroit-elle ſans s'oublier elle-même, ne pas ſe rendre aux

vœux

vœux de ſa propre ſubſtance, & aux *vertus* de celui ſur qui repoſent à la fois ſon NOMBRE & ſon NOM. Demandez, dis-je, par lui à la Sageſſe qu'elle ſupplée elle-même à votre impuiſſance, qu'elle mette ſa penſée à la place de votre penſée, ſa volonté à la place de votre volonté, ſon action à la place de votre action, ſes paroles mêmes à la place de vos paroles, & quand elle aura ainſi renouvellé tout votre Etre, quand elle vous aura rendu invincible & incorruptible comme elle, elle ne pourra refuſer vos offrandes, puiſque ce ſeront ſes propres dons que vous lui préſenterez.

Par-là elle ne laiſſe plus de terme à vos eſpérances, par-là elle aſſure la force à votre Etre s'il eſt languiſſant, l'abondance s'il eſt dans la diſette, la ſcience s'il eſt ignorant; bien plus, elle lui aſſure la vie & la lumiere, quand même il ſeroit mort & enſeveli au plus profond des abymes. Car ſi ce Principe ſuprême a pu par ſes facultés actives enfanter l'harmonie des Etres ſenſibles, & par ſes facultés penſantes produire votre Etre intelligent, comment lui ſeroit-il plus difficile de régénérer vos *vertus* que de leur avoir donné l'exiſtence?

FIN.